Édition du groupe « Ebooks libres et gratuits »



Selma Lagerlöf

# GÖSTA BERLING

(1891)

Traduit du suédois
par Thekla Hammar et Marthe Metzger

## Table des matières

# PROLOGUE

## I

## LE PASTEUR

Enfin, voici le pasteur qui monte en chaire.

Les paroissiens relevèrent la tête. Ah ! le voici donc ! Il ne manquerait pas aujourd'hui comme le dimanche précédent et bien d'autres dimanches.

Le pasteur était jeune, grand, élancé et d'une beauté rayonnante. Taillé en marbre, un casque sur la tête, un bouclier au bras, il aurait pu figurer le plus beau des Athéniens.

Le pasteur avait les yeux profonds d'un poète et le menton rond et ferme d'un homme de guerre ; tout en lui était beau, affiné, expressif, embrasé d'esprit et de vie intérieure.

L'auditoire se sentit étrangement subjugué à le voir ainsi. On était plus habitué à le voir sortir en titubant du cabaret en la société de joyeux camarades, comme Beerencreutz, le colonel aux épaisses moustaches blanches, et le robuste capitaine Kristian Bergh.

Il avait tant bu que, depuis des semaines, il n'avait pu remplir ses fonctions, et la paroisse avait porté plainte, d'abord auprès du doyen, puis auprès de l'Évêque et du Chapitre. Aussi l'Évêque était-il venu en visite pastorale pour faire une enquête. Il avait pris place dans le chœur, la croix pectorale sur la robe ; et les théologiens de Karlstad et les pasteurs des paroisses voisines formaient un demi-cercle autour de lui.

Il était évident que la conduite du pasteur avait dépassé les bornes permises. À cette époque, vers 1820, on était cependant indulgent pour les buveurs, mais cet homme avait oublié dans l'ivresse tous ses devoirs. Aussi allait-on lui retirer son ministère.

Le pasteur attendait en chaire qu'on eût terminé le dernier verset du cantique chanté avant le prêche. Et comme il regardait ses paroissiens, la certitude de n'être entouré que d'ennemis l'envahit : ennemis sur tous les bancs, parmi les notables placés dans les tribunes, parmi les paysans en bas dans l'église, parmi les premiers communiants assis dans le chœur. Un ennemi soufflait l'orgue, un ennemi en jouait. Au banc des marguilliers, rien que des ennemis. Tous le haïssaient, depuis les petits enfants qu'on portait dans les bras jusqu'au vieux gardien, un rude soldat qui avait pris part à la bataille de Leipzig.

Le pasteur aurait voulu se jeter à genoux et implorer leur pitié ! Mais bientôt une colère sourde s'éveilla en lui. Il se rappela ce qu'il était, lorsque, l'année passée, il était pour la première fois monté en chaire dans cette église. À ce moment, il était un homme sans reproches ; et main-

tenant, de cette même place, il considérait l'homme à la croix d'or, son juge.

Pendant qu'il lisait l'introduction, des vagues de sang se succédaient sur son visage. C'est vrai qu'il avait bu, mais qui avait le droit de lui en faire un grief ? Avait-on regardé le presbytère où il devait vivre ? La forêt de sapins se dressait, sombre et sinistre, jusque devant les fenêtres. L'humidité suintait par les toits noirs, le long des murs moisis. N'avait-on pas besoin d'un verre d'eau-de-vie pour ne pas succomber au découragement, lorsque la pluie ou le grésil entraient par les carreaux cassés, et que la terre, mal cultivée, ne donnait même pas de quoi éloigner la faim ? Il se dit qu'il avait été le pasteur qu'il fallait à ces gens. Ils buvaient tous. Pourquoi lui seul s'en priverait-il ? Le mari qui venait de mettre en terre sa femme s'enivrait au repas qui suivait l'enterrement ; le père qui avait fait baptiser son enfant fêtait le baptême par une soûlerie. Les paroissiens buvaient, au retour de l'église, et rentraient ivres. Un pasteur ivrogne : c'est tout ce qu'ils méritaient.

C'était au cours des voyages que nécessitait son ministère – lorsque, vêtu d'un mince pardessus, il avait fait en traîneau des lieues sur les lacs gelés où tous les vents se déchaînaient, – lorsque, ballotté par la tempête sur ces mêmes lacs, il avait grelotté sous l'averse ruisselante, – lorsque, aveuglé par les tourbillons de neige, il avait dû mettre pied à terre pour frayer à son cheval un chemin à travers les monceaux de neige – lorsqu'il lui avait fallu traverser les marais avec de l'eau jusqu'aux genoux – c'était alors qu'il avait appris à aimer l'eau-de-vie.

Les jours de l'année se traînaient dans une morne tristesse. Paysans et seigneurs vivaient, leurs pensées rivées à la terre, mais le soir les esprits rejetaient leurs chaînes, délivrés par l'eau-de-vie. L'inspiration descendait du ciel, le cœur se réchauffait, la vie s'illuminait, le chant résonnait, les roses embaumaient. La salle commune de l'auberge se transformait en un jardin d'Italie : des grappes de raisin pendaient aux treilles et des olives brillaient dans le feuillage, des statues de marbre se détachaient sur la sombre verdure ; des sages et des poètes devisaient sous les palmiers et les platanes.

Non, lui, le pasteur, savait que sans l'eau-de-vie on ne pouvait vivre dans ce pays ; ses paroissiens le savaient aussi bien que lui, et ils prétendaient le juger. Ils voulaient lui arracher sa robe de pasteur, parce qu'il était entré ivre dans la maison de leur Dieu. Ah, tous ces gens-là, s'imaginaient-ils donc qu'ils avaient un autre Dieu que l'eau-de-vie ?

Il avait récité l'introduction et s'agenouilla pour l'Oraison dominicale. Un silence profond, un silence de mort, régna pendant la prière. Mais, soudain, le pasteur saisit des deux mains les rubans qui attachaient sa robe : il avait eu l'impression que tous ses auditeurs, l'Évêque en tête, montaient l'escalier derrière lui pour la lui arracher. Il ne retournait pas la tête, mais il les sentait qui tiraient, et il les voyait nettement : l'Évêque, les théologiens, les pasteurs, les marguilliers, le sacristain et tous les paroissiens à la queue-leu-leu. Et il s'imagina si vivement leur dégringolade, lorsque les liens céderaient, et que tous ceux qui n'avaient pu monter, mais qui se con-

tentaient de tirer les basques des habits des autres, dégringoleraient aussi, qu'un sourire furtif passa sur ses lèvres, en même temps qu'une sueur froide mouilla son front. Ah ! la triste histoire !

Il serait dorénavant un homme au ban de la société, un pasteur destitué ! Quoi de plus misérable au monde ? Il serait un de ces mendiants de la route qui dorment ivres dans un fossé, qui, déguenillés, courent le pays dans la société des vagabonds.

La prière prit fin. Le pasteur s'apprêtait à lire son sermon. Alors une pensée subite arrêta les paroles au bord de ses lèvres. Il se dit que c'était la dernière fois que, du haut de cette chaire, il proclamerait la gloire de Dieu. La dernière fois ! Cette pensée lui étreignit le cœur. Il oublia toutes ces circonstances pénibles, l'eau-de-vie et l'Évêque, et se rappela seulement qu'il n'avait plus que cette seule occasion de célébrer le Seigneur. Le plancher de l'église avec tous les paroissiens semblait s'enfoncer sous terre ; le toit se soulevait et ses yeux plongeaient dans le ciel, ne voyaient plus que le ciel. Il était seul, tout seul en chaire. Son esprit prit son vol vers ce ciel ouvert ; sa voix se fit forte et vibrante. Il abandonna son texte écrit ; les pensées descendirent sur lui comme un vol de colombes apprivoisées, et il annonça la gloire de Dieu. Gösta Berling était l'homme de l'inspiration. Il ne se sentait plus parler lui-même : quelqu'un parlait par sa bouche. Il était conscient d'avoir atteint les plus hauts sommets de l'éloquence ; personne ne pouvait monter plus haut.

Tant que la langue de feu de l'Esprit Saint flamba sur sa tête, il parla, mais lorsqu'elle s'éteignit, que le toit de l'église se rabaissa et que le plancher remonta des profondeurs, il s'inclina et pleura, car il comprenait qu'il venait de vivre le plus beau moment de sa vie – et que ce moment était passé.

Le service divin terminé, l'Évêque réunit le Conseil de l'Église et demanda si on avait des motifs de plainte à formuler contre le pasteur. Celui-ci ne ressentait plus la colère ni le mouvement de défi qui l'avaient animé avant le sermon. Il était profondément triste et humilié et baissa la tête. Ah, toutes ces malheureuses histoires d'eau-de-vie qui allaient défiler !

Mais il les attendit en vain. Un silence s'était fait autour de la grande table.

Surpris, le pasteur leva la tête et regarda d'abord le sacristain – non il se taisait – puis les marguilliers, puis les gros paysans et les maîtres de forge – ils se taisaient tous. Les lèvres serrées, ils fixaient, gênés, le dessus de la table. « Ils attendent que quelqu'un commence », se dit le pasteur.

Un des marguilliers s'éclaircit enfin la voix en toussant.

— Je suis d'avis que nous avons un bon prédicateur, dit-il enfin.

— Monseigneur a entendu lui-même comment il prêche, hasarda le sacristain.

L'Évêque fit une allusion à leurs griefs au sujet des constantes suspensions du service divin.

— Le pasteur a bien le droit d'être malade tout comme un autre, opinèrent les paysans.

L'Évêque toucha enfin quelques mots de leur mécontentement concernant la manière de vivre du pasteur.

Tous le défendirent d'une seule voix. « Il était si jeune leur pasteur ! Tout cela s'arrangerait. Ah, si tous les dimanches il voulait parler comme il l'avait fait ce jour-là, on ne l'échangerait contre personne, non pas même contre l'Évêque… »

Il n'y avait plus d'accusateurs, il ne pouvait donc y avoir de juges.

Le pasteur sentit l'étreinte autour de son cœur se dénouer et le sang couler librement dans ses veines. N'être plus entouré d'ennemis, les avoir gagnés alors qu'il s'y attendait le moins, et bonheur suprême, continuer d'être leur pasteur !

Après la visite, l'Évêque, les théologiens, les pasteurs, le conseil de l'Église dînèrent au presbytère. Le pasteur étant célibataire, une voisine s'était chargée des apprêts du repas. Elle s'y était employée de son mieux, et le jeune pasteur s'aperçut que le presbytère était bien moins lugubre qu'il ne se l'était figuré. Le couvert était mis dehors, sous les sapins, et la longue table du dîner accueillait les convives avec sa nappe immaculée, sa porcelaine bleue et blanche, ses verres brillants et ses serviettes artistement pliées. Deux bouleaux montaient la

garde à l'entrée de la maison. Du genévrier haché menu jonchait le plancher du vestibule ; sous le toit courait une guirlande verte ; des fleurs égayaient toutes les pièces ; l'odeur de moisi était chassée, et les carreaux verdâtres des croisées brillaient crânement au soleil.

Le jeune pasteur, soulevé de joie, se jurait de ne plus jamais toucher à l'alcool. Et il n'y eut personne qui ne fût gai à ce dîner : ceux qui s'étaient montrés magnanimes et avaient pardonné étaient heureux, et heureux aussi les théologiens d'avoir évité un scandale. Le bon Évêque leva son verre et parla : il était parti pour cette visite d'inspection, le cœur oppressé, car de mauvais bruits étaient parvenus à ses oreilles. Il était parti pour chercher un Saül, mais Saül s'était transformé en un saint Paul qui travaillerait plus que personne. Son Excellence s'étendit ensuite sur les riches dons répartis à leur jeune frère, non pour qu'il y puisât de l'orgueil, mais pour qu'il tendît toutes ses forces et fût sur ses gardes, comme un homme qui porte sur ses épaules un fardeau très lourd et très précieux.

Le jeune pasteur ne s'enivra pas à ce dîner, mais il en sortit enivré. Ce grand bonheur immérité lui monta à la tête : le Ciel avait fait descendre sur lui la flamme de l'inspiration et les hommes lui avaient donné leur amour. Une ardeur tumultueuse l'agitait, chassant par poussées violentes le sang dans ses veines longtemps après le départ de ses hôtes. La nuit venue, il veilla fort tard, laissant l'air frais entrer par la fenêtre ouverte pour calmer cette fièvre de bonheur, cette douce inquiétude qui ne lui permettait pas de dormir.

Soudain une voix se fit entendre :

— Tu es éveillé, pasteur ?

Un homme traversa la pelouse et s'approcha de la fenêtre. Le pasteur reconnut le capitaine Kristian Bergh, un de ses fidèles compagnons d'orgie. Un vagabond sans feu ni lieu, ce capitaine Kristian, un géant, haut comme le pic de Gurlita et bête comme un Troll des montagnes.

— Mais certainement, capitaine Kristian, répondit le pasteur. Est-ce une nuit pour dormir ?

Eh bien, que Gösta écoute alors ce que le capitaine Kristian a à lui dire ! Le géant a été assailli de mauvais pressentiments ; il a craint que le pasteur n'osât plus vider une bouteille avec lui. Jamais plus on ne le laisserait tranquille, car ces théologiens de Karlstad, qui connaissaient maintenant le chemin, étaient capables de revenir et de lui arracher sa robe. Or, le capitaine Kristian est intervenu de sa lourde main et les théologiens ne reviendront pas, non plus que l'Évêque, il en répond. Dorénavant, le pasteur et ses amis pourront boire en paix au presbytère. Que son ami tende donc l'oreille pour entendre le bel exploit de Kristian Bergh, le fort capitaine.

« Lorsque l'Évêque et les théologiens furent montés dans leur berline et qu'on eut bien fermé sur eux les portières, lui, Kristian Bergh, avait pris la place du cocher et les avait conduits pendant quatre ou cinq lieues dans la nuit claire, et il leur avait fait sentir, à ces Excellences, combien la vie tient peu au corps humain. Il avait laissé les chevaux s'emballer et courir ventre à terre. Ah ! ils voulaient empêcher un brave homme de se payer une

bonne ivresse ! Vous figurez-vous par hasard qu'il suivît la route et qu'il évitât les ornières pour leur épargner les chocs ! Vous le connaissez mal ! On allait par les fossés et les chaumes, on descendait les côtes à une allure vertigineuse, on courait au bord du lac ayant de l'eau jusqu'aux essieux, on s'embourbait dans les marais, on dévalait les parois rocheuses où les chevaux patinaient, les jarrets raides, et où les roues dérapaient. Pendant ce temps, l'Évêque et les théologiens, pâles et crispés, marmottaient des prières derrière les rideaux de cuir. Ils se souviendront longtemps de ce voyage-là. Aussi quelles figures, lorsqu'enfin ils se trouvèrent à l'auberge de Rissäter, vivants mais secoués comme les plombs d'un fusil dans un sac de peau !

« – Que signifie cela, capitaine Kristian ? demanda l'Évêque, quand il leur ouvrit la portière.

« – Cela signifie, Monseigneur, que Son Excellence y réfléchira à deux fois avant de faire une seconde visite d'inspection chez Gösta Berling, avait riposté le capitaine Kristian, qui avait préparé d'avance sa réponse pour ne pas se laisser confondre.

« – Dites alors à Gösta Berling, répondit l'Évêque, qu'il ne verra jamais plus d'évêque chez lui. »

Telle était la prouesse que le fort capitaine Kristian raconta au pasteur devant la fenêtre ouverte dans la sereine nuit d'été, car le capitaine Kristian avait à peine pris le temps de remiser les chevaux à l'auberge pour apporter plus vite au pasteur cette bonne nouvelle.

— Tu peux donc être tranquille, pasteur et ami, conclut-il.

Ah, capitaine Kristian ! Si le visage des théologiens derrière leurs rideaux de cuir était pâle et crispé, celui du jeune pasteur parut bien autrement pâle dans le cadre de la fenêtre sous la lumière diffuse de la nuit d'été ! Ah, capitaine Kristian !

Le pasteur leva même le bras pour asséner un coup terrible sur la face grossière et bête du géant ; mais il se ravisa. D'un coup sec, qui fit cliqueter les carreaux, il ferma la fenêtre, s'arrêta au milieu de la pièce, menaçant du poing le ciel. Lui, à qui il avait été donné d'annoncer la gloire de Dieu d'une langue inspirée, il avait été le jouet de Dieu. L'Évêque ne croirait-il pas que le capitaine Kristian avait été l'envoyé du pasteur ? Ne qualifierait-il pas d'hypocrisie et de mensonge toutes ses paroles ? Il reprendrait immanquablement l'enquête, et cette fois on le suspendrait de ses fonctions en attendant de le destituer.

Le lendemain matin le pasteur avait quitté le presbytère. Il n'avait pas voulu rester pour essayer de se disculper. Dieu s'était joué de lui. Dieu l'abandonnait. Il serait révoqué. Dieu le voulait ainsi. Mieux valait donc disparaître.

Ceci se passa vers 1820 dans une commune éloignée du Vermland. Ce fut le premier malheur qui frappa Gösta Berling ; ce ne fut pas le dernier, car les poulains qui ne veulent point souffrir l'éperon ni le fouet trouvent la vie dure. À chaque aiguillon de la douleur ils regimbent,

ruent, s'emballent, se précipitent par des chemins mal frayés vers les abîmes. Si la route est rocailleuse et le voyage pénible, ils ne trouvent rien de mieux à faire que de verser leur charge et prendre le mors aux dents.

## II

## LE MENDIANT

Par une journée froide de décembre, un mendiant montait les côtes de Broby. Il était couvert de haillons, et à travers ses chaussures qui baillaient, la neige glacée mouillait ses pieds.

Le Löven est un lac long et étroit du Vermland qui, en deux endroits, s'étrangle et forme des détroits, également longs et resserrés. Il s'étend vers le nord jusqu'aux forêts finnoises, vers le sud jusqu'au lac Væner. Plusieurs communes le bordent. Celle de Bro, la plus grande et la plus riche, occupe une bonne partie des rives tant à droite qu'à gauche, mais c'est du côté gauche que se trouvent les plus importants domaines, tels qu'Ekeby et Björne, renommés pour leur beauté et leurs richesses, et le grand village de Broby avec auberge, tribunal, presbytère, commissariat de police et champ de foire.

Broby est situé sur une longue montée. Le mendiant, après avoir dépassé l'auberge au pied de la colline, s'essoufflait pour atteindre le presbytère qui est au sommet.

Devant lui, dans la côte, une petite fille tirait un traîneau, chargé d'un sac de farine. Le mendiant rejoignit la fillette et engagea la conversation.

— Voilà un bien petit cheval pour une bien lourde charge ! dit-il.

L'enfant se retourna et le dévisagea. C'était une gamine d'une douzaine d'années, aux yeux fureteurs percés en vrille et à la bouche pincée.

— Plût à Dieu que le cheval fût plus petit encore et la charge plus lourde pour durer plus longtemps ! fit-elle.

— C'est donc ton propre fourrage que tu traînes là ?

— Par malheur, oui. Je suis bien forcée de pourvoir moi-même à ma pitance, bien que je sois petite.

Le mendiant saisit un des montants de derrière du traîneau pour le pousser, mais la fillette fit demi-tour et le regarda.

— Ne t'imagine pas qu'on te donnera quelque chose pour m'avoir aidée !

Le mendiant rit.

— Tu dois être la fille du pasteur de Broby, toi, petite !

— Tu devines juste. On peut avoir un père plus pauvre, mais pas plus mauvais, c'est sûr et certain. N'empêche que c'est honteux que sa propre enfant soit forcée de l'avouer.

— On le dit avare et méchant, ton père.

— Avare, oui, méchant, oui, et sa fille sera pire encore, dit-on, si Dieu lui prête vie.

— J'ai peur qu'on n'ait raison, fit le mendiant. Je voudrais savoir où tu t'es emparée de ce sac de farine.

— Je peux bien te le dire. J'ai pris du blé au grenier de mon père ce matin, et j'ai été le faire moudre au moulin.

— Mais il te verra quand tu rentreras avec ton traîneau.

— Tu es sorti d'apprentissage trop vite. Mon père a été appelé loin, près d'un mourant.

— J'entends quelqu'un derrière nous. La neige crisse sous les patins d'un traîneau. Si c'était lui !

La fillette prêta l'oreille, puis se mit à hurler de désespoir.

— C'est lui, c'est mon père ! sanglota-t-elle. Il me tuera.

— Un bon conseil vaut de l'argent, fit le mendiant. Et un conseil rapide vaut de l'or.

— Attends, dit l'enfant. Tu peux m'aider. Prends la corde et tire le traîneau comme s'il était à toi !

— Mais qu'en ferai-je ensuite ? demanda le mendiant, tout en passant la corde par-dessus son épaule.

— Fais-en ce que tu voudras d'abord, mais amène-le-moi au presbytère, quand il fera nuit. Je te guetterai. Mais tu viendras, entends-tu ! tu me rendras le traîneau et le sac !

— J'essaierai.

— Que Dieu te punisse si tu ne viens pas ! cria la petite en se sauvant pour être de retour à la maison avant son père.

Le mendiant tourna le traîneau et redescendit vers l'auberge.

Le malheureux avait caressé un rêve dans sa misère en piétinant dans la neige, les pieds à demi-nus. Il avait rêvé aux grandes forêts du nord du Löven, aux immenses forêts finnoises.

Ici, dans la commune de Bro où il cheminait en ce moment, le long du détroit qui unit le Löven supérieur au Löven inférieur, dans ces contrées fameuses de la fortune et de la joie, où le domaine seigneurial touche au domaine seigneurial, la forge à la forge, chaque route lui était trop pénible, chaque place trop étroite, chaque lit trop dur. Ici, tout lui inspirait une âpre nostalgie de la paix des grandes forêts éternelles.

Ici, les fléaux retentissaient sur chaque aire comme si jamais les épis ne devaient se vider. Les charrois de troncs et les tombereaux de charbon descendaient en un train ininterrompu des bois inépuisables. Des convois de minerai suivaient les ornières profondes, creusées et polies par des centaines d'autres convois. Ici, des traîneaux

d’invités ne cessaient de courir entre les manoirs, et il lui semblait que la joie en tenait les guides, que la beauté et l’amour étaient debout derrière, sur les patins. Ah, comme le malheureux aspirait à la paix des grandes forêts éternelles du Nord !

Là-haut, où, d’un sol uni, les arbres jaillissent droits et pareils à des fûts de colonnes, où la neige forme de lourdes couches sur les branches immobiles, où le vent, impuissant, ne peut que jouer doucement avec les aiguilles des cimes, c’est là qu’il rêve de s’enfoncer toujours plus profondément, jusqu’à ce qu’un jour ses forces le trahissent, qu’il s’affaisse sous les grands sapins et que la mort le recueille dans ses bras. Il soupirait après ce grand tombeau murmurant au nord du Löven, où les puissances de la destruction triompheraient de lui, où la faim, le froid, la fatigue et l’eau-de-vie viendraient enfin à bout de ce pauvre corps qui semblait de fer.

Mais il était arrivé à l’auberge, où il devait attendre le soir. Il entra dans la salle du débit et s’assit, hébété et morne, sur le banc près de la porte. La femme de l’aubergiste, apitoyée, lui donna un verre d’eau-de-vie. Elle lui en donna même un second sur ses instances désespérées. Mais lorsqu’elle lui refusa le troisième, le mendiant entra dans une violente colère. Ah ! boire encore cette eau-de-vie forte et sucrée ! Sentir encore une fois le cœur danser dans sa poitrine et les pensées flamber sous l’ivresse ! Ô douce liqueur du blé ! Le soleil de l’été, le chant d’oiseau de l’été, le parfum et tout le charme de l’été flottent dans tes flots limpides. Encore

une fois, avant de s'enfoncer dans la nuit et les ténèbres, le mendiant veut boire du soleil et de la joie.

Et le malheureux troqua d'abord la farine, puis le sac, puis le traîneau contre l'eau-de-vie. Il en eut une bonne ivresse et un profond sommeil jusqu'au soir sur un banc du cabaret.

En se réveillant, il comprit qu'il ne lui restait qu'une seule chose à faire. Puisque ce misérable corps était parvenu à dominer son âme, puisqu'il avait bu ce qu'un enfant lui avait donné à garder, puisqu'il était devenu une honte pour la terre, il fallait la délivrer du fardeau d'une telle souillure. Il fallait rendre la liberté à son âme et la laisser retourner à Dieu.

Étendu sur la banquette du cabaret, il instruisit son procès : « Gösta Berling, pasteur révoqué, accusé et convaincu d'avoir vendu pour de l'eau-de-vie la farine d'une enfant affamée, est condamné à mort. Quelle mort ? La mort dans la neige. » À peine réveillé et incomplètement dégrisé, il pleurait de pitié sur lui-même, sur sa pauvre âme qui réclamait la liberté.

Il saisit son bonnet et se précipita dehors en titubant. Il n'alla pas loin. Sur le bord même de la route, la neige s'amoncelait. Il s'y laissa choir. Puis il ferma les yeux et attendit la mort.

On ne sait combien de temps il y resta, mais il vivait encore, lorsque la fille du pasteur Broby, une lanterne à la main, passa en courant sur la route et trouva le mendiant à demi enfoui dans la neige. Pendant des heures, elle l'avait attendu en haut de la côte et elle s'était enfin

décidée à aller à sa recherche. Elle le reconnut immédiatement et se mit à le secouer de toutes ses forces pour le réveiller. Il fallait que ce mendiant dît ce qu'il avait fait de son sac de farine. Il fallait qu'il revînt à la vie au moins assez pour lui répondre. Son père la tuerait si elle avait perdu son traîneau. Saisie de désespoir devant l'inertie du malheureux, elle lui mordit les doigts, le griffa, le bourra de coups de poings en hurlant comme une furie.

À ce moment, des grelots tintèrent.

— Qui diable crie ainsi ? demanda une voix rude.

— Je veux savoir ce que cet homme a fait de mon sac de farine et de mon traîneau, sanglota l'enfant, en tambourinant de ses petits poings fermés sur la poitrine du mendiant.

— Et c'est un homme gelé que tu griffes ainsi ? Ôte-toi de là, chat sauvage !

Celle qui parlait était une grande et forte femme. Elle descendit de sa voiture et s'approcha du groupe. Puis, d'une poigne solide, elle attrapa la gamine par la nuque et la rejeta sur la route. Passant ensuite un bras sous le corps du mendiant, elle le souleva et le déposa dans son traîneau.

— Viens avec nous à l'auberge, sauvagesse, dit-elle à l'enfant, et nous verrons ce que c'est que cette histoire.

Une heure plus tard, le mendiant était assis sur une chaise près de la porte dans la meilleure chambre de

l'auberge, et devant lui se tenait la grande femme autoritaire qui l'avait sauvé.

Telle qu'elle apparut alors à Gösta Berling, revenant évidemment de surveiller des charrois de charbon dans la forêt, les mains noircies, une pipe de terre au coin de la bouche, vêtue d'une courte pelisse en peau de mouton, sans doublure, et d'une jupe de bure rayée, tissée à la main, les pieds chaussés de grosses bottes, la gaine d'un couteau enfoncée dans son corsage, telle qu'elle lui apparut alors avec son beau vieux visage sous une couronne de cheveux blancs, relevés sur le front, elle ressemblait bien au portrait qu'on lui avait mille fois fait d'elle ; aussi, avant qu'elle eût ouvert la bouche, Gösta Berling avait compris qu'il se trouvait devant la célèbre Commandante d'Ekeby.

C'était la femme la plus puissante du Vermland, maîtresse de sept forges, habituée à commander et à se faire obéir. Et lui qu'était-il ? Un condamné à mort, un malheureux à qui toutes les routes étaient fermées. Il trembla sous son regard.

Silencieuse, elle contempla cette loque humaine : des mains rouges et gonflées, un corps émacié, mais dans cette déchéance, une tête superbe, rayonnant encore d'une sauvage beauté.

— Tu es bien Gösta Berling, le pasteur révoqué ?

Le mendiant ne bougea pas.

— Je suis la Commandante d'Ekeby, moi.

Un tressaillement parcourut le malheureux. Il joignit les mains et leva sur elle des yeux désespérés. Que feraitelle de lui ? Le forcerait-elle à vivre ? Il s'effrayait d'avoir à lutter contre elle. Il avait été si près du but, si près d'atteindre la paix et le silence des forêts éternelles.

Elle engagea le combat en lui disant que la fille du pasteur était rentrée en possession de son sac de farine et de son traîneau, et qu'elle, la Commandante, avait un refuge à lui offrir, comme à plusieurs autres malheureux sans foyer, dans l'aile des Cavaliers, à Ekeby. Il y mènerait une vie exempte de soucis, une vie de plaisir. Mais il lui répondit qu'il devait mourir…

Alors la Commandante asséna un coup de poing violent sur la table et s'écria sans ménagement :

— Ah ! Monsieur désire la mort ? La mort, rien que ça ? Je n'en serais pas surprise, si en vérité on pouvait dire que tu vis. Mais regarde-moi, ce corps décharné, ces membres mous, ces yeux ternes ; et ça vous parle de mourir ! Qu'est-ce qu'il reste à tuer là-dedans ? Tu te figures qu'il faut être étendu, immobile et rigide, cloué sous le couvercle d'un cercueil, pour être mort ? Tu ne crois donc pas que c'est un mort que j'ai là sous mes yeux, Gösta Berling ? Je vois, sous ta peau, la tête de mort et les orbites vides. Ne sens-tu pas ta bouche pleine de poussière ? N'entends-tu pas un bruit d'os qui s'entrechoquent quand tu bouges ? Gösta Berling s'est noyé dans l'eau-de-vie. Il est bien mort. Ce qui s'agite encore en toi, ce ne sont que de pauvres ossements, et tu leur marchandes cette illusion de vie ? C'est comme si tu vou-

lais refuser aux morts de danser entre les tertres des tombes à la lumière des étoiles.

« C'est parce qu'on t'a révoqué que tu veux mourir ? Il serait plus méritoire d'utiliser les dons qui t'ont été départis en te rendant utile sur cette terre du bon Dieu. Pourquoi n'es-tu pas venu me trouver tout de suite ? J'aurais arrangé l'affaire. Mais aujourd'hui il te faut la gloire d'être couché sur des copeaux de bois et admiré par toute la commune qui défilera en admirant le beau cadavre ? »

Le mendiant écoutait, calme, presque souriant, cette algarade. Non, elle n'avait aucun pouvoir de détourner son âme de l'appel des grandes forêts.

La Commandante se tut ; elle arpenta la chambre en réfléchissant. Puis elle alla s'asseoir près du feu, les pieds posés sur les pierres du foyer, les coudes aux genoux.

— Mille diables ! fit-elle en riant à ses propres pensées. C'est plus vrai, ce que je dis là, que je ne le savais moi-même. Ne crois-tu pas que la plupart des gens autour de nous sont morts ou peu s'en faut ? Crois-tu par hasard que je vive ? Ma foi, non. Oui, regarde-moi ! Je suis la Commandante d'Ekeby, et sans doute, la femme la plus puissante du Vermland. Si je lève un doigt, le gouverneur accourt ; si j'en lève deux, l'Évêque se précipite, et si j'en lève trois, le Chapitre, le maire, le juge et tous les maîtres de forge s'élancent pour danser la polka sur la grande place de Karlstad. Le diable m'emporte, mon gars, si je suis autre chose qu'un cadavre ambulant et grimé ! Dieu sait combien il reste peu de vie en moi !

Le mendiant se pencha en avant et, l’esprit tendu, écouta. La vieille Commandante se balançait doucement d’arrière en avant devant le feu. Elle ne regardait plus Gösta en parlant.

— Voyons, poursuivit-elle, si j’étais un être vivant et que je te visse ainsi devant moi, malheureux, misérable, agitant des idées de suicide, n’aurais-je pas su te les enlever en un clin d’œil ? J’aurais eu des larmes pour toi, et des prières qui t’auraient bouleversé, et j’aurais songé à sauver ton âme. Mais je suis morte. As-tu entendu parler de la jolie Margareta Celsing que j’étais jadis ? Ce n’est pas d’hier, mais, encore aujourd’hui, je peux user mes vieux yeux à pleurer sur elle. Pourquoi Margareta Celsing est-elle morte et pourquoi Margareta Samzelius, pourquoi la Commandante d’Ekeby, vit-elle ? Dis-le moi, Gösta Berling ? Sais-tu comment était Margareta Celsing ? Elle était fine et délicate et timide et innocente, Gösta Berling. Elle était de celles dont les anges arrosent de larmes le tombeau. Elle ignorait le mal ; personne ne lui avait jamais fait de peine ; elle-même était bonne envers tous. Et belle, Gösta Berling.

« Il y avait un homme du nom d’Altringer – Dieu sait pour quelle raison il vint à traverser ce pays désert d’Elfdalen, où les parents de Margareta Celsing avaient leur forge ! Margareta Celsing le vit. Quel bel homme c’était ! Elle le vit et l’aima. Mais il était pauvre, et les deux jeunes gens convinrent de s’attendre pendant cinq ans, comme dit la chanson. Au bout de trois ans, un autre prétendant se présenta. Il était laid et méchant, mais les parents le crurent riche, et ils firent usage de persuasion,

de menaces pour forcer leur fille à l'épouser. Vois-tu, ce jour-là, Margareta Celsing mourut. Après ce jour-là, il n'y eut plus que la Commandante Samzelius, nullement bonne, ni timide, celle-là. Elle voyait le mal partout et ne croyait pas au bien.

« Tu connais sans doute la suite de l'histoire. Nous habitions Sjö, ici au bord du Löven, le Commandant et moi. Il n'était pas riche comme on le disait, loin de là, et je connus de mauvais jours. Mais Altringer revint, il avait fait fortune. Il acheta Ekeby, qui avoisine Sjö. Il acheta aussi six autres forges aux bords du Löven. C'était un homme capable, actif, un homme hors de pair. Il adoucit notre pauvreté : nous montions dans ses voitures ; nous recevions de lui du gibier pour notre table, du vin pour notre cave. Il remplit ma vie de fêtes et de plaisir. Le Commandant partit pour la guerre. Que nous importait son départ ? Un jour j'étais à Ekeby ; le lendemain Altringer venait à Sjö. Les rives du Löven retentissaient du brouhaha des fêtes. De mauvais bruits coururent sur Altringer et moi. Si Margareta Celsing avait vécu, elle en aurait souffert, mais ils laissaient indifférente la Commandante Samzelius. Je ne comprenais pas qu'il en était ainsi parce que j'étais morte. Cependant l'écho en vint aux oreilles de mon père et de ma mère, là-haut, au milieu des meules de charbon des forêts d'Elfdalen. Ma mère n'hésita pas longtemps et se mit en route pour venir me parler. Un jour que j'avais à ma table Altringer et plusieurs invités, elle arriva. Je la vis entrer, mais je ne sentais plus que c'était ma mère, Gösta Berling. Je l'accueillis comme on accueille une étrangère ; je la priai de prendre place et de partager notre repas. Elle me parla

comme à sa fille, mais je lui répondis qu'elle se trompait et que mes parents étaient morts tous les deux le jour de mon mariage. Elle entra dans mon jeu. Elle avait soixante-dix ans ; elle venait de faire dans son traîneau, en trois jours, plus de cinquante lieues. Elle s'assit à table, se servit et se mit à manger sans sourciller : c'était une maîtresse femme. Elle m'adressa ensuite ses condoléances d'avoir subi une perte pareille en un pareil jour.

« – Ce qui est surtout déplorable, répliquai-je c'est qu'ils ne soient pas morts un jour plus tôt, car alors le mariage n'aurait point eu lieu.

« – La gracieuse Commandante n'est donc pas contente de son mariage ? demanda-t-elle ?

« – Si, répondis-je, maintenant, je suis contente. Je serai toujours fort aise d'avoir obéi à la volonté de mes chers parents.

« Elle demanda alors si ç'avait été la volonté de mes parents que j'attirasse la honte sur eux et sur moi en trompant mon mari. C'était leur faire peu d'honneur que de me rendre la risée du monde.

« – Comme ils ont fait leur lit, qu'ils se couchent ! répondis-je. D'ailleurs, ajoutai-je, je n'admettrai pas qu'on insulte à ma table la fille de mes parents. »

« Et pendant ce temps-là nous mangions, elle et moi. Mais autour de nous, les convives muets n'osaient toucher ni couteau ni fourchette.

« La vieille femme resta un jour et une nuit pour se reposer, puis elle repartit. Pas un instant, je n'avais senti qu'elle était ma mère. Au moment de partir, Gösta Berling, lorsque la voiture était déjà avancée, comme je me tenais à côté d'elle sur le perron, elle se tourna vers moi :

« – Un jour et une nuit, je suis restée sous ton toit, me dit-elle, sans que tu aies consenti à me traiter comme ta mère. Par de mauvais chemins, mal frayés, j'ai fait cinquante lieues en trois jours pour te voir. Mon corps tremble de honte pour toi, comme si j'avais été fouettée de verges. Puisses-tu un jour être reniée, répudiée comme tu m'as répudiée ! Que la grand'route soit ta demeure, une botte de paille ton lit, une meule de charbon ton foyer ! Que la honte et l'opprobre soient ta récompense, et que d'autres te frappent comme je te frappe ici ! »

« Et elle me donna un coup rude sur la joue.

« Je la saisis à bras le corps, je la soulevai, je descendis le perron et je la déposai dans la voiture.

« – De quel droit me maudis-tu ? dis-je. Qui es-tu pour me frapper. Je n'accepte cela de personne au monde. »

« Et je levai la main sur ma mère.

« La voiture s'ébranla, et je sus alors que Margareta Celsing était morte, Gösta Berling. Elle était bonne et innocente, elle ignorait le mal. Elle n'aurait pas frappé sa mère. »

Le mendiant, qui était assis près de la porte, ne perdait aucune des paroles de la Commandante. Un moment elles avaient étouffé en lui le murmure attirant des immenses forêts. Cette grande dame se faisait son égale dans le péché, sa sœur dans le mal. Elle voulait lui apprendre que d'autres têtes que la sienne ployaient sous le chagrin et la faute. Il se leva et s'approcha d'elle.

— Veux-tu vivre maintenant, Gösta Berling ? demanda-t-elle d'une voix entrecoupée de larmes. Pourquoi mourir ? Tu aurais certes pu devenir un bon pasteur, mais le Gösta Berling que tu noyas dans l'eau-de-vie, ne fut jamais aussi blanc, aussi candide que la Margareta Celsing que j'étouffai dans la haine. Veux-tu vivre ?

Gösta Berling tomba à genoux devant elle.

— Pardonnez-moi, dit-il, je ne peux pas.

— Je suis une vieille femme, j'ai le cœur trempé et endurci par de grands chagrins, s'écria la Commandante. Et je donne prise sur moi à un mendiant ramassé à demi-mort sur la route dans un monceau de neige. Je n'ai que ce que je mérite. Va te suicider, va ! Ainsi, tu ne feras à personne le récit de ma folie.

— Commandante, je ne suis pas un malheureux qui se suicide, je suis un condamné à mort. Ne me rendez pas le combat trop dur ! Mon misérable corps l'a emporté sur mon âme, il faut que je la délivre et la rende à Dieu.

— Ah ! et tu crois qu'il en voudra ?

— Adieu, Commandante, et merci.

— Adieu, Gösta Berling.

Le mendiant se releva et se dirigea à pas traînants vers la porte. Cette femme lui rendait dur le chemin vers les grandes forêts. Arrivé sur le seuil, il se retourna et rencontra le regard de la Commandante, qui était restée immobile. Jamais, il n'avait vu pareil changement dans une figure humaine, et il s'arrêta interdit. Ce visage, tout à l'heure dur et menaçant, rayonnait, et dans ses yeux se lisaient une compassion et une tendresse infinies. Le pauvre cœur farouche de Gösta Berling fondit à cette flamme. Il leva le bras, laissa aller sa tête contre le montant de la porte et pleura.

La Commandante jeta au feu sa pipe de terre éteinte et s'approcha de lui. Ses mouvements étaient devenus ceux d'une mère.

— Allons, mon enfant !

Elle l'attira et le fit asseoir à côté d'elle sur le banc près de la porte. Il pleurait la tête sur ses genoux.

— Tu veux encore mourir ?

Il fit un mouvement pour se redresser, mais elle le retint.

— Écoute maintenant ce que je te dis. Ensuite tu feras comme tu voudras. Je te promets que si tu renonces à tes idées de suicide, je prendrai chez moi la fille du pasteur de Broby et l'élèverai de telle sorte qu'elle bénira le jour où tu lui volas sa farine. Veux-tu ?

— Parlez-vous sérieusement ?

— Très sérieusement, Gösta Berling.

Le malheureux se tordit les mains. Il voyait les yeux fureteurs, les lèvres serrées, les petites mains amaigries de l'enfant. Ce jeune être trouverait une protection, des soins ; les traces de misère et de déchéance s'effaceraient de son corps, la méchanceté de son âme. Mais pour lui l'accès aux grandes forêts murmurantes était perdu à jamais.

— Je ne me tuerai pas tant que la petite sera sous votre garde, dit-il. Je sentais que vous me forceriez à vivre, Commandante. Vous êtes la plus forte.

— Gösta Berling, dit-elle solennellement, j'ai lutté avec Dieu pour toi. J'ai dit à Dieu : « S'il reste encore quelque chose de l'ancienne Margareta Celsing en moi, permettez qu'elle apparaisse pour empêcher cet homme de se tuer. » Et il l'a permis. C'est elle qui te retient. Elle a murmuré à mon oreille que tu abandonnerais tes tristes projets à cause de la pauvre enfant malheureuse. Ah, vous volez hardiment, vous autres, oiseaux sauvages, mais le Seigneur sait avec quels filets vous prendre !

— C'est un Dieu grand et redoutable, aux voies étranges, dit Gösta Berling. Il s'est joué de moi, Il m'a répudié, mais Il ne veut pas m'accorder de mourir. Que Sa volonté se fasse !

C'est de ce jour-là que Gösta Berling devint un des Cavaliers d'Ekeby. À deux reprises, par la suite, il essaya de s'échapper et de se frayer un chemin dans le monde en vivant du travail de ses mains et de ses propres ressources. La première fois, la Commandante lui fit don

d'une petite ferme près d'Ekeby. Il y vécut pendant quelque temps, mais il se lassa vite de la solitude et du labeur quotidien. Il regagna l'aile des Cavaliers. La seconde fois, il devint précepteur du comte Dohna au manoir de Borg. Il s'éprit de la jeune Ebba Dohna, sœur de son élève, mais elle mourut au moment où il croyait l'avoir conquise. Il abandonna alors toute idée d'être autre chose que Cavalier d'Ekeby. Il lui sembla que tous les chemins de la réhabilitation étaient fermés à un pasteur révoqué.

# CHAPITRE I

# LE PAYSAGE

Que ceux qui connaissent déjà le long lac de Löven, la plaine opulente et les montagnes bleues sautent ici quelques pages ! Ils peuvent bien le faire, car le livre leur paraîtra probablement encore assez long. Mais ne faut-il pas que je décrive ces montagnes, cette plaine, ce lac, pour ceux qui ne les ont pas vus, puisque c'est dans ce cadre que Gösta Berling et les Cavaliers d'Ekeby ont vécu leur vie de plaisir ?

Le lac a ses sources assez loin dans le Nord, et c'est un pays délicieux pour un lac. Les forêts et les montagnes ne cessent de l'alimenter d'eau : des ruisseaux et des torrents s'y jettent toute l'année. Il a pour s'étendre du sable fin et blanc, il a des caps et des îlots à mirer et à contempler ; les ébats du Neck et des ondines l'égaient ; il grandit vite en forme et en beauté. Là-haut, dans le Nord, il est aimable et souriant : il suffit de le voir un matin d'été où, encore mal réveillé, il s'étire sous le voile des brumes, pour se rendre compte de son heureuse nature. Il joue à cache-cache avec vous, se glisse doucement, tout doucement, hors de ses vaporeuse entraves. Il est d'une beauté si ensorcelante que vous le reconnaissez à peine. Puis d'un coup, il rejette sa couverture, et le voi-

là qui s'étend, nu et rose, et qui miroite sous la lumière du matin.

Mais le lac ne se contente pas de cette vie facile. Il se ramasse sur lui-même, se fraie un étroit passage à travers quelques collines de sable qui lui barraient le chemin vers le Sud, et part à la conquête d'un nouveau royaume. Il devient plus grand et plus puissant ; il comble des abîmes et baigne des terres laborieuses. Et son eau s'assombrit, ses rives sont moins variées, ses vents plus âpres, son aspect plus sévère. Il est devenu un lac magnifique et imposant. Nombreux sont les navires et les trains de bois qu'il transporte, et il ne peut prendre son repos d'hiver que très tard, souvent après Noël. Aussi son caractère s'en ressent : on le voit écumer de colère et renverser les barques à voiles, mais souvent aussi il est d'un calme rêveur et reflète le ciel.

Cependant il veut encore voir le monde, il veut pousser plus loin, courir à d'autres aventures, malgré les montagnes qui resserrent leur étreinte à mesure qu'il descend vers le sud. Finalement, il est forcé de s'engager dans une passe étroite entre des berges sablonneuses. Cette passe franchie, il s'étale pour la troisième fois, mais non plus avec la même beauté ni avec la même puissance. Ses rives basses ce font monotones, ses vents, plus tièdes ; de bonne heure il s'endort dans son sommeil hivernal. Il est toujours beau, mais il a perdu la fougue de la jeunesse et la vigueur de l'âge mûr – c'est un lac pareil à beaucoup d'autres lacs du Vermland. De ses deux bras tendus, il cherche à tâtons le chemin du Væner et, ce chemin trouvé, il le suit d'un pas trébuchant de vieillard, glissant

dans les pentes brusques, pour se jeter enfin, avec une dernière explosion de force, dans le repos définitif.

Comme le lac, la plaine est longue. On ne saurait croire combien il lui faut lutter pour se frayer un chemin entre les flots et les montagnes, depuis sa première tentative, petite vallée encaissée, en forme de marmite, près de la source du lac, jusqu'à l'endroit où, victorieuse, elle s'étale à son aise et s'assoupit au bord du Væner. Elle aimerait bien, c'est manifeste, à suivre tout le long les rives du lac, mais les montagnes la harcèlent. Les montagnes sont de puissants remparts de granit, couverts de forêts, remplis de gorges étroites, tapissés de mousse et de lichens, difficiles à franchir, riches en bêtes sauvages et en gibier de toute espèce. On rencontre souvent, entre deux crêtes allongées, une tourbière ou un étang à l'eau noire et dormante, çà et là, les traces noircies d'une charbonnière ou bien une clairière où les bûcherons ont passé, et parfois un défrichement. Autant de témoignages du labeur humain, qui ne respecte pas même les montagnes. Ce n'est d'ailleurs qu'accidentel : d'ordinaire elles reposent insouciantes, laissant les jours et les nuits poursuivre sur leurs pentes leurs jeux éternels.

Contre ces montagnes, la plaine, qui est riche et charitable et qui aime le travail, soutient une lutte incessante, mais sans acrimonie.

« Dressez vos murailles derrière moi, dit la plaine, et non pas entre moi et le lac. »

Mais les montagnes ne l'écoutent pas. Elles envoient de longues rangées de collines jusqu'au bord de l'eau.

Elles élèvent des promontoires, d'où la vue est superbe, et ne quittent qu'à contre-cœur les rives du lac, si bien que la plaine peut rarement satisfaire son désir de se rouler dans le sable fin. Elles n'écoutent pas ses plaintes.

« Félicite-toi de ce que nous soyons là ! disent-elles. Songe au temps de Noël, où les brouillards étendent leur linceul sur le Löven. Notre présence est bien utile. »

La plaine insinue qu'il lui plairait d'être un peu moins à l'étroit et de jouir de la vue. Les montagnes la gourmandent :

« Tu n'es pas raisonnable, tu ne sais pas quel vent il fait ici au bord de l'eau. Pour le supporter il ne faut rien de moins qu'un dos de granit, et une pelisse de sapins. D'ailleurs, en fait de vue, tu n'as qu'à nous regarder. »

Et la plaine les regarde. Elle connaît ces alternances de lumière et d'ombre, ces reflets changeants qui leur prêtent des aspects si divers. Elle sait que, dans la splendeur de midi, elles reculent vers l'horizon et sont d'un bleu pâle et diaphane, mais qu'au couchant et qu'à la lumière du matin, elles se dressent imposantes du même bleu d'azur que le firmament. Parfois, quand l'éclairage est vif, elles deviennent couleur d'ardoise, et chaque crevasse, chaque sente, chaque sapin isolé se distinguent à des lieues de distance.

Il arrive aussi que les montagnes s'écartent un peu et permettent à la plaine de jeter un coup d'œil sur le lac. Mais en apercevant ses eaux démontées, en l'entendant cracher comme un chat sauvage ou en le voyant couvert de la froide vapeur que font la lessive de l'ondine et la

bière qu'elle brasse, la plaine donne raison aux montagnes et se retire derrière ses remparts.

Les hommes ont de temps immémorial cultivé la plaine et en ont fait un pays riche. Partout où une rivière dévale et déverse ses cascades dans l'eau du lac, des aciéries et des moulins ont surgi. Aux endroits découverts où la plaine atteint le lac, des églises et des presbytères se sont élevés, mais aux bords des vallées, à mi-côte sur le sol pierreux où le blé ne pousse pas, se dressent des fermes de paysans, des habitations d'officiers et, ça et là, un domaine seigneurial.

Vers 1820, le pays n'était pas aussi cultivé que de nos jours. Il n'y avait là où aujourd'hui les champs de blé ondulent, que forêts, étangs et tourbières. La population était plus clairsemée et gagnait sa vie en faisant des charrois ou des journées aux forges ou bien en allant travailler ailleurs ; la culture de la terre ne pouvait la nourrir. En ce temps, les habitants de la plaine portaient des vêtements tissés au logis, mangeaient du pain d'avoine et se contentaient de gagner quelques sous par jour. La misère était parfois grande, mais souvent allégée par la bonne humeur, par un caractère facile, et aussi par les mille petites ressources que savent se procurer des mains agiles et industrieuses.

Mais le long du lac, l'opulente plaine et les montagnes bleues formaient un paysage des plus beaux qui fût jamais. Il l'est encore aujourd'hui ; et encore aujourd'hui le peuple y est fort, courageux et intelligent. Il a gagné en aisance et en instruction.

Que Dieu protège tous ceux qui habitent autour du long lac à l'abri des montagnes bleues ! C'est le souvenir de quelques-uns d'entre eux que j'évoquerai.

# CHAPITRE II

# LA NUIT DE NOËL

Sintram est le nom du méchant maître des usines de Fors. Il a un corps lourd de singe, des bras démesurés, une tête chauve, une vilaine figure grimaçante et un cœur qui ne désire que le mal.

Sintram, c'est cet homme qui ne prend pour valets que des coquins et des batailleurs et qui n'a à son service que des servantes querelleuses et menteuses, qui excite jusqu'à la rage les chiens en leur enfonçant des aiguilles dans le museau et qui s'épanouit d'aise entre des gens haineux et des bêtes furieuses.

Sintram, c'est celui dont le plus grand plaisir est de revêtir l'aspect du malin Esprit, avec des cornes, une queue, des sabots de cheval et un corps velu, pour ensuite, surgissant soudain d'un coin sombre – le grand four à pain ou le hangar à bois – jeter l'effroi parmi les enfants peureux et les femmes superstitieuses.

Sintram, c'est celui qui *se* réjouit, lorsqu'il est parvenu à changer une vieille amitié en une nouvelle haine et à empoisonner les cœurs par des racontars mensongers.

Sintram est son nom ; et une nuit de Noël il vint à Ekeby.

« Qu'on entre dans la forge le grand traîneau à bois et qu'on le place dans le milieu de la pièce ! En posant le fond d'une vieille charrette sur ses montants, nous aurons une table. Hourrah pour la table ! Elle est prête ! Qu'on apporte maintenant des chaises ou n'importe quoi, pourvu qu'on puisse s'asseoir dessus. En avant les escabeaux à trois pieds des cordonniers et les caisses vides ! En avant les vieux fauteuils défoncés ! Amenez même le traîneau de course sans patins et le vieux carrosse ! Ha, ha, ha ! le vieux carrosse ! Ce sera la tribune de l'orateur. Il a perdu une roue, et du corps il ne reste guère que le siège du cocher. Le coussin est éventré, la mousse qui le rembourrait s'envole en poussière, l'âge en a roussi le cuir. Elle est haute comme une maison, la vieille guimbarde ! Étayez-la vite ou elle tombera !… Hourrah, hourrah ! C'est la nuit de Noël aux forges d'Ekeby. »

Derrière les rideaux de soie du grand lit le Commandant et la Commandante dorment, et croient que l'aile des Cavaliers en fait autant. Les valets et les servantes dorment, alourdis de riz au lait et de bière amère, mais ces messieurs de l'aile des Cavaliers ne dorment pas. Qui va donc croire qu'on dort dans l'aile des Cavaliers ?

Dans la forge, les forgerons aux jambes nues ne tournent pas les massiaux ; les gamins, noirs de charbon, ne charrient pas les brouettes ; le grand marteau pend du toit comme un bras au poing fermé ; l'enclume est vide ;

les fours n'ouvrent pas leurs gueules rouges pour avaler du charbon ; le soufflet ne grince pas. C'est Noël. La forge dort. Mais non, comment voulez-vous que la forge dorme, quand les Cavaliers sont éveillés ? Les longues tenailles fichées en terre retiennent entre leurs griffes des chandelles de suif. De la marmite en cuivre d'une contenance de trente pintes, les flammes bleues du punch s'envolent vers les ténèbres du toit. Beerencreutz a suspendu sa lanterne de corne au grand martinet. Et le punch dans le vaste bol de cristal luit comme un soleil. Les Cavaliers célèbrent la nuit de Noël à la forge.

C'est un joyeux vacarme, des rires, des plaisanteries, de la musique, du chant. Mais ce tapage nocturne ne réveille personne, car il se perd dans le puissant grondement du torrent.

Ah, si la Commandante les voyait !

Eh bien, quoi ! Elle ne refuserait pas de s'attabler avec eux et de vider un gobelet. Une maîtresse femme, la Commandante ! Ce n'est pas elle qui prendrait la fuite devant une chanson à boire lestement troussée ou un jeu de cartes. La femme la plus riche du Vermland, crâne comme un homme, fière comme une reine, elle aime le chant, le violon, le cor de chasse. Elle aime le vin, le jeu, les tables encadrées de plaisants convives. Elle est prompte, pour régaler ses hôtes, à vider et à remplir à nouveau caves et celliers. Elle veut que l'on s'amuse et que l'on danse au salon comme à l'office, elle aime le joyeux tumulte des Cavaliers dans l'aile de son manoir.

Voyez-les réunis autour du punch flambant, tous les douze. Douze hommes, pas de jolis cœurs, pas de petits-maîtres, mais des hommes dont le renom vivra longtemps dans le Vermland, des hommes intrépides, des hommes vaillants.

Pas de faces parcheminées, pas de fesse-mathieu, mais des hommes pauvres, des hommes insouciants, Cavaliers du matin au soir.

Pas de pleutres, pas de hobereaux endormis, encroûtés dans leurs terres, mais des hommes joyeux, fiers bohèmes des grand'routes, chevaliers de cent aventures.

L'aile des Cavaliers est aujourd'hui vide depuis des années. Ekeby n'est plus le refuge des sans foyer. On ne voit plus sur les routes du Vermland défiler ces officiers retraités et ces gentilshommes ruinés, qui, dans des cabriolets délabrés, couraient de manoir en manoir. Mais qu'ils revivent, qu'ils ressuscitent dans mon récit, ces hommes si gais, si insouciants, ces éternellement jeunes !

Tous ils savaient jouer d'un ou de plusieurs instruments. Et leurs esprits étaient aussi riches en singularités, en proverbes, en saillies, en refrains, que la fourmilière est riche en fourmis. Cependant chacun a sa spécialité, son caractère distinctif, sa qualité hautement estimée de Cavalier. Je nommerai en premier Beerencreutz, le colonel aux grandes moustaches blanches, le joueur de cartes et le fervent admirateur de Bellman ; près de lui est assis son frère d'armes, le major Anders Fuchs, le grand chasseur d'ours, un taciturne. Le troisième, c'est le petit Ruster, le tambour qui pendant longtemps a servi

d'ordonnance au colonel, mais qui est parvenu au rang de Cavalier par son habileté à préparer le punch et par sa voix de basse. Plus loin, le vieil enseigne Rutger von Orneclou, le charmeur, l'homme aux bonnes fortunes, en perruque, en col à boucle et en jabot de dentelles, fardé comme une femme, un des plus célèbres parmi les Cavaliers. Ensuite vient Kristian Bergh, le fort capitaine, ayant à son actif de nombreux exploits, mais qui est aussi facile à duper que l'ogre des contes. On voyait souvent dans la société de ces deux derniers le petit patron Julius, rond comme une boule, amusant, boute-en-train, doué de précieux talents : orateur, peintre, chanteur et conteur d'anecdotes.

Il y avait aussi des étrangers : un Allemand, le grand Kevenhüller, inventeur d'une voiture automobile et d'une machine à voler, un homme dont les forêts de là-haut murmurent encore le nom. Gentilhomme de naissance et d'aspect, il avait une barbe pointue, de grandes moustaches en vrille sous un nez d'aigle, et de petits yeux bridés dans un filet de rides. À ses côtés, un Français, le fameux guerrier, le cousin Kristoffer, qui ne sortait jamais du manoir que pour une chasse à l'ours ou une aventure périlleuse. Son voisin, l'oncle Eberhard, le philosophe, n'était pas venu habiter Ekeby, attiré par les plaisirs et les réjouissances, mais afin de pouvoir poursuivre, à l'abri des soucis matériels, son grand ouvrage sur la science des sciences.

Les derniers et les meilleurs d'entre les Cavaliers étaient le doux rêveur Lövenborg, homme trop bon pour ce monde et qui n'en comprenait point les voies, et Lil-

liecrona, le grand musicien, qui avait un heureux foyer à lui et en ressentait toujours la nostalgie, mais qui ne pouvait s'arracher à Ekeby, parce que son esprit avait besoin de mouvement, d'opulence, de décors changeants.

Ces onze hommes avaient tous laissé la jeunesse derrière eux, mais il y en avait un douzième, qui avait à peine atteint la trentaine et qui possédait encore toute la force du corps et de l'âme. C'était Gösta Berling, le Cavalier des Cavaliers, à lui seul, plus orateur, chanteur, musicien, chasseur, buveur et joueur que tous les autres, bref, possédant toutes les qualités d'un Cavalier. Ah, la Commandante avait su faire de lui un homme !

Regardez-le, perché sur le vieux carrosse, la tribune. Les ténèbres amassées sous le toit descendent sur lui en lourdes draperies. Sa tête blonde s'en détache comme celle des jeunes dieux, des jeunes porteurs de lumière qui organisèrent le chaos. Mince, beau, avide d'aventures, il domine les autres. Il parle avec une profonde gravité :

— Cavaliers et frères ! Minuit approche. Il est temps de boire à la santé du treizième à table.

— Mais, petit frère Gösta, s'écrie le patron Julius, il n'y a point de treizième, nous ne sommes que douze.

— À Ekeby, un homme meurt tous les ans, continue Gösta, imperturbable. Un des hôtes du manoir meurt, un de ces Cavaliers insouciants, joyeux, éternellement jeunes que nous sommes descend dans la tombe. Mais qu'importe ? Les Cavaliers ne se doivent pas vieillir. Si nos mains tremblantes ne peuvent plus lever le verre, si nos yeux éteints ne peuvent plus distinguer les cartes,

que nous est alors la vie et que sommes-nous pour la vie ? Un des treize qui fêtent la nuit de Noël dans la forge d'Ekeby doit mourir, mais tous les ans un autre vient compléter notre nombre : un homme, habile au métier de la joie, qui sait manier les cartes et l'archet, vient resserrer notre cercle rompu. De vieux papillons doivent savoir mourir pendant que luit encore le soleil d'été. Je bois à la santé du treizième.

— Mais Gösta, Gösta, nous ne sommes que douze, protestent les Cavaliers en refusant de lever leur verre.

Gösta Berling, qu'on surnommait le poète, bien qu'il n'eût jamais fait une rime, continua, impassible :

— Cavaliers et frères ! Avez-vous oublié qui vous êtes ? Avez-vous oublié que votre rôle est de maintenir vivante la flamme de la joie dans le Vermland ? C'est vous qui faites courir les archets, tourbillonner les danses, résonner le chant du nord au sud. Vous savez tenir vos cœurs éloignés de l'or comme vos mains du travail. Si vous n'étiez pas là, la danse mourrait, l'été mourrait, les roses mourraient, le jeu et le chant mourraient, et dans tout ce pays de cocagne, il n'y aurait plus que du fer et des maîtres de forge. La joie vivra tant que vous vivrez. Voilà six ans que je célèbre la nuit de Noël au manoir d'Ekeby, et jamais encore personne n'a refusé de boire à la santé du treizième.

— Mais enfin, Gösta, s'écrient tous les Cavaliers, puisque nous ne sommes que douze, comment veux-tu que nous buvions au treizième ?

Le visage de Gösta reflète un grave souci.

— Ne sommes-nous que douze ? Les Cavaliers disparaîtront-ils ? Ne serons-nous que onze la Noël prochaine ? Non, non, je l'évoque ce treizième, puisque je me suis levé pour lui porter un toast. Des profondeurs de la mer, des entrailles de la terre, du ciel, de l'enfer, je l'appelle ! Qu'il vienne compléter notre nombre !

Il se tait, mais un bruit rauque sort de l'énorme cheminée, la porte du four à fusion s'ouvre et le treizième apparaît.

Il apparaît velu, avec une longue queue et des sabots de cheval, tête cornue, barbiche au menton. Les Cavaliers bondissent sur leurs pieds, à sa vue.

Mais, radieux, Gösta Berling l'accueille, le verre en main.

— Il est venu le treizième ! À la santé du treizième !

Ainsi le voilà, le vieil ennemi des hommes ; il a répondu à l'appel des téméraires qui troublent la paix de la Sainte Nuit, l'ami des sorcières qui fait signer ses contrats avec du sang, sur du papier noir, celui qui jadis fit danser la comtesse d'Ivarsnäs pendant sept jours et que sept prêtres ne purent exorciser.

Les pensées vacillent dans la tête des vieux Cavaliers. Pour qui est-il bien sorti cette nuit ? Ne serait-il pas prudent de s'éloigner précipitamment ? L'ennemi cornu n'aurait-il point l'intention de les emmener dans son royaume ténébreux ? Ou serait-il venu, attiré par le cliquetis des verres et le bruit des chansons ? Est-ce que,

désireux de partager la joie des hommes, il a rejeté pour cette nuit le fardeau du gouvernement ?

Ô Cavaliers, Cavaliers ! Qui de vous se rappelle que c'est la nuit de la Nativité ? C'est l'heure où les anges chantent pour les bergers des champs. C'est l'heure où les enfants luttent contre le sommeil, de peur de ne pas s'éveiller à temps pour le service divin du matin. Bientôt il sera temps d'allumer les cierges dans l'église de Bro. Dans sa demeure lointaine au fond des bois, le jeune homme a préparé ce soir la torche résineuse dont il éclairera pour son amie la route de l'église. Dans toutes les maisons, la maîtresse a placé derrière les carreaux des chandeliers à trois branches qu'on allumera pour le passage des pieux fidèles. Le Sacristain entonne en dormant les cantiques de Noël, et le vieux pasteur, qui ne dort pas, s'essaie avec ce qui lui reste de voix à chanter « Gloire au plus haut des cieux ! »

Ô Cavaliers, mieux aurait valu pour vous dans cette sainte nuit rester dans vos lits que d'avoir commerce avec le prince du mal. Mais ils l'accueillent avec des compliments de bienvenue comme l'a fait Gösta. Ils lui mettent entre les mains un gobelet de punch flambant, ils lui donnent la place d'honneur à leur table et ils l'y reçoivent avec joie, comme si son laid visage eût été celui de la bien-aimée de leur jeunesse.

Beerencreutz lui propose une partie de cartes, patron Julius lui chante ses meilleurs refrains et Orneclou lui parle des jolies femmes, de ces êtres exquis qui adoucissent la vie.

Il se plaît dans la forge, le Cornu. Avec une nonchalance de prince, il s'adosse au siège du vieux carrosse et de sa main, ornée de griffes, porte à ses lèvres souriantes le gobelet débordant. Et, naturellement Gösta Berling fait un discours en son honneur :

— Excellence, dit-il, nous vous avons longtemps attendu à Ekeby, car où trouveriez-vous un paradis mieux adapté à vos goûts ? On vit ici sans semer ni filer, comme vous n'êtes pas sans le savoir. Les ortolans tous rôtis se jettent dans votre bouche ; la bière et l'eau-de-vie sucrée coulent à flots. C'est un bon pays ! Nous vous attendions aussi, Excellence, pour compléter notre nombre. Voyez-vous, nous sommes plus que de simples Cavaliers : nous sommes la phalange des douze qui, à travers les temps, revivent dans toute épopée : douze, nous divisions le monde du haut de l'Olympe, douze, nous nichions comme des oiseaux dans la cime verte d'Ygdrasil. Partout où s'est arrêtée la légende, nous étions avec elle. Douze chevaliers, nous encadrions la table ronde du roi Arthur ; douze paladins, nous suivions Charlemagne. L'un de nous fut Tor, l'autre Jupiter. Chacun peut s'en convaincre encore. L'éclat de la divinité transparaît sous les haillons, la crinière du lion déborde la peau d'âne. Le temps nous a malmenés, mais là où nous sommes, la forge devient un Olympe, l'aile des Cavaliers un Valhalla. Mais nous n'étions pas au complet. Dans la phalange des douze de l'épopée, il faut le félon, le traître, l'ennemi des dieux, il faut Loke, Prométhée. Excellence, je salue votre arrivée !

— Ah, que de belles paroles ! dit le diable, que de belles paroles ! Et moi qui n'ai pas le temps d'y répondre ! Les affaires, mes enfants, les affaires ! Je vous quitte sur l'heure, et à regret ! Sinon j'aurais joué parmi vous tous les rôles que vous auriez voulu. Merci et au revoir, vieux bavard ! Nous nous reverrons.

Les Cavaliers lui demandent où il va, et il leur répond que la noble Commandante d'Ekeby l'attend pour renouveler son bail. Et les Cavaliers de s'étonner.

C'est une rude femme que la Commandante d'Ekeby. Elle vous charge sans peine un sac de seigle sur ses larges épaules. Elle suit les convois de minerais des mines de Bergslagen jusqu'aux forges d'Ekeby. Elle dort d'un sommeil de roulier sur le plancher d'une grange, avec un sac pour oreiller. L'hiver elle n'hésite pas à surveiller en personne une meule de charbon, l'été à accompagner un train de bois le long du Löven. Une rude femme et une femme autoritaire, elle jure comme un soudard et règne en souveraine sur ses sept forges et sur les domaines de ses voisins, sur sa propre commune et les communes avoisinantes, oui, sur tout le beau pays du Vermland. Mais pour les pauvres Cavaliers sans foyer, elle a été comme une mère, aussi ont-ils fermé l'oreille, quand la calomnie chuchotait qu'elle avait fait un pacte avec le diable.

Mais cette nuit ils écoutent la voix du Malin Esprit et lui demandent même quel est ce bail qu'elle a passé avec lui. Et le Malin leur répond qu'il lui a cédé ses sept forges contre l'engagement de lui envoyer tous les ans une âme. À ces mots, l'effroi s'empare de l'âme des Cavaliers.

Ils le savaient. Ils ne l'avaient pas compris jusque là. À Ekeby, tous les ans, un homme meurt, un des hôtes de l'aile du manoir meurt, un de ces Cavaliers joyeux, insouciants, éternellement jeunes. Qu'importe ? Les Cavaliers ne doivent pas vieillir. Si leurs doigts incertains ne peuvent plus lever le verre, leurs yeux usés débrouiller les cartes, que leur est la vie et que sont-ils à la vie ? Les papillons doivent savoir mourir avant que le soleil ne décline.

Ah, leurs cerveaux brumeux entrevoient enfin le vrai sens des choses.

Malheur à cette femme ! Elle leur a fait faire bonne chère, elle leur a versé sa bière noire et son eau-de-vie sucrée pour que, de la salle d'orgie et de la table de jeu, ils trébuchent dans le royaume de l'enfer, un tous les ans.

Malheur à cette sorcière ! Vigoureux et forts, ils sont arrivés à Ekeby pour y trouver leur perte. Leurs cerveaux sont devenus pareils à des éponges, et leurs esprits seront enténébrés quand, étendus sur le lit de mort, sans espoir, sans ami, déchus, ils se prépareront au long voyage. Ainsi sont morts des hommes qui valaient mieux qu'eux, ainsi mourront-ils.

Fous de colère, ils s'arrachent vite à la stupeur.

— Plus de contrat ! crient-ils. C'est elle qui va mourir.

Kristian Bergh, le fort capitaine, a déjà jeté sur son épaule le plus lourd marteau de la forge et jure de

l'enfoncer dans la tête de la sorcière : elle ne livrera plus d'âmes au diable.

— Et toi, maudit cornu, hurle-t-il, nous te mettrons sur l'enclume et nous lâcherons le martinet, on te tiendra en place avec les tenailles, et on t'apprendra à faire commerce des âmes des Cavaliers !

Le seigneur aux sabots de cheval est lâche, on le sait, et les paroles au sujet de l'enclume lui déplaisent fort. Il rappelle Kristian Bergh pour négocier.

— Prenez donc, vous, cette année, les sept forges, prenez les vous-mêmes et donnez-moi la Commandante !

— Tu nous crois aussi vils qu'elle ? crie le patron Julius.

— Que dit Gösta, que dit Gösta ? demande Lövenborg. Qu'il parle et dise son avis.

— Trêve de folie ! s'écrie Gösta Berling. Cavaliers, croyez-vous donc à cette plaisanterie ? Que sommes-nous donc en face de la Commandante ! Qu'il en aille de nos âmes comme il pourra, mais ne soyons pas des ingrats et des misérables. J'ai mangé trop longtemps le pain de la Commandante pour la trahir.

— Et bien, va au diable, Gösta, si tu en as envie, nous aimons mieux régner sur les forges d'Ekeby.

— Mais vous devenez complètement fous ou vous êtes ivres ! Vous prenez au sérieux cette farce. Vous ne voyez donc pas à qui vous avez affaire ?

— Ta, ta, ta, Gösta Berling, ricane le diable, tu es à Ekeby depuis sept ans, et tu ne vois pas que tu commences à être mûr pour nos chaudières.

— Tais-toi, tu oublies donc que c'est moi qui t'ai aidé à t'introduire dans la cheminée !

— Eh bien ! Et après ? Est-ce que je ne vaux pas le diable ? Ah, Gösta Berling, je te tiens, tu es devenu un joli oiseau entre les mains de la Commandante.

— Elle m'a sauvé la vie, que serais-je sans elle ?

— Et tu crois qu'elle n'avait pas une idée de derrière la tête en te gardant à Ekeby ? Tu joues le rôle d'appât, de miroir aux alouettes. Tu as de grands talents, Gösta. Il fut un temps où tu cherchas à te tirer de là ! Tu te fis donner une petite ferme sur ses terres et tu voulais manger ton pain à la sueur de ton front, mais chaque jour, la Commandante passait devant ta maison en compagnie de jolies filles. Enfin, elle amena Marianne Sinclaire. Alors, tu as jeté la bêche et le tablier de cuir, Gösta Berling, et tu as regagné l'aile des Cavaliers.

— Le chemin y passait, imbécile !

— Oui, oui, le chemin y passait… Puis tu t'es engagé à Borg comme précepteur d'Henrik Dohna, et tu as failli devenir le gendre de la comtesse Märta. Mais qui donc apprit à la jeune Ebba Dohna que tu étais un pasteur révoqué ? Qui rompit le mariage ? La Commandante, Gösta. Elle voulait te reprendre.

— Peu importe, fit Gösta troublé ; puisque la jeune fille est morte peu de temps après, je ne l'aurais donc pas épousée.

Le diable s'approcha tout près de lui et d'une voix sifflante lui jeta à l'oreille :

— Elle est morte, mais oui, elle est morte : elle s'est tuée à cause de toi, voilà la vérité qu'on n'a jamais voulu te dire.

— Tu ne tiens pas mal ton rôle de diable, dit Gösta.

— C'est la Commandante qui a tout fait, je te l'affirme, pour que tu ne quittes pas Ekeby.

Gösta poussa un éclat de rire strident.

— Je te le dis, tu joues si bien ton rôle que tu me donnes envie de signer un pacte avec toi. Je te croirais presque capable de nous donner les sept forges.

— À la bonne heure ! Tu ne résistes plus à ton propre bonheur !

Les Cavaliers poussent un soupir de soulagement. Ils en étaient arrivés à ne rien pouvoir sans Gösta. S'il n'avait pas voulu être de l'entreprise, ils auraient dû y renoncer. Et, pourtant, quelle aubaine pour des Cavaliers déshérités de régner sur sept forges !

— Mais remarque bien, reprit Gösta, que si nous acceptons les sept forges, c'est pour sauver nos âmes, non pas pour nous transformer en forgerons ni en gais patrons qui comptent l'argent et pèsent le fer. Nous ne se-

rons pas des faces parcheminées, des fesse-mathieu ; Cavaliers nous sommes, Cavaliers nous resterons.

— La sagesse même, murmure le Cornu.

— Si tu nous donnes les forges pour un an, nous accepterons donc, mais il est entendu que si, pendant ce temps, nous faisons quelque chose qui ne soit pas d'un Cavalier, si nous faisons quelque chose d'utile, de raisonnable, de prudent, tu nous prendras tous les douze à la fin de l'année.

Le diable se frotta les mains de contentement.

— Par contre, si nous agissons en vrais Cavaliers, reprend Gösta, tu ne signeras plus jamais de bail pour Ekeby, et tu ne toucheras aucune redevance ni de nous ni de la Commandante.

— Ce sont des conditions bien dures, dit le diable. Mon cher Gösta, tu pourrais tout de même m'accorder une âme, une seule petite âme ? Pourquoi ne me laisserais-tu pas la Commandante ?

— Je ne fais pas commerce de pareille marchandise, mais s'il te faut absolument quelqu'un prend le vieux Sintram de Fors, il est mûr, je t'en réponds.

— Bon, bon, répond le diable sans broncher. Les Cavaliers ou Sintram, ils se valent. Mon année sera bonne.

Et là-dessus on signe le contrat avec le sang de Gösta sur le papier noir du malin et avec sa plume d'oie. Et les Cavaliers poussent des hourrahs : toutes les splendeurs du monde sont à eux pour un an, après cela on ver-

ra. Ils repoussent les chaises et dansent une ronde échevelée autour de la marmite de punch sur le sol noir ; au milieu du cercle le diable saute et fait des cabrioles. Soudain, il tombe à côté de la marmite qu'il bascule pour boire. Et Beerencreutz se jette par terre à côté de lui, puis Gösta, enfin les dix autres, et tous, à tour de rôle, ils lampent, à même la marmite, le punch sucré. Mais la marmite chavire et les inonde de son contenu chaud et poisseux. Ils bondissent sur leurs pieds en sacrant, le diable a disparu. Seules ses promesses dorées voltigent comme des couronnes lumineuses au-dessus de la tête des Cavaliers.

# CHAPITRE III

# LE DÎNER DE NOËL

Le jour de Noël, la Commandante Samzelius donne un grand dîner à Ekeby. Elle préside à une table, dressée pour cinquante convives. Elle y préside en grand apparat. Plus de paletot en peau de mouton, plus de jupe de bure rayée, ni de pipe en terre ! Autour d'elle, c'est un froufrou de soie ; l'or surcharge ses bras nus, les perles laiteuses encerclent son cou blanc.

Mais où sont les Cavaliers qui, la nuit dernière, vautrés sur le sol noir de la forge, buvaient à même le chaudron de cuivre rutilant à la santé des nouveaux maîtres d'Ekeby.

Dans le coin, près du poêle, à une petite table à part, le couvert a été mis pour les Cavaliers : ce jour là, il n'y a pas de place pour eux à la grande table du banquet. Les plats leur arrivent refroidis, les vins rares, les coups d'œil des jolies femmes ne vont pas jusqu'à eux ; personne n'écoute les traits d'esprit de Gösta. Mais les Cavaliers sont comme des chevaux matés, des bêtes féroces rassasiées. Une heure de sommeil, c'est tout ce que la nuit leur a donné. Ils sont partis pour le service divin du matin à la lueur des torches et des étoiles. Ils ont vu flamber les

cierges de Noël, ils ont entendu les cantiques, leurs visages, pour quelques instants, sont redevenus ceux d'enfants candides. Ils ont oublié la nuit de la forge, comme on oublie un mauvais rêve.

C'est une grande et puissante dame que la Commandante d'Ekeby. Qui oserait lever la main pour la frapper, ouvrir la bouche pour l'accuser ? Ce ne sont certes pas les pauvres Cavaliers qui, pendant des années, ont mangé son pain et dormi sous son toit. Elle les place où elle veut. Ils ne sauraient s'enfuir, même pour sauver leurs âmes. Que Dieu ait pitié d'eux ! Ils ne pourraient vivre loin d'Ekeby.

À la grande table, la joie règne ; les beaux yeux de Marianne Sinclaire y brillent, et on y entend le doux rire de la gaie petite comtesse Dohna.

À la table des Cavaliers, l'humeur est morose. N'aurait-il pas été équitable que ceux qui paient de leur âme la magnificence de la Commandante, fussent du moins assis au milieu de ses hôtes ? Que signifie cet exil humiliant au coin de la cheminée ? Les Cavaliers ne sont-ils donc pas dignes de s'attabler en noble compagnie ?

La Commandante se rengorge entre le comte de Borg et le pasteur de Bro. Les Cavaliers baissent la tête comme des enfants en pénitence. Et la colère de la nuit se réveille en eux. Les gaies réparties et les joyeux propos ne font que des apparitions timides à la table des Cavaliers. Le patron Julius essaie de plaisanter avec Kristian Bergh, le fort capitaine, en lui montrant un plat de gelinottes qu'on sert à la grande table.

— Il n'y en a pas assez pour tout le monde, dit-il, je sais combien on en a acheté ; mais on sait s'arranger à la cuisine, capitaine Kristian ; n'aie crainte : on a fait rôtir pour nous une douzaine de corneilles.

C'est à peine si un sourire pâle effleure, sous les rudes moustaches, les lèvres du colonel Beerencreutz, et Gösta Berling garde toujours son air farouche, comme s'il en voulait à la vie de tout le monde.

— Ne serait-ce pas assez bon pour les Cavaliers ? fait-il âprement.

Enfin, un plat de gelinottes superbes, bien garni, arrive à la table des Cavaliers. Le capitaine Kristian bouillonne de colère. N'a-t-il pas voué une haine mortelle aux corneilles, à ces vilains oiseaux criards ? Il les détestait tant qu'en automne, il s'affublait de la jupe traînante d'une femme, se couvrait la tête d'un fichu, se faisant la risée de tous pour approcher les chaumes. Au printemps, il les guettait sur les champs nus où tournoyaient leurs rondes d'amour, et l'été, il dénichait les petits, mal plumés encore, qui s'éparpillaient en criant, ou écrasait les œufs.

Il arrache le plat de gelinottes des mains du valet de pied.

— Tu crois donc que je ne les reconnais pas ? hurle-t-il. Ai-je besoin de les entendre croasser ? Pouah ! les sales bêtes !

Et il attrape les gelinottes l'une après l'autre et comme il a l'habitude d'écraser les oisillons contre les

rochers, il les lance contre le mur, en face de lui, – sa voix tonitruante fait vibrer les carreaux.

— Pouah ! Que le diable les emporte ! Offrir des corneilles au capitaine Kristian ! Pouah !

La graisse et la sauce éclaboussent tout, autour de lui, et les oiseaux rebondissent sur le parquet.

Les Cavaliers se tordent de rire, mais la voix impérieuse de la Commandante retentit :

— Jetez-le à la porte ! ordonne-t-elle.

Cependant les valets n'osent s'approcher de cet homme fou de colère.

— Jetez-le à la porte !

Le capitaine Kristian entend, et redoutable dans sa colère, il se tourne vers la Commandante, furieux comme un ours qui, une première proie abattue, fait face à un nouvel ennemi. Sur le parquet qui tremble sous ses pas lourds, il s'approche de la table en fer à cheval, entre au milieu de son demi-cercle et se poste devant la Commandante.

— Jetez-le à la porte ! ordonne pour la troisième fois la voix impérieuse.

Kristian Bergh ne se possède plus de fureur. Son front plissé et sa grosse main fermée inspirent le respect. C'est un géant. Ni les hôtes, ni les serviteurs tremblants n'osent mettre la main sur lui. Il brandit le poing vers la Commandante.

— J'ai jeté les corneilles contre le mur, oui. Pour offrir ces satanés oiseaux au capitaine Kristian…

— Mille diables, Kristian Bergh, ici, moi seule ai le droit de jurer. Sors d'ici !

— Tu crois que j'ai peur de toi, sorcière ? Tu crois que je ne sais pas comment tu as eu tes sept forges ?

— Tais-toi, Kristian Bergh.

— Altringer, en mourant, les a léguées à ton mari parce que tu avais été sa maîtresse.

— Tais-toi.

— Oui, parce que tu avais été une femme si fidèle, Margareta Samzelius ! Et le Commandant les a acceptées et t'en a laissé la direction et a fermé les yeux. Le diable a tout manigancé, mais maintenant, c'en est fait de toi !

La Commandante se rassied, elle est pâle et défaite. Et d'une étrange voix basse, elle répond :

— Oui, c'en est fait de moi, et c'est ton œuvre, Kristian Bergh.

À cette voix, le géant tressaille. Ses traits se contractent, et des larmes d'angoisse lui montent aux yeux.

— Mais je suis ivre, crie-t-il, je ne sais pas ce que je dis. Je n'ai rien dit. Son chien et son esclave, son esclave et son chien, voilà ce que j'ai été pendant quarante ans. Elle est Margareta Celsing que j'ai servie toute ma vie. Je ne dis rien de mal d'elle. Comment dirais-je du mal de la belle Margareta Celsing ? Je suis le chien qui garde sa

porte. Qu'elle me chasse à coups de pied, qu'elle me batte ! Je l'ai aimée pendant quarante ans.

Il se jette à genoux, implore son pardon, se traîne jusqu'à elle, baise le bas de sa jupe et l'arrose de larmes.

Mais non loin de la Commandante est assis un petit homme robuste. Il a des cheveux touffus, de petits yeux bridés, la mâchoire proéminente. Il ressemble à un ours. C'est un homme taciturne qui suit ses propres chemins solitaires et ne s'occupe pas des autres. C'est le commandant Samzelius.

Il se lève, en entendant les paroles accusatrices, et la Commandante se lève, et les cinquante convives. Les femmes sanglotent de peur, les hommes restent interdits, et aux pieds de la Commandante, le capitaine Kristian, à genoux, baise l'ourlet de sa robe. Les larges poings velus du Commandant se ferment lentement, son bras se lève. Mais sa femme parle la première. Dans sa voix s'est glissée une note sourde qu'on ne connaissait pas.

— Tu m'as volée ! s'écrie-t-elle. Tu es venu me prendre comme un voleur ; mes parents m'ont forcée par des coups, par des menaces, par la faim, à devenir ta femme. Tu le savais. J'ai agi envers toi comme tu le méritais.

Le gros poing du Commandant s'est fermé. Sa femme recule d'un pas, puis reprend :

— L'anguille vivante se tord sous le couteau : femme contrainte prend amant. Me frapperas-tu aujourd'hui pour ce qui s'est passé il y a vingt ans ? Rappelle-toi : il

habitait Ekeby, nous Sjö. Il secourut notre pauvreté. Nous montions dans ses voitures, nous buvions son vin. Lui et moi, nous sommes-nous cachés ? ses serviteurs étaient les tiens. Son or ne pesait donc pas dans ta poche ? N'as-tu pas accepté les sept forges ? Tu te taisais. C'est alors que tu aurais dû frapper, Bernard Samzelius.

Le mari se détourne d'elle et regarde les convives. Il lit sur leurs traits qu'ils donnent raison à sa femme, qu'ils ont tous cru qu'il s'était fait payer son silence.

— J'ignorais cette infamie, crie-t-il en frappant du pied.

— Eh bien, tu la connais maintenant, jette-t-elle d'une voix suraiguë. Je n'avais qu'une crainte, c'est que tu mourusses sans la connaître. Tant mieux que tu le saches et que je puisse enfin te parler à cœur ouvert, à toi qui a été mon maître et mon geôlier. Sachez-le donc : oui, je lui ai appartenu, oui, j'ai été la maîtresse de celui à qui tu m'avais ravie.

L'ancien amour triomphe dans sa voix, rayonne dans ses yeux. Son mari est devant elle, le poing levé. Devant elle aussi cinquante visages hostiles dans leur réprobation. Elle sait que c'est la dernière heure de sa royauté, mais elle exulte de pouvoir librement évoquer le plus doux souvenir de sa vie.

— Ah, quel homme c'était, quel homme magnifique ! Qui étais-tu pour te mettre entre nous ? Jamais je n'ai vu son pareil. Il m'a donné du bonheur, il m'a légué ses biens. Bénie soit sa mémoire !

Le Commandant laisse retomber son bras levé : il sait enfin comment la punir.

— Hors d'ici, rugit-il, hors de ma maison !

Elle reste immobile.

Les Cavaliers se regardent, le visage pâle. Les prédictions de la nuit se réaliseraient-elles ? Ce pacte non renouvelé, ces Cavaliers que depuis vingt ans elle envoie en enfer : ce serait donc vrai ? Ah, la sorcière !

— Hors d'ici, hurle le Commandant. Va mendier ton pain sur la grand'route ! Tu ne jouiras plus de sa fortune ; tu n'habiteras plus ses domaines. Finie la Commandante d'Ekeby ! Si jamais tu franchis le seuil de ma maison, je te tuerai.

— Tu me chasses de mon foyer ?

— Tu n'as pas de foyer. Ekeby est à moi.

Elle recule vers la porte. Une soudaine détente s'est produite en elle et la laisse désemparée. Lui la suit, la serre de près.

— Toi qui a été le malheur de toute ma vie, gémit-elle, me feras-tu encore cela ?

— Hors d'ici ! Hors d'ici !

Elle s'appuie au chambranle de la porte, joint les mains et les porte à ses yeux. La malédiction de sa mère lui remonte aux lèvres.

« Que tu sois répudiée comme j'ai été répudiée ! Que la route soit ton refuge, une botte de paille ton lit ! »

Cependant, le bon vieux pasteur de Bro et le juge de Munkerud interviennent auprès du Commandant Samzelius. Qu'il laisse donc dormir en paix toutes ces vieilles histoires ! Qu'il pardonne et qu'il oublie ! Mais le Commandant secoue les mains conciliantes qui se sont posées sur ses épaules. Son aspect inspire l'effroi, comme tout à l'heure celui de Kristian Bergh.

— Ce n'est pas une vieille histoire ! crie-t-il. Je n'ai rien su. Je vous dis que je n'ai rien su. Vous ne m'empêcherez pas de punir la femme adultère.

À ces mots, la Commandante redresse la tête, et se ressaisit soudain.

— C'est toi qui sortiras d'ici, dit-elle en avançant d'un pas. Aidez-moi, messieurs, à le lier jusqu'à ce qu'il ait repris sa raison. Rappelez-vous qui je suis et qui il est. Songez-y avant de me laisser partir. C'est moi qui dirige toute l'exploitation d'Ekeby. Lui, il passe son temps dans la fosse aux ours, à leur donner à manger. Aidez-moi, amis et voisins. Il y aura ici une misère sans nom, si je disparais. Le paysan gagne son pain à couper mes forêts et à transporter ma fonte, le charbonnier à me procurer du charbon, le flotteur à charrier mon bois. Je distribue le travail et l'aisance à tous, forgerons, artisans, charpentiers. Croyez-vous cet homme capable de continuer mon œuvre ? Je vous le dis : si vous me laissez partir, vous faites entrer la famine.

De nouveau des mains se lèvent pour venir en aide à la Commandante. De nouveau des mains conciliantes se posent sur les épaules du Commandant.

— Non, dit-il, lâchez-moi ! Est-ce que vous défendez l'adultère ? Si elle ne part pas de son propre gré, je vous jure que je la jette à mes ours.

Et les mains levées retombent.

À ce moment suprême, la Commandante se tourne vers les Cavaliers.

— Souffrirez-vous, vous aussi, qu'on me chasse de ma maison, Cavaliers ? Vous ai-je laissés dehors dans la neige pendant l'hiver ? Vous ai-je refusé la bière noire et l'eau-de-vie ? Vous ai-je demandé du travail en échange de la table et du couvert ? N'avez-vous pas joué à mes côtés comme des enfants aux pieds de leur mère ? N'avez-vous pas dansé dans mes salles ? Les fêtes et les rires n'ont-ils pas été votre pain quotidien ? Vous ne permettrez pas que cet homme, qui a été le malheur de ma vie, me chasse de mon foyer, Cavaliers !

Pendant qu'elle parlait, Gösta Berling a rejoint une belle jeune fille aux cheveux bruns, assise à la grande table.

— Tu allais souvent à Borg, il y a cinq ans, Anna, dit-il. Sais-tu si c'est la Commandante qui apprit à Ebba Dohna que j'étais un pasteur révoqué ?

— Viens en aide à la Commandante, Gösta ! fut tout ce que la jeune fille répondit :

— Il faut d'abord que je sache si elle a fait de moi un meurtrier.

— Oh, Gösta, comment peux-tu parler ainsi ? Aide-la, Gösta.

— Tu ne peux pas répondre, je le vois. Sintram a donc dit la vérité !

Et Gösta regagne sa place parmi les Cavaliers. Il ne lèvera pas le petit doigt pour sauver la Commandante.

Ah ! si elle n'avait pas eu cette malencontreuse idée de placer les Cavaliers à une petite table à part, au coin de la cheminée ! Relégués là-bas, ils ont été assaillis par les pensées de la nuit, et maintenant une colère aussi violente que celle du Commandant empourpre leurs visages. Cruels et impassibles, ils demeurent sourds à son appel.

Tout ce qu'ils voient confirme les sinistres prédictions.

— Il est clair que son bail n'a pas été renouvelé, murmure l'un d'eux.

— Au diable, la sorcière ! crie un autre. C'est nous qui aurions le droit de te chasser.

— Imbéciles ! proteste le pauvre vieil oncle Eberhard. N'avez-vous donc pas compris que le diable, c'était Sintram ?

— Mais si, mais si, nous avons compris, répond Julius, mais qu'importe ! Tout ce qu'il a dit n'en est pas

moins vrai. Sintram ne fait-il pas les commissions du diable, son maître ?

— Va l'aider, Eberhard, va l'aider, toi qui ne crois pas à l'enfer !

Et Gösta Berling reste immobile, muet. Non, ce n'est pas de l'aide des Cavaliers que viendra le secours. Alors, elle recule de nouveau vers le seuil et porte ses mains jointes à ses yeux : « Que tu sois répudiée comme j'ai été répudiée ! répète-t-elle dans l'amertume de sa défaite. Que la grand'route soit ton refuge, une botte de paille, ton lit. »

Puis, elle pose une main sur la poignée de la porte, levant l'autre vers le ciel.

— Écoutez donc, vous tous, qui permettez aujourd'hui qu'on me chasse ! Votre heure viendra, vous serez dispersés et votre place restera vide. Vous tomberez, lorsque mon appui vous manquera. Toi, Melchior Sinclaire, qui a la poigne lourde et qui la fais sentir à ta femme, prends garde ! Toi, pasteur de Broby, le châtiment approche ! Capitaine Uggla, veille à ton foyer, la pauvreté le menace ! Et vous autres, jeunes femmes, Élisabet Dohna, Marianne Sinclaire, Anna Stjärnhök, ne croyez pas que je sois la seule réduite à s'enfuir de sa maison ! Et gare à vous, Cavaliers. Une tempête est déchaînée qui vous balaiera ; votre heure est passée, elle est bien passée. Je ne gémis pas sur moi-même, mais sur vous, car qui de vous résisterait à la tempête, alors que je suis tombée ? Et mon cœur saigne pour le pauvre peuple. Qui lui donnera du travail, quand je n'y serai plus ? Elle

ouvre la porte, mais alors le capitaine Kristian lève la tête.

— Combien de temps me laisseras-tu à tes pieds, Margareta Celsing ? Ne veux-tu pas me pardonner pour que je combatte pour toi ?

La Commandante soutient un rude combat avec elle-même. Si elle dit le mot qu'il demande, il se jettera sur le Commandant, et cet homme qui l'a aimée en silence pendant quarante ans, sera un meurtrier.

— Tu me demandes de pardonner ? dit-elle. N'es-tu pas la cause de mon malheur, Kristian Bergh ? Va rejoindre tes camarades, et réjouis-toi de ton œuvre.

Et elle partit. Elle partit calme, laissant l'épouvante derrière elle. Elle tomba, mais non sans grandeur. Elle ne s'abandonna pas à un lâche accablement, mais malgré ses vieux ans, elle exalta encore l'amour de sa jeunesse. Elle ne s'abaissa pas à des plaintes inutiles en quittant tout pour parcourir le pays avec la besace et le bâton. Elle s'apitoya seulement sur les pauvres paysans, sur les gens insouciants et imprévoyants des rives du Löven, sur les pauvres Cavaliers, sur tous ceux qu'elle avait protégés et soutenus. Abandonnée de tous, elle eut le courage de repousser son dernier ami pour l'empêcher de commettre un crime. C'était une femme remarquable, d'une grande envergure et d'une grande activité. Nous ne verrons pas de sitôt sa pareille.

Le lendemain, le Commandant Samzelius quitta Ekeby pour aller habiter son propre domaine de Sjö, situé tout près de la forge.

Dans le testament d'Altringer, qui avait légué au Commandant les forges, il était stipulé qu'aucune d'elles ne pourrait être vendue ni aliénée. À la mort du Commandant, elles devaient aller à sa femme ou aux héritiers de sa femme. Dans l'impossibilité de se débarrasser de l'héritage abhorré, il le laissa entre les mains des Cavaliers, sûr ainsi de le voir promptement dilapidé.

Comme personne dans le pays ne doutait que Sintram ne fût un des suppôts du diable, et comme toutes ses promesses s'étaient réalisées à la lettre, les Cavaliers furent bien résolus à remplir de leur côté les engagements du contrat, c'est-à-dire à ne rien faire d'utile, de raisonnable, de prudent, de toute l'année. Ils étaient pleinement convaincus que la Commandante était une sorcière qui avait juré leur perte.

Seul l'oncle Eberhard se moquait de leur crédulité. Mais qui eût écouté un impie, capable, au milieu des flammes de l'enfer de nier l'existence du diable et de prouver qu'il ne pourrait y en avoir un ? L'oncle Eberhard était un grand philosophe.

Gösta Berling ne confia à personne ses pensées. Ce qui est certain, c'est qu'il ne se sentit point d'obligation vis-à-vis de la Commandante pour l'avoir fait Cavalier d'Ekeby. Il eût préféré n'importe quelle mort à la conscience d'avoir causé le suicide d'Ebba Dohna. Il ne prêta la main, ni pour perdre la Commandante, – c'eût été au-dessus de ses forces – ni pour l'aider.

Les Cavaliers étaient au pouvoir, les fêtes de Noël battaient leur plein, les cœurs étaient remplis

d'allégresse. Quel que fût le chagrin qui s'appesantît sur Gösta Berling, il ne le portait ni sur ses traits, ni sur ses lèvres.

# CHAPITRE IV

# GÖSTA BERLING, LE POÈTE

Noël, et grand bal à Borg.

À cette époque, un jeune comte Dohna habitait le château de Borg. Il était nouvellement marié. La comtesse était jeune et belle. On pouvait compter sur une soirée joyeuse au vieux manoir.

Une invitation avait été envoyée à Ekeby. Mais seul Gösta Berling – que ses camarades surnommaient le poète – eut envie de l'accepter.

Borg et Ekeby sont situés tous deux sur les rives du long lac de Löven, mais sur des rives opposées. Borg fait partie de la commune de Svartsjö, Ekeby de celle de Bro. Quand le lac est impraticable, c'est un voyage de quatre à cinq lieues d'Ekeby à Bro.

Pour cette fête, ces Messieurs les Cavaliers équipèrent le pauvre Gösta Berling comme s'il avait été un fils de roi qui eût à soutenir l'honneur d'un royaume.

Ils le revêtirent d'un habit neuf aux boutons dorés, et d'un jabot empesé. Ils le chaussèrent d'escarpins vernis et lui firent endosser une pelisse du plus beau castor et coiffèrent sa tête blonde d'un bonnet de zibeline. Ils jetè-

rent sur son léger traîneau de course une peau d'ours aux griffes d'argent et y attelèrent le noir Don Juan, orgueil de l'écurie. Gösta siffla son blanc Tancrède et saisit les rênes tressées. Il partit nimbé d'une auréole de richesse, lui qui déjà, par le feu de son esprit et par sa beauté, répandait un vif éclat.

Il partit dès le matin. C'était un dimanche, et il entendit le son des orgues en passant devant l'église de Bro. Il engagea ensuite son cheval sur l'étroit chemin à travers les bois qui conduit à Berga, où habitaient les Uggla et où il comptait dîner.

Berga n'était pas la demeure de gens riches. La pauvreté connaissait le chemin de cette maison modeste au toit de gazon, mais elle y était accueillie par des plaisanteries, égayée par le chant et le rire, comme tous les autres hôtes, et semblait s'y complaire comme eux.

La vieille demoiselle Ulrika Dillner, qui dirigeait le ménage et faisait marcher les rouets et les métiers à tisser de Berga, reçut Gösta Berling sur le perron. Elle lui fit une profonde révérence, et les fausses boucles à l'anglaise, qui encadraient son visage hâlé aux mille rides, semblèrent danser de joie. Elle l'introduisit dans la salle à manger et se mit en devoir de l'entretenir des faits et gestes des maîtres de la maison et des incidents de la vie domestique.

De graves soucis menaçaient Berga ; les temps étaient durs. On n'avait même pas de raifort pour assaisonner la viande salée du dîner. Ferdinand et les jeunes filles avaient fait atteler et étaient allés en emprunter à

Munkerud. Le capitaine était parti à la chasse ; sans doute rapporterait-il un vieux lièvre coriace qui coûterait à accommoder plus de beurre qu'il n'en valait. C'est ce qu'il appelait approvisionner la maison. Passe encore pour un lièvre ! Il pourrait bien aussi rapporter un malheureux renard, la plus méchante bête que notre Seigneur ait crée, qu'elle soit morte ou en vie, comme chacun sait. Et la capitaine, eh bien, la capitaine n'était pas encore levée. Elle passait sa matinée à lire des romans. Mais cet ange du bon Dieu n'était certes pas fait pour travailler. Ah non, le travail, cela convenait à une vieille femme toute grise comme elle, Ulrika. Il fallait qu'elle fatiguât ses vieilles jambes à piétiner dans la maison du matin au soir pour réussir à joindre les deux bouts. Et en fin de compte, elle n'y arrivait même pas. Pensez donc – elle pouvait bien le dire – pendant tout un hiver on n'avait mangé d'autre viande que du jambon d'ours. Quant à des gages, elle ne s'attendait guère à en recevoir, n'en ayant même pas jusqu'ici vu la couleur, mais du moins on ne la mettrait pas à la porte, quand elle ne pourrait plus se rendre utile. Dans cette famille, on estimait et on comptait pour quelqu'un même une gouvernante, et on ferait bien un jour à la vieille Ulrika un bel enterrement, si seulement on avait de quoi acheter une bière.

— Car, qui sait ce qui adviendra ? ajouta-t-elle en essuyant ses yeux toujours si prompts à se remplir de larmes. Nous devons au méchant Sintram. Il peut tout nous prendre ici. Il est vrai que Ferdinand est fiancé à Anna Stjärnhök qui est riche, mais elle se lassera de lui, elle s'en lassera. Et que deviendrons-nous alors avec nos

trois vaches, nos neuf chevaux, nos jeunes demoiselles si gaies, qui ne songent qu'à courir d'un bal à l'autre, et nos champs maigres ou rien ne pousse, et notre bon Ferdinand, qui ne sera jamais un homme ? Que deviendra toute cette maison du bon Dieu, où tout se plaît sauf le travail ?

L'heure du dîner sonna enfin, et la famille se réunit. Le bon Ferdinand, le fils de la maison, et les jeunes filles rieuses étaient revenus avec le raifort emprunté. Le capitaine rentra, tout ragaillardi par un plongeon dans l'eau glacée du marais. Il commença par ouvrir toutes les fenêtres pour avoir de l'air, puis il secoua vigoureusement la main de Gösta. La capitaine arriva, en robe de soie avec de larges dentelles qui tombaient jusque sur ses doigts qu'elle tendit à baiser à Gösta.

Tout le monde accueillit Gösta avec plaisir ; des plaisanteries volèrent de bouche en bouche et on le questionna gaîment :

— Comment allez-vous à Ekeby ? Comment vivez-vous dans la Terre Promise ?

— Le lait et le miel y coulent, répondit-il. Nous vidons les montagnes de leur fer et nous remplissons nos caves de vins. Nous récoltons de l'or dans nos champs et nous en dorons la misère de la vie. Nous abattons les bois pour construire des jeux de quilles et des pavillons pour nos jardins.

La capitaine sourit et murmura en soupirant :

— Poète !

— J'ai bien des péchés sur la conscience, répliqua Gösta, mais jamais encore je n'ai fait de vers.

— Tu es poète quand même, Gösta. Ce nom-là te restera. Tu as vécu plus de poèmes que nos poètes n'en ont écrit.

La capitaine lui parla ensuite, tendrement comme une mère, de sa vie gaspillée.

— J'espère vivre assez pour te voir devenir un homme ! dit-elle.

Et Gösta trouva doux d'être grondé et stimulé par cette tendre femme, qui était une si fidèle amie et dont le cœur vaillant et romanesque brûlait d'amour pour toutes les belles actions.

Mais quand ils eurent fini le bœuf bouilli au raifort, les choux et les beignets, le tout arrosé de la bière de Noël, et que Gösta par ses récits eut fait tour à tour sourire leurs lèvres et se mouiller leurs yeux, un carillon de grelots les avertit d'une visite, et le méchant Sintram apparut.

Il rayonnait de contentement depuis le sommet de sa tête chauve jusqu'au bout de ses pieds plats. Il balançait ses longs bras de singe et grimaçait. On sentait, rien qu'à le voir, qu'il apportait de fâcheuses nouvelles.

— Avez-vous appris, demanda-t-il, qu'aujourd'hui même, à l'église de Svartsjö, on a publié les bans entre Anna Stjärnhök et le riche Dahlberg ? Elle a dû oublier ses fiançailles avec Ferdinand.

Ce fut une stupeur : on n'en avait rien su. Le capitaine et sa femme virent leur maison dévastée pour acquitter la dette envers leur redoutable créancier ; les chevaux aimés vendus ainsi que les chers meubles usés que la capitaine avait hérités de ses parents. C'était la fin de leur insoucieuse existence, des fêtes et de la danse. Le jambon d'ours ferait sa réapparition sur leur table ; les jeunes filles seraient forcées de se placer et de vivre chez des étrangers. La capitaine caressa doucement son fils, lui prodiguant la consolation d'un amour qui ne faiblit jamais.

Mais il y avait ce jour-là à leur table Gösta Berling, qui déjà tournait et retournait mille projets dans sa tête.

— Attendez ! s'écria-t-il. Ce n'est pas encore l'heure de se lamenter. La femme du pasteur là-bas à Svartsjö a tout manigancé. Elle a pris de l'ascendant sur Anna, depuis que celle-ci habite le presbytère. C'est très certainement elle qui a détourné Anna de Ferdinand et qui lui a fait accepter le vieux Dahlberg. Mais ils ne sont pas encore mariés et ne le seront pas. Je vais à Borg. J'y verrai Anna et je saurai l'arracher au presbytère et même au fiancé. Je vous la ramènerai cette nuit même. Elle ne sera pas au vieux Dahlberg.

Gösta partit donc seul pour Borg sans avoir le plaisir de conduire dans son traîneau une des rieuses jeunes filles de la maison. Il partit, accompagné de tous les vœux. Et Sintram, qui se réjouissait d'avance de la déconvenue du vieux Dahlberg, résolut d'attendre à Berga le retour de Gösta avec l'infidèle. Dans un accès de bienveillance, il attacha même la pelisse de Gösta avec sa

propre ceinture de voyage, une ceinture verte, œuvre et présent de mademoiselle Ulrika.

La capitaine descendit les marches du perron et rappela Gösta en lui tendant trois petits livres reliés en rouge.

— Prends-les, dit-elle à Gösta, déjà installé dans le traîneau, prends-les et garde-les si tu échoues ! C'est la *Corinne* de Madame de Staël. Je ne veux pas qu'ils soient vendus.

— Je n'échouerai pas.

— Ah, Gösta, dit-elle en posant sa main sur la tête découverte du jeune Cavalier, Gösta, le plus fort et le plus faible des hommes ! Combien de temps te rappelleras-tu que tu tiens en main le bonheur de quelques pauvres gens ?

De nouveau Gösta vola sur la grand'route, traîné par le noir Don Juan et suivi du blanc Tancrède, et l'allégresse de l'aventure remplissait son âme. Il était le jeune conquérant de l'épopée, l'esprit était sur lui.

Son chemin le conduisit d'abord au presbytère de Svartsjö. Il enfila l'allée qui y montait et sollicita le plaisir de mener au bal Anna Stjärnhök. Ce fut accepté. Et bientôt il eut près de lui dans le traîneau une belle jeune fille capricieuse. Qui n'eût pas voulu se faire emporter par le noir Don Juan ?

Les deux jeunes gens demeurèrent d'abord silencieux. Puis, d'un air superbe de défi, Anna engagea la conversation.

— Gösta a-t-il entendu par hasard ce que le pasteur a publié aujourd'hui à l'église ?

— A-t-il publié que tu es la plus belle fille entre le Löven et le Klarelf ?

— C'eût été bien inutile : personne ne l'ignore. Non, il a publié nos bans de mariage à moi et au vieux Dahlberg.

— Grand dommage que je ne l'ai pas su plus tôt : je ne t'aurais point installée dans mon traîneau, moi, debout à l'arrière pour te conduire.

L'orgueilleuse héritière répondit avec hauteur :

— Il est probable que je serais venue au bal sans l'aide de Gösta Berling.

— C'est quand même regrettable, Anna, que tu n'aies plus ni père ni mère, poursuivit Gösta lentement, comme absorbé dans ses réflexions. Maintenant il faut te prendre comme tu es et ne pas tenir trop compte de tes actes et de tes paroles.

— C'est plus regrettable encore que tu n'aies pas dit cela plus tôt, car un autre que toi m'aurait conduite au bal.

— La femme du pasteur est évidemment de mon avis : elle estime que tu as besoin de quelqu'un qui te

tienne lieu de père, sinon elle n'aurait pas eu l'idée de t'atteler avec cette vieille haridelle.

— La femme du pasteur n'a rien à voir là-dedans.

— Ah, mon Dieu, tu aurais donc choisi toi-même un si bel homme ?

— Il ne court pas après mon argent.

— Mais non, les vieux ne courent qu'après les yeux bleus et les joues roses. C'est délicieux de leur part. Ils sont si gentils.

— Tu n'as pas honte, Gösta !

— Seulement, dis-toi bien que tu n'as plus le droit de t'amuser avec les jeunes gens. Finie la danse ! À toi la place au coin des canapés – à moins que tu ne préfères une partie de cartes avec le vieux Dahlberg.

Elle ne répondit pas, et ils gardèrent le silence jusqu'à ce qu'ils fussent sur la côte raide de Borg.

— Je te remercie de cette partie de traîneau, dit-elle. Il est probable que je ne me laisserai pas de sitôt conduire par Gösta Berling.

— Et moi, je te remercie de ta promesse ! Plus d'un regretta le jour où il te conduisit à une fête.

Encore frémissante de colère, la reine du pays fit son entrée dans la salle de bal et promena un regard circulaire sur les invités. Elle aperçut tout d'abord le vieux Dahlberg, petit et chauve, à côté de Gösta Berling, élancé

et dont la tête était couronnée de boucles blondes. Elle aurait voulu les battre tous les deux.

Son fiancé s'empressa de l'inviter à une danse. Mais elle le reçut avec un dédain écrasant.

— Vous voulez danser ? Depuis quand dansez-vous ?

Les jeunes filles accoururent pour la féliciter.

— Ne jouez pas la comédie, voulez-vous ? Vous ne pensez pas qu'on puisse s'éprendre du vieux Dahlberg. Mais il est riche, je suis riche, nos deux fortunes s'épousent.

Les vieilles dames s'approchèrent à leur tour, pressèrent sa main blanche et lui parlèrent avec émotion du plus grand bonheur de la vie.

— Félicitez la femme du pasteur, répondit-elle. Elle en tire plus de contentement que moi.

Cependant, Gösta Berling, le joyeux Cavalier, était accueilli avec allégresse à cause de son frais sourire et de ses belles paroles qui semaient comme une poussière d'or sur la trame grise de la vie. Jamais elle ne l'avait vu tel qu'il était ce soir-là. Non, ce n'était point là un homme répudié par la société, un proscrit, un bouffon de foire, sans feu ni lieu : c'était un roi, un roi né.

Les jeunes gens se conjurèrent contre Anna. On lui donnerait le loisir de réfléchir au crime qu'elle commettait en donnant son beau visage et sa grande fortune à un vieillard, et on la laissa faire tapisserie dix danses durant.

La colère monta en elle comme une marée. À la onzième danse, un pauvre hère, le plus humble des humbles, qui ne trouvait jamais de danseuse, vint l'inviter.

— Le pain blanc est fini, fit-elle. C'est le tour du pain de seigle.

On joua aux gages. De blondes têtes de jeunes filles se rapprochèrent les unes des autres pour chuchoter et la condamnèrent à embrasser celui qu'elle aimait le plus. Un sourire malicieux aux lèvres, elles s'attendaient à ce que la fière beauté se crût forcée d'embrasser le vieux Dahlberg.

Mais elle se leva, superbe dans son indignation.

— Voyez-vous un inconvénient à ce que je donne plutôt une gifle à celui que je déteste le plus ?

Au même instant, la joue de Gösta brûla sous sa main ferme. Il rougit violemment, mais se ressaisit, s'empara du fin poignet, le serra une seconde, en murmurant :

— Dans une demi-heure, en bas, dans le salon rouge !

Les yeux bleus de Gösta la dominèrent par leur rayonnement magique et la forcèrent d'obéir.

Dans le salon rouge, elle le reçut avec hauteur et avec une explosion de paroles amères.

— En quoi le choix de mon mari regarde-t-il Gösta Berling ?

Lui non plus n'était pas disposé à un langage plein de douceur ; mais il ne jugea pas le moment venu de parler de Ferdinand.

— Je ne trouve pas que ce soit un châtiment trop sévère de t'avoir laissée à ta place le temps de quelques danses. Mais tu estimes avoir le droit de manquer impunément à tes promesses et de violer tes serments. Si un homme plus qualifié que moi s'était levé pour te punir, il aurait pu le faire d'une façon autrement sérieuse.

— Que vous ai-je donc fait à toi et à tous pour que vous me harceliez ainsi ? Vous m'en voulez à cause de mon malheureux argent. Je le jetterai dans le Löven, cet argent, pour avoir la paix. Ira le repêcher qui voudra ! Elle porta ses deux mains à ses yeux et éclata en sanglots. Le cœur de Gösta en fut attendri. Il regretta sa sévérité, et ce fut d'une voix caressante qu'il reprit :

— Enfant, enfant, pardonne-moi. Pardonne au pauvre Gösta Berling ! Personne ne prend à cœur ce qu'un malheureux comme lui peut dire ou faire, tu le sais. Personne ne pleure parce qu'il est en colère. On pleurerait aussi bien à cause d'une piqûre de moustique. C'était folie de ma part, mais je voulais empêcher que la plus belle de nos jeunes filles épousât un vieux grippe-sou. Et je n'ai abouti qu'à te causer de la peine.

Il s'assit à côté d'elle sur le canapé et doucement il lui entoura la taille pour la relever et la consoler tendrement. Elle ne l'écarta pas, mais se pressa contre lui. Puis,

jetant ses deux bras autour du cou de Gösta, elle pleura, son beau visage appuyé sur l'épaule du jeune homme.

Ô poète, le plus fort et le plus faible des hommes ! Ce n'était pas autour de ton cou que devaient se nouer ces bras blancs !

— Si j'avais su, murmura-t-elle, je n'aurais jamais pris le vieux Dahlberg. Je t'ai vu ce soir. Personne n'est semblable à toi.

Les lèvres pâles de Gösta articulèrent faiblement un mot :

— Ferdinand !

Elle lui ferma la bouche d'un baiser.

— Il n'est rien pour moi. Personne ne m'est plus rien, sauf toi ; je te resterai toujours fidèle, à toi.

— Je suis Gösta Berling, dit-il d'un air sombre. On ne m'épouse pas.

— Tu es celui que j'aime, tu es au-dessus des autres hommes. Quoi que tu fasses, tu es un roi.

Le sang du poète s'enflamma. Qu'elle était belle et délicieuse dans son amour ! Il la serra dans ses bras.

— Si tu veux être à moi, tu ne peux rester au presbytère. Laisse-moi te conduire à Ekeby ; là je saurais te défendre, jusqu'à ce que nous célébrions nos noces.

*

Ce fut une course folle à travers la nuit. N'écoutant que leur amour, ils se laissaient emporter par Don Juan. Le crissement de la neige sous les patins semblait la plainte de ceux qu'ils trahissaient. Que leur importait ? Elle était pendue à son cou, et lui, penché en avant, murmurait à son oreille :

— Y a-t-il une félicité comparable à une joie volée ? Qu'importaient les bans publiés ? Ils avaient l'amour. Et la colère des hommes ? Gösta Berling croyait à la fatalité. On ne lutte pas contre la fatalité. Les étoiles eussent-elles été les cierges allumés pour ses noces avec le vieux Dahlberg et les grelots de Don Juan, le carillon de l'église appelant les paroissiens à la cérémonie, Anna n'en eût pas moins suivi Gösta Berling, tant la fatalité est puissante.

Ils avaient dépassé le presbytère et Munkerud. Encore trois lieues jusqu'à Berga, puis trois lieues encore, et ils seraient à Ekeby. Le chemin courait à l'orée d'un bois : à droite une sombre montagne, à gauche une longue vallée blanche.

Soudain Tancrède arriva, hurlant de terreur. Il courait si vite que son corps semblait glisser, telle une courroie, sur le sol. D'un bond, il sauta dans le traîneau et se blottit aux pieds d'Anna. Don Juan tressaillit et partit au galop.

— Les loups ! dit Gösta Berling.

Ils virent une longue ligne grise rasant le mur de pierres sèches. Il y en avait au moins une douzaine. Anna ne ressentit aucune crainte. La journée avait été riche en

aventures, la nuit promettait de ressembler au jour. C'était vivre que de voler ainsi sur la neige scintillante, en défiant les bêtes féroces et les hommes.

Gösta poussa un juron, se pencha en avant et asséna un violent coup de fouet au cheval.

— As-tu peur ? demanda-t-elle.

— Non, mais ils comptent nous couper le chemin, au tournant, là-bas.

Don Juan courait, luttant de vitesse avec les loups. Tancrède hurlait de terreur et de rage. Ils atteignirent ainsi le tournant en même temps que les loups, et d'un coup de fouet Gösta écarta le premier.

— Ah, Don Juan, mon garçon, comme il te serait facile de leur échapper, si tu n'avais pas à nous traîner !

Ils attachèrent la ceinture verte de Sintram au traîneau en la laissant flotter derrière eux. Les loups un moment effrayés, se tinrent à distance. Mais bientôt, la première stupeur passée, l'un d'eux s'élança, la gueule ouverte, la langue pendante. Gösta saisit rapidement la Corinne de Madame de Staël et la lui jeta dans la gueule. On eut un moment de répit, pendant que les bêtes se disputaient cette proie et la déchiquetaient, puis, ce furent de nouvelles secousses, lorsque les loups s'agrippèrent à la ceinture verte, et on entendit leur souffle haletant. Pas une demeure humaine avant Berga. La mort paraissait à Gösta moins amère que de revoir ceux qu'il avait trahis. Cependant le cheval se fatiguait. Et alors, qu'adviendrait-il d'eux ?

À ce moment, la maison de Berga apparut à la lisière du bois. Des chandelles brûlaient derrière les carreaux. Gösta savait pour qui. Mais les loups, fuyant la proximité des hommes, disparurent dans la forêt, et Gösta dépassa Berga. À l'endroit où le chemin s'enfonçait à nouveau sous bois, il aperçut une masse sombre : les loups les attendaient.

— Retournons au presbytère, nous dirons que nous avons fait une promenade par cette belle nuit étoilée.

Ils rebroussèrent chemin, et allaient dépasser Berga, lorsque, soudain, ils se trouvèrent cernés par les loups. On voyait s'agiter leurs ombres grises ; les crocs blancs brillaient dans les gueules ouvertes, les yeux phosphorescents luisaient. Les bêtes affamées hurlaient, avides de sang. Un loup sauta sur Don Juan et s'accrocha à son harnais. Anna se demandait si les loups allaient les dévorer ou si le lendemain, on retrouverait leurs membres jonchant la neige piétinée et sanglante.

— Il y va de notre vie, s'écria-t-elle, en se baissant pour attraper le chien par la peau du cou.

— Laisse donc, fit Gösta, cela ne servirait de rien. Ce n'est pas pour le chien que les loups chassent cette nuit.

Et résolument, il engagea son cheval dans l'allée qui menait à Berga, poursuivi jusqu'au perron par les bêtes furieuses qui sentaient leur proie leur échapper.

— Anna, dit-il, en arrêtant le traîneau devant les marches, Dieu ne le veut pas. Si tu es la femme que je crois, tu sauras faire bonne contenance.

Dans la maison, on avait entendu les grelots et on se précipita au-devant d'eux.

— Il l'amène ! criait-on, il l'amène ! Vive Gösta Berling ! Et les arrivants passèrent de bras en bras.

On ne fit pas beaucoup de questions. La nuit était avancée, les voyageurs, rompus de fatigue et d'émotion, réclamaient le repos. Anna était de retour : c'était l'essentiel.

Rien n'était perdu, sauf Corinne et la ceinture verte, don de Mademoiselle Ulrika.

*

La maison dormait. Gösta se leva, se rhabilla et se glissa dehors. Sans bruit, il fit sortir Don Juan de l'écurie, l'attela et allait monter en traîneau, lorsqu'Anna Stjärnhök apparut sur le seuil.

— Je t'ai entendu, fit-elle. Je me suis levée et je suis prête.

Il s'approcha d'elle et s'empara de ses deux mains.

— Tu ne comprends donc pas encore que c'est impossible ? Dieu ne le veut pas. Écoute-moi bien, et aide-moi. J'ai dîné ici hier. J'ai vu leur désarroi en apprenant que tu les abandonnais. Je suis parti pour Borg dans l'espoir de te ramener à Ferdinand. Mais j'ai toujours été et je serai toujours un misérable. Je l'ai trahi, et j'ai voulu te garder. Il y a ici une vieille femme qui a confiance en moi et qui croit encore que je me relèverai. Je l'ai trahie. Il y a aussi une pauvre fille qui supporte le froid et la

faim, pour mourir ici au milieu d'amis, et j'étais prêt à livrer ce foyer à la méchanceté de Sintram. Tu étais belle, la faute si douce et le malheureux Gösta Berling si facile à tenter ! Je sais combien ils aiment ce coin de terre, mes pauvres amis ; et j'oubliais tout pour la douceur de ton amour. Mais maintenant, Anna, que j'ai vu leur joie, je ne veux plus, non, je ne veux plus te garder. Tu es celle qui aurait fait de moi un homme, mais il ne m'est pas permis de te garder. Ô ma bien-aimée ! Il y a quelqu'un là-haut qui se joue de nos volontés. Il est temps de plier sous sa main qui châtie. Dis que, de ce jour, tu accepteras ton fardeau ! Tous, dans cette maison, comptent sur moi. Dis que tu resteras parmi eux, leur aide, leur soutien ! Si tu m'aimes, si tu veux alléger mon profond chagrin, promets-le-moi ! Ma bien-aimée, as-tu le cœur assez grand pour te vaincre toi-même et sourire ?

Avec exaltation elle consentit au sacrifice.

— J'agirai selon ta volonté – je me sacrifierai et sourirai.

— Et tu n'auras pas de rancune envers mes pauvres amis ?

Elle répondit avec un sourire mélancolique :

— Tant que je t'aimerai, je les aimerai.

— Je ne savais pas avant cet instant quelle femme tu étais. Il m'est dur de te quitter.

— Adieu, Gösta, et que le Seigneur t'accompagne ! Mon amour ne t'induira pas en tentation.

Elle se retourna et s'approcha de la porte pour rentrer. Il la suivit.

— M'oublieras-tu vite ?

— Pars, Gösta. Nous ne sommes que de faibles créatures.

Il sauta dans le traîneau. Mais alors, elle courut à lui.

— Tu ne songes pas aux loups ?

— C'est bien à eux, au contraire, que je pense. Mais ils ont accompli leur œuvre. Ils n'ont plus rien à faire avec moi cette nuit.

Encore une fois, il lui tendit les bras, mais Don Juan s'impatienta et partit. Gösta ne saisit point les rênes : tourné en arrière, il ne pouvait détacher ses yeux de celle qu'il quittait. Puis sa tête tomba sur le dossier du siège et il pleura amèrement.

— J'ai possédé le bonheur et je l'ai repoussé. Je l'ai repoussé de mes propres mains. Pourquoi ne l'ai-je pas gardé ?

Ah, Gösta Berling, le plus fort et le plus faible des hommes !

# CHAPITRE V

# LA CACHUCHA

Cheval de bataille ! Vieux cheval réformé, attaché au piquet dans la prairie, te rappelles-tu ta jeunesse ?

Te rappelles-tu le jour du combat, ô intrépide ? Tu t'élançais comme porté par des ailes. Ta crinière, flottant au vent de ta course, semblait une flamme. Sur ton poitrail noir, une éclaboussure de sang se mêlait à l'écume blanche. Harnaché d'or, tu faisais résonner la terre sous tes sabots. Tu tremblais d'allégresse, ô intrépide ! Tu étais beau.

C'est l'heure grise du crépuscule dans l'aile des Cavaliers. Dans la vaste pièce, leurs coffres, peints en rouge, s'alignent le long des murs, leurs vêtements pendent accrochés à des clous dans un coin. La lueur du foyer joue sur des murs blanchis à la chaux et sur les rideaux à carreaux jaunes qui cachent les lits clos. L'aile des Cavaliers n'est pas une demeure princière, un sérail aux divans larges et bas, aux coussins moelleux.

Mais le violon de Lilliecrona s'y fait entendre. Il joue la Cachucha et, l'air fini, il le reprend, dans ce crépuscule d'hiver.

— Arrachez-lui donc l'archet ! Coupez les cordes de son instrument ! Pourquoi joue-t-il cette maudite danse, lorsque l'Enseigne est cloué au lit par la goutte ? Arrachez-lui son violon et brisez-le contre le mur, s'il ne veut pas s'arrêter.

« La Cachucha ! Est-ce pour nous, Maître ? Veux-tu qu'on la danse sur le parquet aux planches disjointes de l'aile des Cavaliers, entre des murs noircis de fumée, couverts de papiers graisseux, sous ce plafond bas ? Maudis sois-tu qui la joues !

« La Cachucha ! Est-elle pour nous autres Cavaliers ? Dehors la tempête de neige hurle. Veux-tu apprendre à danser aux flocons ? Joues-tu pour les enfants légers de la neige tourbillonnante ?

« Des corps de femmes, frémissant sous les pulsations du sang brûlant, de petites mains noires qui ont laissé la marmite pour saisir les castagnettes, des pieds nus sous des jupes retroussées, une cour dallée de marbre, des tziganes accroupis par terre, armés de cornemuses et de tambourins, des arcades mauresques, du clair de lune, des yeux noirs : as-tu cela à nous offrir, Maître ? Sinon, jette-le, ton archet ! »

Les Cavaliers sèchent leurs vêtements trempés devant le feu. « Veux-tu qu'ils dansent en grosses bottes à clous avec des semelles d'un pouce d'épaisseur ? Ils ont pataugé toute la journée dans la neige jusqu'aux genoux pour atteindre la tanière de l'ours. Veux-tu qu'ils dansent dans leurs habits de bure mouillés et fumants avec Martin, le velu, en guise de cavalière ?

« Un ciel du soir scintillant d'étoiles, des roses rouges dans des cheveux noirs de femme, un air d'une douceur troublante, la grâce innée des mouvements, l'amour jaillissant de la terre, pleuvant du ciel, flottant par tout l'espace : ton archet peut-il nous donner cela, Maître ? Sinon, pourquoi en éveiller la nostalgie ? Ô, le plus cruel des hommes, sonnes-tu la charge pour un cheval de bataille entravé ? Rutger von Orneclou se tord dans son lit sous les morsures de la goutte. Épargne-lui au moins le tourment des trop doux souvenirs ! Car lui aussi a porté le « sombrero », et serré ses cheveux sous une résille bariolée ; il a porté la courte veste de velours et la ceinture garnie de poignards. Pitié pour le vieil Orneclou, Maître ! »

Mais Lilliecrona joue la Cachucha, toujours la Cachucha, et Orneclou souffre, soupire comme l'amant qui voit l'hirondelle prendre le chemin de la demeure lointaine de la bien-aimée, comme le cerf, chassé de la source fraîche par les rabatteurs.

Tout à coup Lilliecrona abaisse son violon.

— Enseigne, vous souvient-il de Rosalie von Berger ?

Orneclou laisse échapper un juron.

— Elle était légère comme une flamme. Elle étincelait et dansait comme le diamant au bout de l'archet. Vous devez vous la rappeler, enseigne, du temps où elle était engagée au théâtre de Karlstad ? Nous l'avons vue ensemble, enseigne. Nous étions jeunes alors.

L'enseigne se souvient… Elle était petite et vive. Elle était étincelante, pleine de feu. Elle savait danser la Cachucha. Elle apprit à toute la jeunesse dorée de Karlstad à danser la Cachucha. Et au grand bal du Gouverneur, elle et l'enseigne von Orneclou dansèrent un pas-de-deux, costumés en Espagnols.

Et l'enseigne avait dansé comme on danse sous les figuiers et les platanes, comme danse un Espagnol, un hidalgo. Personne dans tout le Vermland ne savait danser la Cachucha comme lui. Les autres ne valent même pas la peine qu'on parle d'eux. Ah, quel danseur le Vermland avait perdu le jour où la goutte lui avait raidi les jambes et noué les articulations ! Quel cavalier il avait été : élancé, svelte, chevaleresque, « le bel Orneclou », comme disaient les jeunes filles, dont plusieurs s'étaient brouillées à mort pour une danse avec lui.

Mais Lilliecrona reprend l'archet et joue de nouveau la Cachucha. Et Orneclou s'engage sur le chemin des souvenirs.

Le voici, lui, et en face la voici, elle, Rosalie von Berger. Tout à l'heure ils se sont trouvés seuls dans sa loge, lui, un hidalgo, elle une Espagnole. Elle lui accorde un baiser, un seul, car elle craint ses moustaches noircies. Et maintenant, ils dansent. Ah !… comme on danse sous les figuiers et les platanes ! Elle s'esquive, il la suit, il s'enhardit, elle riposte, il est froissé, elle conciliante. Et quand enfin il se jette à genoux et la reçoit dans ses bras ouverts, un soupir s'élève dans la salle de bal, un soupir de ravissement.

Il avait dansé comme un Espagnol, un véritable Espagnol. À ce coup d'archet-là, il s'était penché ainsi et il s'était avancé, léger, sur la pointe des pieds. La grâce de son maintien aurait mérité d'être à jamais fixée dans le marbre.

Il ne sait comment, mais il a rejeté ses couvertures ; il est debout, à terre, il se penche, il tend les bras, il fait claquer ses doigts et prend son élan pour voltiger sur la pointe du pied, comme jadis lorsqu'il portait des escarpins vernis, si étroits qu'il fallait couper le pied du bas pour les chausser.

— Bravo, Orneclou ! Bravo, Lilliecrona ! Rends-lui la vie et la jeunesse avec ton jeu !

Hélas, ses pieds le trahissent. Il n'arrive plus à se dresser sur ses pointes. Il essaie de cambrer la jambe mais en vain, et il retombe sur le lit.

Beau Señor, vous avez vieilli, la Señorita peut-être aussi ? Ce n'est que sous les platanes de Grenade que la cachucha se danse avec des gitanas éternellement jeunes, jeunes comme les roses, car chaque printemps les renouvelle.

L'heure est donc venue de couper les cordes du violon. « Mais non, joue quand même, Lilliecrona, joue la Cachucha ! Apprends-nous que si, dans l'aile des Cavaliers, nos corps se sont alourdis et nos jambes raidies, nos âmes gardent leur jeunesse ; nous restons des Espagnols ! »

Vieux cheval de combat ! Dis que tu aimes le coup de clairon qui t'entraîne au galop, même si ton pied saigne, blessé par le fer des entraves !

## CHAPITRE VI

## LE BAL À EKEBY

Ô belles du temps jadis ! Parler de vous c'est parler du ciel : vous étiez toute beauté, toute clarté, toujours jeunes, toujours séduisantes, et tendres comme les yeux d'une mère qui regarde son enfant. Souples comme de jeunes écureuils, vous vous pendiez au cou des hommes. Jamais votre voix ne tremblait de colère, jamais votre front ne se plissait, votre douce main ne devenait jamais dure ni rugueuse. Ô douces Saintes, vos images ornaient l'autel des foyers ! On vous offrait de l'encens et des prières ; l'amour, par vous, opérait ses miracles, et la poésie ceignait vos fronts de lumière.

Ô belles du temps jadis ! Voici comment l'une de vous donna son amour à Gösta Berling.

À peine les baisers d'Anna Stjärnhök s'étaient-ils refroidis sur ses lèvres, à peine ses bras eurent-ils desserré leur étreinte, que déjà d'autres lèvres, plus belles encore, rencontrèrent les siennes, d'autres bras se tendirent vers lui.

Quinze jours après le bal de Borg, il y eut une grande fête à Ekeby. Ne cherchez pas à savoir pour qui ni pour quoi. Sans doute pour l'unique raison qu'on a, de temps

immémorial, de donner une fête : pour que de beaux yeux brillent, que de jeunes cœurs battent, que des pieds dansent, que la joie descende parmi les hommes, que les mains se cherchent et se joignent et que les lèvres s'unissent. Quelle fête ! Les vieillards et les vieilles femmes retrouvent un renouveau de jeunesse rien qu'à évoquer ce souvenir.

Les Cavaliers étaient seuls maîtres d'Ekeby. La Commandante parcourait le pays avec la besace et le bâton du mendiant. Le Commandant n'avait pu venir, retenu à Sjö par une épidémie de variole. Quelle somme de jouissances dans ces douze heures, depuis la détonation du premier bouchon qui sauta à la table du dîner jusqu'au dernier coup d'archet, longtemps après minuit ! Ces heures couronnées de roses, enivrées de vins généreux et de musique s'égrenèrent et tombèrent dans l'abîme du temps dans un vertige de danses échevelées. Mais aussi, où aurait-on trouvé ailleurs des parquets aussi glissants, des cavaliers aussi chevaleresques, des femmes aussi ravissantes ?

Ô belles des vieux temps, vous saviez l'art de rehausser les fêtes ! Il valait la peine de dépenser son or pour les bougies de cire qui devaient éclairer votre beauté, pour le vin qui excitait votre esprit. Il valait la peine d'user pour vous la semelle de ses escarpins et de se paralyser le bras à faire courir l'archet sur les cordes des violons.

Belles du temps jadis, vous déteniez la clef du paradis !

Les salles d'Ekeby fourmillaient des plus charmantes d'entre vous. On y voyait la jeune comtesse Dohna, pétillante de gaîté, avide de danses et de plaisirs comme il convenait à ses vingt ans, on y voyait les jolies filles du juge de Munkerud et les rieuses demoiselles de Berga ; il y avait Anna Stjärnhök, mille fois plus séduisante dans sa tendre mélancolie, née de cette nuit où elle fut chassée par les loups ; il y en avait bien d'autres, mais promises à l'oubli… et il y avait Marianne Sinclaire.

Elle, la célèbre Marianne Sinclaire, qui avait brillé à la cour du Roi et dans les châteaux les plus illustres, que l'admiration et les hommages accueillaient en tous lieux, qui allumait l'étincelle de l'amour partout où elle se montrait, elle avait daigné venir à la fête des Cavaliers. En ce temps-là, la gloire du Vermland, portée par de grands noms, brillait d'un vif éclat. Les joyeux enfants de ce beau pays, qui se plaisaient à énumérer leurs sujets d'orgueil, ne manquaient jamais de citer le nom de Marianne Sinclaire. La légende de ses victoires remplissait la contrée. On parlait des couronnes de comtes qu'elle avait dédaignées, des millions qu'on avait déposés à ses pieds, des épées de guerriers qui s'étaient inclinées en vain devant elle. Elle était non seulement belle, mais spirituelle et instruite. Des hommes éminents aimaient à causer avec elle, et plus d'une de ses pensées revivait dans la poésie.

Dans le Vermland, ce pays aux ours, elle ne faisait que des séjours assez brefs. Sa vie se passait en voyages. Son père, le riche Melchior Sinclaire, restait avec sa femme à Björne, laissant Marianne fréquenter les cercles

les plus distingués des grandes villes et les demeures princières, tirant gloire de tout l'argent que dépensait sa fille. Les deux vieilles gens vivaient heureux dans le reflet de son existence brillante. Elle menait une vie de plaisir, entourée d'hommages. L'air qu'elle respirait était chargé d'amour ; l'amour était son pain quotidien. Elle avait souvent aimé, mais jamais ces feux de joie n'avaient duré assez pour permettre d'y forger les chaînes qui lient pour la vie.

« Je l'attends, le conquérant hardi, disait-elle en parlant de l'amour. Jusqu'ici il n'a point escaladé de remparts, ni sauté de fossés. Il est venu domestiqué, sans folie, ni férocité. J'attends un amour qui me transporte hors de moi-même. Je veux connaître un amour devant lequel je tremblerai : je ne connais que celui que ma raison juge en souriant. »

Sa présence à Ekeby semblait embraser les esprits, rendre les vins plus capiteux et animer les archets des musiciens. La danse sur les planchers foulés par son petit pied étroit tournait en des vertiges plus doux. Et elle prêta à l'éclat des tableaux vivants ses lèvres ravissantes. Ah, ne parlons pas de ses lèvres ! Le baiser qu'elles donnèrent, Marianne ne l'avait point voulu. C'était la faute du balcon, du clair de lune, du voile de dentelles, du costume de chevalier de Gösta et de la musique. Les deux jeunes gens étaient innocents. Toute cette affaire, qui causa tant de malheurs, avait été organisée sans malice. Le patron Julius, grand boute-en-train, avait imaginé des tableaux vivants pour que Marianne pût briller de toute sa splendeur.

Dans le grand salon d'Ekeby où la scène était dressée, les cent invités regardaient la lune jaune de l'Espagne cheminer dans le sombre ciel du soir. Un don Juan se faufile dans une rue de Séville et s'arrête sous un balcon enguirlandé de lierre. Il porte un déguisement de moine, mais une manchette de dentelles dépasse la manche et une pointe d'épée l'ourlet du froc.

Il chante, Marianne se montre en robe de velours noir et en voile de dentelles. Elle se penche par-dessus la balustrade et répond ironiquement à sa sérénade.

Le moine rejette son déguisement, et Gösta Berling apparaît, en costume de chevalier, tout soie et or, escalade le balcon et se jette, selon le jeu de scène réglé par le patron Julius, aux pieds de Marianne. Elle lui sourit gracieusement et lui donne sa main à baiser ; pendant que les deux amoureux se regardent, tout à leur ravissement, le rideau tombe.

Devant elle, à ses pieds, Marianne voit Gösta Berling qui lève vers elle son visage rêveur, rêveur comme celui d'un poète, impérieux comme celui d'un conquérant. Il a des yeux profonds, brillants d'espièglerie et de tendresse, des yeux qui mendient et qui commandent.

Le rideau dut se relever plusieurs fois pendant que les jeunes gens gardaient toujours la même pose. Les yeux de Gösta ne lâchaient pas la belle Marianne : ils mendiaient et commandaient. Les applaudissements se turent enfin, et le rideau resta baissé. Alors, la belle Marianne se pencha lentement et ses lèvres rencontrèrent

celles de Gösta. Une force inconnue la dominait. Lui, jeta les bras autour de ce cou blanc et la retint.

Oui, vraiment, c'était la faute du balcon, du clair de lune, du voile de dentelles, des applaudissements : les jeunes gens n'étaient pas coupables. Ils n'avaient pas voulu cet amour. Marianne n'avait pas dédaigné les couronnes de comtes ni repoussé les millions qu'on jetait à ses pieds, parce qu'elle aimait Gösta Berling – Gösta n'avait pas oublié Anna Stjärnhök.

Non, non, ils n'avaient pas cherché cet amour.

Or, c'était au bon Lövenborg qui avait toujours une larme au coin de l'œil et le sourire aux lèvres, qu'on avait confié le soin de baisser et de relever le rideau. Toujours plongé dans de douloureux souvenirs, il ne comprenait guère les choses de ce monde. Voyant Gösta et Marianne dans une nouvelle pose, il crut que c'était un second tableau et tira la corde.

Les deux jeunes gens furent réveillés de leur extase par le tonnerre des applaudissements.

Marianne tressaillit et voulut fuir, mais Gösta lui chuchota :

— Restez tranquilles, ils croient tous que cela fait partie de la pièce.

Il sentit le corps de Marianne frissonner et se raidir et la chaleur du baiser mourir sur ses lèvres.

— N'ayez pas peur, murmura-t-il, de belles lèvres ont bien le droit de baiser.

Ils durent rester ainsi longtemps, pendant que le rideau se relevait et se baissait, et chaque fois des centaines d'yeux les regardèrent, des centaines de mains applaudirent.

C'est un spectacle ravissant que de voir deux êtres beaux et jeunes donner une représentation de l'amour.

Personne ne se douta que la señora tremblait de honte et le chevalier d'angoisse. Personne ne se douta que cette scène ne fût pas concertée.

Enfin, Marianne et Gösta se trouvèrent seuls dans les couloirs. Elle se passa la main sur le front :

— Je ne comprends pas moi-même, dit-elle.

— Fi donc, Mademoiselle Marianne ! fit Gösta, en faisant la grimace. Embrasser Gösta Berling, quelle honte !

Marianne ne put s'empêcher de rire.

— Tout le monde sait que Gösta Berling est irrésistible. D'autres ont fait comme moi.

Et ils tombèrent d'accord de faire en sorte que nul, dans la salle, ne pût soupçonner la vérité.

— Puis-je être sûr que personne ne saura jamais rien.

— Les Cavaliers savent se taire, je réponds d'eux. Elle baissa les paupières. Un sourire bizarre plissa ses lèvres.

— Si la vérité se sait jamais, que pensera-t-on de moi ?

— On ne pensera rien du tout, et l'on dira sans doute que nous étions entraînés par nos rôles.

Une question glissa encore sous les paupières baissées.

— Mais vous-même, qu'en pensez-vous ? dit-elle avec le même étrange sourire.

— Je pense que vous êtes éprise de moi, répondit-il en badinant.

— N'en croyez rien, fit-elle, ou je me verrai forcée de vous percer de ce poignard espagnol pour vous prouver votre erreur.

— Les baisers de femmes coûtent cher, dit Gösta. Les vôtres, Mademoiselle Marianne, coûteraient donc la vie ?

Un regard aussi rapide qu'un éclair et si aigu qu'on en sentait la pointe, jaillit des yeux de Marianne.

— Je voudrais que Gösta Berling fût mort, mort, mort !

À ces paroles, le désir nostalgique de la mort se ranima en lui comme une grande flamme.

— Et moi, répliqua-t-il avec amertume, je voudrais que vos paroles fussent des traits lancés d'une main sûre, capables de me tuer.

Elle redevint calme et souriante.

— Enfantillage ! fit-elle en prenant son bras pour rejoindre les invités.

Ils avaient gardé leurs costumes, et leur entrée dans la salle de bal fut l'occasion d'un nouveau triomphe. Chacun les félicita, nul ne soupçonnait rien.

Le bal recommença, mais Gösta s'enfuit. Son cœur, irrité à vif, brûlait sous le regard de Marianne. C'était une honte de l'aimer, il comprenait bien ce qu'elle avait voulu dire, une honte d'être aimée de lui, une honte pire que la mort, soit. Il ne danserait plus ce soir, il ne voulait plus se retrouver en face de la belle Marianne. Ne le savait-il donc pas : ces jolis pieds ne glissaient pas pour lui sur le parquet ciré, ce rire charmant ne résonnait pas pour lui ?

Il entra dans le fumoir, où s'étaient installés les hommes âgés, et prit place à l'une des tables de jeu. Le hasard voulut que ce fût à celle où le Seigneur de Björne tenait la banque, derrière des piles de monnaie. L'arrivée de Gösta fit monter les enjeux. Les billets de banque sortirent des portefeuilles et les colonnes d'écus grandirent devant Melchior Sinclaire. Devant Gösta, l'argent et les billets s'accumulaient aussi. Bientôt il fut le seul à tenir tête au gros maître de forge de Björne. Il arriva même un moment où les piles de Melchior changèrent de place et se dressèrent en face de Gösta Berling.

— Gösta, mon petit, dit en riant le maître de forge, lorsqu'il eut épuisé sa bourse et son portefeuille. Comment faire ? Je suis à sec, et je ne joue jamais avec de

l'argent emprunté : c'est une promesse que j'ai faite à ma mère.

Il trouva cependant le moyen de continuer et perdit, l'une après l'autre, sa montre et sa pelisse de castor. Il allait jouer son cheval et son traîneau, lorsque Sintram l'arrêta.

— Risque donc un enjeu sérieux, conseilla-t-il, quelque chose qui rompe la malchance !

— Du diable si je sais quoi.

— Joue le sang rouge de ton cœur, Melchior, joue ta fille !

— C'est un enjeu que vous pouvez risquer sans danger, fit Gösta, car je ne l'emporterai pas !

Le gros Melchior éclata de rire. En général, il ne supportait pas que le nom de Marianne fût prononcé à la table de jeu, mais c'était une trop grosse bouffonnerie pour qu'il pût s'en fâcher. Jouer Marianne contre Gösta, il pouvait bien s'y risquer.

— Eh bien, voilà, s'écria-t-il, si tu gagnes son consentement, je mets sur cette carte ma bénédiction paternelle.

Gösta mit en jeu tout son gain accumulé, et la partie reprit. Le maître de forge perdit.

— On ne lutte pas contre la déveine, dit-il en se levant.

La nuit avançait, minuit avait sonné depuis longtemps. Les joues des femmes pâlissaient, les boucles se défrisaient, les volants des robes étaient froissés. Les vieilles dames se levèrent, en disant qu'il était temps de rentrer chez soi, et que la fête avait duré douze heures d'horloge.

Alors Lilliecrona saisit son violon et joua une dernière polka. Les chevaux piaffaient devant la porte, les vieilles dames avaient endossé leurs manteaux de fourrure et nouaient les brides de leurs capotes ouatées, les maris, chaussés de bottes fourrées, attachaient leurs ceintures de voyage autour de leurs pelisses en peau de loup. Mais la jeunesse n'avait pu se refuser un dernier tour de danse. Et l'on dansait les robes relevées sous les épais manteaux. Dès qu'un cavalier quittait sa dame, un autre s'en emparait et l'entraînait dans des rondes folles. Même Gösta Berling, qui, amer et songeur, regardait le spectacle, se laissa emporter par le tourbillon ; il voulait chasser les idées noires, le souvenir humiliant, il voulait sa part de gaîté comme les autres. Foin des soucis ! Il dansa jusqu'à ce que les murs de la salle se missent à tourner devant ses yeux, et ses pensées à délirer. Mais quelle était donc la danseuse qu'il venait d'arracher à un groupe, près de la porte, et dont le corps léger et souple semblait de flammes. Ah, Marianne !

Pendant que Gösta dansait avec Marianne, Sintram s'était installé dans son traîneau, et à côté de lui, Melchior Sinclaire s'impatientait d'attendre sa fille. Il tapait des pieds dans la neige et faisait aller ses bras, car le froid de la nuit d'hiver était mordant.

— Tu n'aurais peut-être pas dû jouer Marianne à Gösta, frère Sinclaire, fit Sintram.

— Tu dis ?

Sintram, avant de répondre, ramassa les guides et saisit son fouet.

— Tu te souviens des baisers, eh bien, ils n'étaient pas dans la pièce.

Le violent maître de forge leva le bras pour porter un coup terrible à Sintram, mais celui-ci avait enlevé son traîneau au galop en fouettant furieusement son cheval sans oser même se retourner, car Melchior Sinclaire avait le poing rude et la patience courte.

Le maître de forge de Björne rentra alors dans la salle de bal pour chercher sa fille, et vit Gösta et Marianne.

Cette dernière danse était échevelée, folle, sauvage. Des couples étaient pâles, d'autres plus rouges que de la braise ; la poussière flottait comme une fumée au-dessus d'eux ; les chandelles charbonnaient, brûlées jusqu'au ras des chandeliers, et au milieu de ce désordre, Marianne et Gösta volaient et tournoyaient, inlassables, superbes, s'abandonnant voluptueusement au vertige de la danse et de l'étreinte.

Melchior Sinclaire les contempla un moment, puis partit, l'œil sombre, claquant les portes, martelant de son pied furieux les marches de l'escalier ; sans un mot, il

monta dans le traîneau où l'attendait sa femme, et fouetta son cheval.

Lorsque Marianne, la danse finie, s'informa de ses parents, on lui répondit qu'ils étaient partis. Sans faire mine de rien, elle s'habilla en silence et quitta le vestiaire. Autour d'elle on s'imagina qu'elle avait son traîneau. Mais elle s'élança sur la route, avec ses minces souliers de satin, trop fière pour demander l'aide de personne. Dans l'obscurité de la nuit, on ne la reconnut pas, et nul ne se douta que cette promeneuse tardive qui, au passage des traîneaux, montait dans la neige amoncelée des deux côtés de la chaussée, fût la belle Marianne Sinclaire. Quand les véhicules laissaient la piste libre, elle courait, puis, à bout de souffle, ralentissait le pas, puis courait encore, jetée en avant par une angoisse affreuse.

D'Ekeby à Björne, il peut y avoir une demi-lieue. Mais arrivée devant la maison, elle resta une seconde interdite. Toutes les portes étaient fermées, toutes les lumières éteintes. Elle se demanda même si ses parents étaient rentrés. Elle frappa quelques coups violents à la porte d'entrée. Elle secoua la poignée de la serrure. Personne ne vint ouvrir, et lorsqu'elle voulut lâcher le fer qu'elle avait saisi de sa main nue, sa peau y resta attachée par le gel et se déchira.

Le puissant maître de forge Melchior Sinclaire était rentré dans sa maison et en avait fait fermer les portes à son unique enfant. Il était rentré ivre, ivre de vin et de rage. Sa fille s'affichait avec Gösta Berling ! Il avait enfermé les domestiques dans la cuisine, et sa femme dans la chambre à coucher, jurant de tuer celui qui essaierait

d'ouvrir la porte à Marianne, et on savait qu'il tiendrait parole.

Jamais on ne l'avait va dans une pareille colère. Mais jamais pire chagrin ne l'avait frappé. Il aurait eu sa fille sous la main, il l'eût peut-être tuée.

Cette enfant, qui avait été son orgueil, sa gloire, il l'avait couverte de bijoux, de soie, lui avait donné une éducation princière. Lui avait-il jamais rien refusé ? Il était aussi fier d'elle que si elle avait porté une couronne, sa belle, son orgueilleuse Marianne, fêtée partout où elle apparaissait !

Et elle aimait un Gösta Berling, et elle s'abandonnait à ses baisers ! Ne devait-il pas la rejeter, lui fermer à jamais sa porte, puisqu'elle s'abaissait à aimer un homme pareil ? Qu'elle reste donc à Ekeby ! Qu'elle se réfugie chez les voisins ! Qu'elle dorme dans la neige ! N'est-elle pas déjà traînée dans la boue, sa belle Marianne. Son auréole a disparu, la lumière de sa vie à lui a disparu aussi.

Étendu dans son lit, il entend frapper à la porte d'entrée. Que lui importe, il dort. Qu'elle reste au dehors, celle qui veut se donner à un pasteur révoqué, et qui s'est affichée à son foyer. S'il avait été moins fier de sa fille, s'il l'avait moins aimée, il aurait pu lui pardonner. Ah, Marianne, Marianne !

Il ne peut même pas refuser sa bénédiction au couple : il l'a jouée. Ah, malheur ! Du moins, sa porte lui restera close.

La jeune fille frappait toujours et suppliait qu'on lui ouvrît, et elle secouait la serrure dans une colère impuissante. Mais personne ne répondait, personne n'ouvrait.

Oh, la terreur de ce châtiment ! Elle venait d'une fête dont elle avait été la reine ; elle avait été fière, riche, heureuse, adulée, et subitement, elle se trouvait précipitée dans un abîme de misère. On l'avait bannie de sa maison, livrée au froid. Personne ne l'avait injuriée, frappée, maudite, non. On s'était contenté de lui fermer la porte avec indifférence.

Je songe à la froide nuit étoilée qui l'enveloppait, la vaste, l'immense nuit, sur les champs de neige déserts et vides, les forêts silencieuses. Tout dormait, un seul point vivant dans ce sommeil blanc, et toute l'horreur, toute l'angoisse se concentrant sur ce point isolé. Ô Dieu, souffrir ainsi toute seule dans ce monde endormi et gelé !

Pour la première fois de sa vie, elle rencontrait la dureté, la cruauté. Sa mère ne quitterait donc pas son lit pour la sauver ? Des vieux serviteurs qui avaient guidés ses premiers pas, il n'y en aurait donc pas un pour entendre son appel et accourir à son secours ? De quel crime la punissait-on ? Elle aurait commis un meurtre, qu'elle eût frappé à la porte de cette maison, certaine d'être accueillie, pardonnée. Elle serait devenue la plus déchue, la plus misérable des créatures, c'est encore là, que, sous ses haillons, elle eût été sûre que la porte s'ouvrirait, que l'accueil serait tendre.

Son père ne l'avait-il pas assez punie ?

— Père, père, appela-t-elle. Ouvre-moi. Je gèle. C'est épouvantable.

— Mère, mère ! toi qui as fait tant de pas pour moi ; toi qui as veillé tant de fois sur mon sommeil, pourquoi dors-tu ? Mère, mère ! réveille-toi cette nuit encore, et jamais plus je ne te causerai aucun tourment.

Elle appela, puis prêta l'oreille, angoissée, guettant leur réponse.

Mais personne ne l'entendit, personne ne répondit. Marianne se tordait les mains de désespoir. La longue maison sombre, avec ses portes closes et ses fenêtres sans lumière, resta muette, sinistre dans la nuit. Qu'adviendra-t-il d'elle, la délaissée, marquée au fer rouge de la honte par son père lui-même ?

— Père, supplie-t-elle, que vais-je devenir ? Les hommes croiront du mal de moi, je serai déshonorée.

Elle pleure et sanglote ; tout son corps est de glace.

Malheur aux pauvres êtres humains qui si facilement se voient plongés dans les gouffres du désespoir ! Ne devons-nous pas redouter la vie ? Où trouver une embarcation sûre au milieu de cette mer houleuse, sous un ciel inconnu !

Mais voici quelqu'un enfin. Des pas furtifs traversent le vestibule.

— Est-ce toi, mère ?

— Oui, mon enfant.

— Ouvre-moi, ouvre-moi bien vite !

— Père ne veut pas, mon enfant.

— J'ai couru dans la neige, en souliers de bal, toute seule, d'Ekeby ici. Depuis une heure, je frappe à cette porte, j'appelle. Qu'ai-je donc fait pour que vous me laissiez mourir de froid ici ?

— Ma petite, pourquoi as-tu embrassé Gösta Berling ?

— Mais va dire à mon père que ce n'est pas une raison pour que j'aime Gösta, c'était simple jeu de notre part. Croit-il vraiment que je veuille épouser Gösta Berling ?

— Va chez le fermier, mon enfant, et demande-lui qu'il te reçoive pour cette nuit. Ton père est ivre. Il n'écoute personne. Il m'a tenue prisonnière là-haut jusqu'à ce qu'il se soit endormi. Il te tuerait, ma chérie, si tu entrais.

— Mère, mère ! tu veux que j'aille chez des étrangers quand je possède un foyer ? Tu es aussi dure que mon père. Comment peux-tu admettre qu'on me ferme les portes ? Je me coucherai dans la neige, si tu ne me laisses pas entrer.

La mère pose la main sur la serrure, mais au même instant, des pas lourds résonnent dans l'escalier, et une voix rude l'appelle. Elle s'éloigne vite, Marianne prête l'oreille. Le moindre bruit retentit dans la maison silencieuse, et alors… elle entend une chose qui la fait frémir

d'effroi : le bruit d'un coup, un faible murmure, puis encore un coup. Il battait sa mère ? Melchior Sinclaire battait sa femme !

Pâle d'horreur, Marianne s'affaissa sur le seuil. À présent ses larmes coulent, mais elles gèlent sur le bord de ses cils, au seuil de la maison paternelle. Grâce, grâce, qu'on lui ouvre la porte, pour qu'elle s'offre aux coups !

Était-ce donc un crime qu'une mère voulût consoler son enfant, l'empêcher de mourir de froid dans la neige ?

Quelle humiliation pour Marianne Sinclaire ! elle qui avait rêvé qu'elle était reine tombait dans cette nuit au rang d'une misérable esclave à laquelle on donne le fouet.

Mais bientôt elle se releva, dressée par une colère froide. Une dernière fois, elle heurta de sa main ensanglantée à cette porte implacable, et cria :

— Écoute, ce que je te dis, toi qui bats ma mère ! Tu pleureras Melchior Sinclaire, tu pleureras !

Puis, rejetant sa pelisse, elle s'étendit sur la neige dans sa robe de velours noir, forme immobile, tranchant sur la blancheur environnante. Elle imagina avec une âpre joie que son père, dans sa promenade matinale, la trouverait morte et vengée.

*

Ô mort, pâle amie, elle est aussi vraie que consolante la pensée que je te rencontrerai un jour. Tu viendras au-devant de moi, la plus paresseuse des ouvrières de ce

monde ; tu détacheras de mes mains ma chaussure usée, tu arracheras de mes mains la cuillère en bois et le sac de farine, tu me dévêtiras de ma blouse de travail. Avec une douce violence, tu m'étendras sur une couche ornée de dentelles, tu m'habilleras de fine toile ; mes pieds ne chausseront plus de souliers, mais aux mains j'aurais des gants blancs, que ne souillera plus aucune besogne. Consacrée par toi à la douceur du repos, je dormirai d'un sommeil millénaire.

Ô Libératrice, je suis la plus paresseuse des ouvrières de ce monde, et je rêve avec volupté à l'heure où tu me recevras dans ton royaume. Je ne t'opposerai, pâle amie, que peu de résistance, mais il n'en était pas de même lorsque tu t'attaquais aux femmes des temps passés. Les forces de la vie étaient robustes dans leurs corps frêles, ton froid ne glaçait que lentement leur sang plus chaud.

Tu avais étendu sur ton lit la belle Marianne, et tu veillais à ses côtés, comme une vieille nourrice qui endort en le berçant le petit enfant. Fidèle vieille gardienne, tu sais ce qui est bon pour les enfants des hommes, et, certes, tu dois te fâcher, lorsque de bruyants compagnons viennent troubler le repos que tu as bercé !

Et ton courroux s'alluma certainement contre les Cavaliers qui relevèrent la belle Marianne, contre celui qui la pressa sur sa poitrine et versa de chaudes larmes sur le pauvre visage glacé.

*

À Ekeby, les invités étaient partis et les lumières éteintes. Les Cavaliers seuls, dans l'aile du manoir, faisaient cercle autour du bol de punch.

Et Gösta porta un toast en votre honneur, femmes des temps jadis. Parler de vous, disait-il, c'est parler du ciel. Vous étiez toute beauté, toute clarté. Toujours jeunes, toujours belles, et tendres comme les yeux d'une mère qui regarde son enfant. Souples comme de jeunes écureuils, vous vous pendiez au cou des hommes. Jamais on n'entendit votre voix trembler de colère, jamais vos sourcils ne se fronçaient, votre douce main ne devenait jamais dure ni rugueuse. Saintes du foyer, vos images ornaient les autels de la maison. On vous apportait l'offrande de l'encens et des prières ; l'amour, par vous, opérait ses miracles, et la poésie ceignait votre front d'un nimbe de lumière.

Enthousiasmés par ces paroles, et encore bouillants des excitations de la fête, les Cavaliers résolurent de clore la nuit d'une façon digne d'eux. L'oncle Eberhard, lui-même, et l'indolent cousin Kristoffer furent de la partie. On attela vite les traîneaux, pour courir, malgré la nuit froide, offrir un dernier hommage à toutes celles qu'on n'acclame jamais assez, à toutes celles dont les joues roses et les yeux limpides avaient paré de leur beauté les vastes salles d'Ekeby. Sur l'océan des rêves, où vous voguiez déjà, la sérénade, donnée par les plus fidèles de vos serviteurs, vous réjouirait peut-être, comme la musique céleste les âmes des défunts.

Le cortège des Cavaliers n'alla cependant pas loin. Arrivés à Björne, ils découvrirent la belle Marianne sur sa

couche de neige, devant la porte de sa maison. Ils frémirent d'horreur à la voir ainsi, comme frémiraient les fidèles à voir un saint vénéré dépouillé de ses ornements à la porte de son église.

Gösta menaça de son poing fermé la sombre maison.

— Ô enfants de la haine, cria-t-il, vous êtes pires que la grêle dévastatrice ; pires que la tempête, vous ravagez les jardins de Dieu.

Beerencreutz alluma sa lanterne de corne et éclaira le visage livide et bleuissant de la jeune fille. En voyant ses mains ensanglantées et les larmes gelées au bord de ses cils, les Cavaliers pleurèrent, car la beauté de Marianne avait doucement réjoui leurs vieux cœurs. Mais Gösta se jeta à genoux à côté de la forme rigide sur la neige.

— La voici, mon épousée ! Elle me donna il y a peu d'heures son baiser de fiançailles, et son père sa bénédiction ! Elle m'attend pour que je partage sa couche froide.

Il la souleva dans ses bras vigoureux.

— À Ekeby ! Retournons à Ekeby ! cria-t-il. Maintenant, elle est à moi, bien à moi. Je l'ai ramassée dans la neige, on ne me la ravira pas. Ne cherchons à réveiller personne ! Que ferait-elle derrière ces portes où elle a meurtri ses mains ?

Il porta Marianne dans le premier traîneau et s'assit près d'elle.

Beerencreutz monta derrière eux et saisit les guides.

— Frotte-la avec de la neige, Gösta ! conseilla-t-il.

Le froid avait paralysé les membres de Marianne, mais son cœur agité battait encore. Elle n'avait même pas complètement perdu connaissance. Elle se rendait compte que les Cavaliers l'avaient trouvée dans la neige, mais elle ne pouvait ni parler, ni bouger.

Gösta la frictionnait avec de la neige, la réchauffait de ses baisers, et ses larmes coulaient tièdes sur elle. Elle éprouvait un infini désir de lever la main pour lui rendre ses caresses, mais elle demeurait raide et engourdie. Dans sa tête cependant, ses souvenirs s'organisaient avec une clarté inaccoutumée. Son amour pour Gösta Berling, quand donc était-il né ? De ce soir ? Non, à son insu, elle l'aimait depuis de longues années.

Elle se compara à lui et à tous les fils impulsifs du Vermland, toujours prêts à céder à l'attrait du plaisir. Ils vivaient, eux, ils ne se disséquaient pas. Elle était devenue circonspecte, raisonneuse, comme on le devient dans le commerce du monde. Se livrait-elle jamais entièrement ? Non. Dans son amour, comme derrière tous ses actes, une moitié d'elle-même regardait vivre l'autre. Elle avait appelé de toute ses forces la passion qui l'emporterait sans qu'elle regardât en arrière. Et la passion était venue. Ses baisers à Gösta sur le balcon marquaient le premier instant où elle se fût oubliée elle-même.

Une vague de joie la submergea : elle entendait les battements de son cœur, n'allait-elle pas retrouver bientôt la maîtrise de ses membres ?

Elle éprouva une âpre joie à l'idée d'être chassée de chez elle. Elle pouvait se donner à Gösta sans hésitation. Qu'elle avait été sotte de chercher à se vaincre pendant tant d'années ! Oh, la douceur de céder à l'amour !

Et ses deux bras se levèrent lentement, doucement, et se nouèrent au cou de Gösta. Il en sentit à peine la pression légère. Mais Marianne crut avoir exprimé, dans une étreinte passionnée, violente, son amour si longtemps opprimé.

Beerencreutz qui s'en aperçut, laissa alors le cheval suivre à son gré le chemin familier d'Ekeby, et la tête rejetée en arrière, ses yeux se fixèrent, dans une contemplation absorbée, sur la Pleïade.

# CHAPITRE VII

# LES VIEILLES VOITURES

Amis, enfants des hommes ! S'il vous arrive de lire ceci la nuit, aux heures silencieuses où je l'écris, ne poussez pas à ce moment un soupir de soulagement en vous figurant que ces bons messieurs les Cavaliers d'Ekeby jouirent d'un sommeil paisible, après être rentrés avec Marianne et l'avoir installée dans la plus belle chambre d'amis, à côté du grand salon.

Ils se couchèrent en effet, et s'endormirent aussi, mais ils n'eurent pas la chance de pouvoir dormir jusqu'à midi, comme nous aurions peut-être pu le faire, chers lecteurs, si nous avions veillé jusqu'à quatre heures du matin et que nos membres fussent brisés de lassitude.

C'est qu'à cette époque, la vieille Commandante parcourait le pays, la besace au dos, et qu'il n'avait été son fait, quand elle avait une chose importante en vue, de considérer les aises d'un pécheur fatigué. Elle pouvait le faire d'autant moins qu'elle avait pris la ferme résolution de déloger cette nuit même les Cavaliers de sa maison.

Il n'était plus le temps où elle siégeait, magnifique et puissante, à Ekeby, répandant la joie sur la terre comme Dieu sème des étoiles au firmament. Cependant que, sans

foyer, elle errait dans le pays, l'honneur du vieux domaine était livré aux Cavaliers, qui en avaient soin comme le vent a soin des cendres, le soleil du printemps des monceaux de neige.

Parfois les Cavaliers faisaient des promenades par groupes de six ou huit dans un grand traîneau, attelé à quatre, avec des rênes tressées et des carillons de grelots. S'ils rencontraient la Commandante, appuyée sur son bâton de mendiante, ils ne baissaient nullement les regards : la troupe bruyante brandissait des poings menaçants. Par un virage brusque du traîneau, ils la forçaient à monter sur les amas de neige du bord de la route, et le colonel Fuchs, le chasseur d'ours, ne manquait pas de cracher par trois fois pour conjurer le mauvais effet de cette rencontre de vieille sorcière.

Ils n'avaient aucune pitié d'elle. Si un accident lui était arrivé, ils n'auraient pas ressenti plus de peine que celui qui, à la veille de Pâques, en tirant un coup de fusil chargé de mitraille, atteint au vol une sorcière se rendant au sabbat.

C'était pour les pauvres Cavaliers une question de salut de persécuter la Commandante. Les hommes ont souvent commis des cruautés, lorsqu'ils ont tremblé pour leurs âmes.

Quand, au milieu de la nuit, après les beuveries, les Cavaliers s'approchaient en titubant des fenêtres pour voir si le ciel était étoilé et clair, ils apercevaient parfois une ombre qui traversait la cour, et ils comprenaient que c'était la Commandante, venue pour surveiller sa maison

bien-aimée ; alors l'aile des Cavaliers retentissait du rire moqueur des vieux pécheurs et les brocards pleuvaient sur elle.

En vérité, la dureté de cœur et l'outrecuidance commençaient à envahir l'esprit des pauvres aventuriers. Sintram leur avait insufflé la haine. Leurs âmes n'auraient certes pas couru plus de danger si la Commandante était restée à Ekeby. Il y a plus d'hommes qui meurent dans la fuite que dans la bataille.

La Commandante, elle, ne nourrissait pas une trop grande colère contre les Cavaliers.

Si elle en avait eu le pouvoir, elle leur aurait administré une correction comme à des garnements turbulents, après quoi elle leur aurait pardonné.

Mais elle s'inquiétait du sort de son vieux domaine, qui, aux mains des Cavaliers, était gardé comme les moutons sont gardés par les loups, comme le blé de printemps par les grues.

Nombreux sont ceux qui ont ressenti cette même douleur. Elle n'est pas seule à avoir vu la ruine s'abattre sur un foyer chéri et à souffrir de voir se délabrer une propriété qui a été soignée avec amour. Plus d'un a vu la maison de son enfance le regarder comme une bête blessée. Plus d'un s'est senti comme un malfaiteur devant les arbres qui se meurent sous les lichens et les allées sablées que l'herbe envahit. Il voudrait se jeter à genoux sur ces champs, qui s'enorgueillissaient jadis d'opulentes moissons, et les supplier de ne pas le rendre responsable de la honte qu'on leur fait subir. Et il se détourne des

vieux chevaux ; que quelqu'un de plus hardi affronte leur regard ! Il n'ose pas se poster près de la grille pour voir rentrer le bétail du pâturage. Aucun coin de la terre n'est plus haïssable à fouler qu'un domaine tombé en ruines.

Ah, je vous en supplie, vous tous qui cultivez les champs et les prés, les parcs et les jardins dispensateurs de joie, soignez-les bien ! Soignez-les avec amour, dans le travail ! Il n'est pas bon que la nature souffre par le fait des hommes.

Lorsque je songe à ce que ce noble Ekeby dut subir sous le règne des Cavaliers, je souhaiterais que le complot de la Commandante eût abouti et qu'Ekeby eût été arraché à ses destructeurs.

Il n'entrait nullement dans l'idée de la Commandante de reprendre elle-même le pouvoir.

Elle n'avait qu'un but : soustraire Ekeby à ces fous, à cette nuée de sauterelles derrière laquelle l'herbe ne poussait plus.

Pendant qu'elle parcourait le pays en mendiante, vivant d'aumônes, elle songeait constamment à sa mère, et une idée s'était enracinée dans son cœur : il ne pouvait y avoir d'allègement à son sort, tant que sa mère n'aurait pas retiré la malédiction prononcée naguère.

Personne n'avait annoncé la mort de la vieille femme : elle devait donc vivre encore dans la forge là-haut, au fond des forêts d'Elfdalen. Nonagénaire, elle devait vivre encore, surveillant l'été ses jattes de lait, l'hiver se meules de charbon, travaillant jusqu'à la mort, aspi-

rant au jour qui marquerait l'accomplissement de son destin.

La Commandante se disait que la vieille femme avait été condamnée à vivre si longtemps, afin de pouvoir lever la malédiction prononcée contre sa fille. Comment une mère qui avait attiré tant de misère sur son enfant, pourrait-elle mourir ?

La Commandante avait donc résolu d'aller rejoindre sa mère pour qu'elles pussent toutes les deux trouver le repos. Elle voulait traverser les sombres forêts, et suivre le long fleuve conduisant à la maison de son enfance. Bien des gens lui avaient offert un asile à leurs foyers et les dons d'une fidèle amitié, mais elle ne restait nulle part. Sombre et courroucée, elle passait de maison en maison, accablée par le remords.

Elle allait donc se rendre auprès de sa mère, mais il fallait d'abord s'occuper du sort d'Ekeby. Elle ne voulait pas laisser ce domaine aimé aux mains de buveurs incapables, de prodigues frivoles, gaspilleurs des dons du bon Dieu.

Allait-elle s'éloigner pour trouver en revenant son héritage ravagé, les marteaux de ses forges muets, ses chevaux harassés, ses serviteurs dispersés ?

Non. Elle se dresserait encore une fois dans toute sa force et chasserait les Cavaliers.

Elle n'ignorait pas que son mari verrait avec plaisir dissiper son héritage. Mais elle le connaissait assez pour savoir que si elle chassait ses sauterelles, il serait trop in-

dolent pour en chercher d'autres. Les Cavaliers partis, son vieil intendant et son maître valet auraient soin d'Ekeby.

Pendant bien des nuits, sa grande ombre avait glissé sur les chemins noirs des forges. Elle avait pénétré dans les cabanes basses des journaliers, elle avait chuchoté au moulin avec les meuniers et leurs valets, avait délibéré avec les forgerons au fond du sombre dépôt de charbon.

Et tous avaient juré de l'aider. L'honneur et la puissance des grandes forges ne seraient pas laissés aux mains des Cavaliers, qui en auraient soin de la façon dont le vent soigne les cendres, dont le loup garderait un troupeau de moutons.

Cette nuit même, alors que les joyeux seigneurs auront dansé, joué et bu jusqu'à s'écrouler sur leurs lits pour y dormir d'un sommeil de plomb, cette nuit ils seront chassés.

Elle les a laissés étaler leur orgueilleuse insouciance. Assise dans les forges, sombre et sévère, elle a attendu la fin du bal. Elle a attendu plus longtemps encore que les Cavaliers fussent de retour de leur excursion nocturne, elle a attendu, patiente et muette, que la dernière lumière fût éteinte derrière les fenêtres de l'aile des Cavaliers et que toute la maison dormît. Alors seulement elle a quitté sa place et elle est sortie.

La sombre nuit d'hiver couvrait encore la terre. Alors la Commandante donna l'ordre à tous les ouvriers des forges de se réunir devant l'aile des Cavaliers. Elle-même se rendit à la grande maison d'habitation. Elle frappa à la

porte, qui s'ouvrit pour la laisser entrer. La jeune fille du pasteur de Broby, dont elle avait fait une servante capable, l'y reçut.

— Que Madame soit la bienvenue ! dit la jeune fille en baisant la main de sa maîtresse.

— Souffle la chandelle ! dit la Commandante. Te figures-tu que j'aie besoin de lumière pour me retrouver ici ?

Elle se mit à parcourir la demeure silencieuse. Elle alla de la cave au grenier pour faire ses adieux. À pas feutrés, les deux femmes passaient de chambre en chambre.

La Commandante s'entretenait avec ses souvenirs. La servante ne soupirait ni ne sanglotait, mais les larmes coulaient sans arrêt de ses yeux, pendant qu'elle suivait sa maîtresse. La Commandante se fit ouvrir l'armoire à linge et celle de l'argenterie. Elle caressa les fines nappes damassées et les superbes pots d'argent. Au grenier, elle effleura d'une main légère les hautes piles d'édredons et de lits de plumes. Elle examina tous les instruments qui s'y trouvaient réunis, métiers à tisser, rouets et dévidoirs. Elle plongea les doigts dans les boîtes aux épices et tâta les chandelles de suif, pendues sous le plafond.

— Les chandelles sont sèches, dit-elle. On peut les enlever et les serrer dans les tiroirs.

Dans la cave, elle souleva légèrement les barriques de bière et promena, en tâtonnant, ses doigts sur les rangées de bouteilles de vin.

Elle entra dans la cuisine et l'office, elle inspecta tout. Sa main tendue disait adieu à sa maison.

Elle termina sa visite par les chambres. Dans la salle à manger, elle posa la paume sur les rallonges de la grande table.

— Nombreux sont ceux qui se sont rassasiés à cette table, dit-elle.

Elle passa de pièce en pièce, retrouvant les vastes canapés à leur place accoutumée, caressant les marbres frais des guéridons qui, portés par des griffons dorés, supportaient des glaces, ornées de divinités dansantes.

— Nous sommes dans une maison riche, dit-elle. C'était un homme magnifique celui qui m'en donna la libre disposition.

Dans le grand salon, où la danse avait battu son plein encore ce soir, les fauteuils aux dossiers droits s'alignaient déjà le long des murs en un ordre impeccable.

La Commandante s'approcha du piano et fit sonner doucement une note.

— De mon temps, la joie et les rires ne manquaient pas non plus ici.

De là, elle passa dans la chambre d'amis à côté du salon.

L'obscurité y était complète. La Commandante qui avançait le bras tendu, vint effleurer le visage de la servante.

— Tu pleures ? dit-elle, en sentant sa main mouillée de larmes.

La jeune fille éclata en sanglots.

— Madame, s'écria-t-elle, madame, ils vont tout dévaster. Pourquoi madame nous quitte-t-elle en laissant les Cavaliers ravager sa maison ?

La Commandante tira le cordon des rideaux et montra la cour.

— Est-ce moi qui t'ai appris à pleurer et à te lamenter ? fit-elle. Regarde ! La cour est pleine de monde. Demain on ne verra plus un seul Cavalier à Ekeby.

— Madame reviendra-t-elle alors ? demanda la servante.

— Mon heure n'est pas encore venue, répondit la Commandante. La grand'route est ma demeure, la meule de paille mon lit. Mais tu garderas Ekeby pour moi, ma fille, pendant que je serai absente.

Elles sortirent de la pièce. Ni l'une ni l'autre ne savaient, ou du moins ne se rappelaient, que Marianne y couchait.

Elle ne dormait point. Bien éveillée, elle avait tout entendu, tout compris.

Étendue dans son lit, elle avait composé un hymne à l'amour.

« Amour puissant, tu m'as soulevée au-dessus de moi-même ! J'étais plongée dans une misère sans fond, tu en as fait un paradis. Mes mains se blessaient sur la poignée de fer de la porte fermée, mes larmes, transformées en perles de glace, ont mouillé le seuil de ma maison paternelle. Le froid de la colère arrêta les pulsations de mon cœur, lorsque j'entendis pleuvoir les coups sur le dos de ma mère. Je voulus oublier mon courroux en dormant dans la neige. Mais, ô amour, enfant du feu, tu vins me trouver et me dégeler. Si je compare ma peine avec la splendeur qu'elle m'a value, elle me paraît nulle et insignifiante. Me voilà libre de tout lien, je n'ai plus ni père, ni mère, ni foyer. On dira du mal et on se détournera de moi. Il t'a plu, ô amour, de m'abaisser ainsi, car pourquoi serais-je au-dessus de mon bien-aimé ? La main dans la main, nous nous en irons de par le monde. L'épousée de Gösta Berling est pauvre. Il l'a ramassée dans un monceau de neige. Nous nous installerons, non pas dans les nobles demeures, mais dans une chaumière de journalier à l'orée des bois. J'aiderai mon bien-aimé à veiller sur la charbonnière, je l'aiderai à poser des collets pour les lièvres et les coqs de bruyère, je préparerai ses repas et raccommoderai ses habits. Ô mon bien-aimé, j'aurai le cœur rempli de regret, lorsque je serai seule à la lisière de la forêt en t'attendant. Ce ne seront pas les jours de l'opulence que je regretterai, mais ta présence ; ce sera toi qui me manqueras ; ce seront tes pas sur le sentier sous les pins que je guetterai, et ta chanson joyeuse quand tu rentreras, la cognée sur l'épaule, Ô mon

bien-aimé, mon bien-aimé, tant que durera ma vie, je ne me lasserai pas de t'attendre. »

Exaltant ainsi son amour, Marianne n'avait point encore fermé les yeux, lorsque les deux femmes étaient entrées.

Dès qu'elles se furent éloignées, Marianne se leva vivement et s'habilla. Il lui fallut encore une fois revêtir sa robe de velours noir et chausser ses minces souliers de satin. Elle entoura se épaules d'une couverture et sortit de nouveau dans la terrible nuit.

Calme, étoilée et glaciale, la nuit de février couvrait encore la terre : elle semblait ne devoir jamais prendre fin. Les ténèbres et le froid que répandait cette longue nuit durèrent longtemps, longtemps après le lever du soleil, longtemps après la fonte de la neige que foulait la belle Marianne.

Marianne quitta Ekeby pour courir chercher du secours. Elle ne pouvait permettre que fussent chassés ignominieusement ces hommes qui l'avaient sauvée, qui lui avaient ouvert leurs cœurs et lui avaient donné un asile. Elle allait à Sjö, chez le commandant Samzelius. Il s'agissait de se hâter : elle ne pourrait être de retour avant une heure.

Quand la Commandante eut fait ses adieux à sa maison, elle sortit dans la cour où les ouvriers l'attendaient, et le siège du pavillon des Cavaliers commença.

Elle fit ranger ses hommes autour du haut et étroit bâtiment, dont l'étage constituait le fameux gîte des Ca-

valiers. Dans la vaste pièce du premier, aux murs blanchis à la chaux, leurs coffres peints en rouge s'alignent. Sur une grande table, des cartes nagent dans de l'eau-de-vie répandue, dans les larges lits, les Cavaliers dorment, entourés de rideaux à carreaux jaunes. Ah, les insouciants !

Dans l'écurie, devant des râteliers bien garnis, les chevaux des Cavaliers rêvent des randonnées de leur jeunesse. Il est doux, aux jours de repos, d'évoquer les exploits d'autrefois, les foires où ils passaient des jours et des nuits à la belle étoile, les retours à toute allure après le service divin de Noël, les courses d'épreuve aux jours de maquignonnages, alors que des hommes ivres, les guides levées, penchés en avant sur leurs dos, leur avaient hurlé des jurons dans les oreilles. Il est doux d'évoquer ces souvenirs, lorsqu'on sait qu'on ne quittera plus les stalles de l'écurie d'Ekeby. Ah, les insouciants !

Sous un vieux hangar en ruine, où sont remisés les carrosses délabrés et les traîneaux hors d'usage, se trouve une curieuse collection de véhicules. Il y a là des charrettes peintes en vert et des chariots à ridelles rouges et jaunes, la première carriole qu'on vit en Vermland, apportée de Norvège comme butin de guerre par Beerencreutz en 1814, et toutes les espèces imaginables de voitures à un cheval, chaises de poste aux ressorts rouillés, cabriolets de louage, tapeculs bizarres dont le siège repose sur des ressorts en bois. Là, se trouve également le long traîneau où tiennent à la fois les douze Cavaliers, et le traîneau à capote du frileux cousin Kristoffer, orné d'armoiries à moitié effacées et muni pour tablier d'une

peau d'ours rongée des mites, et enfin des traîneaux de course, une foule de traîneaux de course.

Ils sont nombreux les Cavaliers qui ont vécu et sont morts à Ekeby. Leurs noms sont oubliés, ils n'occupent plus aucune place dans le cœur des hommes, mais la Commandante a conservé les véhicules qui les ont amenés. Ils sont tous réunis sous le hangar.

Ils y dorment, laissant la poussière tomber sur eux, de plus en plus drue. Les écrous et les vis lâchent prise, sur les châssis de bois pourris la peinture s'écaille, le rembourrage des sièges et des coussins capitonnés sort par des trous faits par les rats.

« Qu'on nous laisse reposer, qu'on nous laisse tomber en ruine ! disent-ils. Nous avons assez longtemps été cahotés sur les routes ; nous avons absorbé assez d'humidité sous les averses. Qu'on nous laisse reposer ! Il est loin le temps où nous conduisîmes nos jeunes maîtres à leur premier bal, où, fraîchement peints et pimpants, nous courûmes les douces aventures des parties de traîneaux, où, sur des chemins défoncés par le dégel printanier, nous emmenâmes les joyeux héros au camp de manœuvres de Trossnäs. »

Et le cuir des tabliers craque et se crevasse, les jantes des roues se détachent, essieux et rayons pourrissent. Les vieux véhicules ne demandent qu'à mourir.

La poussière les couvre déjà comme un drap mortuaire, et sous son abri ils laissent la vieillesse s'emparer d'eux. Personne n'y touche, et ils se délabrent tout seuls. Une fois par an, la porte du hangar s'ouvre, lorsqu'un

nouvel occupant arrive pour s'installer définitivement à Ekeby, et dès que les portes se sont refermées, la lassitude, le sommeil, la torpeur, la décrépitude gagnent le nouveau venu. Cette nuit de février, la Commandante fait ouvrir la remise.

À la lueur des lanternes et des torches, elle fait chercher et sortir les voitures des Cavaliers : la carriole de Beerencreutz et le landau armorié d'Orneclou et l'étroit cabriolet qui amena le cousin Kristoffer.

Elle ne se soucie pas de savoir si ce sont des véhicules d'hiver ou d'été : elle veille seulement à ce que chacun ait le sien.

À l'écurie on réveille les vieux chevaux des Cavaliers, qui rêvaient devant leurs râteliers pleins.

Le rêve va redevenir réalité, pauvres insouciants ! Vous vous essoufflerez de nouveau dans les côtes raides, vous mangerez de nouveau le foin moisi des auberges, le fouet terrible du maquignon ivre vous cinglera et les course folles recommenceront sur les pentes couvertes de verglas.

Ils retrouvent leur ancienne allure, les véhicules désuets, lorsque de petits chevaux gris de Norvège se trouvent attelés à une haute chaise de poste spectrale, ou quand des chevaux de remonte, hauts sur pattes et osseux, ont à tirer les traîneaux de course bas. Les vieilles bêtes font la grimace et reniflent, quand on passe le mors dans les bouches édentées, les vieilles voitures grincent et craquent de vétusté. Une pitoyable décrépitude qui aurait dû dormir en paix à tout jamais : jarrets raides,

jambes de devant boiteuses, éparvins et catarrhes, est donné en spectacle.

Les palefreniers arrivent cependant à atteler les bêtes aux voitures ; cela fait, l'un d'eux vient demander à la Commandante quel moyen de locomotion offrir à Gösta Berling, car personne n'ignore qu'il est arrivé à Ekeby dans le tombereau à houille de la Commandante.

— Attelez Don Juan à notre meilleur traîneau, répond-elle, et prenez pour tablier la peau d'ours aux griffes d'argent !

Et comme le valet bougonne, elle ajoute :

— Il n'y a pas de cheval de mon écurie que je ne donnerais pour me débarrasser de cet homme, sachez-le !

Voilà donc les voitures tirées de leur sommeil ainsi que les chevaux ; seuls les Cavaliers dorment encore.

C'est leur tour d'être jetés dehors dans la froide nuit d'hiver, mais s'attaquer à eux dans leur gîte est chose autrement risquée que de sortir de pauvres rosses et de vieux véhicules branlants. Ce sont des hommes hardis, vigoureux et redoutables, endurcis par des centaines d'aventures. Ils seront prêts à se défendre jusqu'au bout.

La Commandante met le feu à une meule de paille assez proche de la maison pour que la lueur des flammes éclaire la chambre des Cavaliers. Et quand la meule flambe, elle ordonne :

— Réveillez-les maintenant !

Mais les Cavaliers dorment derrière des portes closes. La foule dehors a beau lancer le cri effrayant : « Au feu ! au feu ! » les Cavaliers dorment.

Ils rêvent qu'une jolie fille leur jette un mouchoir, ils rêvent d'applaudissements derrière un rideau baissé, ils rêvent des rires sonores et du tapage assourdissant des fêtes de minuit.

Il aurait fallu un coup de canon à leur oreille, une inondation d'eau glaciale pour les réveiller.

Ils ont dansé, salué, joué la comédie, fait de la musique et chanté. Ils ont bu du vin capiteux et sont recrus de fatigue. Ils dorment d'un sommeil qui ressemble à la mort.

Ce bienheureux sommeil faillit les sauver.

Les gens commencèrent à craindre que leur silence ne cachât un danger. Serait-ce que, déjà debout, le doigt sur la gâchette, ils guettent derrière la porte et les fenêtres, prêts à abattre le premier qui chercherait à entrer ?

Les Cavaliers sont des hommes malins, combatifs. Leur silence ne présage rien de bon. Comment s'imaginer qu'ils se laisseraient surprendre comme un ours dans sa tanière ?

À ce moment où tout le monde tremble, la Commandante s'empare d'une hache et enfonce la porte extérieure. Puis elle monte seule l'escalier, ouvre d'une vio-

lente poussée la porte de la chambre des Cavaliers et crie :

— Le feu est à la maison ! Au feu !

Cette voix éveille enfin un écho dans l'esprit engourdi des Cavaliers. Habitués à dresser l'oreille et à obéir à ses injonctions, douze hommes sautent à terre d'un bond, aperçoivent les flammes, enfilent quelques vêtements, descendent quatre à quatre l'escalier et se précipitent dans la cour.

Mais à la porte se tiennent le maître forgeron et deux garçons meuniers solides, et voici l'heure de la grande honte pour les Cavaliers. L'un après l'autre, ils sont empoignés, jetés à terre et solidement ligotés, puis transportés comme des paquets et installés chacun dans son véhicule.

Personne ne put s'échapper. Ils furent tous capturés :

Beerencreutz, le rude colonel, Kristian Bergh, le fort capitaine, et l'oncle Eberhard, le philosophe.

Même l'invincible, le redoutable Gösta Berling était pris. La Commandante avait réussi : qui parmi les Cavaliers pourrait se mesurer avec elle ?

Ils sont piteux, assis, pieds et poings liés et tête basse, dans les voitures délabrées. Ce sont des regards furieux, des jurons et de sauvages explosions de colère impuissante.

La Commandante passe de l'un à l'autre.

— Tu vas jurer, dit-elle, de ne plus jamais remettre les pieds à Ekeby.

— Sale sorcière !

— Tu vas le jurer, dit-elle, sinon je te fais rejeter tout ligoté dans la maison et tu y seras brûlé vif, car ce soir je mets le feu à l'aile des Cavaliers, tiens-le-toi pour dit.

— Tu n'oserais pas !

— Je n'oserais pas ? Ekeby n'est-il pas à moi ? Coquin ! Tu crois peut-être que j'ai oublié toutes les fois que tu as craché en me rencontrant sur les routes ? J'ai eu bien envie tout à l'heure d'incendier votre repaire et de vous faire périr tous dans les flammes. As-tu levé la main pour me défendre, quand on me chassa de mon foyer ? Non, non. Jure !

Et la Commandante se dresse si redoutable – bien qu'au fond elle se fasse plus courroucée qu'elle n'est en réalité – et autour d'elle il y a tant d'hommes armés, qu'ils sont forcés de prêter le serment exigé.

Là-dessus elle fait descendre leurs vêtements et leurs coffres et enfin détacher leurs poignets. Puis on place les guides dans leurs mains.

Cependant il s'était passé beaucoup de temps, et Marianne était arrivée à Sjö.

Le Commandant Samzelius n'était pas un homme qui aimât à faire la grasse matinée. Elle le rencontra dans la cour. Il venait de donner à manger à ses ours.

Il ne répondit pas grand'chose aux paroles de Marianne, mais retourna auprès de ses ours qu'il musela et entraîna avec lui sur la route d'Ekeby.

Marianne le suivit à distance. Elle défaillait de fatigue, et en apercevant une lueur rouge au ciel, elle crut mourir de terreur.

Quelle nuit ! Un homme bat sa femme et laisse son enfant mourir devant sa porte. Une femme allait-elle brûler vifs ses ennemis ? Le vieux Commandant comptait-il lâcher les ours sur ses propres gens ?

Surmontant son épuisement, elle devança le Commandant et courut vers Ekeby.

Elle gagna une assez grande avance sur lui et, parvenue dans la cour, elle se fraya un passage à travers la foule. Quand elle se trouva au milieu du cercle, face à face avec la Commandante, elle lança de toutes ses forces :

— Le Commandant ! le Commandant arrive avec ses ours !

Tous les regards de la foule effarée se tournèrent vers la maîtresse.

— Tu es allée le chercher ! dit-elle à Marianne.

— Sauvez-vous ! cria celle-ci de plus en plus agitée. Allez-vous-en pour l'amour de Dieu ! Je ne sais ce que pense faire le Commandant, mais il amène les ours.

Les gens ne bougèrent pas, mais cherchèrent des yeux la Commandante.

— Je vous remercie de m'avoir aidée, mes enfants, fit celle-ci calmement en s'adressant à eux. Tout ce qui s'est passé ici cette nuit a été fait de telle sorte qu'on ne pourra en rendre responsable aucun de vous. Rentrez maintenant chez vous ! Je ne veux voir personne d'entre vous tuer ni être tué. Allez !

La foule ne se dispersa pourtant pas.

La Commandante se tourna vers Marianne.

— Je sais que tu aimes, dit-elle. Tu agis sous l'empire de l'amour. Puisse ne jamais arriver le jour, où, impuissante, tu assisteras à la ruine de ta maison !

— Mes chers enfants, venez, venez maintenant, poursuivit-elle en s'adressant à ses gens. Que Dieu protège Ekeby ! Il faut que j'aille retrouver ma mère. Ah, Marianne, quand tu auras repris ta raison, quand Ekeby sera ruiné et que le pays entier soupirera dans la misère, rappelle-toi ce que tu as fait cette nuit et prends soin du peuple !

Sur ces mots, elle partit, suivie de la foule.

Quand le Commandant arriva sur les lieux, il n'y trouva plus que Marianne et une longue file de chevaux avec voitures et maîtres, longue file pitoyable où les chevaux valaient les voitures, les voitures les propriétaires, tous malmenés par les tribulations de la vie. Marianne

était en train de défaire les nœuds des cordes qui ligotaient les Cavaliers.

Ceux-ci, les lèvres serrées, détournaient les yeux. Elle s'en apercevait. Ils avaient honte, car jamais auparavant pareille avanie ne leur avait été infligée.

— Je n'étais pas en meilleure posture, il y a deux ou trois heures, lorsque je me traînais à genoux devant la porte de Björne, dit Marianne.

Et maintenant, cher lecteur, je ne vous raconterai pas la suite de cette aventure. L'aube commençait à poindre au-dessus des hauteurs à l'est quand, enfin, les vieilles voitures se trouvèrent réinstallées dans le hangar, les chevaux à l'écurie et les Cavaliers dans l'aile des Cavaliers. Le jour apportait la clarté et le calme. Combien plus calmes, en effet, les jours clairs et ensoleillés que les sombres nuits, sous le couvert desquelles les loups chassent et hurlent !

Je vous dirai seulement que lorsque les Cavaliers, remontés chez eux, eurent trouvé dans le dernier bol de punch quelques gouttes à verser dans leurs gobelets, un soudain enthousiasme s'empara d'eux.

— Vive la Commandante !

— À la santé de la Commandante !

Quelle femme merveilleuse ! Qu'auraient-ils demandé de mieux que de la servir, de l'adorer ?

Quel malheur que le diable la possède et que tous ses efforts tendent à envoyer en enfer l'âme des Cavaliers !

# CHAPITRE VIII

# LE GRAND OURS DU PIC DE GURLITA

Dans les forêts ténébreuses demeurent des bêtes impures aux gueules armées de dents féroces ou aux becs pointus. Leurs griffes se crispent du désir de s'enfoncer dans une gorge vivante et leurs yeux luisent, avides de meurtre. Là, demeurent les loups qui sortent la nuit de leurs repaires et qui poursuivent les paysans jusque dans la cour des fermes. Là, demeure le lynx qu'on appelle aussi d'un autre nom, car, du moins dans les bois, il est dangereux de le nommer de son vrai nom. Celui qui en aura parlé le jour, qu'il surveille bien les portes et les lucarnes de la bergerie ! Le lynx escalade les murs droits, car ses griffes sont d'acier ; il pénètre par la plus petite fente et se jette sur les brebis. Suspendu à leur cou, il les saigne et boit leur sang avec avidité. Il ne s'arrête pas tant qu'il y en a une seule qui donne encore signe de vie. Le lendemain matin, le paysan trouve toutes ses brebis mortes, la gorge ouverte. Le lynx n'épargne rien de ce qui se trouve sur son passage. Là, demeure le grand-duc qui hulule à la brune. Si vous l'imitez, il foncera sur vous, en vous battant de ses larges ailes et vous crèvera les yeux, car ce n'est pas un oiseau : c'est l'âme d'un mort. Et là, demeure le plus terrible de tous, l'ours, qui a la force de douze hommes et qui, une fois qu'il a goûté du sang, ne

peut être tué qu'avec une balle d'argent. Cette étrange immunité n'est-elle pas effroyable ? Quelles sont donc les puissances secrètes et redoutables qui logent en lui et le rendent invulnérable au plomb ? Il est naturel que les enfants demeurent éveillés pendant des heures et frissonnent à la pensée de cette bête mauvaise que les puissances du mal protègent. Si on le rencontre dans le bois, haut et large comme un roc, on ne peut se sauver qu'en se jetant par terre et en faisant le mort. Plus d'un enfant s'est trouvé en rêve sous sa patte et a senti sur le visage sa chaude haleine, jusqu'à ce que le monstre se soit éloigné pour creuser une fosse pour enfouir sa proie. Alors doucement, doucement, l'enfant s'est glissé hors de son atteinte, puis s'est sauvé à toutes jambes. Mais songez à ce qui se serait passé, si l'ours ne l'avait pas cru bien mort et lui avait donné un coup de dent ou si, très affamé, il avait voulu le dévorer sur place, ou encore, si s'apercevant à temps de la fuite de l'enfant, il l'avait poursuivi !

La terreur est une sorcière. Tapie dans le crépuscule des forêts, elle compose des sortilèges, elle les verse dans les oreilles des hommes ; elle emplit leurs cœurs de pensées sinistres et de craintes paralysantes ; elle obscurcit le sourire et la beauté de ces contrées. La nature est mauvaise, perfide comme un serpent enroulé. Voici le lac de Löven qui déroule sa nappe d'une limpide et charmante beauté : ne vous y fiez pas. Il guette sa proie, son tribut annuel de noyés. Voici la forêt et l'attrait de sa paix verdoyante : ne vous y fiez pas. La forêt cache des bêtes impures, possédées par de mauvais esprits. Ne vous fiez pas au ruisseau ni à la caresse de son onde. Si vous le

traversez après le coucher du soleil, vous risquez la maladie et la mort. Ne croyez pas au coucou dont l'appel sonne si gai au printemps : à l'automne il se change en épervier aux yeux féroces et aux serres crochues. Ne croyez pas à la mousse, ne croyez pas à la bruyère, ne croyez pas au rocher ! La nature est mauvaise ; les puissances invisibles qui l'habitent haïssent l'homme. Il n'existe pas d'endroit où poser le pied avec sécurité !

La terreur est une sorcière. Est-elle encore assise dans les forêts du Vermland ? Y chante-t-elle encore ses runes diaboliques ? Obscurcit-elle encore le sourire et la beauté de ces contrées ? Y paralyse-t-elle toujours la joie de vivre ? Son pouvoir y fut grand, je le sais, moi qui vous parle. On mit de l'acier dans mon berceau, des braises dans l'eau de mon premier bain ; je le sais, car j'ai senti sa main de fer autour de mon cœur.

Mais ne vous attendez pas cette fois à rien de sinistre. Ce n'est que la vieille histoire de l'Ours de Gurlita. Libre à vous d'y ajouter foi comme à toutes les bonnes histoires de chasse.

*

Le grand ours a sa tanière au flanc du beau pic appelé Gurlita et qui se dresse escarpé, presque inaccessible, sur la rive du Löven supérieur. Les racines d'un pin abattu par le vent, où adhèrent encore la terre et la mousse, forment le toit et la paroi du fond de sa demeure ; des branches et des brindilles la recouvrent, la neige la cimente. Il peut y dormir d'un bon sommeil d'un été à l'autre. Est-ce un poète, un rêveur efféminé, ce roi de la

forêt, ce brigand aux yeux obliques ? Cherche-t-il l'oubli des nuits moroses et des journées grises et incolores de l'hiver et ne veut-il être réveillé que par le clapotement des ruisseaux délivrés et le chant des oiseaux ? Rêve-t-il de clairières qui rougissent d'airelles, de fourmilières que remplissent d'exquises petites bêtes brunes, d'agneaux blancs qui paissent sur les pentes vertes ? Prétend-il, le sybarite, échapper à l'hiver de la vie ?

Dehors la neige tourbillonne et s'insinue avec un froissement de soie entre les pins. Dehors les loups et les renards rôdent, le ventre affamé. L'ours dort. Pourquoi, lui seul, ne sentirait-il pas l'âpre froid et combien la marche est pénible dans la neige molle ? Il s'est fait un lit douillet. Il ressemble à la Belle au Bois dormant. Comme un baiser la réveilla, il veut être réveillé par le printemps : par un rayon de soleil qui filtrera entre les branchages et lui chauffera le museau, ou par quelques gouttelettes de neige fondante qui traverseront son épaisse fourrure. Gare à qui le tirerait de son sommeil avant l'heure !

Mais voici qu'une volée de plombs perce les rameaux et lui pique la peau comme un essaim de moustiques. Il entend des appels, des cris, des coups de fusil. Il secoue l'engourdissement du sommeil et, lourdement, écarte les branches pour voir. Ce n'est pas le printemps et son joyeux tapage autour de sa tanière ; ce n'est pas la tempête qui renverse les sapins et soulève des tourbillons de neige ; ce sont les Cavaliers, les Cavaliers d'Ekeby.

Les Cavaliers et lui sont de vieilles connaissances. Il n'a point oublié la nuit où Fuchs et Beerencreutz

l'attendaient à l'affût dans l'étable d'un paysan de Nygard, qui craignait sa visite. Ils venaient de s'assoupir sur leur bouteille d'eau-de-vie, quand il pénétra par le toit de tourbe. Comme il allait emporter la vache qu'il avait tuée, les deux chasseurs se réveillèrent et se jetèrent sur lui avec leurs fusils et leurs couteaux. Il perdit la vache et un œil, mais garda la vie.

Ah oui, les Cavaliers et lui se connaissent de longue date. Le Roi de la forêt se rappelle une autre rencontre. Son épouse et lui s'étaient retirés pour le sommeil hivernal dans leur forteresse de Gurlita, les enfants royaux dormaient entre eux. Ils furent surpris. Culbutant tout sur son passage, il s'en tira cette fois, mais boiteux pour le restant de ses jours à cause d'une balle reçue dans la cuisse ; et la nuit, quand il revint à sa tanière, la neige y était rougie du sang de sa compagne. Les enfants avaient été emmenés par les hommes pour grandir dans l'esclavage.

Le sol tremble. La neige qui recouvre la tanière se fendille et s'éparpille : il apparaît, le grand ours, le vieil ennemi des Cavaliers. Attention, Fuchs ! Attention, Beerencreutz ! Gösta Berling, attention !

Ah, malheur à tous les poètes, les rêveurs, ces héros d'amour ! Gösta Berling reste là, immobile, le doigt sur la gâchette, pendant que l'ours se dirige droit sur lui, offrant à la balle son large poitrail. Pourquoi ne tire-t-il pas ? À quoi pense-t-il ? Les autres n'arriveront pas à temps. Gösta se croit-il à la parade devant le roi de la forêt ? Il songe à Marianne malade et couchée dans une chambre d'Ekeby. Après cette nuit passée dans la neige, elle aussi

est victime de la malédiction, de la haine et de la méchanceté qui fait se poursuivre et s'entre-tuer bêtes et gens. Et le grand ours, borgne d'un coup de couteau de Beerencreutz, boiteux d'un coup de fusil de Fuchs, farouche, hérissé, solitaire, s'avance toujours vers Gösta, et Gösta le voit tel qu'il est, une pauvre bête traquée dont il ne veut pas prendre la vie, seule chose qui lui reste, puisque les hommes lui ont tout ôté. Il demeure immobile, jusqu'à ce que l'ours se trouve en face de lui. Alors présentant les armes, il s'écarte d'un pas ; le vieux roi de la forêt continue son chemin, comprenant qu'il n'a pas de temps à perdre et s'enfonce dans l'épaisseur des bois, se frayant un passage à travers la neige amoncelée et les branches basses des arbres, dévalant les pentes escarpées. Il s'échappe ainsi et laisse derrière lui Fuchs, qui gronde furieux, et Beerencreutz, qui jure et sacre. Mais Gösta rit. Comment pouvait-on s'attendre à ce que lui, qui est heureux, veuille faire du mal à une seule créature vivante sous le soleil ?

Le grand ours de Gurlita eut donc la vie sauve et, réveillé de son sommeil d'hiver, il le fit sentir aux paysans. Nul ours ne fut jamais plus habile à crever le toit de leurs basses étables et à éviter tous les guet-apens. Là-haut, autour du Löven supérieur, on ne sut que devenir. On envoya message sur message aux Cavaliers, les appelant au secours. Et jour après jour, nuit après nuit, pendant tout le mois de février, les Cavaliers firent la chasse au grand ours sans jamais l'atteindre. Le renard lui avait-il communiqué sa ruse, le loup sa rapidité ?

Était-on à l'affût dans une ferme ? Il en profitait pour visiter la ferme voisine. Le poursuivait-on sur une piste de la forêt : cette nuit-là, il attaquait le paysan attardé qui rentrait par le lac gelé. Il était devenu le plus insolent des voleurs : il grimpait dans les greniers et vidait les pots de miel de la fermière, il tuait le cheval attelé au traîneau du fermier.

Aussi, peu à peu, comprit-on à qui on avait affaire et pourquoi Gösta n'avait pu l'abattre. Ce n'était pas un ours ordinaire. On ne le tuerait que si l'on avait, dans le canon du fusil, une balle d'argent, mêlé de bronze provenant d'une cloche d'église, balle d'argent fondue un jeudi soir à la nouvelle lune dans le clocher, à l'insu du pasteur et du sacristain et de tout le monde. Oui, certes, une telle balle le tuerait, mais comment se la procurer ?

*

À Ekeby, il y avait un homme qui en perdait le boire et le manger, et n'en dormait pas. C'était – on le conçoit – Anders Fuchs, le tueur d'ours. Mais il finit par comprendre, lui aussi, que seule une balle d'argent aurait raison de l'ours de Gurlita.

Le farouche major Anders Fuchs n'était pas un bel homme. Il avait un grand corps lourd, une large figure rouge, des bajoues pendantes et un multiple menton. Raides comme des soies de porc, ses petites moustaches noires se hérissaient au-dessus de ses grosses lèvres, et ses cheveux noirs poussaient en brosse sur sa tête, rudes et drus. Ajoutez que c'était un taciturne et un gros mangeur. Il n'était pas de ceux que les femmes reçoivent à

bras tendus, le visage ensoleillé de clairs sourires. Il ne leur souriait pas non plus. Et s'il attendait impatiemment la nouvelle lune, ce n'était certes pas pour l'associer à des rêves d'amour.

Vint, enfin, un jeudi soir, où le croissant, large à peine de deux doigts, ne resta au-dessus de l'horizon qu'une couple d'heures après le coucher du soleil. Alors sans rien dire à personne, le major Fuchs quitta Ekeby. Fusil au dos, le briquet et le moule à balles dans la carnassière, il s'achemina vers l'église de Bro pour voir ce que la fortune allait faire pour un honnête homme.

L'église est située sur la rive orientale du mince détroit qui relie le Löven supérieur au Löven inférieur. Il fallait donc traverser le pont de Sund pour y arriver. Anders Fuchs avançait, préoccupé, sans accorder un regard au village de Broby, qui escalade la côte et se profile sur le ciel du soir, ni à Gurlita, dont le sommet arrondi baigne dans l'éclat du couchant. Les yeux fixés au sol, il se creusait la tête pour trouver un moyen de s'emparer des clefs de l'église sans être vu.

Mais en arrivant à l'entrée du pont, des cris de désespoir le forcèrent à lever les yeux.

À cette époque, on avait pour organiste à Bro le petit Allemand Faber. C'était un homme chétif, d'aussi peu de poids que de valeur. Et le sacristain Jan Larsson était un brave paysan, capable, mais pauvre, car le pasteur de Broby lui avait escroqué tout son patrimoine de près de cinq cents rixdalers. Le sacristain avait demandé en ma-

riage la sœur de l'organiste, la jolie petite demoiselle Faber, mais l'organiste la lui avait refusée – d'où brouille.

Ce soir-là, le sacristain avait croisé l'organiste sur le pont de Sund, s'était jeté sur lui, l'avait empoigné en pleine poitrine et soulevé à bras tendu par-dessus le parapet, jurant de le jeter dans le Löven s'il ne lui accordait pas la main de la jolie petite demoiselle. Le petit Allemand refusait toujours, criant et gigotant, bien qu'il vît dans l'abîme sous ses pieds le courant d'eau noire entre les blocs de glace.

— Non, non, hurlait-il toujours, non, je ne veux pas.

Il n'est pas dit que le sacristain dans sa colère ne l'aurait pas laissé choir dans l'eau froide, s'il n'avait aperçu le major Fuchs. À cette vue, il eut peur, et déposant son ennemi sur le sol, il détala à toutes jambes. Le petit Faber se jeta au cou du major, mais le major le repoussa en lui affirmant qu'il n'y avait pas de quoi. Le major n'avait pas de tendresse pour les Allemands depuis le temps où il hivernait à Pultusk, sur l'île de Rügen, pendant la guerre de Poméranie : il n'avait jamais été aussi près de mourir de faim.

Le petit Faber voulut courir trouver le commissaire de police Scharling pour accuser le sacristain de tentative de meurtre, mais le major calma son ardeur en l'avertissant que ce serait peine inutile, attendu qu'en Suède cela ne coûtait rien de tuer un Allemand.

Le petit Faber n'insista pas, mais il invita le major à venir chez lui manger de la saucisse et boire de la bière de Brunswick.

Le major accepta, car il se disait que l'organiste ne pouvait manquer d'avoir chez lui une clef de l'église ; aussi montèrent-ils ensemble la côte au sommet de laquelle se dressait l'église de Bro, avec, à ses pieds, le presbytère, la maison du sacristain et celle de l'organiste.

— Excusez-nous, dit le petit Faber en ouvrant sa porte. Ce n'est pas très en ordre aujourd'hui, car nous avons eu de la besogne, ma sœur et moi : nous avons abattu un coq.

— Ah bigre ! fit le major.

La jolie petite demoiselle Faber entra, apportant la bière dans de grandes chopes de grès. Chacun sait que le major ne faisait point les yeux doux aux femmes, mais il était impossible, même pour lui, de ne pas regarder avec plaisir la petite demoiselle Faber si accorte, si modeste, si proprette dans son bonnet plissé. Des cheveux blonds lissés et bien tirés encadraient son front ; sa robe, tissée à la maison, était si coquette, si fraîche ; ses petites mains s'affairaient, toutes mignonnes ; son joli visage était si rose, si rond, que le major dut s'avouer que si, vingt-cinq ans plus tôt, il avait vu une petite femme pareille, il se serait peut-être laissé entraîner au mariage.

Toute mignonne et fraîche qu'elle est, ses yeux n'en sont pas moins rouges et humides de larmes versées. Le major n'en est que plus attendri.

Pendant que les deux hommes mangent et boivent, elle va et vient. Puis elle s'approche de son frère, fait une révérence et dit :

— Comment mon frère désire-t-il qu'on place les vaches sous le hangar ?

— Douze à gauche et onze à droite. Comme cela elles ne se battront pas.

— Fichtre ! s'écria le major. Vous avez donc tant de vaches que ça ?

Or, l'organiste n'en avait que deux, mais en appelant l'une Douze, l'autre Onze, cela faisait bien dans la conversation.

Le major apprend que Faber fait rebâtir son étable et que les vaches, en attendant, passent les journées dehors et les nuits sous le hangar à bois.

La petite demoiselle Faber continue à circuler de la cuisine à la chambre. Une seconde fois elle s'approche de son frère, fait la révérence et dit que le charpentier demande de quelle hauteur il doit faire l'étable.

— Qu'il prenne ses mesures sur les vaches, répond Faber.

« Voilà qui est bien dit », pense le major.

On cause, et tout à coup le major demande à l'organiste pourquoi les yeux de sa sœur sont si rouges. Il apprend qu'elle pleure parce que son frère ne veut pas qu'elle épouse le pauvre sacristain, endetté et déshérité du sort.

Cette réponse plonge le major Fuchs dans de profondes réflexions, et presque sans le savoir, il mange

saucisse sur saucisse et vide chope sur chope. Le petit Faber est épouvanté de cet appétit et de cette soif. Mais plus le major dévore, plus il boit, plus son cerveau s'éclaircit, plus ses idées se précisent, plus il se sent déterminé à faire quelque chose pour la jolie petite demoiselle.

Cependant ses yeux n'ont pas quitté la grande clef au panneton dentelé, accrochée à un clou près de la porte, et le petit Faber, qui a essayé de lui rendre raison devant les chopes, ne s'est pas plus tôt laissé aller contre la table en ronflant que le major s'empare de la clef, coiffe son bonnet et se sauve.

Une minute plus tard, il grimpe à tâtons les escaliers de la tour, faiblement éclairé par sa lanterne de corne, et se trouve enfin sous les gueules béantes des cloches. Avec sa lime, il gratte la grosse cloche, obtient un peu de bronze et s'apprête à tirer de sa carnassière le moule à balles et le petit fourneau, lorsqu'il s'aperçoit soudain que l'essentiel lui manque : il a oublié d'apporter l'argent. Et pour que la balle ait toute sa vertu, il faut qu'elle soit fondue dans le clocher. Tout avait marché à souhait, toutes les conditions se trouvaient réunies : le jeudi soir, la nouvelle lune, sa présence insoupçonnée, et voilà qu'il ne peut rien faire. Il lâche dans le silence de la nuit un juron qui fait vibrer les cloches.

À ce moment, un faible bruit d'en bas lui parvient : on marche dans l'église, puis, à pas lourds mais assourdis, dans l'escalier. Le major, qui avait juré à faire trembler les cloches, tremble à son tour. Qui donc vient ainsi l'aider à fondre sa balle ? Les pas se rapprochent ; celui

qui vient montera jusqu'au clocher, c'est certain. Le major se glisse derrière les poutres et les planches du beffroi et souffle sa lanterne. Ce n'est pas, croyez-le bien, qu'il ait peur, mais si quelqu'un l'aperçoit là, tout est perdu. À peine est-il caché dans son recoin, qu'une tête apparaît au ras du sol.

Le major reconnaît le nouveau venu : c'est le pasteur de Broby. Ce vieil avare enragé a l'habitude de cacher son argent aux endroits les plus invraisemblables. Il soulève une planche, glisse là-dessous ce qu'il apportait, puis s'en va sans soupçonner la présence d'un indiscret.

Le major n'est pas long à soulever la planche à son tour. Que d'argent, Seigneur ! Des liasses de billets et des sacs de pièces blanches. Le major en prélève ce qu'il lui faut pour faire sa balle, rien de plus. Puis il remet tout en place.

Lorsqu'il se retrouve dehors, il a sa balle d'argent dans le canon de son fusil. Il marche doucement, se demandant quelles surprises la fortune lui réserve encore. Il se passe d'étranges choses dans la nuit du jeudi, tout le monde le sait.

Le major pousse d'abord une pointe vers la maison de l'organiste : ce coquin d'ours pourrait bien savoir que les vaches de Faber passent la nuit sous le hangar, autant dire à la belle étoile. Et, au fait, ne voit-il pas là-bas quelque chose de grand et de sombre qui s'achemine à travers champs vers le hangar. C'est l'ours ! Instinctivement, il le couche en joue, il va tirer mais se ravise. Les yeux éplorés de la petite demoiselle Faber lui reviennent

en mémoire. Quelle merveilleuse occasion de leur venir en aide, à elle et à son sacristain ! Mais quel sacrifice aussi que de renoncer à tuer lui-même le grand ours de Gurlita ! Plus tard il avoua que rien au monde ne lui avait jamais coûté autant, mais puisque la petite demoiselle Faber était si jolie, si brave, si mignonne, il dut s'y résoudre.

D'un bond il fut chez le sacristain, le secoua, l'entraîna dehors à moitié nu, à moitié endormi, et lui ordonna de tirer sur l'ours qui rôdait autour du hangar des Faber.

— Si tu abats cet ours-là, Faber ne pourra te refuser sa sœur, lui dit-il, car tu seras du coup un homme hautement considéré. Ce n'est pas un ours ordinaire, je connais des chasseurs, et non des moindres, qui tireraient gloire de l'avoir tué.

Tout en parlant, il lui a mis dans les mains son propre fusil, chargé de la balle d'argent et de bronze bénit, fondue un jeudi soir, à la nouvelle lune, dans le clocher, et il ne peut empêcher un amer regret de lui serrer le cœur. Un autre que lui va abattre l'ours de Gurlita.

Le sacristain, mal réveillé, ahuri, épaule et vise – Dieu me le pardonne ! – comme s'il en voulait à la vie de la Grande Ourse, qui, là-haut dans le ciel serein, chemine autour de l'étoile polaire. Le coup part avec une détonation qui s'entend jusqu'au sommet de Gurlita. Et l'ours tombe, frappé au cœur. Il ne saurait en être autrement, quand on a une balle d'argent.

Des gens accourent de toutes les maisons avoisinantes, car jamais coup de fusil ne réveilla plus d'échos endormis, et le sacristain recueille une ample moisson d'éloges : cet ours avait été un véritable fléau.

Le petit Faber arrive aussi, mais, ô cruelle déception ! devant cet homme couvert de gloire et qui en outre lui a sauvé ses vaches, il ne se montre ni ému ni même reconnaissant. Il ne lui ouvre pas les bras pour le serrer sur sa poitrine et l'appeler beau-frère et héros.

Le major fronce les sourcils et frappe du pied. Il voudrait expliquer, faire comprendre enfin à ce petit homme mesquin et cupide ce que c'est que d'avoir tué cet ours, le grand ours de Gurlita, mais la colère le fait bégayer et l'empêche d'articuler un seul mot compréhensible. Sa fureur s'accroît à mesure que lui apparaît l'inutilité de son sacrifice. Il ne peut admettre cependant que celui qui a accompli pareille action d'éclat ne soit pas digne de la plus noble des fiancées.

Cependant le sacristain et quelques autres jeunes gens s'apprêtent à écorcher l'ours. Pendant qu'ils s'en vont repasser leurs couteaux sur la meule du sacristain, le major Fuchs reste seul près de l'ours.

Soudain une idée lui vient. Il se dirige encore une fois vers l'église, enfonce à nouveau la clef dans la serrure, se met en devoir de grimper les escaliers étroits et les échelles, réveille les pigeons endormis et se retrouve enfin dans le réduit sous les cloches.

Lorsque, plus tard, sous la surveillance du major, on dépouilla la bête, la stupéfaction fut grande de trouver

entre ses mâchoires une liasse de billets de banque, très exactement cinq cents rixdalers. Impossible d'expliquer comment ils se trouvaient là, mais du moment que le sacristain avait tué la bête, l'argent était à lui, c'était évident. Dès cet instant, le petit organiste Faber se rendit compte du magnifique exploit du sacristain et se déclara très honoré de l'avoir pour beau-frère.

Le vendredi soir, le major Anders Fuchs reprit le chemin d'Ekeby, après avoir assisté à un festin de chasse chez le sacristain et à un banquet de fiançailles chez l'organiste. Il s'en retournait le cœur gros et n'éprouvait aucune joie à l'idée que son vieil ennemi était tombé, aucun plaisir à emporter sa peau, que le sacristain avait tenu à lui offrir. Ne croyez pas cependant qu'il se désolait à l'idée que la jolie petite demoiselle Faber appartiendrait à un autre ! Non, ce qui le tourmentait, c'est de n'avoir pas eu le plaisir de tuer lui-même, avec sa balle d'argent, le vieux roi borgne de la forêt.

Il trouva, en entrant dans l'aile du manoir, les Cavaliers assis autour du feu. Sans un mot, il jeta la peau à leurs pieds. Il ne fit de confidences à personne, et ce ne fut que longtemps après qu'on parvint à lui arracher le récit de son aventure. Il ne dévoila pas non plus la cachette du pasteur de Broby, et celui-ci ne s'aperçut jamais du vol.

Les Cavaliers examinèrent la peau.

— C'est une belle fourrure, dit Beerencreutz. Je voudrais bien savoir ce qui a tiré ce vieux compère de son sommeil hivernal, ou l'aurais-tu atteint dans sa tanière ?

— Il a été tué à Bro.

— C'est une belle bête, dit Gösta, mais pas aussi grand que l'ours de Gurlita.

— S'il avait été borgne, dit Kevenhüller, j'aurais presque cru que tu avais tué le vieux coquin lui-même, mais celui-ci n'a pas trace de plaie ni de pus autour des yeux. Ce n'est donc pas lui.

Fuchs lâcha un juron contre sa propre inadvertance, puis son visage s'illumina de joie au point d'en devenir presque beau. Le grand ours de Gurlita n'était pas tombé sous la balle d'un autre !

— Seigneur Dieu, que vous êtes bon ! murmura-t-il en joignant les mains.

# CHAPITRE IX

# LA VENTE À BJÖRNE

Souvent, nous autres enfants, nous nous ébahissions à ces récits des vieilles femmes.

— Y avait-il donc un bal chaque jour tant que dura votre rayonnante jeunesse ? demandions-nous. La vie n'était-elle donc qu'une seule et longue aventure ? Les jeunes filles étaient-elles toutes belles et aimables de votre temps, et à la fin de chaque banquet, Gösta Berling en enlevait-il une ?

Alors les vieilles femmes secouaient leur tête vénérable et se mettaient à parler de toutes les nombreuses occupations domestiques de ces temps-là, du ronron incessant des rouets, du claquement des métiers à tisser, du battement des fléaux sur les aires, du bruit sourd des haches dans la forêt. Mais elles ne tardaient guère à s'engager sur l'ancienne piste. Et les traîneaux s'avançaient devant les perrons ; les chevaux emportaient à travers les sombres forêts l'insouciante jeunesse ; la danse tourbillonnait ; les cordes des violons résonnaient. Avec un bruit de tonnerre, les aventures menaient leur sarabande effrénée autour du long lac de Löven. Le fracas s'en répercutait au loin. La forêt vacillait et

s'abattait ; tous les esprits destructeurs s'étaient déchaînés : ce n'étaient que flamboiements d'incendies, débordement des eaux, incursions dans la plaine des bêtes féroces affamées. Sous les sabots des chevaux à huit pattes, les tranquilles bonheurs étaient foulés, piétinés, anéantis. Partout où passait cette chasse furieuse et folle, les mœurs des hommes s'allumaient de flammes sauvages, et pâles de terreur, les femmes fuyaient.

Silencieux, terrifiés, mais ravis, nous, les jeunes, nous les écoutions : « Quels hommes ! songions-nous. Nous ne verrons jamais leurs pareils. »

— Mais ces gens d'autrefois, ne réfléchissaient-ils donc jamais à ce qu'ils faisaient ? demandions-nous.

— Bien sûr qu'ils pensaient, répondaient les vieilles gens.

— Mais pas comme nous pensons, insistions-nous.

Et les vieilles gens ne comprenaient pas ce que nous voulions dire.

Nous songions, nous, à cet étrange esprit d'observation et d'analyse de soi-même qui s'est glissé en nous, cet esprit aux yeux de glace et aux longs doigts crochus, qui s'est installé dans le recoin le plus secret de notre âme, à l'origine même de nos actes, et qui déchiquète notre être comme les vieilles femmes découpent et effilochent des chiffons de laine et de soie. Brin par brin, les longs doigts secs ont fait leur œuvre ; nos meilleures impulsions, nos pensées les plus spontanées, nos paroles, nos actes, tout est examiné, trié, épluché sous les yeux

froids, et la bouche édentée ricane et murmure : « Voyez, ce ne sont que des loques, des loques. »

Il y avait cependant une personne chez qui cet étrange spectateur s'était installé aux sources de l'âme, considérant avec la même ironie le mal et le bien, comparant tout, ne jugeant rien, examinant, analysant, morcelant, paralysant les mouvements du cœur et la force de la pensée sous son sourire railleur. La belle Marianne se sentait toujours regardée par ces yeux de glace. Elle ne souffrait pas, ne se réjouissait pas, n'aimait pas, ne vivait pas : elle jouait devant cet hôte narquois le rôle de la belle Marianne Sinclaire. Il y avait en elle deux êtres distincts. L'un, pâle, indifférent, moqueur, regardait agir l'autre et jamais cet étrange personnage qui détruisait son moi véritable ne manifesta pour lui aucune sympathie. Mais où était-il, ce pâle gardien de ses pensées, le soir où elle s'était senti le cœur gonflé par la plénitude de la vie ? Où était-il, quand elle, la prudente et raisonnable Marianne, avait embrassé Gösta Berling au vu et au su de centaines de gens, et quand, de colère, elle s'était jetée dans la neige pour y chercher la mort ? Alors les yeux de glace s'étaient fermés, le sourire ironique s'était effacé, la passion l'avait entraînée dans la ronde folle des aventures. Elle n'était plus partagée alors. Oui, cette nuit, quand avec une peine indicible, Marianne était parvenue à enlacer de ses bras engourdis le cou de Gösta Berling, l'être moqueur avait dû, comme le vieux Beerencreutz, détourner les yeux et contempler les étoiles. Sa puissance était morte durant cette belle nuit. Il ne troublait plus Marianne, qui composait des hymnes à l'amour. Il ne la troubla pas non plus lorsqu'elle courut à Sjö chercher le

Commandant, ni lorsqu'elle vit les lueurs rouges éclairer la forêt.

Pendant tout le mois de février, la jeune fille resta alitée, malade à Ekeby. En allant à Sjö chercher le Commandant, elle avait sans doute contracté la variole qui y sévissait. La mort l'avait effleurée de près, mais vers la fin du mois, elle fut hors de danger. Elle était bien faible encore et complètement défigurée : jamais plus on ne l'appellerait la belle Marianne. Mais ces ravages de la maladie n'étaient encore connus que de Marianne et de sa vieille garde-malade. Les Cavaliers les ignoraient. La chambre des malades, atteints de la variole, n'étaient pas ouvertes à un chacun.

Mais quand l'observation de soi-même est-elle plus perçante que pendant les longues heures de la convalescence ? Marianne s'examinait, et cette subite et brusque floraison de sentiments spontanés et irréfléchis se fanait rapidement. Oui, ils étaient venus, les grands oiseaux des tempêtes qu'elle avait appelés de ses vœux ; sous le battement de leurs ailes bruissantes et l'étreinte de leurs serres, les yeux moqueurs s'étaient fermés, le sourire moqueur effacé. Mais ils étaient repartis, suivant des chemins qu'aucun calcul ne peut prévoir, et l'esprit d'analyse avait reconquis sa place. Marianne recommença de jouer sa vie : elle jouait la convalescente, jouait la malheureuse, la vindicative, jouait l'amoureuse. Elle avait atteint le point culminant de l'amour et de la haine en une seule nuit : maintenant, de nouveau, toutes les grandes forces de la vie s'étaient assoupies en elle. Elle ne savait même plus si elle aimait Gösta Berling. Elle

avait hâte de le revoir pour éprouver s'il avait encore le pouvoir de l'arracher à elle-même.

Pendant qu'elle était alitée, elle n'avait eu qu'une idée nette : veiller à ce que sa maladie demeurât ignorée. Elle ne désirait pas voir ses parents, ne désirait aucune réconciliation avec son père, et elle savait qu'il aurait des remords, s'il apprenait son état. Aussi fit-elle courir le bruit qu'un mal d'yeux dont elle avait déjà souffert, la forçait à rester derrière les stores baissés. Elle ordonna à sa garde de cacher la gravité de son état, défendit aux Cavaliers de faire venir le médecin de Karlstad. Certes, elle était atteinte de la variole, mais sous une forme bénigne : la pharmacie de famille d'Ekeby renfermait tous les remèdes nécessaires.

Elle ne pensa pas un instant à la mort. Elle attendait seulement le jour de son complet rétablissement pour faire publier les bans de son mariage avec Gösta.

Enfin, la fièvre et la maladie furent vaincues. Marianne, redevenue froide et raisonnable, avait l'impression d'être la seule personne sensée dans un monde de fous. Elle ne ressentait plus ni amour ni haine. Elle comprenait son père, elle les comprenait tous. Celui qui comprend ne hait pas.

Elle avait appris que son père comptait mettre aux enchères le domaine de Björne et gaspiller ses biens pour que sa fille n'eût rien à hériter de lui. Il se vantait, disait-on, de rendre la destruction aussi complète que possible : il vendrait d'abord les meubles et les ustensiles de ménage, puis le bétail et les instruments agricoles, enfin le

domaine ; il verserait l'argent dans un sac et le jetterait au fond du Löven. La dévastation et la ruine, voilà quel serait l'héritage de sa fille. Marianne l'approuvait avec un sourire : c'était bien dans le caractère de son père d'agir ainsi, alors comment lui en vouloir ? Mais elle ne se reconnaissait plus d'avoir chanté ce grand hymne à l'amour, d'avoir rêvé d'une chaumière et d'un cœur comme tant d'autres. En avait-elle vraiment rêvé ? Elle soupirait après le naturel, cette perpétuelle comédie lui était à charge. Pourquoi n'était-elle plus capable de rien éprouver avec force ? À peine si elle pleurait sa beauté, mais elle tremblait à la pensée de la compassion d'autrui. Ah, s'oublier soi-même, rien qu'un instant ! Un mouvement, une parole, un acte qui ne fussent pas calculés !

Un jour qu'on avait aéré et purifié la chambre et qu'elle était étendue sur une chaise longue, elle fit appeler Gösta Berling. On lui répondit qu'il était parti pour la vente de Björne.

À Björne, il y avait en effet grande vente. Comme c'était une vieille maison riche, les gens étaient accourus de loin, et il y avait foule.

Le grand Melchior Sinclaire avait fait traîner et entasser dans le grand salon tout le mobilier de la maison. Les mille objets qui le composaient s'empilaient jusqu'au plafond. Il avait lui-même parcouru chaque pièce, raflant tout, pareil à l'ange de la destruction du jugement dernier. Seuls, les objets de la cuisine : les noires marmites, les tabourets, les gobelets d'étain, les cuivres, avaient échappé à sa colère, car chez eux rien ne rappelait Marianne.

Dans la chambre de sa fille, tout fut dévasté : il faisait main basse sur sa maison de poupée, restée dans un coin, sur sa bibliothèque, sur la petite chaise qu'il lui avait donnée quand elle était petite, sur ses robes, ses bijoux, ses bibelots, son canapé, son lit. Rien ne fut épargné. Il allait de chambre en chambre. Il arrachait les tentures, et on le vit plier sous le poids des canapés et des dessus de marbre qu'il portait dans la salle des ventes. Il avait ouvert tout grand les bahuts et les armoires : il en tirait la splendide argenterie de famille : qu'elle allât au diable, Marianne y avait touché ! Il emportait par brassées le linge damassé, blanc comme neige, et les nappes de toile fine, brodées de jours larges comme la main, honnête travail exécuté à la maison, fruit d'un long et patient labeur. Marianne n'était pas digne de les posséder. Chargé de piles de porcelaines, il traversait comme un ouragan l'enfilade des pièces. Les assiettes se cassaient par douzaines. Peu lui importait ; il n'hésitait pas à faire main basse sur les tasses fragiles aux armes de la famille. Y boira qui voudra ! Il fit rouler du grenier des montagnes de literie, édredons et oreillers si moelleux qu'on y plongeait comme dans une vague : Marianne y avait dormi.

Il jetait des regards courroucés sur les vieux meubles familiers : y avait-il une chaise sur laquelle elle ne se fût assise, un canapé où elle n'eût pas reposé, un tableau qu'elle n'eût pas regardé, un lustre qui ne l'eût pas éclairée, un miroir qui n'eût pas reflété son image ? Sombre, il menaçait du poing le monde des souvenirs. Il aurait voulu les briser à coups de hache.

Mais les vendre à l'encan lui paraissait une vengeance bien autrement cruelle. Qu'ils passent donc à des mains étrangères, tous ces objets familiers ! Qu'ils soient salis dans les cabanes de journaliers, qu'ils tombent en poussière sous des yeux indifférents !

Ne les connaissait-il pas pour les avoir vus souvent dans les fermes, ces meubles achetés aux enchères, déshonorés comme la belle Marianne, ces meubles aux capitonnages crevés et aux dorures ternies, aux pieds cassés ou boiteux, aux dessus de marbre écornés et maculés ? Que ces exilés soupirent après leurs anciennes demeures ! Qu'ils soient dispersés aux quatre vents du ciel, pour que nul ne les retrouve, ne les rassemble jamais.

Et la vente commença.

En travers de la salle, Melchior avait fait installer un long comptoir. Derrière ce comptoir, le commissaire priseur, debout, criait les objets, pendant que deux greffiers assis enregistraient les enchères. Melchior Sinclaire s'y tenait également, une barrique d'eau-de-vie à ses pieds. Dans l'autre moitié de la salle, dans le vestibule et la cour, les acheteurs se pressaient. On riait, on plaisantait, on se passait les objets de main en main. Les enchères se suivaient de près, l'animation était extraordinaire. Près de sa barrique, tous ses biens entassés derrière lui en un désordre indescriptible, Melchior Sinclaire était assis à moitié ivre, à moitié fou. Ses cheveux se dressaient en touffes raides au-dessus de son visage rouge et congestionné ; ses yeux, injectés de sang, roulaient, farouches, dans leurs orbites. Il criait et riait et à chaque surenchère, il offrait à l'acheteur une régalade d'eau-de-vie.

Derrière la foule, Gösta Berling le regarda un instant, se demandant où pouvait bien être sa femme, puis le cœur serré, comme poussé malgré lui par la fatalité, il se mit à la recherche de Madame Gustava Sinclaire.

Il dut passer par bien des portes avant de la trouver. Le maître de forge avait peu de patience et aucun goût pour les lamentations et les gémissements des femmes. Il s'était lassé de voir couler les larmes de la sienne sur l'éparpillement des chers trésors de son foyer. Furieux de la voir pleurer sur du linge et de la literie, alors que son plus précieux bien, sa fille, était perdue, il l'avait pourchassée, les poings levés, de pièce en pièce, jusqu'à la cuisine, puis jusqu'au garde-manger. Ne pouvant aller plus loin, elle s'y était tapie derrière l'escabeau, se recroquevillant dans la crainte des coups. Il l'y avait laissée, mais il avait fermé la porte sur elle et emporté la clef. Ainsi, elle ne le dérangerait pas pendant la vente, d'autre part elle ne mourrait pas de faim.

Elle était encore prisonnière dans son propre garde-manger, lorsque Gösta Berling traversa le couloir qui séparait la cuisine de la salle à manger. Il aperçut le visage de Madame Gustava, qui s'aplatissait contre une petite fenêtre tout en haut du mur. Grimpée sur l'escabeau, elle y guettait l'arrivée d'un sauveur.

— Que faites-vous donc là ? s'écria Gösta.

— Il m'a enfermée.

— Le maître de forge ?

— Oui, j'ai bien cru qu'il allait me tuer. Mais écoute bien, Gösta ! Va chercher la clef de la salle à manger, entre dans la cuisine et ouvre-moi ! La clef de la salle à manger sert aussi pour cette porte.

Gösta obéit et quelques instants après, la petite femme éplorée était à côté de lui dans la cuisine déserte.

— Mais vous auriez dû appeler les bonnes et vous faire ouvrir, dit Gösta.

— Crois-tu que je veuille leur apprendre ce secret ? Alors je ne pourrais plus être tranquille pour mes provisions… D'ailleurs je me suis mise à ranger les planches d'en haut. Elles en avaient vraiment besoin. Je ne comprends pas comment j'ai pu laisser s'y entasser tant d'affaires. Tu n'imagines pas la saleté !

Elle s'arrêta et essuya une larme au coin de l'œil.

— C'est que vous avez toujours de la besogne plein les bras, dit-il d'un ton conciliant.

— Tu peux le dire. Si je ne surveille pas tout dans la maison, ni rouet ni métier à tisser ne marchent et si… mais je ne sais ce que je dis, reprit-elle. Je perds la tête. Je n'aurai probablement plus besoin de rien ranger ici. Il est en train de jeter par la fenêtre tout ce que nous possédons.

— C'est une misère, dit Gösta.

— Tu sais, le grand miroir du salon ? Il était remarquable, car la glace était d'une seule pièce et la dorure

tout à fait intacte. Il me venait de la succession de ma mère. Il le vend.

— Il est fou.

— Oui, il est fou. Il ne finira que lorsque nous serons obligés de mendier sur la route comme la Commandante.

— Cela n'ira pas jusque-là, je pense.

— Mais si, Gösta. La Commandante, en quittant Ekeby, nous avait prédit des malheurs. Les voilà ! Elle n'aurait jamais permis pareille chose : vendre Björne ! Songe donc, il vend sa propre porcelaine, les tasses de sa famille. La Commandante l'en aurait empêché !

— Mais quelle idée a-t-il ?

— C'est parce que Marianne n'est pas revenue. Il l'a attendue, attendue. Il arpentait l'allée, qui conduit à la maison, du matin au soir, l'attendant toujours. Il devenait fou de cette attente vaine. Mais moi, je n'osais rien dire.

— Marianne croit qu'il s'est fâché contre elle.

— Mais non, elle ne le croit pas. Elle sait bien que non. Elle le connaît, mais elle est fière, elle ne veut pas faire le premier pas. Ils sont fiers et durs tous les deux, et c'est sur moi que tout retombe.

— Vous savez que Marianne et moi allons nous marier ?

— Mon pauvre Gösta, n'en crois rien. Elle ne dit cela que pour le braver. Mais elle a été trop gâtée pour devenir la femme d'un homme pauvre, et elle a trop d'orgueil

aussi. Retourne donc à Ekeby et dis lui que si elle ne revient pas, c'en est fait de son héritage. Il vend tout, et pour rien, j'en suis sûre.

Gösta eut un mouvement de colère. Assise sur le rebord de la grande table de la cuisine, elle semblait n'avoir de cœur que pour ses glaces et ses porcelaines.

— Vous n'avez donc pas de honte ! s'écria-t-il. Vous jetez votre fille à la porte, dans la neige, et vous trouvez mauvais qu'elle ne revienne pas. Et vous l'estimez assez vile pour croire qu'elle abandonnera celui qu'elle aime par crainte de voir gaspiller son héritage ?

— Ne te fâche pas, mon bon Gösta, ne te fâche pas, toi aussi ! Je ne sais ce que je dis. J'ai bien essayé d'ouvrir à Marianne cette fameuse nuit, mais il m'a arrachée de la porte. On prétend toujours que je ne comprends rien. Je ne demanderais pas mieux que de te voir épouser Marianne, si je croyais que tu pouvais la rendre heureuse. Ce n'est pas facile de rendre une femme heureuse, Gösta.

Gösta la regarda : comment avait-il pu s'emporter contre une pauvre créature comme elle, toujours terrifiée, toujours harcelée, mais pleine de cœur.

— Vous ne me demandez pas comment va Marianne, reprit-il avec douceur.

Elle fondit en larmes.

— Tu ne te fâcheras pas alors si je te le demande, dit-elle. Je n'ai désiré que cela depuis que je te vois.

Songe donc, tout ce que je sais d'elle, c'est qu'elle vit. Elle ne m'a pas envoyé un mot, pas même lorsque je lui ai fait parvenir des vêtements. Je croyais donc qu'elle ne voulait pas que tu me parles d'elle.

Gösta n'y tint plus. Les larmes de cette vieille femme le bouleversaient plus que toutes les épreuves que Dieu ne cessait de lui envoyer pour le forcer de comprendre enfin ses voies. Il avoua la vérité.

— Marianne a été très malade, dit-il. Elle a eu la petite vérole. Aujourd'hui seulement, elle va quitter son lit. Je ne l'ai pas revue depuis cette nuit terrible.

D'un bond la petite Madame Gustava fut par terre, et avant que Gösta eût le temps d'achever sa phrase, elle était partie.

Les gens de la vente la virent arriver en coup de vent et chuchoter avec animation quelque chose à l'oreille de son mari. On vit aussi le visage du maître de forge s'empourprer plus encore, et sa main, crispée sur le robinet de la barrique, l'ouvrit d'un mouvement si brusque que l'eau-de-vie se répandit sur le parquet. Il parut à tous que Madame Gustava apportait des nouvelles capables d'arrêter la vente et le marteau du commissaire priseur resta en l'air, et les plumes des greffiers suspendirent leurs griffonnages, et les enchères s'arrêtèrent. Devant le silence soudain, Melchior Sinclaire se ressaisit.

— Eh bien, cria-t-il, ça ne marche donc plus ?

La vente reprit. Madame Gustava revint en pleurant trouver Gösta, qui n'avait pas quitté la cuisine.

— Cela n'a servi à rien, dit-elle. Je pensais qu'il allait en finir avec cette folie dès qu'il apprendrait la maladie de Marianne, mais je me suis trompée. Peut-être aurait-il aimé le faire, mais la fausse honte le retient.

Gösta haussa les épaules et lui dit au revoir sans ajouter un mot de plus.

Dans le vestibule, il se croisa avec Sintram.

— Voilà une histoire des plus réussies ! s'écria celui-ci en se frottant les mains. Tu peux te vanter d'en faire de belles, Gösta !

— Ce sera encore plus réussi tout à l'heure, répondit Gösta. Le pasteur de Broby vient d'arriver avec son traîneau plein d'argent. On dit qu'il veut acheter tout Björne en un seul lot et payer comptant. Je voudrais voir le maître de forge quand il l'apprendra.

Sintram rentra la tête entre les épaules, secoué d'un rire intérieur, puis il se hâta vers la salle de ventes et se fraya un chemin jusqu'à Melchior Sinclaire.

— Viens-tu boire un coup, Sintram, lui lança le maître de forge en guise de bonjour, mais le diable m'emporte si je te donne à boire avant que tu aies fait une offre !

Sintram s'approcha de lui et lui glissa à l'oreille :

— Tu as de la chance comme toujours, frère Melchior ! Voilà, paraît-il, qu'il t'arrive un acheteur – un acheteur de conséquence – le traîneau chargé de beaux écus sonnants et trébuchants. Il compte acheter Björne,

meubles et immeubles. D'ailleurs il s'est entendu avec une foule de gens qui achètent pour lui, car il ne tient pas à se montrer encore.

— Tu peux bien me dire son nom, et pour ta peine je t'offre un petit verre.

Sintram accepta le verre, puis il fit deux pas en arrière avant de répondre :

— Il paraît que c'est le pasteur de Broby, frère Melchior.

Melchior Sinclaire ne comptait pas le pasteur de Broby parmi ses amis. Il y avait entre eux une inimitié de longue date. On racontait que, plus d'une nuit, le maître de forge avait guetté son ennemi au coin d'un bois et avait administré une bonne raclée à ce vieil usurier, hypocrite et avare.

Sintram avait eu beau mettre de l'espace entre lui et le redoutable maître de forge : il n'échappa pas entièrement aux éclats de sa fureur. Un verre vint le frapper entre les deux yeux, et la barrique d'eau-de-vie lui roula sur les pieds. Mais la scène qui suivit fut de nature à réjouir son âme pour longtemps.

— Le pasteur de Broby veut acheter mon domaine ? hurla le maître de forge, et vous, tas de canailles, vous achetez mes meubles pour le pasteur de Broby ! Vous n'avez pas de honte, coquins, marauds, que le diable vous emporte !

Il avait attrapé un chandelier et un encrier qu'il lança dans la foule. Toute l'amertume de son pauvre cœur endolori se déversa avec une fureur sauvage. Rugissant comme une bête féroce, trépignant, brandissant le poing, il jeta contre les acheteurs tout ce qui se trouva sous sa main. Les verres et les bouteilles volèrent à travers la pièce. Il était fou de colère.

— C'en est fini de la vente ! hurla-t-il. Fini, fini, vous entendez. Sortez d'ici, jamais le pasteur de Broby n'aura Björne ! Sortez, vous dis-je, sortez ou il vous en cuira de miser pour le pasteur de Broby !

Il se rua sur le commissaire priseur et les greffiers qui se sauvèrent éperdus, renversant le comptoir dans leur précipitation. Ce fut une panique indescriptible. Deux cents personnes se bousculèrent dans la salle, s'écrasèrent à la porte, fuyant devant un seul homme.

— Hors d'ici ! hurlait-il toujours. Hors d'ici !

Il s'était armé d'une chaise qu'il brandissait comme une massue.

Il les poursuivit jusque dans le vestibule. Puis quand le dernier eut franchi le seuil de la maison, il regagna le salon et en verrouilla la porte. D'une pile de literie, il tira un matelas et un coussin, s'y laissa tomber et s'endormit au milieu de la dévastation pour ne se réveiller que le lendemain matin.

*

Rentré à Ekeby, Gösta apprit que Marianne l'avait demandé. Il en fut d'autant plus heureux que, pendant tout le trajet, il avait cherché le moyen de l'entretenir de ce qui se passait à Björne.

En pénétrant dans la pièce demi-obscure, il dut s'arrêter un moment sur le seuil, cherchant des yeux la jeune fille.

— N'approche pas Gösta, dit la voix de Marianne. Il se pourrait qu'il y ait encore du danger à venir trop près de moi.

Mais Gösta qui avait monté l'escalier en quelques bonds, tremblant de joie à l'idée de la retrouver, ne songeait guère à la contagion. Il avait soif de la revoir, car elle était belle, sa bien-aimée… Où trouver plus douce chevelure, front plus lumineux, traits plus harmonieux ? Il avait rêvé de ces sourcils au dessin aussi net que celui des nervures délicates sur les pétales d'un lis, et dont l'arc noir, sous les cheveux blonds, avait une grâce ensorcelante, de ces lèvres qui imitaient l'ourlet de la vague, de l'ovale gracieux de la joue et de la ligne si ferme du menton. Il avait rêvé de ces prunelles bleues et de l'étincelle de lumière au coin de l'œil. Et il savait quelle âme passionnée et tendre se cachait sous une froideur hautaine et sévère, et quelle énergie courait sous cette frêle apparence. Ah ! quelle félicité de la revoir ! Et elle pouvait croire qu'il resterait à la porte !

Il traversa la chambre en courant et se jeta à genoux devant la chaise longue où elle était étendue.

Son intention était de la voir, de l'embrasser, de lui dire adieu. Il l'aimait. Il ne cesserait pas de l'aimer, mais son cœur devait s'habituer à être brisé. Où la trouverait-il, cette rose sans appui et sans racines qu'il pourrait appeler sienne et garder ? Pas même la charmante fille, qu'il avait recueillie demi-morte au bord de la route, ne lui resterait. Quand pourrait-il bâtir l'édifice de son bonheur sur un terrain que nul autre ne réclamerait en pleurant ? Et il cherchait des paroles d'adieu.

« Le désespoir est trop grand à Björne, dirait-il, il faut que tu y retournes pour que ton père ne perde pas la raison. Ta mère vit dans un perpétuel danger de mort. Mon cœur se déchire à cette pensée, mais il faut partir, ma bien-aimée. »

Il les avait déjà sur les lèvres, ces paroles de renonciation, mais elles ne furent jamais prononcées.

Il avait pris la tête de Marianne entre ses deux mains et la baisa. Alors les paroles moururent sur ses lèvres. Son cœur se mit à battre violemment, tumultueusement.

La petite vérole avait passé sur ces traits jadis ravissants. La peau s'était grêlée, couverte de cicatrices. Jamais plus le sang rouge ne transparaîtrait sous le duvet des joues ; on ne verrait plus le lacet des fines veines bleues aux tempes. Les yeux sans éclat le regardaient sous des paupières gonflées. Les sourcils étaient tombés et l'émail blanc de l'œil avait jauni. Le beau visage était dévasté.

Gösta ne fut pas le seul à regretter la beauté évanouie de Marianne Sinclaire. Dans tout le pays, on pleura

son teint clair, ses yeux brillants, ses cheveux dorés. La beauté y est appréciée comme nulle part ailleurs. Le peuple joyeux du Vermland s'attrista, comme si le soleil s'était obscurci soudain.

Mais le premier homme qui la vit après cette perte cruelle ne s'abandonna point au désespoir. Un indicible élan d'amour envahit l'âme de Gösta Berling. La tendresse jaillissait en lui comme les ruisseaux au printemps, emplissant son cœur à le faire déborder. La passion animait tout son être. Elle se faisait jour par les larmes de ses yeux, par les soupirs de ses lèvres, elle faisait trembler ses mains et tout son corps. Oh, l'aimer, la défendre, la dédommager, être son esclave ! Comment lui parler encore de séparation et de renoncement ? Il ne pouvait plus la quitter. Il lui devait sa vie entière. Il aurait pu commettre des crimes pour elle. L'amour est fort, lorsqu'il a reçu le baptême de feu de la douleur.

Il n'arrivait pas à articuler un mot, il pleurait, l'embrassait, pleurait encore. La vieille garde-malade fut obligée d'intervenir et de le faire partir.

Après son départ, Marianne resta longtemps songeuse. « Qu'il est bon d'être aimée ainsi ! » soupira-t-elle.

Oui, il était doux d'être aimée, mais, elle, Marianne, que sentait-elle ? Rien, moins que rien.

Où était-il son amour ? Vivait-il, réfugié au fond de son cœur, grelottant sous le regard des yeux de glace, effrayé par le pâle ricanement et à moitié étranglé par les doigts crochus ?

« – Ah, mon amour, murmura-t-elle, mon cher amour ! Vis-tu ou es-tu mort, mort comme ma beauté ? »

*

Le lendemain matin de bonne heure, le maître de forge Melchior Sinclaire entra dans la chambre de sa femme.

— Veille à ce que tout soit remis en ordre ici, Gustava ! dit-il. Je vais chercher Marianne.

— Mais oui, cher Melchior, je vais tout ranger, répondit-elle.

Ce fut tout ce qu'ils se dirent.

Une heure après, Sinclaire partit pour Ekeby.

Il aurait fallu chercher longtemps pour trouver un vieux monsieur d'aspect plus noble et plus bienveillant que le maître de Björne, assis dans son traîneau à capote, vêtu de sa meilleure pelisse, la taille sanglée de sa plus belle ceinture. S'il avait encore le visage pâle et les yeux creux, ses cheveux étaient peignés et lisses sous son bonnet de fourrure.

Mais aussi quel ruisselleront de lumière dans cette journée de février ! La neige étincelait comme les yeux des jeunes filles aux premiers accords d'une valse. Les bouleaux tendaient leurs fines dentelles de rameaux rougissants, dont quelques-uns portaient une frange de petits glaçons lumineux. Le ciel bleu brillait d'un éclat de fête. Les chevaux piaffaient et le cocher faisait claquer son fouet en signe de joie.

Le traîneau du maître de forge s'arrêta bientôt devant le perron d'Ekeby. Un valet apparut.

— Où sont tes maîtres ? demanda Melchior Sinclaire.

— Ils sont à la chasse. Il s'agit du grand ours de Gurlita.

— Partis tous ?

— Oui, tous. Celui qui ne s'en va pas pour la chasse, s'en va pour le panier de victuailles.

Le maître de forge fit retentir de son rire la cour silencieuse, et cette réponse lui parut si bonne qu'il donna un rixdaler de pourboire au valet.

— Va maintenant dire à ma fille que je suis venue la chercher. Elle n'aura pas froid, car j'ai pris le traîneau à capote et j'ai une pelisse de loup pour l'envelopper.

— Monsieur ne veut-il pas se donner la peine d'entrer ?

— Non, merci, je suis très bien ici, j'attendrai.

Le valet disparut et l'attente du maître de forge commença.

Ce jour-là, il était d'une humeur si radieuse que rien ne pouvait l'irriter. Il avait bien pensé qu'il lui faudrait attendre : qui sait si sa fille était levée ? Il se distrairait en regardant autour de lui.

Sous le toit pendait un gros glaçon que le soleil essayait de fondre, mais qui lui donnait fort à faire. Ses

rayons l’attaquèrent d’abord à la racine et réussirent à en fondre une goutte, mais avant d’atteindre la pointe, la goutte était de nouveau gelée. Et le soleil revenait à la charge, et les gouttes gelaient en route. Enfin, un petit coquin de rayon, un tout petit, vif et pétillant d’ardeur, se suspendit à la pointe du glaçon, et tout à coup une goutte se détacha et tomba sur le sol avec un bruit clair.

Le maître de forge, qui avait suivi le manège, se mit à rire. « Tu n’es pas bête, toi », dit-il au petit rayon de soleil.

La cour était silencieuse et déserte, la maison muette. Mais le maître de forge savait que la toilette des femmes demande beaucoup de temps. Il ne s’impatienta pas.

Il regarda le pigeonnier. On en avait fermé les trous d’un fin grillage pour empêcher les oiseaux de sortir pendant l’hiver et de se faire prendre par l’épervier. De temps à autre, une colombe venait insinuer sa tête blanche entre les mailles de fer. « Elle attend le printemps, se dit Melchior Sinclaire. Mais elle attendra encore longtemps ». La colombe revenait si régulièrement qu’il tira sa montre de sa poche et constata qu’elle montrait sa tête toutes les trois minutes.

« Non, non, ma petite amie, dit-il. Cela ne va pas aussi vite que ça. Crois-tu donc, ma belle, que le printemps est prêt en trois minutes ? Patience, patience ! »

De la patience, il lui en fallait à lui aussi. Mais il avait tout son temps.

Les chevaux grattaient impatiemment la neige de leurs sabots, et à force de regarder toute cette blancheur et de clignoter au soleil, ils finirent par rapprocher leurs têtes et s'endormir. Le cocher, droit et raide sur son siège, fouet et guides en mains, ronflait, face au soleil. Seul le maître de forge ne dormait pas : jamais il n'en avait eu moins envie. Rarement il avait passé des heures plus agréables que pendant cette joyeuse attente. Marianne avait été malade. Elle n'avait pu revenir plus tôt, mais maintenant elle rentrerait avec lui. Il était certain qu'elle rentrerait. Et tout s'arrangerait. Elle comprendrait bien qu'il n'était plus fâché, puisqu'il était venu avec deux chevaux et le traîneau à capote.

Là-bas, devant l'entrée d'une ruche, une mésange charbonnière avait inventé, pour se procurer son dîner, une ruse diabolique : elle donnait de son petit bec dur quelques coups secs à la planche devant les ruches. À l'intérieur, les abeilles sont suspendues en un lourd essaim. Tout est dans un ordre parfait, les échansons portent de bouche en bouche le nectar et l'ambroisie. Il se produit un continuel et bourdonnant échange de place entre les abeilles qui forment la surface extérieure de l'essaim et celles qui sont à l'intérieur, afin que toutes participent à leur tour à la douce chaleur. Tout à coup, elles entendent les coups de la mésange. Est-ce un ami ou un ennemi ? Est-ce un danger pour la société ? La reine qui n'a pas la conscience nette s'agite. Ne serait-ce pas les faux bourdons, ses anciens prétendants assassinés, qui reviennent hanter sa demeure ? « Va voir ce que c'est ! » ordonne-t-elle à la tourière. Celle-ci obéit. Au cri de « Vive la Reine ! » elle se précipite dehors. Et la mé-

sange, le cou tendu, les ailes palpitantes, se jette sur elle, l'écrase et la mange. Puis l'oiseau recommence à frapper à la ruche, et la reine envoie messagère sur messagère. Aucune ne revient. Cela devient sinistre. Ah, si l'on pouvait ne pas avoir d'oreilles, ne pas être curieuse ! Si l'on savait attendre ! Le grand Melchior Sinclaire rit aux larmes de ces petites sottes, tapies dans leur ruche, et de la malice de ce diable d'oiseau au jabot vert et à la calotte noire. Il n'est vraiment pas pénible d'attendre, quand on est sûr de son affaire et qu'il y a tant de choses à regarder.

Voilà le chien de garde qui s'approche. Il s'avance sur la pointe des pattes, les yeux baissés, agitant paresseusement la queue, comme s'il se promenait sans but. Mais, tout à coup, il se met à gratter précipitamment la neige ; le vieux fourbe y a enfoui le fruit d'un larcin. Il lève la tête et coule un regard autour de lui pour voir si enfin il pourra le manger tranquillement, mais il reste tout penaud : deux pies le surveillent.

« Voleur, recéleur ! » crient les pies qui semblent sa conscience personnifiée. Nous faisons la police. Tu vas rendre ce bien mal acquis ». – « Taisez-vous, canailles ! Je suis le gardien. » – « Un joli gardien ! » ricanent les pies. Le chien se jette sur elles, mais elles s'enfuient avec de lourds battements d'ailes. Le chien bondit, aboie, rage : pendant qu'il poursuit l'une, l'autre vole droit au trou, attrape le morceau de viande mais ne peut le soulever. Le chien accourt, reprend son bien, le retient entre ses pattes et y mord. Les pies s'installent en face de lui et lui débitent des méchancetés. Le chien leur jette des re-

gards furibonds, se presse de manger et s'étrangle. Quand elles sont par trop insolentes, il lâche la viande et les met en fuite.

Le soleil commença à descendre vers les montagnes de l'ouest. Le maître de forge regarda sa montre : trois heures, et Mme Gustava qui tenait le dîner prêt depuis midi !

À ce moment le valet réapparut et annonça que Mlle Marianne désirait lui parler.

Le maître de forge prit la pelisse de loup sur son bras et, radieux, monta l'escalier.

Lorsqu'elle entendit ses pas pesants, Marianne n'était pas encore décidée quant au parti à prendre. Elle savait seulement qu'il fallait mettre fin à cette attente. Elle avait espéré que les Cavaliers reviendraient, mais ils tardaient. C'était donc à elle qu'appartenait la décision. Elle avait pensé que, furieux, à bout de patience, son père partirait, ou encore qu'il enfoncerait les portes ou mettrait le feu à la maison. Mais, calme, souriant, sûr de lui, il se contentait d'attendre. Elle ne ressentait ni haine ni amour à son égard, rien qu'une sourde crainte de tomber encore sous sa domination. Et elle avait donné sa parole à Gösta. Ah, si seulement son père avait montré quelques signes d'inquiétude, s'il avait fait garer le traîneau à l'ombre ! Non, il n'était que patience et certitude.

Certitude, si contagieuse que cela finissait par lui donner une espèce d'angoisse. Le sang lui bourdonnait aux temps, chaque nerf en elle tressaillait. Elle ne tenait

pas en place tant qu'il restait là. La volonté tenace de cet homme impassible l'attirait vers le traîneau.

Elle résolut au moins de lui parler. Elle fit d'abord lever les stores et s'étendit face à la lumière, mettant ainsi en quelque sorte son père à l'épreuve.

Mais, ce jour-là, Melchior Sinclaire était un homme extraordinaire. Il la vit et ne sourcilla pas. Rien sur ses traits n'indiqua qu'il eût aperçu aucun changement en elle. Et, pourtant, elle savait de quel orgueil il avait chéri son beau visage. Il se maîtrisait pour ne pas lui faire de peine. Elle en fut émue, et il lui sembla qu'elle comprenait enfin pourquoi sa mère n'avait jamais cessé d'aimer son mari. Melchior Sinclaire continua à ne manifester aucune hésitation, et ne lui fit ni reproches ni excuses.

— Je t'envelopperai dans la pelisse de loup, Marianne, dit-il simplement. Elle n'est pas froide. Je l'ai tenue tout le temps sur mes genoux.

Il la présenta cependant un moment à la chaleur du feu, puis il aida sa fille à se lever de la chaise longue, lui mit la pelisse, jeta sur sa tête un châle qu'il lui noua dans le dos. Elle se laissa faire. Elle était inerte, sans volonté. Il lui était doux d'être choyée, de ne plus être forcée de vouloir, à elle qui était sans cesse partagée entre des impulsions contraires, à elle qui n'avait plus aucune pensée, aucun désir qui lui fussent propres.

Le maître de forge l'enleva dans ses bras et l'emporta jusqu'au traîneau, l'y installa dans les fourrures, releva la capote, et l'équipage quitta Ekeby.

Marianne ferma les yeux et soupira, moitié de bien-être, moitié de regret. Elle quittait la vie, la vraie vie où l'on aime et où l'on souffre. Mais que lui importait, puisqu'elle ne savait pas vivre, mais seulement jouer sa vie ?

*

Quelques jours plus tard, sa mère lui ménagea une entrevue avec Gösta Berling, pendant que le maître de forge était parti surveiller ses transports de bois dans le Nord.

Gösta vint sur sa demande, mais il ne salua ni ne parla. Il resta près de la porte, les yeux obstinément baissés.

— Gösta, appela Marianne, qui, assise dans un fauteuil, le regardait d'un œil presque amusé.

— Oui, c'est mon nom.

— Viens ici, près de moi, Gösta.

Il obéit mais sans regarder la jeune fille.

— Plus près. Viens te mettre à genoux, ici !

— Mon Dieu, à quoi bon cette mise en scène ? fit-il en obéissant.

— Gösta, je voulais te dire que j'ai cru préférable de revenir à la maison.

— Il faut espérer qu'on ne vous jettera plus dans la neige.

— Oh, Gösta, tu ne m'aimes donc plus ? Tu me trouves trop laide ?

Il attira à lui la tête de la jeune fille et lui donna un baiser, mais sans se départir de son air indifférent.

Marianne s'en amusait au fond. Si Gösta était jaloux de ses parents, à elle, mon Dieu, qu'y pouvait-elle ? Cela passerait. En attendant, il s'agissait de le regagner. Elle n'aurait même pas pu dire pourquoi elle y tenait. Il était la seule personne qui avait su l'arracher à elle-même, la seule certainement qui pourrait encore y parvenir.

Et elle se lança dans des explications : elle n'avait jamais eu l'intention de l'abandonner, mais il valait mieux qu'aux yeux du monde, ils rompissent pour quelque temps leur engagement ; son père avait été au seuil de la démence, sa mère en danger de mort. Gösta avait pu s'en convaincre lui-même. Il devait comprendre qu'elle n'avait pu agir autrement.

Alors la colère du jeune homme éclata. Pas de comédie ! Il ne voulait pas être sa dupe. Elle l'avait abandonné dès qu'on lui avait rouvert les portes de Björne, et son amour à lui en était mort. Lorsque, à son retour de la chasse, il avait trouvé la chambre vide et sans un mot d'elle, sans un message, son sang s'était figé dans ses veines. Il avait failli mourir de chagrin. Il ne pouvait plus l'aimer. Elle l'avait fait trop souffrir. Elle ne l'avait sans doute jamais aimé. Elle était une coquette, qui voulait quelqu'un à ses pieds, ici, dans le pays, comme ailleurs. Tout ce qu'elle demandait à l'amour c'était des caresses et de l'adoration.

« Croyait-il donc qu'elle avait l'habitude d'encourager les caresses des jeunes gens ? »

« Oui, certes, il le croyait. Les femmes ne sont pas aussi saintes qu'elles veulent le paraître. D'un bout à l'autre, elles ne sont qu'égoïsme et coquetterie. Que n'avait-elle pu le voir à son retour de la chasse ! Jamais il n'oublierait la souffrance qu'il avait éprouvée. Elle le suivrait durant sa vie entière. Jamais il ne redeviendrait ce qu'il était avant ce jour. »

Marianne essaya encore une fois d'expliquer son point de vue, l'assurant de son amour et de sa fidélité. Il répondit qu'il n'en avait que faire, car il ne l'aimait plus. Elle était égoïste. Elle avait tué sa tendresse en partant sans un mot.

Il revenait toujours là-dessus. Marianne l'écoutait à demi sérieuse. Elle comprenait bien sa colère mais ne croyait pas vraiment à une rupture. Cependant la froideur de Gösta commença à lui inspirer une vague inquiétude. Avait-il donc tant changé qu'il ne l'aimât plus ?

— Gösta, dit-elle, est-ce par égoïsme que je suis allée à Sjö chercher le Commandant ? Ne savais-je pas qu'il y avait là-bas la petite vérole ? Et crois-tu que ce soit agréable de courir dans la neige en souliers de bal ?

— L'amour vit d'amour et non de services et de bienfaits, répliqua froidement Gösta.

— Tu veux donc que nous soyons désormais des étrangers l'un pour l'autre ?

— Oui, je le veux.

— Gösta Berling est d'humeur changeante.

— On m'en accuse, en effet.

Il était de glace, impossible à dégeler. L'esprit d'analyse de Marianne riait en secret de la peine qu'elle prenait pour paraître éprise.

— Gösta, reprit-elle cependant, en faisant un dernier effort, je n'ai jamais sciemment voulu te faire de chagrin. Pardonne-moi.

— Je ne peux pas.

Elle sentit que si elle avait eu dans le cœur un sentiment qui l'eût possédée toute, elle l'aurait regagné. Mais au fond d'elle-même, elle était de glace, comme lui. Cependant, elle tenait à le garder.

— Ne t'en va pas, Gösta ! Ne t'en va pas en colère. Personne ne m'aimera comme tu m'as aimée.

— Oui, mais je ne t'aime plus et il faudra bien que tu t'habitues tout comme les autres à ce qu'on marche sur ton cœur.

— Gösta, je n'ai jamais aimé que toi. Pardonne-moi, ne m'abandonne pas. Tu es le seul qui puisse me sauver de moi-même.

— Tu ne dis pas la vérité, répondit-il avec froideur. Je ne sais ce que tu me veux, mais je sais que tu mens. Pourquoi me retenir ? Tu es assez riche pour que les prétendants ne te manquent point. Adieu.

Et il partit. Dès qu'il eut fermé la porte derrière lui, le regret et la douleur firent leur entrée dans le cœur de Marianne. L'amour sortit du coin où les yeux froids du cruel observateur l'avaient relégué. Il vint, celui qu'elle avait appelé à grands cris. Il vint quand il était trop tard. Il lui apparut, grave et puissant. Et Marianne éprouva une souffrance presque physique. Elle demeura plusieurs heures immobiles, sans larmes, les mains pressées sur son cœur.

Cette fois, c'était bien elle-même qui souffrait, qui souffrait simplement, cruellement.

Pourquoi son père était-il venu les séparer ? Son amour n'était-il pas resté vivant ? Affaiblie seulement par la maladie, elle n'avait pu en éprouver la force victorieuse. Ô Dieu, pourquoi avait-elle perdu celui qu'elle aimait ? pourquoi s'était-elle réveillée si tard de son accablement ? Gösta, Gösta, c'était lui le seul maître de son cœur. Elle aurait tout accepté venant de lui. S'il l'avait frappée, elle aurait rampé jusqu'à lui pour lui baiser la main.

Enfin elle saisit une plume et exhala sa douleur dans une longue lettre. Elle y parla d'abord de son amour et de ses regrets, puis elle implorait, non pas de l'amour en retour, mais de la pitié. Ses phrases se pressaient en un rythme passionné comme si elle avait écrit des vers.

Quand elle eut fini, elle se dit que si jamais ces pauvres lignes tombaient sous les yeux de Gösta Berling, il ne pourrait pas ne pas croire à la sincérité de ses sentiments. Et elle eut envie de les lui envoyer. Elle le ferait

le lendemain et Gösta reviendrait à elle. Le lendemain, elle fut retenue par un faux orgueil. Que penserait-il de ces malheureux vers sans rimes, sans mesure ? Il en rirait. Sa fierté s'éveilla aussi. Si, réellement, il ne l'aimait plus, quelle humiliation inutile que de mendier son amour ! Parfois la sagesse lui murmurait à l'oreille qu'elle devait se féliciter d'avoir rompu son engagement avec Gösta et évité ainsi toutes les pénibles conséquences qu'il eut entraînées.

Elle passa plusieurs jours en lutte avec elle-même, et enfin se décida à lui envoyer la lettre. Elle mit sur l'enveloppe l'adresse de Gösta Berling. Mais avant de trouver un messager pour la porter, elle apprit sur Gösta des choses qui lui firent comprendre qu'il était trop tard pour le reconquérir.

Ce fut ensuite le regret de sa vie de ne pas lui avoir expédié cette lettre. Son chagrin ne cessait de lui murmurer à l'oreille : « Si tu n'avais pas tant tardé, il te serait revenu ». Ces lignes – elle n'en doutait pas – lui auraient donné le bonheur ou du moins la vraie vie, la réalité de la vie. Cependant la souffrance lui rendit le même service que l'amour lui aurait sans doute rendu : elle fit d'elle un être simple et complet, capable de se dévouer sans arrière-pensée. Aussi malgré sa laideur fut-elle très aimée.

On dit qu'elle n'oublia jamais Gösta Berling. Elle le regretta douloureusement comme on regrette une vie infiniment riche, à peine entrevue.

Ses pauvres vers, trouvés après sa mort, très lus pendant quelque temps, sont aujourd'hui oubliés. Ils me

paraissent pourtant bien émouvants tels que je les vois, écrits sur du papier jauni avec une encre presque effacée, d'une écriture élégante et serrée. Je ne les lis jamais sans éprouver comme une crainte mystique. Qui sait le pouvoir qu'ils auraient eu si elle les avait expédiés ?

# CHAPITRE X

# LA JEUNE COMTESSE

La jeune comtesse dort jusqu'à dix heures du matin et veut avoir tous les jours du pain frais à son déjeuner. La jeune comtesse brode au tambour et lit de la poésie. Elle ne connaît rien au ménage, ne sait ni tisser ni faire la cuisine. La jeune comtesse est une enfant gâtée.

Mais la jeune comtesse est gaie, et sa bonne humeur rayonne sur tout et sur tous. On lui pardonne volontiers ses grasses matinées et son pain frais, car elle est douce et bonne envers chacun et elle prodigue ses bienfaits aux pauvres.

Le père de la jeune comtesse est un gentilhomme suédois, qui a passé toute sa vie en Italie, retenu par le charme de ce beau pays et par celui d'une des plus belles de ses filles. De passage en Italie, Henrik Dohna avait été reçu dans la famille de ce vieux gentilhomme, avait épousé la jeune Élisabet et l'avait ramenée dans le Nord.

La petite comtesse, qui parlait le suédois dès le berceau et qui avait été élevée dans le culte de tout ce qui est suédois, se plaisait bien au pays des ours. Elle prenait si gaîment part à la ronde de plaisirs qui tourbillonnait autour du long lac de Löven, qu'on eût dit qu'elle y avait

toujours vécu. Peu lui pesait son titre de comtesse. Il n'y avait ni raideur, ni morgue, ni dignité condescendante en ce jeune être.

La jeune comtesse exerçait un attrait extraordinaire sur les hommes graves. Lorsqu'ils l'avaient vue à un bal, on pouvait être sûr que tous – le juge de Munkerud, le pasteur de Bro, Melchior Sinclaire, le capitaine de Berga – disaient au retour à leurs femmes, en toute confidence, que s'ils avaient rencontré la jeune comtesse il y a trente ou quarante ans…

— À ce moment-là, elle n'était même pas née ! ripostaient ces dames.

Et au prochain bal, elles taquinaient la jeune comtesse et l'accusaient de leur enlever le cœur de leurs maris.

Les vieilles dames d'ailleurs ne la voient pas sans quelque appréhension : elles se rappellent la comtesse Märta, sa belle-mère. Elle aussi avait été une jeune femme gaie, bonne, aimable et très aimée en arrivant à Borg, pour se transformer ensuite en une coquette vaniteuse et avide de plaisirs. « Si seulement, elle avait un mari qui lui donnât le goût du travail ! soupirent-elles. Si au moins elle savait monter une chaîne et tisser une toile ! » cela console de bien des chagrins, cela absorbe l'esprit, tisser une toile a été le salut de plus d'une femme.

La jeune comtesse aimerait bien devenir une bonne ménagère. Aussi vient-elle souvent s'asseoir auprès des vieilles dames au cours des grandes réceptions.

— Henrik voudrait tant que je sache tenir mon ménage, que je sois femme d'intérieur comme sa mère, dit-elle. Apprenez-moi donc comment on monte une toile damassée.

Alors les vieilles dames poussent un double soupir : d'abord sur le comte Henrik qui se figure que sa mère est une femme d'intérieur ; ensuite sur la difficulté d'initier cette jeune profane à des choses aussi compliquées. Il suffit de lui parler de lisse et de trame, de peignes et de centaines pour que la tête lui tourne, et quand on s'engage dans les œils-de-perdrix, fils retors, nids d'abeille, grains d'orge, elle est perdue.

On ne saurait voir la jeune comtesse sans s'étonner qu'elle ait épousé ce pauvre comte Henrik, si sot.

Malheur aux sots ! Ils sont toujours à plaindre, mais surtout à plaindre s'ils vivent en Vermland ! Les histoires qui courent sur la bêtise du comte Henrik sont innombrables, et il n'a pas encore atteint la trentaine ! La dernière en date raconte comment il entretint Anna Stjärnhök durant une partie de traîneau, il y a quelques années.

— Tu es rudement belle, Anna, commença-t-il.

— Tu trouves !

— Tu es la plus belle femme du Vermland.

— Tu dis des bêtises.

— La plus belle du moins à cette partie de traîneau.

— Mais non, pas même.

— Eh bien, la plus belle dans ce traîneau ; tu ne diras pas non.

Elle ne dit pas non, en effet, car le comte Henrik, certes, n'est pas beau. On a coutume de dire que la tête que supporte son maigre cou est un héritage qui passe de père en fils dans la famille Dohna depuis trois cents ans peut-être. C'est pourquoi le cerveau en est si usé, les cheveux si clairsemés, les lèvres si exsangues, le menton si pointu. Cette tête est un très précieux héritage ; quand on la porte, on n'ose l'incliner de peur de la perdre. Le comte Henrik est toujours entouré d'un essaim de railleurs qui lui font dire des sottises pour les colporter ensuite en les enjolivant. Par bonheur, il ne s'en aperçoit jamais. Il est solennel et digne : la dignité s'est incrustée en lui ; aussi ses mouvements sont-ils mesurés, son maintien raide, sa tête incapable de se tourner sans que tout son corps ne suive.

Un jour, le comte Henrik était allé faire une visite chez le juge. Il vint à cheval, portant un chapeau haut de forme, une culotte jaune et des bottes bien cirées. Il se tenait droit en selle, comme il sied à un gentilhomme. À l'aller tout se passa bien, mais, au retour, en descendant l'avenue d'entrée, il arriva qu'une branche basse fît tomber son chapeau. Il rebroussa chemin, mit pied à terre, ramassa son couvre-chef et repassa sous la même branche. Derechef, le chapeau tomba. La scène se répéta quatre fois de suite. À la fin le juge le rejoignit et lui dit : « Vous feriez peut-être mieux de passer à côté de la

branche à présent. » La cinquième fois il passa sans encombre.

Et pourtant, là jeune comtesse l'aime : elle l'aime bien malgré sa tête de vieillard. Elle ignorait en l'épousant sa renommée légendaire de bêtise. Là-bas, à Rome, elle l'avait vu rajeuni par le voyage. Et puis ils avaient été unis dans des circonstances si romanesques. Il fallait entendre la petite comtesse raconter comment il avait dû l'enlever. Sa mère et sa sœur l'avaient suppliée de renoncer à ce mariage avec un hérétique. Moines, prêtres et cardinaux s'étaient émus de ce qu'elle voulût abandonner la religion de sa mère. La populace avait failli s'ameuter. Le palais de ses parents avait été assiégé et Henrik poursuivi par des bandits. Son père, furieux qu'on prétendît l'empêcher de donner sa fille à qui bon lui semblait, avait ordonné à Henrik de l'enlever. Et comme il était impossible de faire le mariage à la maison, ils avaient dû, par des chemins détournés et des ruelles obscures, se faufiler jusqu'au consulat de Suède. Elle y avait abjuré sa foi catholique pour embrasser la religion de son futur époux et ils avaient été mariés sur l'heure. Puis en route vers le Nord en une berline de voyage !

— On n'avait pas eu le temps de publier des bans, vous comprenez, terminait-elle. C'était triste d'être mariés au consulat et non dans une des belles églises de Rome, mais que voulez-vous ? Tout le monde y est si violent que pour sauver mon âme, on nous aurait tués, si on nous avait vus. Henrik était damné d'avance bien entendu.

La jeune comtesse continuait d'aimer son mari même dans la vie moins agitée de Borg. Elle aimait en lui l'éclat du vieux nom et ses glorieux ancêtres. Elle aimait à sentir sa raideur se fondre et s'amollir en sa présence, à entendre sa voix s'adoucir pour lui parler. Et puis il l'aimait et la gâtait, et puis, enfin, c'était son mari. La jeune comtesse ne pouvait admettre qu'une femme n'aimât pas son mari.

D'ailleurs, sur certains points, il correspond à l'idéal qu'elle s'est fait d'un homme : il est probe et véridique. Il n'a jamais trahi sa parole. Elle le tient pour un vrai gentilhomme.

*

Le huit du mois de mars, le bailli Scharling fête l'anniversaire de sa naissance ; beaucoup de monde escalade ce jour-là les pentes de Broby. De l'est, de l'ouest, de loin, de près, invités et non invités, les gens s'assemblent chez le bailli. Tous y sont bien accueillis. Il y a à manger et à boire pour tous, et la grande salle offre assez de place pour les danseurs de sept paroisses.

La jeune comtesse y vient aussi, comme elle vient partout où l'on danse et s'amuse. Mais ce soir-là, la jeune femme n'est pas gaie. On la dirait agitée du pressentiment que c'est son tour à présent d'être entraînée dans la ronde sauvage de l'aventure. En route, elle a vu le soleil se coucher sous un ciel tout à fait pur, sans aucun de ces légers nuages, frangés d'or, qui lui font cortège habituellement. Puis une lumière crépusculaire gris pâle, parcourue de rafales de vent froid, enveloppa le pays. La jeune

comtesse suivait la lutte entre le jour et la nuit et voyait tout ce qui vivait trembler de crainte. Les chevaux se hâtaient de ramener le dernier chariot au logis. Les bûcherons, revenant de la forêt, pressaient le pas, les servantes rentraient précipitamment de l'étable. Les bêtes sauvages hurlaient à la lisière des bois. Le jour, ami des hommes, était vaincu. Les couleurs pâlirent, la lumière s'éteignit. Le froid et la laideur s'installèrent partout où se posaient ses yeux. Et tout ce qu'elle avait espéré, tout ce qu'elle avait aimé, sa vie entière lui parut ensevelie dans ce même crépuscule terne et gris. Pour elle, comme pour toute la nature, c'était l'heure de la lassitude, de la défaite, de l'impuissance. Elle se disait que son cœur, maintenant tout frémissant de la joie de vivre, et qui revêtait l'existence de pourpre et d'or, ce cœur perdrait aussi le pouvoir d'illuminer son royaume. « Ô déesse grise du crépuscule, soupirait-elle, tu t'installeras un jour en maîtresse dans mon âme. Mes cheveux blanchiront, mon dos se courbera, mon cerveau s'engourdira. Et je verrai la vie laide et grise – comme elle l'est peut-être. »

À ce moment, le traîneau s'engagea dans la cour du bailli, et les yeux de la jeune comtesse tombèrent sur une fenêtre des communs où apparaissait un visage farouche. La jeune femme reconnut la Commandante d'Ekeby. Cette vision pénible acheva de détruire sa joie. On peut être gai tant qu'on entend parler du chagrin comme d'un hôte dans un pays étranger, mais non pas en se trouvant face à face avec lui. La comtesse savait que le bailli s'était vu forcé d'arrêter la Commandante à cause des actes de violence commis à Ekeby la nuit de la fameuse réception. Mais elle ignorait sa captivité dans la maison

même du bailli, si près de la salle de bal, que la malheureuse entendrait les accords de la musique et le joyeux tapage de la fête.

La jeune comtesse danse cependant des valses et des quadrilles, des menuets et des anglaises, mais, après chaque danse, elle se glisse à la fenêtre et regarde celle, faiblement éclairée, de la Commandante, qui, sans arrêt, va et vient dans sa prison. Et à mesure que la soirée avance, les pieds de la jeune comtesse deviennent plus lourds, son rire s'étrangle dans sa gorge. Elle s'étonne qu'autour d'elle on puisse se réjouir encore. Il y a dans la salle bien des gens aussi révoltés qu'elle de savoir la Commandante sous les verrous, mais personne ne manifeste. Ils sont tolérants, les gens du Vermland.

La femme du bailli remarqua l'attitude de la jeune comtesse au moment où elle essuyait la buée d'un carreau pour regarder dehors, et elle s'approcha d'elle.

— Quelle misère, murmura-t-elle, quelle misère !

— Il m'est presque impossible de danser ce soir, murmura à son tour la jeune comtesse.

— Aussi, croyez-le bien, il n'y aurait pas eu de sauterie ce soir, si on avait su qu'elle serait là, reprit Mme Scharling. Elle était à Karlstad ; mais comme l'instruction de l'affaire va commencer, on l'a amenée aujourd'hui même. Nous ne pouvions pas la mettre dans la salle d'arrêt ignoble de la commune ; alors, nous l'avons installée ici dans la chambre à tisser. Je l'aurais mise dans le salon, si tout ce monde n'était venu. Vous la connaissez à peine, mais elle a été comme une mère pour

nous tous. Elle était notre reine, comtesse. Que doit-elle penser de nous qui dansons ici, quand elle est si malheureuse ? Par bonheur, sa présence n'est connue que de quelques personnes.

— On n'aurait jamais dû l'arrêter, dit la comtesse.

— C'est certain, mais il fallait le faire pour éviter de pires malheurs peut-être. Personne ne peut lui reprocher sérieusement d'avoir brûlé quelques meules de paille – qui, en somme, étaient à elle – et d'avoir voulu chasser les Cavaliers, mais le Commandant la traquait partout. Dieu sait ce qu'il aurait fait si on n'avait pas emprisonné la Commandante ! Vous n'imaginez pas, comtesse, tous les ennuis que Scharling a eus à cause d'elle ! À Karlstad on a été mécontent de lui et on lui a fait comprendre qu'il aurait dû fermer les yeux sur ce qui s'était passé à Ekeby. Mais il a fait pour le mieux.

— Et elle sera condamnée, croyez-vous ? demanda la comtesse.

— Oh non, comtesse, elle ne sera pas condamnée. La Commandante d'Ekeby sera acquittée, c'est sûr. Mais elle a trop souffert ; j'ai peur qu'elle ne devienne folle. Je crois qu'on aurait mieux fait de la laisser tranquille. Elle aurait peut-être échappé toute seule au Commandant.

— Relâchez-la donc ! dit la comtesse.

— N'importe qui est libre de le faire, sauf le bailli et sa femme, murmura Madame Scharling. Nous sommes forcés de la surveiller. Ainsi cette nuit, où il y a tant de monde ici, tant de ses anciens amis, deux hommes gar-

dent sa porte qui est solidement verrouillée. Mais je vous le jure, si quelqu'un réussissait à la délivrer et à la faire fuir, nous en serions bien contents, Scharling et moi.

— Ne puis-je aller la voir ? demanda la jeune comtesse.

Madame Scharling la saisit vivement par le poignet et l'entraîna dehors. Dans le vestibule, elles jetèrent un châle sur leurs épaules, puis traversèrent la cour à la hâte.

— Il n'est pas dit qu'elle nous parlera, dit la femme du bailli. Mais du moins, elle aura vu que nous ne l'oublions pas.

Dans la première pièce où elles pénétrèrent, deux hommes gardaient la porte, fermée au verrou. Mais ils ne firent aucune difficulté pour les laisser passer, et elles entrèrent chez la Commandante.

On l'avait installée dans une grande chambre remplie de métiers à tisser, de rouets et d'autres instruments de l'industrie domestique. Les fenêtres étaient cependant munies de grilles, les portes de fortes serrures, car il arrivait que cette chambre servît de prison provisoire.

La Commandante arpente la pièce sans faire attention à ses deux visiteuses. Elle est en voyage. Elle a vingt milles à faire à pied pour atteindre les grandes forêts d'Elfdalen où sa mère l'attend. Elle n'a pas le temps de prendre du repos. Il faut marcher, marcher. Sa mère a plus de quatre-vingt-dix ans, elle pourrait mourir.

La pauvre prisonnière a mesuré le plancher en aunes, elle compte les tours qu'elle fait, elle calcule et additionne, et les aunes font des toises, les toises des lieues, les lieues des milles. Le chemin est long et pénible. Il faut traverser des monceaux de neige. Elle entend au-dessus de sa tête le murmure des forêts sans limites. Elle se repose parfois dans des cabanes de Finnois ou sous la hutte des charbonniers, ou bien elle campe sous les racines d'un sapin abattu par les vents. Enfin, elle atteint le but, elle est au bout de ses vingt milles : la forêt s'ouvre, un groupe de maisons rouges s'élèvent autour d'une cour pleine de neige. Le Klarelf écume et bouillonne en une série de petites chutes et de rapides ; à défaut de ses yeux, le grondement familier l'avertirait qu'elle est chez elle. Et sa mère qui la voit venir en mendiante, comme elle l'a voulu, s'avance au-devant d'elle.

À ce point de ses rêveries, la Commandante lève toujours les yeux : ses regards rencontrent la porte verrouillée, et elle retrouve la réalité. Deviendrait-elle folle ? Elle s'assied pour réfléchir et se reposer. Mais bientôt, machinalement, elle reprend sa marche, comptant les pas, les additionnant en lieues et en milles. Elle ne dormira ni jour ni nuit avant d'avoir terminé sa route.

Les deux femmes qui sont venues la voir la regardent avec angoisse. La jeune comtesse se la rappellera par la suite toujours ainsi. Elle la reverra dans ses rêves et s'éveillera en gémissant, les yeux humides de larmes.

La Commandante est tristement changée : ses cheveux sont clairsemés et des mèches blanches s'échappent de ses maigres tresses. Son visage s'est creusé, affaissé.

Et néanmoins, elle garde dans sa déchéance quelque chose de l'ancienne maîtresse toute-puissante d'Ekeby, et elle inspire à ceux qui la voient, non seulement de la pitié, mais du respect. Ce dont la comtesse se souviendra surtout, c'est de ces yeux, enfoncés, cernés, avec leur regard qui semble tourné en dedans, des yeux où des lueurs vacillantes de raison luttent encore avec les ténèbres envahissantes et où, au fond des prunelles, brille une étincelle sauvage. – La vieille femme ne va-t-elle pas à l'instant même se jeter sur les visiteuses, les dents prêtes à mordre, les ongles à griffer ?

Tout à coup, la Commandante suspendit sa marche fiévreuse et s'arrêta en face de la jeune comtesse, la fixant d'un regard sombre. La jeune femme fit un pas en arrière et saisit le bras de Madame Scharling.

Les traits de la Commandante s'animèrent soudain, et ses yeux redevinrent lucides.

— Non, non, dit-elle en souriant, n'ayez crainte ! les choses n'ont pas encore atteint ce degré.

Elle prie les deux dames de s'asseoir et prend elle-même une chaise ; elle a retrouvé son air imposant de jadis, son air des grands jours d'Ekeby et des bals royaux de la résidence du gouverneur à Karlstad. On en oublie les haillons et l'endroit où l'on se trouve, pour ne voir en elle que la femme la plus fière et la plus riche du Vermland.

— Ma chère comtesse, reprend-elle, qu'est-ce qui vous a poussé à quitter la danse pour venir voir une

vieille femme solitaire comme moi ? Vous devez être très bonne.

La comtesse Élisabet ne peut parler, tant sa voix est étranglée par l'émotion. Madame Scharling répond à sa place et explique que la comtesse pensait trop à la Commandante pour pouvoir danser.

— Ma chère Madame Scharling, dit la prisonnière, j'en suis donc là : je suis devenue un trouble fête pour la jeunesse ? Mais non, petite comtesse, ne pleurez pas sur moi, reprend-elle en se tournant vers la jeune femme, je suis une vieille femme mauvaise qui mérite son sort. J'ai levé la main sur ma propre mère, cela ne se pardonne pas.

— Mais…

La Commandante l'interrompt en écartant du jeune front les blonds cheveux ébouriffés.

— Enfant, dit-elle, comment avez-vous pu épouser Henrik Dohna ?

— Mais je l'aime.

— Oui, oui. Je vois ce que c'est : une enfant tendre, rien de plus encore ; une enfant qui pleure avec les affligés et se réjouit avec les heureux ; une enfant incapable de refuser le premier qui lui aura chuchoté : je t'aime… oui ! oui ! je vois ce que c'est. Retournez danser, ma chère petite comtesse ! Dansez et amusez-vous ! Il n'y a pas ombre de mal en vous.

— Ah, Commandante, je voudrais faire quelque chose pour vous.

— Enfant, écoutez-moi ! reprend solennellement la commandante. Il y avait à Ekeby une vieille femme qui tenait captifs les vents du ciel. Maintenant elle est en prison, et les vents sont libres. Y a-t-il rien d'étonnant à ce qu'un ouragan balaie le pays ? je suis vieille, comtesse, je l'ai déjà vue cette tempête déchaînée par Dieu. Tantôt elle souffle sur les royaumes, tantôt sur les petits coins de terre écartés. La tempête de Dieu n'oublie personne. Elle souffle sur les grands et les petits. Que tu es belle, tempête de Dieu ! Va, fais rage sur cette terre, soulève les eaux, fais trembler l'air sous ta voix, répands partout la terreur ! Fais crouler les murs qui penchent, les maisons qui menacent ruine, fais sauter les serrures rouillées ! Nous avons vécu trop tranquilles ici, trop contents de nous et de tout autour de nous. La tempête de Dieu nous est utile et bienfaisante. Je ne m'en plains pas ; mais il faut que je continue mon chemin.

À son excitation passagère succéda une subite détente. Elle eut l'air de s'affaisser.

— Allez maintenant, jeune femme ! dit-elle. Je n'ai plus de temps à perdre. Allez, mais gardez-vous de ceux qui chevauchent les nuages de la tempête !

Elle reprit sa promenade inquiète. La jeune comtesse et Madame Scharling la quittèrent.

De retour dans la salle de bal, la comtesse se dirigea droit sur Gösta Berling.

— Je salue Gösta Berling de la part de la Commandante d'Ekeby, dit-elle. Elle attend que vous veniez à son secours.

— Elle attendra longtemps, comtesse.

— Aidez-la, Gösta Berling.

Les yeux de Gösta s'assombrirent.

— Non, dit-il, non. Pourquoi l'aiderais-je ? Que lui dois-je ? Tout ce qu'elle a fait pour moi a été pour mon malheur. Sans elle, je dormirais à cette heure dans les forêts éternelles. Lui dois-je de la reconnaissance parce qu'elle m'a fait Cavalier d'Ekeby ? Croyez-vous, comtesse, que ce soit un titre de gloire ?

La jeune comtesse lui tourna le dos sans répondre. Elle était en colère contre les Cavaliers. Ils sont venus avec des violons et des cors de chasse, et si les notes allègres retentissent jusque dans la prison de leur bienfaitrice, que leur importe ? Ils sont venus pour danser, danser à user les semelles de leurs escarpins, et si la malheureuse prisonnière voit leurs ombres mouvantes à travers la buée des vitres, que leur importe ? Ah, que le monde est gris et laid !

Quelques instants plus tard, Gösta Berling vint lui demander une danse. Elle refusa net.

— La comtesse ne veut pas danser avec moi ? demanda-t-il, rouge de dépit.

— Ni avec vous ni avec aucun autre des Cavaliers, répondit-elle.

— Vous ne vous estimez pas dignes de cet honneur ?

— Honneur ou non, Gösta Berling, je ne trouve aucun plaisir à danser avec ceux qui oublient tous les devoirs de la reconnaissance.

Gösta pirouetta sur ses talons et s'éloigna.

La scène avait été vue et entendue par beaucoup de personnes, et tous approuvaient la comtesse. L'ingratitude et la dureté des Cavaliers avaient provoqué une indignation générale.

Mais en ce moment, Gösta Berling est plus dangereux que les loups de la forêt. Depuis le jour où, revenu de la chasse, il trouva la chambre de Marianne vide, son cœur n'est plus qu'une plaie à vif. Il voudrait faire payer sa souffrance au monde entier.

La comtesse lui a déclaré la guerre. Soit. Elle l'aura, mais à ses risques et périls. La comtesse aime les enlèvements. Elle sera servie à souhait. Une aventure n'est pas pour déplaire à Gösta Berling. Voilà plus de huit jours qu'il porte le deuil d'une femme. Cela suffit. Il appelle le colonel Beerencreutz, et Kristian Bergh, le fort capitaine, et l'indolent cousin Kristoffer qui n'a jamais reculé devant une folie, et ils confèrent ensemble sur la manière de venger l'honneur des Cavaliers.

*

La fête est terminée. Une longue file de traîneaux s'avancent devant le perron. Les messieurs endossent leurs pelisses. Les dames cherchent leurs vêtements dans

le chaos du vestiaire. La jeune comtesse a eu hâte de quitter ce terrible bal et se trouve prête la première. Debout, au milieu de la pièce, elle regarde en souriant le désordre qui règne autour d'elle, lorsque la porte s'ouvre brusquement, et Gösta Berling fait irruption dans la pièce.

Aucun homme n'est admis dans ce sanctuaire. Les vieilles dames y enlèvent leurs coiffures de dentelles et exposent aux regards des têtes aux cheveux rares. Les jeunes y retroussent leurs robes sous le manteau pour que les volants rigides ne soient pas froissés. Mais, sans se laisser arrêter par les cris de protestation, Gösta Berling se précipite vers la jeune comtesse, la soulève dans ses bras et l'emporte en courant. Personne ne peut le retenir, et les femmes qui le suivent arrivent juste à temps pour le voir se jeter avec sa proie dans un traîneau, aussitôt enlevé en un claquement de fouet. Elles reconnaissent le cocher – c'est Beerencreutz – elles reconnaissent le cheval – c'est Don Juan. Épouvantées en songeant au sort de la comtesse, elles appellent les hommes. Ils accourent à leurs cris, se précipitent dans leurs traîneaux eux aussi, et, le comte en tête, se mettent à la poursuite du ravisseur.

Celui-ci, emporté par la joie et l'enivrement de l'aventure, a oublié son chagrin. Il chante à pleine voix une chanson où il est question d'amour et de roses. Il tient la petite comtesse pressée contre lui, et elle ne fait aucune tentative de fuite. Son visage pâle, inanimé, repose sur la poitrine de Gösta. Hélas ! que peut faire un homme qui a si près de soi un pauvre petit visage sans

défense, un front blanc découvert sous des boucles blondes, relevées en désordre, et des paupières qui se sont fermées sur le scintillement espiègle du regard ? Que faire, quand, sous ses yeux, il voit se décolorer des lèvres vermeilles ? Couvrir de baisers, cela va sans dire, couvrir de baisers les lèvres pâles, les yeux clos, le front blanc.

La jeune comtesse reprend connaissance et se jette de côté. Gösta Berling doit faire appel à toutes ses forces pour l'empêcher de s'élancer hors du traîneau et parvient enfin à l'asseoir, tremblante et domptée, à côté de lui.

— Vois donc, dit alors Gösta, d'un ton plaisant à Beerencreutz, la comtesse est la troisième que nous enlevons cet hiver, Don Juan et moi. Mais les autres, pendues à mon cou, ne cessaient de m'embrasser. Celle-ci ne veut pas de mes baisers et refuse de danser avec moi. On ne comprendra jamais rien à toutes ces femmes, Beerencreutz.

Pendant que Gösta s'éloignait de la maison du bailli au galop de Don Juan, accompagné de la clameur des femmes, des imprécations des hommes, du carillonnement des grelots, du claquement des fouets, pendant que toute la cour n'était que cris et confusion, les deux gardiens de la Commandante, tirés de leur demi-assoupissement par ce vacarme, se regardaient interdits. Tout à coup, la porte s'ouvre et une voix crie :

— Elle est partie. Il l'a enlevée !

Croyant qu'il s'agissait de leur prisonnière, les deux hommes, perdant la tête, se précipitent dehors et sautent

dans le premier traîneau qui passe. Ils allèrent loin avant d'apprendre qui on poursuivait.

Alors Kristian Bergh et le cousin Kristoffer firent tranquillement sauter la serrure de la prison improvisée.

— La Commandante est libre, dirent-ils.

Elle sortit. Droits et raides comme des pieux, les deux hommes se tinrent de chaque côté de la porte, sans la regarder.

— La Commandante trouvera un cheval et un traîneau dans la cour.

Elle descendit les deux marches devant la porte, monta dans le traîneau qu'un autre Cavalier venait de faire avancer, prit les rênes et partit. Personne ne sut où elle allait.

Cependant Don Juan descend les pentes de Broby en un tourbillonnement de neige que soulèvent ses sabots rapides. Il vole. L'air vif et froid fouette le sang et les joues des voyageurs. Les grelots tintent. Les étoiles et la lune brillent. La neige blanche, aux reflets bleus, luit de son propre éclat.

Gösta se sent en verve de poésie.

— Beerencreutz, dit-il, voilà la vie. Comme Don Juan emporte cette jeune femme, ainsi le temps nous entraîne. Tu es la nécessité qui mène la course. Je suis le désir qui tient la volonté prisonnière. Impuissante, celle-ci s'épuise de plus en plus.

— Assez bavardé ! lui lance Beerencreutz. Ils sont derrière nous.

À coups de fouet, il excite encore Don Juan.

— Voilà derrière nous les loups, voici la proie ! crie Gösta. Don Juan, mon garçon, figure-toi que tu es un jeune élan qui se fraie un passage à travers les ronces, qui franchit les marécages, qui d'un bond se jette du sommet du rocher dans le lac transparent, qui nage la tête haute et puis qui disparaît dans l'obscurité protectrice de la forêt de sapins. Cours, Don Juan, vieux ravisseur de femmes, cours comme un jeune élan !

Une joie farouche remplit son cœur sauvage à cette course folle. Les cris et les appels des poursuivants redoublent son allégresse. Il sent le corps de la jeune comtesse trembler de frayeur. Il se dresse debout dans le traîneau et agite son bonnet.

— Je suis Gösta Berling, seigneur de dix mille baisers et de treize mille lettres d'amour ! Venez me prendre !

Puis brusquement il s'incline et murmure à l'oreille de la comtesse :

— N'est-elle pas enivrante cette course rapide ? royale cette aventure ? Par delà le Löven, il y a le Væner ; par delà le Væner la mer, partout d'infinies étendues de glace bleu sombre, et par delà encore un monde de splendeur. Fracas de la glace qui se crevasse sous nos pas ; cris aigus derrière nous ; étoiles filantes sur nos

têtes et devant nous un carillon de grelots ! En avant ! En avant ! Ce voyage ne vous plaît-il pas, jeune femme ?

Elle le repousse violemment. La seconde suivante le trouve à ses pieds.

— Je suis un misérable, un misérable ! Vous n'auriez pas dû me braver, comtesse. Vous étiez là devant moi, vous dressant si fière, si fine, si sûre qu'un poing de Cavalier ne s'abattrait jamais sur vous. Le ciel et la terre vous aiment. Vous ne deviez pas ajouter au fardeau de celui que ciel et terre méprisent !

Il s'empara de ses deux mains et les porta vers son visage.

— Si vous saviez ce que c'est que d'être un homme déchu, un paria. On ne s'inquiète pas du résultat de ses actes. À quoi bon ?

Et comme il a remarqué que les mains de la jeune femme sont froides et nues, il tire de sa poche une paire de moufles fourrées et les lui met. Ce simple geste semble lui avoir rendu son calme. Il s'assied sur la banquette, mais aussi loin d'elle que possible pour ne pas la gêner.

— Vous n'avez pas besoin d'avoir peur, comtesse, dit-il. Ne voyez-vous pas où nous sommes ? Vous comprenez bien que nous ne voulons pas vous faire de mal.

La jeune comtesse, que la terreur avait affolée, reconnaît alors qu'ils ont traversé le lac et se trouvent dans la rude montée de Borg.

Le traîneau s'arrête devant le perron du manoir, et Gösta aide la comtesse à descendre. Les domestiques accourent au bruit des grelots et se voyant entourée de ses gens, la jeune femme reprend son sang-froid.

— Prenez les guides, Andersson ! dit-elle au garçon d'écurie, ces messieurs qui m'ont ramenée dans leur traîneau voudront bien entrer un moment. Le comte nous suit.

— À vos ordres, comtesse, dit Gösta.

Beerencreutz passe sans une ombre d'hésitation les rênes au valet. La jeune comtesse monte devant eux le perron et les précède, avec une malice mal dissimulée, dans le salon. Elle n'avait pas osé espérer qu'ils accepteraient d'attendre son mari. Ils ne savaient donc pas quel homme sévère et juste était le comte ? Ils ne craignaient donc pas le châtiment qu'il leur réservait à eux qui avaient emporté de force sa femme dans cette course insensée ? Il réunirait sans doute les domestiques de la maison et leur désignerait les Cavaliers comme des gens à qui dorénavant la porte de Borg serait fermée. Lui qui était pour sa femme toute tendresse, qui la traitait comme un être d'une essence plus fine, il ne supporterait pas que des hommes brutaux se fussent abattus sur elle comme des éperviers sur un moineau. L'amour donnerait de la chaleur à ses paroles. Il profiterait de cette occasion pour flétrir en même temps leur conduite vis-à-vis de la Commandante. La petite comtesse frémissait des pieds à la tête du désir de la vengeance.

Beerencreutz entra tranquillement dans la salle et s'approcha du feu qui était toujours allumé, lorsque la comtesse revenait d'une fête. Gösta s'arrêta dans la demi-obscurité près de la porte et regarda en silence la jeune femme que le valet débarrassait de ses fourrures. Et pendant qu'il la regardait, une grande joie monta en lui. Il eut soudain la révélation de l'âme de la comtesse Élisabet : toute de pureté, de candeur, d'innocence. Cette âme dormait au fond d'elle, un jour elle se réveillerait. Infiniment heureux de cette découverte, Gösta eut envie de sourire de son air courroucé, de ses joues que les flammes de la colère coloraient, de ses sourcils froncés. « Tu ne sais pas toi-même, pensa-t-il, combien tu es bonne et douce. » Et dès cet instant Gösta sentit qu'il serait toujours le serviteur de la jeune comtesse. Mais il ne pouvait plus regretter son acte de folie : si elle ne l'avait pas repoussé avec tant d'horreur, si elle n'avait pas été si profondément bouleversée et blessée par sa brutalité, il n'aurait jamais connu la vraie nature qui se cachait sous cette apparente gaîté et cette soif de plaisirs. Et elle avait épousé cet imbécile de Henrik Dohna !

Depuis le jour où il avait connu en chaire la flamme de l'inspiration, Gösta Berling n'avait plus éprouvé pareille félicité de l'âme. Il resta assis près de la porte, les mains jointes comme à l'église, les yeux fixés sur la jeune femme. Il ne se dérangea pas, lorsque le comte fit irruption dans le salon, suivi de gens qui juraient et sacraient et se lamentaient sur le nouveau tour des Cavaliers. Il laissa Beerencreutz essuyer la tempête.

Impassible, cet homme, endurci par mille aventures, attendait, les pieds posés sur les chenets, le coude appuyé au genou, le menton dans la main.

— Que signifie ceci ? cria le petit comte.

— Cela signifie que tant qu'il y aura des femmes sur la terre, il y aura des imbéciles qu'elles mèneront par le bout du nez.

— Je demande ce que cela signifie ? répéta le comte.

— Je me le demande aussi, riposta Beerencreutz. Que signifie ce refus de la femme d'Henrik Dohna de danser avec Gösta Berling et avec les Cavaliers ?

Le petit comte tourna vers sa femme un regard interrogateur.

— Je n'ai pas pu, Henrik, s'écria-t-elle. Je n'ai pas pu danser avec aucun de ces hommes. Je songeais à la Commandante qu'ils ont laissée en prison.

Le petit comte redressa son corps ankylosé et sa tête vieillotte.

— Nous autres Cavaliers, reprit Beerencreutz, nous n'acceptons d'insultes de personne. Celle qui refuse de danser avec nous, fera de gré ou de force une promenade en traîneau avec nous. La comtesse n'a eu aucun mal. Je pense que nous pouvons considérer l'affaire comme close.

— Non pas ! répondit le comte. C'est moi qui réponds des faits et gestes de ma femme. Je voudrais sa-

voir pourquoi Gösta Berling ne s'est pas adressé à moi, lorsqu'elle l'a insulté.

Beerencreutz sourit.

— Je demande, répéta le comte.

— On ne demande pas au renard la permission de l'écorcher, dit Beerencreutz.

Le comte posa sa main sur sa poitrine plate.

— J'ai la réputation d'être un homme juste, dit-il. Je sais juger mes serviteurs, pourquoi ne saurais-je pas juger ma femme ? Les Cavaliers n'ont point qualité pour la juger. La punition qu'ils ont trouvé bon de lui infliger, je l'annule. Vous entendez, messieurs, je la considère comme nulle et non avenue.

Le comte cria ses derniers mots d'une voix de fausset. Beerencreutz promena un rapide coup d'œil sur l'auditoire. Pas un des assistants – Sintram, Daniel Bendix, Dahlberg et tous les autres – qui ne se gaussât de la façon dont le colonel se jouait du pauvre comte.

La jeune comtesse ne comprit pas tout de suite. Qu'est-ce qui devait être compté comme nul et non avenu ? – son angoisse, la rude prise des Cavaliers, le chant sauvage, les paroles, les baisers ? N'y avait-il donc rien cette nuit-là qui ne dût sombrer dans la grisaille ?

— Mais, Henrik…

— Tais-toi, dit-il, et sa petite taille se raidit encore pour paraître imposante. Toi, une femme, tu prétends ju-

ger les actes des hommes ; toi, ma femme, tu oses insulter quelqu'un dont je serre la main. Est-ce ton affaire si les Cavaliers laissent la Commandante en prison ? Tu ne peux comprendre le mouvement de révolte d'un homme de cœur en face d'un adultère. As-tu donc l'intention, toi aussi, de suivre la voie du mal, puisque tu défends une femme pareille ?

— Mais Henrik…

Elle gémit comme un enfant et tendit les mains comme pour détourner les dures paroles. Jamais elle n'en avait encore entendu d'aussi dures. Elle se sentit faible, sans défense, au milieu de ces hommes rudes, dans un monde que son cœur n'aurait plus jamais le pouvoir d'illuminer et de colorer.

— Mais, Henrik, c'est toi qui devais me défendre !

— Où est Gösta Berling ? demanda le comte.

— Présent, répondit Gösta en essayant de plaisanter. Il était bien ennuyé de la tournure que prenaient les choses, mais n'osait intervenir entre mari et femme.

— Vous étiez en train de faire un discours, mon cher comte, et je m'étais assoupi. Il est temps, je crois, que nous regagnions chacun notre lit.

— Gösta Berling, poursuivit le comte imperturbable, puisque la comtesse a refusé de danser avec toi, je lui ordonne de te demander pardon et de te baiser la main.

— Mon cher comte, s'écria Gösta, ce n'est pas une main pour des lèvres de femmes ! Hier, elle était rougie

du sang d'un élan, la nuit dernière, noire de suie après une rixe avec un charbonnier. Vos paroles m'ont donné pleine satisfaction. Maintenant, nous nous retirons. Viens, Beerencreutz !

Le comte lui barra le passage.

— Restez, fit-il. Ma femme doit obéir. Qu'elle apprenne ainsi ce qu'il en coûte d'agir de sa seule autorité !

Gösta s'arrêta, décontenancé.

La jeune comtesse, pâle comme une morte, ne bougea pas.

— Va ! dit le comte.

— Henrik, je ne peux pas.

— Tu le peux, dit-il durement. Mais tu ne veux pas. Tu préfères que ce soit moi qui lui donne satisfaction. Un duel, cela te plairait. Peu importe si ton mari reste sur le carreau ! Je me battrai donc, et dans quelques heures je ne serai plus qu'un cadavre sanglant.

Elle le mesura d'un long regard et le vit tel qu'il était : sot, lâche, gonflé d'orgueil et de vanité, le dernier des hommes.

— Calme-toi, dit-elle, devenue soudain froide comme la glace. J'obéirai.

Gösta Berling fut hors de lui.

— Vous plaisantez, comtesse, s'écria-t-il. Non, non je ne le souffrirai pas. Vous êtes une enfant innocente. Moi,

je suis un misérable qui porte malheur à tout ce qui est bon et pur. Ne me touchez pas !

Il cacha ses mains derrière son dos.

— Laissez donc ! dit-elle avec lassitude. Tout m'est indifférent, dorénavant. Je vous demande pardon, permettez-moi de baiser votre main.

Gösta sans répondre se dirigea vers la porte.

— Si tu n'acceptes pas la réparation que t'offre ma femme, je serai forcé de me battre avec toi, Gösta Berling, et de lui imposer une punition plus sévère encore.

La comtesses haussa les épaules.

— La lâcheté le rend fou, dit-elle. Laissez-moi lui obéir. Qu'importe que je sois humiliée : n'est-ce pas ce que vous avez voulu ?

— Je l'aurais voulu, moi ? Vous croyez que je l'ai voulu ? Eh bien, s'il ne me reste plus de main que vous puissiez baiser, vous verrez bien que je n'ai pas voulu cela.

Il se précipita vers la cheminée et plongea ses mains au milieu des flammes.

Mais Beerencreutz le tira violemment en arrière et le rejeta loin du feu. Gösta trébucha et alla s'abattre sur une chaise à l'autre bout de la pièce. Il y resta comme étourdi, un peu honteux de son acte irréfléchi. Allait-elle croire qu'il avait agi par forfanterie ? Tout le faisait penser. Dans cette salle, pleine de monde il ne risquait rien. Mais

avant qu'il eût le temps de se relever, la petite comtesse était à genoux à côté de lui. Elle avait saisi les mains noircies, où de grosses cloques soulevaient la peau.

Je les baiserai, vos mains, murmura-t-elle. Je les baiserai dès qu'elles ne seront plus rouges et endolories.

Et son cœur s'émerveillait qu'un homme fût capable d'une si généreuse folie. Qui était-il donc, cet homme, puissant dans le bien comme dans le mal, homme des actions éclatantes, des paroles qui exaltent ? C'était un héros taillé à une autre mesure que le reste des êtres humains. Esclave de son caprice, soumis à la fantaisie de l'heure, sauvage, effrayant, il se dressait au-dessus de tous dans sa force victorieuse. La petite comtesse qui s'était sentie oppressée toute la soirée, redevint elle-même, jeune, gaie, heureuse de vivre. Le crépuscule gris était vaincu. Le monde reprit pour elle sa clarté et ses couleurs.

*

La même nuit, dans l'aile des Cavaliers à Ekeby, les Cavaliers vouaient à toutes les flammes de l'enfer Gösta Berling qui ne voulait pas les laisser dormir. Ils avaient beau tirer autour de leurs lits les rideaux jaunes et éteindre les lumières : Gösta continuait à discourir.

Il fallait qu'ils comprissent tous quel ange était la jeune comtesse et de quelle adoration humble il la servirait dorénavant. Elle le méprisait naturellement, mais il s'estimerait heureux de pouvoir se coucher à ses pieds comme un chien.

« Avaient-ils jamais regardé le Lagö au milieu du Löven ? Vue du sud, l'île dresse des rochers escarpés qui surplombent les flots ; du côté nord, elle descend en pente douce vers le lac, et d'étroits bancs de sable, portant de magnifiques sapins, y forment un lacis de petits étangs. C'est sur le sommet nu de l'île, où s'élèvent encore les ruines d'un vieux repaire de pirates, que lui, Gösta, construira un château pour la jeune comtesse, un château tout de marbre blanc ; des terrasses de marbre blanc, des escaliers de marbre blanc descendront vers le lac, où se balanceront des barques pavoisées. Il construira une demeure digne d'elle. Le vieux manoir délabré de Borg n'est pas digne que son petit pied en foule les parquets. »

Un ronflement s'échappait parfois des lits clos derrière les rideaux jaunes. Mais la plupart des Cavaliers lançaient des imprécations contre Gösta et ses folies.

— Cavaliers, dit-il alors avec solennité, Cavaliers, écoutez ! Je vois la terre verte couverte partout d'œuvres humaines. Les pyramides écrasent la terre de leur poids énorme, la tour de Babel a percé les nuages et des châteaux forts ont couvert le sol. Mais de tout ce que les mains des hommes ont construit, y a-t-il rien qui ne soit tombé ou ne doive tomber un jour ? Ô ouvriers, jetez vos truelles ! Couvrez-vous la tête de vos tabliers de maçon et étendez-vous par terre pour bâtir, en vous reposant, les clairs châteaux des rêves ! Quel besoin l'esprit a-t-il de temples de terre et de pierres ? Élevez donc les châteaux indestructibles des rêves et de l'illusion !

Et ayant dit, il alla se coucher en riant.

Lorsque, peu de temps après, la comtesse apprit que la Commandante avait été délivrée, elle offrit un dîner en l'honneur des Cavaliers.

Ainsi commença sa longue amitié avec Gösta Berling.

# CHAPITRE XI

# CONTES FANTASTIQUES

Enfants d'aujourd'hui ! Je n'ai rien de nouveau à vous raconter. Mes histoires sont vieilles, presque oubliées. Ce sont des contes que, dans la chambre des enfants, la vieille grand'mère aux cheveux blancs racontait aux petits, assis autour d'elle sur des tabourets bas ; des récits qu'autour du feu de la cuisine, les valets et les journaliers se confiaient, pendant que la vapeur montait de leurs vêtements trempés et qu'avec leurs couteaux à gaine de cuir, ils étendaient le beurre sur de grosses tranches de pain ; des aventures d'autrefois, que les vieux messieurs, commodément installés dans leurs fauteuils à bascule, évoquaient devant les grogs fumants.

Si un de ces enfants qui avaient écouté la conteuse, les journaliers ou les vieux messieurs, restait ensuite à la fenêtre, par un soir d'hiver, il ne voyait pas de nuages au bord de l'horizon : les nuages étaient des Cavaliers qui, dans des cabriolets branlants, parcouraient l'espace ; les étoiles étaient des bougies de cire allumées dans le vieux domaine de Borg, et le rouet qui ronronnait dans la pièce à côté, était activé par le pied d'Ulrika Dillner. Car la tête de l'enfant était hantée par ces revenants des temps passés.

Et si vous envoyiez cet enfant au sombre grenier pour chercher du lin ou des biscuits secs, au retour, les petits pieds prenaient des ailes et volaient dans l'escalier, à travers le vestibule, vers la cuisine éclairée. Car là-haut, dans les ténèbres, les histoires prenaient corps, et l'enfant songeait avec effroi au méchant maître de forge de Fors qui avait conclu un pacte avec le diable.

L'enveloppe terrestre du méchant Sintram repose depuis longtemps dans le cimetière de Svartsjö, mais personne ne croit que Dieu ait son âme, comme l'affirme l'épitaphe sur sa tombe.

Pendant qu'il vivait, il était de ceux qui reçoivent d'inquiétantes visites. Au cours des longs après-midi des dimanches pluvieux, un lourd carrosse, attelé de chevaux noirs, s'arrête devant leur perron. Un monsieur élégant, en vêtements noirs, descend de l'équipage. Il vient avec des cartes et des dés pour aider le maître de la maison à tuer les heures qui traînent, désespérément monotones. La partie de cartes se poursuit jusqu'à minuit passé et quand, à l'aube, l'étranger part, il laisse derrière lui quelque cadeau funeste.

Tant qu'il vécut, Sintram était de ceux dont l'arrivée est annoncée par des êtres mystérieux. Des bruits avant-coureurs les précèdent. On entend les roues de leurs voitures grincer sur le gravier de la cour, leurs fouets claquer, leurs voix résonner sur le perron, la porte du vestibule s'ouvrir et se refermer sur eux. Les chiens, aussi bien que les gens, se réveillent. Mais il n'y a personne.

Oh, ces gens sinistres que les esprits du Mal annoncent et visitent ! Quel pouvait bien être cet énorme chien noir qui se montrait à Fors, du temps de Sintram ?

Il avait des yeux phosphorescents, sa langue sanglante pendait hors de sa gueule qui haletait ! Un jour, au moment où les valets dînaient, il avait gratté à la porte de la cuisine : les servantes avaient crié d'effroi, mais le plus fort et le plus hardi des valets avait arraché un brandon du foyer et le lui avait lancé dans la gueule. Alors il s'était enfui en poussant des hurlements lugubres. La fumée et les étincelles avaient jailli autour de lui, et sur la route, ses traces luisaient comme du feu.

Et ne devait-on pas frémir en pensant que chaque fois que le maître de forge rentrait tard d'une fête, ses animaux de trait se trouvaient changés ? Il était partis avec des chevaux, il revenait de nuit avec des taureaux noirs. Les gens qui habitaient sur la route voyaient les grandes cornes sombres se profiler sur le ciel nocturne, entendaient des beuglements et s'effrayaient des gerbes d'étincelles que les sabots et les roues faisaient jaillir du gravier sec.

Oui, les petits pieds des enfants avaient raison de trotter vite à travers le vaste grenier obscur. Songez si quelque chose d'horrible, si celui dont on ne peut prononcer le nom, était apparu, surgissant d'un recoin sombre ! Qui donc pouvait se dire à l'abri de ses poursuites ? Ce n'était pas seulement aux méchants qu'il se montrait : Ulrika Dillner ne l'avait-elle pas vu ? Anna Stjärnhök et Ulrika ne savaient-elles pas raconter toutes deux comment il leur était apparu ?

*

Mes amis, vous qui dansez, vous qui riez, je vous en supplie, dansez avec précaution, riez doucement !

Vous ne vous en doutez pas, mais il se peut que vos minces souliers de satin piétinent un cœur sensible au lieu de fouler le dur plancher de bois. Il se peut que vous poussiez une âme au désespoir, rien que par votre rire argentin.

Il est probable que la jeunesse avait foulé et froissé trop durement le cœur de la vieille Ulrika Dillner, que le jeune rire argentin avait sonné trop insolemment aux oreilles de la vieille fille, car elle fut prise d'un irrésistible désir d'avoir le titre et la dignité d'une femme mariée. Elle accepta enfin le méchant Sintram, qui depuis des années lui demandait de l'épouser et de venir vivre auprès de lui à Fors. Elle abandonna ses vieux amis de Berga, les chères besognes accoutumées, et le souci constant du pain quotidien.

Une fois décidé, le mariage fut vite conclu : Sintram ayant renouvelé vers Noël sa demande, les noces eurent lieu en février. Anna Stjärnhök, qui habitait alors dans la famille du capitaine Uggla, était une précieuse remplaçante de la vieille Ulrika. Celle-ci put partir sans remords.

Sans remords, oui, mais non sans regrets. Les grandes salles nues et vides de Fors étaient lugubres. Dès que l'obscurité tombait, la vieille femme tressaillait et s'effrayait au moindre bruit. Les longs après-midi de di-

manche se traînaient interminables comme le cortège de ses tristes pensées. Elle mourait de nostalgie.

Or, un jour du mois de mars, comme Sintram n'était pas rentré dîner, elle monta au salon du premier et s'assit au clavecin. C'était son unique consolation. Ce clavecin, où un joueur de chalumeau et une bergère se souriaient sur le bois laqué blanc, était à elle : il lui venait de ses parents. Elle pouvait lui confier ses peines, il la comprenait.

Savez-vous ce qu'elle jouait ? La seule chose qu'elle sût : une polka. Point de marche funèbre, de sonate passionnée, de lied mélancolique : une polka. Pauvre Ulrika !

Avant que ses mains se fussent raidies autour des cuillères à pot, des couteaux à découper et de la queue des casseroles, elle avait appris cette polka qui lui était toujours restée dans les doigts.

Chaque fois qu'elle avait quelque chose à confier au vieux clavecin, elle la jouait. Elle la jouait les larmes aux yeux, elle la jouait le sourire aux lèvres. Elle l'avait jouée le jour de son mariage, le soir de son arrivée à son nouveau foyer, elle la jouait ce jour-là. Et les cordes au son vieillot lui répétaient : « Tu es malheureuse, malheureuse. »

Un passant sur la route qui aurait entendu résonner cette polka, n'aurait pas manqué de croire que le maître de forge donnait un bal à ses amis et ses voisins, tant l'air en était allègre et vif. C'est au son de cette polka que jadis l'insouciance entrait à Berga, et la faim en sortait. Quand ses notes s'égrenaient sous les doigts de Mademoiselle Ulrika, personne ne pouvait résister à

l'entraînement de la danse. On oubliait les articulations raidies, les rhumatismes : des vieillards de quatre-vingts ans ressentaient des démangeaisons dans les jambes. Cette polka faisait tourner en rond le monde entier, tant elle était gaie.

La vieille Ulrika la joue et pleure.

Elle est entourée de serviteurs maussades et sournois, et de bêtes hargneuses. Elle soupire après des visages amis et des bouches souriantes. C'est ce regret nostalgique que la vieille polka est chargée d'interpréter. Les gens ont peine à se représenter Ulrika comme Madame Sintram : tout le monde l'appelle Mamzelle Dillner. La polka exprime aussi son regret d'avoir été vaniteuse et d'avoir quitté les heureuses fatigues de Berga, pour acquérir ce titre de Madame qui lui vaut tant de chagrin.

Ulrika joue encore, pour ne pas entendre les voix qui s'élèvent autour d'elle : malédictions de paysans ruinés, plaintes de pauvres journaliers accablés, ricanements de domestiques désobéissants, et, surtout, pour oublier la honte, la honte d'être la femme d'un mauvais homme.

Aux notes allègres de cette polka, Gösta Berling entraînait naguère la jeune comtesse ; Marianne Sinclaire se laissait emporter par ses nombreux admirateurs, et dans les temps passés, la Commandante d'Ekeby ouvrait le bal avec le bel Altringer. Ulrika les revoit, couples après couples, unis par la jeunesse et la beauté. Un courant de sympathie joyeuse allait d'eux à elle, d'elle à eux. C'était sa polka qui colorait leurs joues, qui faisait briller leurs yeux. Mais tout cela est loin, bien loin. Il faut aujourd'hui

que la polka berce son angoisse. L'effroi étreint son cœur quand elle aperçoit le chien noir, quand elle entend les domestiques qui parlent en chuchotant entre eux du passage nocturne des taureaux noirs. Elle prend et reprend sa polka.

Tout à coup, elle entend son mari rentrer et s'asseoir dans la chaise à bascule. Elle en reconnaît si bien le balancement que souligne un craquement du plancher. Cependant ce bruit monotone finit par recouvrir les sons de la musique.

Pauvre vieille Ulrika, si seule, si abandonnée en pays ennemi, qui n'a d'autre ami qu'un clavecin aux notes grêles ! Et tout à coup, elle entend que le clavecin répond à ses plaintes par des éclats de rire. Elle s'arrête de jouer au milieu d'une mesure, se lève et se retourne…

L'instant d'après, elle gît évanouie par terre. Ce n'était pas son mari qui se berçait dans le fauteuil à bascule, c'était l'Autre, celui dont les enfants n'osent prononcer le nom et qui les ferait mourir de terreur, s'ils le rencontraient dans le grenier désert.

*

L'âme dont l'enfance a été nourrie de contes fantastiques, peut-elle jamais se délivrer de leur hantise ?

Le vent de la nuit hurle au dehors ; un laurier rose et un ficus fouettent les piliers de la vérandah de leurs feuilles dures. Le ciel forme une voûte sombre au-dessus de la ligne noire des montagnes, et moi, qui suis assise seule devant ma table, sous la lampe allumée, moi qui ne

suis plus un enfant et qui devrais être raisonnable, je sens les mêmes frissons me courir le long du dos que le jour où j'entendis cette histoire pour la première fois. À chaque instant, mes yeux se portent vers le coin sombre, près de la porte, et en fouillent l'obscurité, ou vers la fenêtre pour me convaincre qu'une tête ne surgit pas derrière la balustrade du balcon. Et si la nuit est très noire et la solitude profonde, je lâche la plume, je me blottis dans mon lit et je tire ma couverture par-dessus ma tête.

C'était le grand étonnement de mon enfance qu'Ulrika Dillner survécût à cet après-midi ; moi, je ne l'aurais pas fait.

Par bonheur, Anna Stjärnhök arriva peu après à Fors. Elle trouva Ulrika étendue par terre et la ranima. Les choses ne se seraient pas aussi bien passées pour moi : j'aurais été morte avant la venue d'Anna.

Je vous souhaite, chers amis, de ne jamais voir pleurer de vieilles gens, ni de vous sentir impuissants si une tête blanche s'appuie sur votre poitrine, ou si de pauvres mains ridées se joignent autour des vôtres en une muette supplication ! Puissiez-vous ne jamais être témoins d'une douleur que vous êtres incapables de consoler ! Que sont les larmes des jeunes ? L'espoir leur reste toujours. Mais rien n'est plus navrant que de voir couler les larmes désespérées de ceux qui ont été l'appui de vos jeunes ans.

Anna Stjärnhök écoutait, désolée, la vieille Ulrika. La pauvre femme pleurait et tremblait. Ses yeux avaient par moment un regard égaré. Elle divaguait ; les mille rides qui sillonnaient son visage s'étaient creusées ; les boucles

à l'anglaise qui encadraient sa figure pendaient défrisées, lamentables, et les sanglots secouaient son long corps maigre. Devant ce désespoir, Anna prit une rapide décision : celle de ramener à Berga la malheureuse, qu'un séjour prolongé à Fors, auprès du maître de forge, rendrait certainement folle.

Ulrika se réjouit et s'épouvanta. Comment oserait-elle quitter son mari ? Ne lancerait-il pas sur sa piste le grand chien noir ? Mais Anna Stjärnhök vainquit sa résistance, moitié par des plaisanteries, moitié par des menaces, et une demi-heure après, elle l'avait fait monter à côté d'elle dans le traîneau.

Anna, conduisait elle-même, la vieille Disa trottait. L'état des chemins était mauvais, car on était à la fin de mars, mais la pauvre Ulrika éprouvait un grand soulagement à se retrouver dans le traîneau familier de Berga, derrière la vieille jument qui avait servi les Uggla presque aussi longtemps que la bonne Ulrika elle-même. Comme elle avait une heureuse nature et un esprit courageux, elle avait cessé de pleurer quand on passa devant Arvidstorp, à Högberg elle souriait ; arrivée à Munkeby, elle était déjà lancée dans ses souvenirs de jeunesse, du temps où elle était au service de la comtesse de Svansholm.

À ce moment, on s'engagea dans les contrées désertes au nord de Munkeby, sur un chemin pierreux, tout en montées et en descentes. Le traîneau dévalait la pente de Västratorp, quand soudain la vieille Ulrika s'arrêta net au milieu d'une phrase et serra convulsivement le bras

d'Anna. Ses yeux élargis fixaient un chien noir assis au bord de la route.

— Regarde ! dit-elle.

Le chien détala et disparut si rapidement dans le bois qu'Anna eut à peine le temps de l'entrevoir.

— Vite, vite, balbutia la pauvre femme, vite ! Fouette le cheval ! Sintram ne tardera pas à savoir que je suis partie.

Anna essaya de plaisanter, mais Ulrika persista dans ses craintes.

— Nous entendrons bientôt ses grelots, tu verras. Nous les entendrons avant d'être arrivées au sommet de la prochaine côte.

En effet, comme Disa ralentissait pour souffler un moment au haut d'Elofsbacken, elles entendirent derrière elles un carillon de sonnailles. La pauvre Ulrika sanglotait, tremblait, s'affolait, comme quelques heures plus tôt, dans le salon de Fors.

Anna voulut d'un coup de fouet activer la course de Disa, mais celle-ci tourna la tête et lui jeta un coup d'œil de réprobation et de surprise. Voulait-on donc lui apprendre quand il était bon de courir ou de marcher, à elle qui, depuis plus de vingt ans, connaissait chaque pont, chaque barrière, chaque pierre de cette route ?

Le tintement des grelots se rapprochait toujours.

— C'est lui, c'est lui ! gémit Ulrika. Je reconnais le son des grelots.

Le bruit devenait par moments si étrangement sonore qu'Anna se retournait pour voir si le cheval de Sintram ne touchait pas déjà leur traîneau ; puis, brusquement, il s'atténuait. On l'entendait parfois à droite, parfois à gauche, mais on ne voyait toujours rien, ni personne. Les grelots seuls les poursuivaient. Comme la nuit, lorsqu'on rentre d'une fête, les grelots chantent des airs de danse, s'interpellent, répondent, éveillent les échos de la forêt, ainsi ces grelots invisibles remplissent l'espace. Anna Stjärnhök arrivait à souhaiter de voir apparaître Sintram et son cheval rouge. Cette poursuite invisible avait quelque chose de sinistre.

Il n'y avait pas bien longtemps qu'Anna Stjömhäk avait fait ce même chemin, poursuivie par les loups. Elle avait vu briller dans l'obscurité leurs crocs blancs, elle avait pensé que son corps serait peut-être déchiqueté par eux, mais alors, elle n'avait pas eu peur. Jamais elle n'avait vécu une plus belle nuit. Le cheval était fort et beau ; beau et fort, l'homme avec qui elle partageait l'ivresse de l'aventure. Mais aujourd'hui, avec ce vieux cheval et cette compagne de voyage tremblante, Anna se sentait faible, impuissante, prête à pleurer.

— Ce carillon m'énerve, dit-elle, c'est un supplice.

Aussitôt les grelots s'emparèrent des derniers mots, et les lui renvoyèrent sur tous les tons : un supplice, un supplice, un supplice.

Alors, elle arrêta résolument le traîneau et en descendit. Pourquoi fuirait-elle devant ce misérable, si c'était lui ? Et elle vit enfin, dans le crépuscule grandissant, une tête de cheval, un traîneau et, dans le traîneau, Sintram, lui-même. Ils ne semblaient pas avoir suivi la route : on les eût dits surgis soudain de la pénombre.

Anna jeta les guides à Ulrika, et s'avança au-devant de Sintram.

Celui-ci retint son cheval.

— Tiens, fit-il, en voilà une chance ! Vous voulez bien me permettre, chère Mademoiselle Stjärnhök, de transporter dans votre traîneau mon compagnon de voyage ? Il devait justement se rendre à Berga, et moi, je suis pressé de rentrer.

— Où est-il, ce compagnon ? demanda Anna.

Sintram souleva brusquement le tablier du traîneau et montra à Anna le corps d'un homme endormi.

— Il est légèrement ivre, dit-il, mais qu'importe, il ne bougera pas. D'ailleurs, c'est un personnage de votre connaissance, c'est Gösta Berling.

Anna recula.

— Voyez-vous, reprit Sintram, celle qui abandonne son bien-aimé le vend au diable. C'est ainsi que moi, je suis tombé dans ses griffes. On croit agir si noblement ; le sacrifice, c'est beau et grand – aimer, c'est coupable.

— Que voulez-vous dire ? demanda Arma très troublée. De qui voulez-vous parler ?

— Je veux dire que vous n'auriez pas dû laisser partir Gösta Berling, Mademoiselle Anna.

— Dieu l'a voulu.

— Mais oui, toujours la même chose : le sacrifice est beau, l'amour est un péché. Le bon Dieu n'aime pas à voir les gens heureux. Il leur envoie ses loups. Mais si ce n'était pas lui qui les avait envoyés, Mademoiselle Anna ? Pourquoi ne serait-ce pas moi qui aurais appelé mes petits agneaux gris des montagnes de Norvège pour les lancer sur les traces du jeune homme et de la jeune fille ? Si c'était moi ? Si j'avais sifflé mes serviteurs, si ce n'était pas Dieu ! Hein, pensez-y, Mademoiselle Anna !

— Ne me poussez pas au doute, dit Anna d'une voix faible.

— Regardez, dit Sintram en se penchant sur le dormeur, regardez son petit doigt. La petite piqûre, là, au bout du doigt, ne se refermera jamais. C'est là que nous avons pris le sang pour signer notre pacte. Il est à moi. Seul l'amour aurait pu le délivrer.

Anna Stjärnhök se débat pour secouer l'enchantement qui la paralyse. C'est de la folie, de la folie ! On ne signe pas de contrat avec le Malin Esprit. Pareille chose n'existe que dans les contes. Mais elle n'a aucun pouvoir sur ses pensées en débandade. La nuit toujours plus dense l'oppresse ; la forêt, noire et muette,

se dresse tout autour d'elle. Impossible d'échapper au sombre effroi de l'heure.

— Vous pensez peut-être qu'il n'y a plus grand chose à sauver en lui. N'en croyez rien ! A-t-il exploité et affamé les paysans ? A-t-il trahi de pauvres amis ? A-t-il triché au jeu ? A-t-il été l'amant de femmes mariées ?

— Je commence à croire que le Maître de forge de Fors est le diable en personne.

— Faisons un petit échange, Mademoiselle Anna ! Prenez Gösta Berling, épousez-le, sauvez-le, gardez-le. Je vous le cède. Donnez votre argent à vos amis de Berga. Ce n'était probablement pas Dieu qui vous envoya les loups l'autre nuit. Faisons un échange.

— Et que me demandez-vous à la place de Gösta ?

Sintram ricana.

— Ce que je veux ? Oh, pas grand'chose. Donnez-moi la vieille femme qui est là-bas dans votre traîneau.

— Satan ! s'écria Anna, va-t-en ! Crois-tu que je trahirai une vieille amie qui s'est confiée à moi ? Te la laisser, à toi, pour qu'elle devienne folle ! Va-t-en, va-t'en !

— Du calme, du calme, Mademoiselle Anna ! L'affaire vaut qu'on y réfléchisse : d'un côté un jeune homme qui a la vie devant lui, de l'autre côté une vieille femme usée. Qui des deux me laissez-vous ?

Anna Stjärnhök poussa un rire strident.

— Vous voulez que nous troquions des âmes ici comme, à la foire de Broby, on troque des chevaux ?

— C'est exactement cela, Mademoiselle Anna, mais si vous voulez, nous poumons poser la question autrement. Il faut ménager la susceptibilité des Stjärnhök et l'honneur du nom.

Et il se mit à appeler sa femme d'une voix retentissante, et à l'horreur indicible de la jeune fille, Ulrika obéit à l'appel, descendit du traîneau et s'avança toute tremblante.

— Voyez la femme docile que j'ai ! dit Sintram. Ce n'est certes pas la faute à Mademoiselle Stjärnhök si elle vient quand son mari l'appelle. Là-dessus, je vais lui faire place en me débarrassant de Gösta Berling, que je laisserai ici. Je l'y laisserai pour de bon, Mademoiselle Anna. Le ramassera qui voudra !

Il s'inclina pour soulever Gösta Berling, quand Anna se pencha en avant, plongea ses yeux dans les siens et lui souffla en pleine figure :

— Au nom de Dieu, va-t-en ! Ne sais-tu donc pas qui t'attend chez toi, assis au salon dans ton fauteuil à bascule ? Oses-tu faire attendre ce visiteur ?

L'effet de ses paroles fut instantané, foudroyant ! Le comble de l'horreur de cette journée fut pour Anna de voir le maître de forge se jeter comme un possédé dans son traîneau, enlever son cheval à coups de fouet et partir ventre à terre. Le traîneau dévala la côte raide pendant qu'une gerbe d'étincelles crépitaient sous les patins

et les sabots, et que les pierres et le gravier du chemin grinçaient sous la mince couche de neige du mois de mars.

Anna Stjärnhök et Ulrika, seules à nouveau sur la route, n'échangèrent pas une parole. Les regards d'Anna étaient farouches : elle n'avait rien à dire à la pauvre vieille femme dont le salut lui avait coûté si cher ! Elle aurait voulu pleurer, crier, se rouler dans la neige. Elle avait connu la douceur amère de l'abnégation ; aujourd'hui, l'amertume seule lui en restait. Qu'était le sacrifice de son amour, comparé au sacrifice de son bien-aimé ?

Elles poursuivirent leur route et arrivèrent à Berga dans le même silence ; mais quand la porte du salon s'ouvrit, Anna Stjärnhök tomba évanouie pour la première fois de sa vie. Gösta Berling et Sintram causaient tranquillement autour d'un plateau de grogs. Ils étaient là depuis au moins une heure.

Anna s'évanouit, mais la vieille Ulrika ne manifesta aucun étonnement : elle savait bien, elle, que les choses ne s'étaient pas passées d'une façon naturelle sur la grand'route.

Par l'intermédiaire des Uggla, la vieille Ulrika obtint l'autorisation de Sintram de rester à Berga. Il céda avec bonhomie, ne voulant nullement, disait-il, le malheur de sa pauvre femme.

*

Enfants d'aujourd'hui !

Je ne demande point que vous ajoutiez foi à ces vieilles histoires. Elles peuvent n'être que mensonges et illusion. Mais le regret qui fait crier et gémir le cœur, comme le plancher du salon de Fors sous le balancement du terrible hôte, mais le doute qui assaille l'âme, comme résonnaient les grelots aux oreilles d'Anna Stjärnhök dans le désert de la forêt, quand seront-ils mensonge et illusion ?

Ah, plût à Dieu qu'ils le fussent !

# CHAPITRE XII

# L'HISTOIRE D'EBBA DOHNA

Gardez-vous de mettre le pied sur le joli promontoire à l'est du Löven, autour duquel se découpent des baies doucement caressées par les flots. C'est là que se dresse le manoir de Borg. Nulle part le Löven ne paraît plus délicieux. Personne ne saura jamais comme il est beau, le lac de mes rêves, sans avoir vu, du promontoire de Borg, les brumes du matin glisser et onduler sur sa surface lisse, sans avoir contemplé, des fenêtres du cabinet bleu, où habite le souvenir de tant de jeunes visages, un pâle couchant rouge, reflété dans son miroir.

Je vous le répète cependant : n'y allez pas ! Vous pourriez être pris du désir de rester dans les salles endeuillées du vieux manoir, d'acquérir ce beau coin de terre et, si vous êtes jeune, riche et heureux, peut-être y établiriez-vous votre demeure avec une jeune femme aimée. Il vaut mieux ne jamais voir ce joli site, car le bonheur ne peut habiter Borg. Ces vieux parquets trempés de pleurs boiraient bientôt vos larmes, ces murs, qui pourraient vous renvoyer l'écho de tant de plaintes, recueilleraient bientôt vos gémissements.

Une fatalité semble s'attacher à cette belle terre. Un malheur y semble enseveli qui, ne trouvant pas de repos dans sa tombe, erre pour inquiéter les vivants. Si j'étais le maître de Borg, je ferais fouiller le terrain pierreux du parc et le sol battu de la cave et la terre grasse des champs, jusqu'à ce qu'on ait trouvé le cadavre de la vieille sorcière qui doit y être enfoui. Et je lui donnerais une sépulture en terre bénite au cimetière de Svartsjö. Et je ne lésinerais pas sur la paye des sonneurs de glas, le jour de l'enterrement : les cloches sonneraient longuement et vigoureusement. Et j'enverrais de riches cadeaux au pasteur et au sacristain pour qu'à force d'oraisons et de chant, ils la vouent au repos éternel.

Et si cela ne suffisait pas, je mettrais le feu, une nuit de tempête, à cette demeure néfaste pour que personne ne vienne plus l'habiter, sauf les noirs corbeaux qui feraient leurs nids dans les ruines. Ah, je sais bien que mon cœur se serrerait à la vue des flammes se rejoignant au-dessus du toit, de la fumée rougie de lueurs sinistres et remplie d'étincelles. Dans le crépitement et le grondement de l'incendie, je croirais entendre pleurer de fugitifs souvenirs ; sur les pointes bleues des flammes je verrais s'élever et s'envoler des fantômes chassés de leur demeure. Je me reprocherais d'avoir oublié combien la douleur embellit, combien le malheur affine, et je pleurerais comme si l'on avait livré à la destruction un temple consacré aux dieux du passé.

Mais pourquoi parler déjà de malheur ? À l'époque dont je parle, Borg resplendissait encore en haut du promontoire, protégé par les puissants sapins de son parc ;

les champs de neige qui s'étendaient à ses pieds scintillaient sous le soleil piquant du mois de mars, et dans les vastes salles éclatait le rire joyeux de la comtesse Élisabet.

Le dimanche, elle allait à l'église de Svartsjö, près de Borg, et ramenait une petite société à dîner : le juge de Munkerud et le capitaine Uggla avec leurs familles et le pasteur et Sintram. Et si Gösta Berling avait traversé la glace pour venir à Svartsjö, elle l'invitait aussi. Pourquoi n'aurait-elle pas invité Gösta Berling ? Elle ignorait qu'on lui attribuait les nombreuses visites de Gösta sur la rive orientale du Löven. Peut-être y venait-il d'ailleurs aussi pour faire une partie de cartes et pour boire avec le méchant Sintram, mais on n'y attachait point d'importance : ne savait-on pas que si son corps était de fer, il en était autrement de son cœur ? Personne n'admettait qu'il pût voir briller de beaux yeux et s'ébouriffer des cheveux blonds au-dessus d'un front blanc sans en tomber amoureux.

La jeune comtesse est bonne pour lui. Mais envers qui n'est-elle pas bonne ? Elle prend sur ses genoux les petits mendiants déguenillés, et lorsque, sur la route, elle rencontre quelque pauvre vieille, elle fait arrêter le traîneau et la fait monter à côté d'elle.

Gösta est souvent l'hôte du petit cabinet bleu où l'on a une si belle vue sur le lac. Et il lui lit des vers. Rien de mal à cela. Il n'oublie pas qu'elle est la comtesse Dohna et qu'il est, lui, un aventurier sans foyer. La société d'une personne qu'il respecte et place très haut lui fait du bien. Il s'éprendrait aussi bien de la reine de Saba, dont

l’image orne la tribune de l’église de Svartsjö. Il ne demande qu’à la servir, comme un chevalier sert sa souveraine, à lui attacher ses patins, à tenir son écheveau, à conduire son traîneau : il est l’homme de ce genre de cour romanesque et inoffensive.

Le jeune comte est grave et taciturne ; Gösta pétille de gaîté et d’esprit. Il est le compagnon tout trouvé de la rieuse petite comtesse. Personne en la voyant ne peut s’imaginer une seconde qu’elle porte dans son cœur un amour défendu. Elle ne songe qu’à la danse, à la danse et aux plaisirs. Elle aimerait que la terre fût tout unie, sans pierres, sans monts ni vallées, afin de passer partout en dansant. Elle aimerait chausser aussi, du berceau à la tombe, de minces souliers de bal.

Après le dîner du dimanche, les vieux messieurs se retirent en général dans le bureau du comte pour y fumer ou y dormir, les vieilles dames s’installent bien confortablement dans les fauteuils du salon et appuient leur tête vénérable sur les hauts dossiers. Mais la jeune comtesse et Anna Stjärnhök passent dans le cabinet bleu et y échangent des confidences infinies.

Le dimanche qui suivit celui où Anna avait ramené à Berga la vieille Ulrika Dillner, elles s’y trouvaient comme à l’ordinaire.

Personne au monde ne pouvait être plus malheureux que la jeune fille. Toute sa crânerie habituelle l’avait abandonnée ; parti aussi le gai défi qu’elle opposait à tous ceux qui voulaient forcer la barrière dont elle s’entourait. Une idée lui empoisonnait l’âme : « Si ce

n'était pas Dieu qui avait envoyé les loups ! » Elle cherchait un signe, une indication, mais en vain.

Ce dimanche-là, comme elle était assise en face de la jeune comtesse, son regard tomba sur un petit bouquet d'anémones avec lequel jouait la main de la jeune femme. Comme dans un éclair, elle sut d'où venaient ces fleurs et qui les avait cueillies. Où, dans tout le pays, y avait-il des anémones au commencement d'avril sauf sur les pentes du petit bois de bouleaux à Ekeby ? Elle fixait ces petites étoiles bleues – ces bienheureuses que tous les cœurs aiment et qui, charmantes en elles-mêmes, s'entourent encore du charme de la saison qu'elles annoncent – et plus elle les regardait, plus une sourde colère grondait en son âme. « De quel droit, se disait-elle, de quel droit la comtesse Dohna porte-t-elle ce bouquet d'anémones cueillies sur la rive d'Ekeby ? » Ce sont tous des tentateurs, Sintram, la comtesse, tous, tous. C'est à qui entraînera au mal Gösta Berling. Mais elle Anna le défendra envers et contre tous. Elle ne quittera pas le cabinet bleu sans avoir arraché ces fleurs des mains de la comtesse et les avoir foulées aux pieds. Et elle part en guerre contre les petites étoiles.

Dans le salon, les vieilles dames somnolent ; au fumoir les messieurs tirent de leurs pipes de paresseuses bouffées. Tout est paix à Borg, sauf dans le petit cabinet où s'engage une lutte désespérée.

Ah, comme ils font bien ceux qui ne mettent pas la main à l'épée, ceux qui savent patienter doucement, imposer le calme à leur cœur et laisser à Dieu la direction ! Le mal toujours augmente le mal.

Mais Anna Stjärnhök croit avoir vu enfin un doigt céleste lui indiquer sa voie.

— Anna, fait tout à coup la voix de la comtesse. Raconte-moi une histoire !

— Une histoire de quoi ?

— Oh, reprend la jeune comtesse en caressant le bouquet, ne sais-tu pas une belle histoire d'amour ?

— Non, je ne sais rien de l'amour.

— Oh Anna !… N'y-a-t-il donc pas près d'ici un endroit qui s'appelle Ekeby avec une maison habitée par des Cavaliers dont les prouesses sont légendaires ?

— Si, répond Anna. Il y a ici un domaine qui s'appelle Ekeby avec une maison habitée par des hommes qui sucent la moelle du pays, qui nous rendent incapables de tout travail sérieux et qui débauchent notre jeunesse. C'est de ces hommes-là que tu veux que je te raconte des histoires d'amour ?

— J'aime les Cavaliers.

Alors Anna Stjärnhök prend la parole. Elle parle en phrases brèves, d'une voix où tremble une passion secrète.

— Qu'est l'amour d'un Cavalier ? la foi d'un Cavalier ? Une maîtresse aujourd'hui, une autre demain, une à l'est, une autre à l'ouest. Rien n'est trop haut ni trop bas pour lui. Un jour la fille d'un comte, le lendemain une vagabonde. Rien au monde n'est plus vaste que le cœur

d'un Cavalier. Malheur à celle qui aime un Cavalier ! Elle devra le chercher ivre au bord de la route. Elle devra assister impuissante à sa folie, pendant qu'il joue le foyer de ses enfants. Elle devra supporter qu'il courtise d'autres femmes. Ah, Élisabet, si un Cavalier demande une danse à une honnête femme, elle fait bien de la lui refuser, s'il lui offre des fleurs, elle devrait les jeter à terre, et elle devrait préférer la mort à un mariage avec lui. Il y avait une fois parmi les Cavaliers un pasteur destitué. On l'avait renvoyé pour ivrognerie. Il venait ivre à l'église. Il buvait jusqu'au vin de la Communion. As-tu entendu parler de lui ?

— Non. Comment s'appelle-t-il ?

— Il n'est plus à Ekeby… La Commandante l'avait ramassé alors qu'il courait le pays en mendiant. Elle l'avait recueilli à Ekeby et voulait l'aider à se relever. Elle persuada à ta belle-mère, la comtesse Märta, de le prendre comme précepteur du comte Henrik.

— Un pasteur destitué ?

— C'était un homme jeune et très instruit. On ne pouvait rien lui reprocher, sauf qu'il buvait. La comtesse Märta n'était pas difficile. En outre, elle se réjouissait de faire enrager le pasteur et le suffragant. Mais elle avait fait promettre aux rares personnes qui connaissaient l'histoire du jeune homme de ne point la raconter à ses enfants. Son fils aurait peut-être perdu le respect de son précepteur, et sa fille n'aurait pas voulu le voir. C'était une petite sainte.

« Il vint donc à Borg. Modeste, il s'asseyait près de la porte, se taisait à table, fuyait la société et recherchait l'abri des sapins du parc. Mais là, sur les chemins solitaires, il retrouvait la jeune Ebba Dohna. Elle n'était pas de celles qui aiment les fêtes bruyantes, et les salles de Borg en retentissaient depuis que la comtesse Märta était veuve. Elle n'était pas de celles qui affrontent le monde avec des regards hardis. Elle était douce, elle était timide. À dix-sept ans, elle n'était encore qu'une enfant tendre et candide. Mais elle était belle avec ses yeux bruns et la délicate et faible rougeur de ses joues.

Son corps élancé et frêle penchait un peu en avant. Sa petite main étroite s'insinuait dans la vôtre et la pressait timidement. Sa petite bouche était la plus silencieuse des bouches et la plus grave. Et sa voix, sa délicieuse petite voix qui prononçait les mots si lentement et si bien ! Ce n'était pas une voix chaude et jeune, elle traînait des inflexions lasses. On eût dit les derniers accords d'un musicien fatigué. Ebba Dohna ne ressemblait pas aux autres jeunes filles. Son pied se posait sur le sol si légèrement qu'elle semblait toujours prête à s'enfuir. Et elle gardait les paupières baissées comme pour mieux protéger la splendeur de ses visions. Son âme s'était détournée de la terre depuis sa tendre enfance.

« Petite, elle s'asseyait sur un tabouret aux pieds de sa grand'mère qui lui racontait des contes de fée. Un soir qu'elles restaient ainsi devant le feu qui mourait, le répertoire des contes de la grand'mère se trouva épuisé. Carsus et Moderus, la belle Mélusine et Lunkentur avaient vécu dans les flammes du foyer. Mais la main de la petite

fille continuait de caresser doucement la jupe de soie de la vieille femme, ce drôle de tissu qui crie comme un petit oiseau. C'était sa façon de prier, car elle était de ces enfants qui ne demandent jamais rien avec des paroles. Et la grand'mère s'était mise à lui conter l'histoire éternelle du petit enfant né en Judée, né pour être un grand roi et dont les anges avaient chanté la naissance. Les rois d'Orient, conduits par une étoile, vinrent l'adorer et lui offrir de l'or, de l'encens et de la myrrhe. Des vieillards et des femmes annoncèrent sa splendeur. Il avait à peine douze ans que son savoir dépassait celui des grands prêtres et des docteurs de la loi. Et la grand'mère racontait la chose la plus belle que la terre ait jamais vue, la vie de cet enfant parmi les hommes, les hommes méchants qui ne voulurent jamais le reconnaître pour leur roi, et sa mort que, seuls dans la foule, pleuraient sa mère et quelques rares amis, alors que toute la nature inanimée prenait le deuil. Le soleil perdit son éclat, les montagnes tremblèrent, le rideau du Temple se déchira et les tombeaux s'ouvrirent, afin que les morts pussent sortir et témoigner de leur douleur. Et la petite Ebba Dohna, la tête sur les genoux de sa grand'mère, pleurait et sanglotait comme si son cœur allait se briser.

« – Ne pleure pas, ma petite, le bon roi ressuscita de sa tombe et monta chez son père qui est au ciel. »

« – Grand'mère, sanglotait l'enfant, n'a-t-il donc jamais eu aucun royaume ? »

« – Il est assis à la droite de Dieu. »

« Mais la petite ne se laissait pas consoler. Elle pleurait désespérément comme seul un enfant sait pleurer.

« – Pourquoi furent-ils si méchants envers lui ? Pourquoi ? »

« La vieille femme eut presque peur de cette explosion de douleur.

« – Dis, grand'mère, dis que tu n'as pas bien raconté la fin ! Dis, que l'histoire ne se termine pas ainsi, mais qu'on donna au bon roi un royaume sur la terre. »

« Elle mettait ses bras autour du cou de la grand'mère et ses larmes coulaient toujours.

« – Mon petit, mon petit, dit alors la grand'mère pour la consoler, il y a des gens qui croient qu'il reviendra et fera de toute la belle terre un royaume de la paix, où les petits enfants pourront jouer près du nid de la vipère, où les ours et les bœufs paîtront ensemble. Personne ne fera plus tort à autrui. On fera des faux avec des glaives et des socs de charrue avec les épées. Tout sera joie et bonheur, car les hommes bons et charitables posséderont la terre. »

« Le petit visage s'illumina sous les larmes.

« – Et le bon roi aura alors un trône, grand'mère ? »

« – Un trône d'or. »

« – Et des serviteurs, et des courtisans et une couronne d'or ? »

« – Bien sûr. »

« – Et quand sera-ce, grand'mère ? »

« – Personne ne le sait. »

« – Et je pourrai être assise sur un tabouret à ses pieds ? »

« – Oui, ma petite fille. »

« Depuis ce jour, soirée après soirée, plusieurs hivers durant, grand'mère et petite fille causèrent devant le feu du règne millénaire du bon roi. Et la petite rêvait nuit et jour à la venue du Christ. Elle ne se lassait pas de parer le royaume de toutes les splendeurs qu'elle pouvait imaginer.

« Il en est ainsi de beaucoup d'enfants taciturnes : ils caressent un rêve qu'ils gardent jalousement secret. Des pensées étranges habitent bien des petites têtes aux fins cheveux ; de doux yeux tendres voient, derrière des paupières closes, de merveilleuses images. Plus d'une petite vierge a son époux au ciel. Plus d'une enfant aux joues roses voudrait oindre les pieds du Christ et les essuyer avec ses cheveux.

« Ebba Dohna n'en parlait à personne, mais depuis ce jour, elle vivait en Dieu, rêvait à Dieu. Quand elle cheminait sous les sapins du parc et que le soleil couchant empourprait les portes de l'Occident, elle se demandait si le Messie, rayonnant de douceur et suivi de millions d'anges, n'en franchirait pas le seuil et si, passant devant elle dans sa splendeur, il lui permettrait de baiser l'ourlet de son manteau.

« Elle aimait aussi à penser aux pieuses femmes qui avaient pris le voile et ne levaient plus les yeux, s'enfermant dans le silence du cloître et dans de sombres cellules, pour ne plus contempler que les visions radieuses qui illuminaient leurs âmes.

« C'est ainsi qu'elle avait grandi, c'est ainsi qu'elle rêvait, lorsqu'elle rencontra, dans les allées désertes, le jeune précepteur.

« Je ne veux pas dire plus de mal de lui qu'il n'est nécessaire ; je veux croire qu'il aima cette enfant dont il devint le fidèle compagnon au cours de ses promenades solitaires. Je crois que son âme retrouva ses ailes près de cette jeune fille silencieuse qui ne s'était jamais ouverte à personne d'autre. Je suppose que, près d'elle, il se sentait redevenir pareil à un enfant, bon, pur, honnête. Mais s'il l'aimait, pourquoi ne voyait-il pas qu'il ne lui ferait jamais un don plus funeste que son amour ? Lui, un des réprouvés de ce monde, que voulait-il, à quoi pensait-il, quand il cheminait à côté d'Ebba Dohna ? Lui, qui avait été un buveur, un batailleur et qui le redeviendrait à l'occasion, que voulait-il auprès de celle qui rêvait d'un époux céleste ? Pourquoi ne fuyait-il pas loin, loin d'elle ? N'aurait-il pas mieux valu pour lui mendier et voler sur les grand'routes que de se montrer bon, pieux, travailleur, lorsqu'ils se promenaient par les allées silencieuses et qu'il était inévitable qu'Ebba Dohna l'aimât ?

« Ne croyez pas qu'il avait la mine d'un pauvre hère perdu de boisson, avec des joues livides et des yeux rouges ! Non, c'était un homme de belle prestance et sain

de corps et d'esprit. Il a un tempérament de fer qu'aucun excès ne peut briser. »

— Vit-il encore ? interrompit la jeune comtesse.

— Non… il doit être mort maintenant. Il y a si longtemps…, répondit Anna Stjärnhök qui commençait à trembler et à se rendre compte que jamais il ne faudrait dire à la comtesse le nom de l'homme dont elle parlait : elle devait lui faire croire qu'il était mort.

— Il était encore jeune en ce temps-là, reprit-elle. La joie de vivre brillait dans ses yeux. Il avait le don des belles paroles et un cœur prompt à l'enthousiasme.

« Un soir vint où il parla d'amour à Ebba Dohna. Elle ne répondit pas mais se contenta de lui dire ce que sa grand'mère lui avait raconté et à lui décrire ses rêves. Puis elle lui fit promettre d'être un annonciateur du Messie, un de ceux qui en prépareraient la venue. Il promit tout. Il n'eut pas le courage de lui avouer la vérité, d'attrister cette douce enfant. Pourtant nulle voie ne lui était plus fermée que celle où elle voulait l'engager, lui, un pasteur destitué. Il n'y eut pas d'autres paroles échangées entre eux. À quoi bon ? Il lui sembla tout naturel, à cette enfant, d'être un jour sa femme. Ce ne fut pas entre eux un amour avec des baisers et des caresses. À peine osait-il l'approcher. Elle paraissait une fleur fragile. Mais les tendres yeux bruns se levaient parfois pour chercher les siens, et par les soirs de clair de lune, quand ils étaient assis sous la vérandah, elle se serrait contre lui et il effleurait ses cheveux d'un baiser léger qu'elle ne sentait pas. Tu comprends bien que sa faute fut d'oublier le

passé et l'avenir. Il aurait pu oublier qu'il était pauvre et de naissance modeste, mais il savait qu'un jour viendrait où, dans le cœur de cette jeune fille, l'amour se dresserait contre l'amour, la terre contre le ciel, un jour où elle aurait à choisir entre lui et le Maître céleste. Et elle n'était pas de celles qui résistent à une lutte pareille.

« Un été passa, un automne, un hiver, et quand le printemps s'annonça et que la glace fondit sur le Löven, Ebba Dohna tomba malade. Dans les vallées, la terre grasse formait une boue enlisante, dans les côtes l'eau ruisselait sur du verglas, la traversée du lac était impossible, les routes impraticables pour les traîneaux comme pour les voitures. Il fallait un médecin, et il n'y en avait qu'à Karlstad. La comtesse Märta, folle de désespoir, suppliait en vain les domestiques de tenter l'aventure. Elle se traîna à genoux devant le cocher, mais il refusa. Elle en eut une crise de nerfs. Elle a toujours été violente, la comtesse Märta, tant dans son chagrin que dans sa joie. Ebba Dohna avait une pneumonie, sa vie était en danger. Le précepteur partit. C'était jouer sa vie, mais que lui importait ? Il traversa la débâcle du Löven, descendit le glacis des côtes raides, risqua de s'enliser dans la boue des champs marécageux, dut parfois tailler au cheval des marches dans la glace. On dit que le médecin refusa de le suivre et qu'il l'y força, le pistolet à la main.

« Lorsqu'ils revinrent ensemble, la comtesse se serait jetée à ses pieds. « – Demande-moi ce que tu voudras, dit-elle, ma fille, mes biens, ma fortune. »

« – Votre fille ? » dit le précepteur.

« – Il n'y a rien que je te refuserai. »

Anna Stjärnhök s'arrêta brusquement.

— Et puis, qu'arriva-t-il ensuite ? demanda la comtesse Élisabet.

— Il n'y a plus grand'chose à raconter, répondit Anna évasivement. Car elle était de ces créatures pitoyables qui vivent dans l'hésitation et la crainte. Elle était restée irrésolue toute la semaine, ne sachant ce qu'elle voulait. Elle ne sait ce qu'elle veut encore aujourd'hui. Ce qui pour un moment lui paraît juste, est mal à ses yeux l'instant d'après. À présent, elle regrette amèrement de s'être engagée dans cette histoire.

— Tu te moques de moi, Anna. Ne vois-tu pas que tu en as dit trop long pour reculer ? Il me faut la fin de ton récit.

— Eh bien, c'est très simple. L'heure de la lutte suprême avait sonné pour la jeune Ebba Dohna. L'amour céleste se dressait contre l'amour terrestre.

« La comtesse Märta raconta à sa fille que le jeune précepteur avait risqué sa vie pour la sauver, et elle ajouta qu'en récompense de son dévouement, elle lui avait accordé la main de la jeune fille.

« La comtesse Ebba, alors en pleine convalescence, était étendue sur une chaise longue. Mais elle restait faible et pâle et plus silencieuse que jamais.

« En entendant les paroles de sa mère, elle leva sur elle ses yeux bruns, chargés de reproches, et dit : « –

Maman, tu me donnes à un pasteur destitué, à un homme qui a perdu le droit d'annoncer la parole divine, un homme qui a volé, qui a mendié ? »

« – Mais, ma chérie, qui t'a dit tout cela ? Je croyais que tu l'ignorais ? »

« – J'ai entendu tes invités en parler le jour où je suis tombée malade. »

« – Songe que cet homme t'a sauvé la vie. »

« – Je songe, moi, qu'il m'a menti ; il aurait dû me dire qui il était. »

« – Il dit que tu l'aimes. »

« – Je l'ai aimé, je ne peux plus aimer celui qui m'a trompée. »

« – Comment t'a-t-il trompée ? »

« – C'est ce que tu ne peux pas comprendre, maman ! »

« Elle ne voulait pas parler à sa mère du règne millénaire de ses rêves, règne que son bien-aimé devait l'aider à établir.

« – Ebba, dit la comtesse, si tu l'aimes, ne t'inquiète pas de ce qu'il a été, mais épouse-le. Le mari d'une comtesse Dohna sera assez riche et assez puissant pour qu'on lui pardonne ses péchés de jeunesse. »

« – Peu s'emportent ses péchés de jeunesse, c'est parce qu'il ne sera jamais ce que je voulais qu'il soit que je ne peux l'épouser. »

« – Ebba, rends-toi compte que j'ai donné ma parole. »

« La jeune fille pâlit affreusement.

« – Maman je t'avertis que si tu veux que je l'épouse, tu me sépares de Dieu. »

« – J'ai décidé de faire ton bonheur, reprit la comtesse. Je suis sûre que tu seras heureuse avec lui. Tu as déjà réussi à en faire un saint. J'ai décidé d'oublier qu'il est pauvre, méprisé, sans naissance, pour te donner l'occasion de le redresser et de le sauver. Je sais que ce je fais est juste. Tu n'ignores pas que je fais fi de tous les vieux préjugés. »

« Mais la comtesse Märta ne parlait ainsi que parce qu'elle ne tolérait aucune opposition à sa volonté. Peut-être aussi ses paroles reflétaient-elles sa pensée au moment où elle les prononçait. Il est difficile de connaître la comtesse Märta.

« La jeune Ebba Dohna resta un moment immobile après le départ de sa mère. Elle luttait pour sa vie. La terre s'élevait contre le ciel, l'amour contre l'amour, mais le bien-aimé de son enfance resta vainqueur. De sa chaise longue elle voyait un splendide soleil couchant empourprer le ciel. Elle y reconnut un signe de son Maître céleste qui l'engageait à lui être fidèle. Et comme elle ne pouvait lui obéir en cette vie, elle résolut de mou-

rir. Que faire d'autre, puisque sa mère la forçait d'appartenir à un homme qui ne saurait être le serviteur de son Roi ?

« Elle alla à la fenêtre, l'ouvrit et laissa l'humidité froide et pénétrante du soir envelopper son pauvre corps affaibli.

« Il ne lui fut pas difficile de trouver la mort. Une rechute de sa maladie était inévitable.

« Je suis seule, Élisabet, à savoir qu'elle a voulu mourir. Je l'ai trouvée près de la fenêtre. Je l'ai entendue délirer dans sa fièvre. Elle a désiré me garder auprès d'elle pendant ses derniers jours.

« C'est moi qui l'ai vue mourir, qui l'ai vue, souriante, tendre un soir les bras vers le ciel d'ouest tout flamboyant, où elle avait la vision de quelqu'un qui s'avançait pour la recevoir. C'est moi aussi qui ai transmis son dernier adieu à celui qu'elle avait aimé.

« Je devais le prier de pardonner à Ebba de n'être pas devenue sa femme, son Roi céleste ne le lui avait pas permis.

« Mais je n'ai pas osé dire à cet homme qu'il était son meurtrier. Je n'ai pas osé lui imposer le fardeau d'un tel remords. Et, pourtant, celui qui par un mensonge s'était fait aimer d'elle, n'était-il pas son meurtrier, Élisabet ?

La comtesse Dohna a depuis longtemps cessé de caresser les fleurs bleues. Tout à coup elle se lève et le bouquet tombe à terre.

— Anna, tu te moques de moi. Tu dis que cette histoire est vieille, que cet homme est mort depuis longtemps. Mais il y a cinq ans à peine qu'Ebba Dohna est morte, et du reste tu dis que tu as assisté à tous ces événements. Tu es jeune. Le nom de cet homme.

Anna Stjärnhök s'efforce de rire.

— Tu voulais une histoire d'amour, n'es-tu pas bien servie ? Celle-ci te fait pleurer et te tourmente.

— Veux-tu dire que tu mens ?

— Tout cela n'est qu'invention et mensonge !

— Que tu es mauvaise, Anna !

— C'est bien possible, je ne suis pas trop heureuse non plus. Mais voici ces dames réveillées et ces messieurs qui reviennent au salon. Allons les rejoindre !

Sur le seuil elle se heurte à Gösta Berling qui était à la recherche des deux jeunes femmes.

— Accordez-moi quelques instants, dit-il en riant, je ne vous importunerai pas plus de dix minutes, mais il faut que vous écoutiez une pièce de vers.

Et il leur raconta que la nuit précédente il avait rêvé avec une précision extraordinaire qu'il faisait des vers. Lui, que les gens qualifiaient de poète, bien que jusqu'à présent il n'eût mérité ce nom que comme un sobriquet,

il s'était levé au milieu de la nuit et, moitié dormant, moitié éveillé, s'était mis à écrire. Et ce qu'il écrivit fut un poème complet qu'au matin il retrouva sur sa table. Jamais il ne s'était cru capable de faire œuvre pareille ! Que ces dames en jugent !

Et il leur lut un poème où il évoquait l'âme pure de celle qu'il avait aimée.

Quand il eut fini :

— Gösta, dit Anna d'un ton railleur bien que sa gorge se serrât d'angoisse, on dit de vous que vous avez vécu plus de poèmes que d'autres n'en ont écrit, mais savez-vous que vous feriez mieux d'en rester à votre ancienne manière, – ceci c'est du travail de nuit.

— Tu n'es pas tendre, Anna.

— Quelle idée de venir nous faire la lecture d'une histoire de mort et de désespoir ! N'en as-tu pas honte ?

Gösta Berling ne l'écoute plus, il n'a d'yeux que pour la jeune comtesse qui est restée assise, droite, immobile comme une statue. Elle paraît sur le point de s'évanouir.

Enfin, avec une peine infinie, elle parvient à articuler ces mots :

— Allez-vous-en !

— Qui ? moi ?

— Le pasteur destitué doit s'en aller, répète-t-elle.

— Mais, Élisabet…

— Je veux que le pasteur ivrogne sorte d'ici.

— Anna, Anna, interroge Gösta, que veut dire ceci ?

— Il vaut mieux que tu partes, Gösta !

— Mais pourquoi, qu'y a-t-il donc ?

— Anna, dit la comtesse, dis-lui, dis-lui…

— Non, Élisabet, réponds-lui toi-même.

La comtesse serre les dents pour maîtriser son émotion.

— Monsieur Berling, dit-elle en s'avançant vers lui, vous avez le don extraordinaire de faire oublier aux gens qui vous êtes. Je ne le sais moi que d'aujourd'hui. Je viens d'apprendre comment est morte la comtesse Ebba Dohna et que c'est pour avoir eu connaissance de l'indignité de celui qu'elle aimait. Votre poème m'a fait deviner que cet homme-là c'était vous. Je ne puis comprendre qu'avec de tels antécédents, vous osiez vous introduire dans la société d'une femme honnête. Je ne le comprends pas. Suis-je assez claire ?

— Oui, comtesse, mais vous me permettrez de dire deux mots pour ma défense. J'étais convaincu que vous saviez tout. Je n'ai jamais essayé de rien cacher, mais on ne crie pas sur les toits les malheurs les plus cruels de sa vie.

Et il partit.

La jeune comtesse mit le pied sur le bouquet d'anémones.

— Tu as fait ce que je voulais que tu fisses, dit alors Anna Stjärnhök âprement. Mais c'est fini entre nous. Ne crois pas que je te pardonne d'avoir été cruelle envers lui. Tu l'as chassé, blessé, insulté, et moi, je l'aurais suivi en prison, au pilori, s'il l'avait fallu. Je veillerai sur lui, je le garderai contre lui même et contre vous tous. Tu as fait ce que je voulais, mais je ne te le pardonnerai jamais.

— Anna…

— Si je t'ai fait ce récit, crois-tu que ce soit d'un esprit serein ? Ne l'ai-je pas arraché de mon cœur lambeau par lambeau ?

— Mais pourquoi alors l'as-tu fait ?

— Pourquoi ! Parce que je ne voulais pas – tu entends – je ne voulais pas qu'il devînt l'amant d'une femme mariée.

# CHAPITRE XIII

# MAMSELLE MARIE

Chut ! Quel est ce bourdonnement au-dessus de ma tête ? On dirait des abeilles ? Et sentez ! sentez donc ce parfum ! On dirait, ma foi, de la lavande, et du lilas, et des narcisses, et du romarin, et de la citronnelle. Quel délice que ces bouffées de parfum dans le gris crépuscule d'hiver de la ville !

Il suffit que je songe à ce petit coin de terre, pour qu'autour de moi les abeilles susurrent et les fleurs embaument et que je me trouve transportée dans un petit jardin de roses, bordé d'une haie de troènes. Aux angles s'élèvent des tonnelles de lilas avec des bancs de bois étroits, et autour des plates-bandes en forme de cœurs et d'étoiles, passent de petits sentiers semés de sable blanc. De trois côtés, la roseraie est entourée par les bois. Les sorbiers et les merisiers, qui sont des demi-civilisés et portent de belles fleurs, se sont risqués le plus près et mêlent leur parfum à celui des lilas. Derrière eux viennent quelques bouleaux, puis c'est la forêt de pins et de sapins, la vraie forêt, silencieuse, sombre, barbue et piquante.

Du quatrième côté s'élève une petite maisonnette grise, appartenant en ce temps-là à la vieille Madame Moreus, celle qui gagnait sa vie à faire des couvertures piquées pour les paysans et à préparer leurs repas de noces.

Mes chers amis, parmi toutes les bonnes choses que je vous souhaiterais, je mentionnerai en premier lieu un cadre pour ouater les couvertures et un petit « jardin de roses ». Un grand cadre bancal, branlant, aux mollettes écornées, aux pas de vis usés, un de ces vieux cadres autour duquel cinq ou six personnes peuvent travailler à l'aise, et où l'on rivalise à qui fera les plus beaux points à l'envers. Et on plaisante, on joue aux petits jeux, on goûte avec des pommes au four et des noisettes, on rit surtout, on rit à faire culbuter du haut des arbres les écureuils de la forêt. Oui, un cadre à couvertures pour l'hiver, et pour l'été une petite roseraie. Pas un jardin où l'on dépense plus d'argent qu'il n'est utile, non, un petit carré, ce qu'on appelait jadis un petit « quartier de roses », juste assez grand pour vous permettre de le cultiver de vos propres mains. Ses corbeilles de rosiers nains s'encadreront de guirlandes de myosotis, et les grands pavots nonchalants qui se sèment d'eux-mêmes, y lèveront partout, tant dans les bordures vertes que dans les allées sablées. Il doit y avoir un banc, fait de mottes de gazon, dont les ancolies et les pieds d'alouette envahiront le dossier comme le siège.

La vieille Madame Moreus possédait de son vivant bien des choses. Elle avait trois filles travailleuses et gaies et une maisonnette au bord de la route. Elle avait

un petit magot dans un bas de laine, des fichus de soie multicolores, des fauteuils droits et raides et une foule de connaissances utiles et profitables, surtout pour celle qui doit gagner elle-même son pain. Mais ce qu'elle possédait de plus précieux, après ses filles, c'était le métier pour les couvertures piquées qui lui donnait du travail l'année durant, et le « quartier de roses » qui lui donnait de la joie tant que durait l'été.

Madame Moreus avait une locataire, une vieille fille desséchée, aux environs de la quarantaine, qui louait une petite mansarde de la maison. Mamselle Marie, ainsi que tout le monde l'appelait, avait des idées à elle sur beaucoup de points, comme il arrive fréquemment aux personnes solitaires dont les pensées ne tournent qu'autour de ce que leurs propres yeux ont vu.

Mamselle Marie pensait que l'amour est à l'origine de tous les maux. Et chaque soir avant de s'endormir, quand elle joignait ses mains pour la prière du soir, elle terminait en demandant au bon Dieu de la préserver de l'amour.

« Il n'en sortirait rien de bon. Je suis vieille, laide et pauvre. Non, non, pourvu qu'il ne m'arrive pas d'aimer. »

Assise du matin au soir à la fenêtre de sa petite mansarde, elle tricotait des rideaux et des tapis de table et des dessus de lit, qu'elle vendait aux gens du pays. À force de tricoter elle aurait un jour de quoi acheter une petite maison à elle, qu'elle voulait en haut d'une colline où la vue serait vaste, et près de l'église de Svartsjö. Et

dans son rêve il n’y avait pas, il n’y avait jamais eu de place pour l’amour.

Les soirs d’été, quand elle entendait le son du violon au carrefour où la jeunesse tournoyait dans un nuage de poussière, elle faisait un détour à travers la forêt pour fuir le bruit de la danse.

Le lendemain de Noël, qui est jour consacré aux mariages à Svartsjö, les jeunes paysannes venaient six, sept à la fois, pour se faire attifer par Madame Moreus et ses filles. On les parait de guirlandes et de hautes couronnes fermées en satin et perles de verre, on nouait sur leurs robes de belles ceintures de soie, on posait sur leur poitrine un bouquet de roses de papier et on leur bordait la jupe de fleurs artificielles. Mamselle Marie, ce jour-là, restait dans sa mansarde pour ne pas les voir si belles en l’honneur de l’amour.

Les soirées d’hiver, lorsque les demoiselles Moreus travaillaient à leurs couvertures et que la grande pièce à gauche de l’entrée rayonnait de bien-être, que les pommes, suspendues à un fil devant les flammes du foyer, suaient des perles de jus, que le beau Gösta Berling ou l’excellent Ferdinand, venus en visite, taquinaient les jeunes filles, désenfilant leurs aiguilles ou leur faisant faire des points tout de travers, que la chambre retentissait de rires, de compliments, de plaisanteries et que de mains se rencontraient sous la couverture tendue, Mamselle Marie, agacée, roulait son ouvrage et remontait chez elle, car elle détestait l’amour et tout ce qui a trait à l’amour.

Elle connaissait ses méfaits et savait en parler. Elle se demandait, comment il osait encore se faire voir sur cette terre qu'il aurait dû fuir, épouvanté par les gémissements de ses victimes et par les malédictions de ceux dont il avait ruiné la vie. Elle était stupéfaite de le voir voler en tous lieux, libre et léger, plutôt que de disparaître dans les abîmes sans fond, écrasé par la honte et le remords.

Elle avait pourtant été jeune, elle comme tout le monde, mais jamais elle ne s'était laissée entraîner à la danse ni n'avait accepté qu'on lui contât fleurette. La guitare de sa mère pendait au grenier, poussiéreuse et sans cordes. Jamais elle n'en avait tiré de tristes mélodies d'amour. Le rosier de sa mère sur le bord de sa fenêtre était chargé de poussière, lui aussi. Elle lui donnait de l'eau, mais pas plus. Elle n'aimait pas les fleurs, ces enfants de l'amour. Aussi les araignées tissaient leur toile entre les branches du rosier, qui ne fleurissait jamais. Et dans le quartier de roses de Madame Moreus, où les papillons folâtraient et les oiseaux chantaient, où les fleurs s'envoyaient des messages d'amour par les abeilles, où tout parlait de ce qu'elle détestait si fort, Mamselle Marie se déplaisait.

Or, il advint que la commune de Svartsjö fit installer des orgues à l'église. C'était pendant l'été qui précéda le règne des Cavaliers. Le facteur d'orgue était un jeune homme, qui devint lui aussi locataire d'une mansarde chez Madame Moreus. Et il construisit cet orgue aux sons si étranges, où la voix de trompette se déchaîne parfois au milieu d'un paisible cantique – personne n'a jamais su

ni pourquoi ni comment – et fait pleurer d'effroi les petits enfants au service de Noël.

Il est donc permis de douter que le jeune facteur fût un maître dans son métier. Mais c'était un jeune homme rieur et gai, avec du soleil plein les yeux. Il avait des paroles aimables pour un chacun, riche ou pauvre, jeune ou vieux. Il devint vite un ami de la maison, hélas ! plus qu'un ami. Le soir en rentrant de son travail, il prêtait ses deux bras à l'écheveau que dévidait Madame Moreus, ou aidait les jeunes filles à arroser les fleurs dans le jardin. Il déclamait des vers et chantait la chanson de Fritjof. Il ramassait la pelote de fil de Mamselle Marie chaque fois qu'elle la laissait tomber. Il mit même en mouvement la pendule de sa cheminée.

Il n'y eut pas de bal où il ne dansât avec tout le monde, depuis les matrones jusqu'à la dernière gamine, et s'il lui arrivait un ennui, il s'asseyait à côté de la première femme qu'il rencontrait et en faisait sa confidente. Ah, c'était l'homme que les femmes créent en rêve et qui réalise leur idéal, ce qui ne veut pas dire qu'il parlât d'amour avec aucune. Mais il n'habitait pas la mansarde de Madame Moreus depuis plus de trois semaines que déjà toutes les jeunes filles s'étaient éprises de lui, et que la pauvre Mamselle Marie sut, elle aussi, qu'elle avait fait ses prières du soir en vain.

Ce fut un temps de pleurs et de rires. Des larmes coulaient sur la cretonne tendue des couvertures et en effaçaient les dessins à la craie. Le soir on voyait toujours une mélancolique rêveuse dans la tonnelle sous les lilas, et dans la petite mansarde, la guitare recordée vibrait, en

accompagnant les pâles chansons d'amour que Mamselle Marie tenait de sa mère.

Le jeune facteur d'orgue allait et venait, toujours aussi insouciant, aussi joyeux, distribuant des sourires et de petits services à ces femmes langoureuses qui se le disputaient. Mais le jour vint où, son travail fini, il dut partir.

La voiture attendait déjà devant la porte. La valise était attachée derrière le siège, et le jeune homme faisait ses adieux à la famille Moreus. Il baisa la main de Madame Moreus et embrassa sur les joues les trois jeunes filles en larmes. Il pleurait lui-même, car il avait passé un été ensoleillé dans la petite maison grise. Finalement il chercha des yeux Mamselle Marie.

Et elle descendit le vieil escalier du grenier dans ses plus beaux atours. La guitare pendait à son cou, maintenue par un large ruban de soie verte, et à la main elle tenait une rose, car cette année le rosier de sa mère avait fleuri. Elle s'arrêta devant le jeune homme, pinça les cordes de la guitare et chanta un adieu, composé par elle-même :

> Écoute la voix de l'amitié qui te parle !
> Sois heureux mais n'oublie pas une amie qui t'aime,
> Dans les vallées et les forêts du Vermland.

Puis elle alla à lui, mit la rose à sa boutonnière et lui donna un baiser sur la bouche. Là-dessus elle remonta précipitamment l'escalier du grenier.

L'amour s'était vengé de son mépris et l'avait rendue la risée de tout le pays. Mais elle ne s'en plaignit pas, ne relégua plus jamais la guitare au grenier et ne négligea plus le rosier de sa mère. Elle avait appris à aimer l'amour, ses peines, ses larmes, ses regrets.

« Il vaut mieux souffrir par l'amour que d'être heureux sans lui », disait-elle.

Le temps passa. La Commandante avait été chassée d'Ekeby, où les Cavaliers régnaient en maîtres. Il arriva, comme il a été dit, qu'un dimanche soir Gösta Berling fit la lecture d'un poème à la jeune comtesse et fut invité par elle à ne plus se présenter devant ses yeux. Au moment où la porte du vestibule se ferma sur Gösta Berling, quelques traîneaux arrivèrent devant le perron. Gösta jeta un regard sur la petite dame assise dans le premier, et cette heure, déjà si amère pour lui, devint plus amère encore. Il se hâta de s'éloigner pour ne pas être reconnu. La scène du cabinet bleu avait-elle évoqué cette femme ? Un malheur en amène souvent un autre.

Mais les valets accoururent, déboutonnèrent le tablier, écartèrent les fourrures, dégagèrent une petite personne, qui se leva et mit pied à terre. C'était elle, en effet, c'était Märta Dohna, la célèbre comtesse Märta.

C'était bien la plus gaie, la plus folle des femmes.

Le plaisir l'avait élevée sur son trône et en avait fait sa reine. La joie, la danse et les aventures avaient été sa part dans la grande loterie de la vie. Elle approchait en ce moment de la cinquantaine, mais elle était du nombre de ces sages qui ne comptent pas les années. « Quand les

pieds refusent de danser, les lèvres de sourire, on est vieux », disait-elle.

Le plaisir n'avait pas de trône stable au temps de sa jeunesse, mais le changement et l'incertitude ne faisaient qu'en accroître le charme. Un jour Sa Majesté aux ailes de papillon recevait dans l'appartement des dames d'honneur au château de Stockholm, le lendemain elle dansait à Paris en habit à basques et armée d'un bâton noueux. Elle visitait le camp de Napoléon, naviguait sur les flots bleus de la Méditerranée avec la flotte de Nelson, assistait à un congrès à Vienne, se risquait à un bal à Bruxelles la nuit qui précéda une bataille célèbre.

Et partout où allait le plaisir, Märta Dohna, la reine élue de son royaume, le suivait, courant le monde, dansant, jouant, riant, allant à la chasse.

Que n'avait-elle pas vu ? Quelles étaient les expériences qu'elle n'avait pas faites ?

Elle avait renversé des trônes en dansant, joué des duchés à l'écarté, plaisanté avant des guerres dévastatrices. Sa vie n'avait été que joyeuses folies et le resterait toujours. Son corps n'était pas trop vieux pour la danse ni son cœur pour l'amour. Elle ne se lassait pas des bals masqués, des comédies de salon, des histoires gaies et des chansons sentimentales. Et lorsque le plaisir se trouvait parfois sans foyer, dans un monde transformé en champ de bataille, elle montait faire un séjour dans le vieux manoir de la famille Dohna au bord du Löven. Elle s'y était encore réfugiée, lorsque les cours princières avaient paru trop ennuyeuses du temps de la Sainte Al-

liance. C'est au cours d'une de ces visites que Märta Dohna avait trouvé à propos de faire de Gösta Berling le précepteur et le compagnon de son fils. Elle se plaisait du reste chez elle ; nulle part le plaisir n'avait trouvé royaume plus magnifique. Il n'y manquait ni le chant, ni la joie, ni les hommes épris d'aventures, ni les femmes rayonnantes de beauté. Il n'y manquait ni les festins, les bals, les parties de canots sur les lacs au clair de lune ou les parties de traîneaux dans les forêts sombres, ni même les émotions qui bouleversent le cœur, comme les peines et les soucis de l'amour.

Mais depuis la mort de sa fille, elle n'y était pas retournée. Et voilà qu'après cinq ans révolus, elle y revint pour voir comment sa belle-fille supportait la vie au pays des sapins, des ours et des neiges. Elle considérait de son devoir d'aller se rendre compte si cet imbécile d'Henrik ne l'avait pas déjà fait mourir de langueur ; elle lui apportait du soleil et de la joie dans ses quarante valises de cuir ; la gaîté était sa servante, le badinage son cocher et l'humeur enjouée sa dame de compagnie.

Elle fut reçue à Borg à bras ouverts. Son ancien appartement du rez-de-chaussée l'attendait. Son valet de pied, sa femme de chambre, ses quarante valises, ses trente boîtes à chapeau, ses nécessaires de voyage, châles, fourrures, manteaux, tout fut peu à peu casé. Ce n'était partout que remue-ménage et joyeux brouhaha. Des portes claquaient, les escaliers résonnaient du bruit des pas. On sentait que la comtesse Märta était de retour.

*

C'était un beau soir de printemps, bien qu'on ne fût qu'en avril et que le Löven n'eût pas encore rompu ses glaces. Mamselle Marie avait ouvert sa fenêtre et pinçait de la guitare en chantant. Elle était si absorbée par son jeu et ses souvenirs qu'elle n'entendit pas qu'une voiture s'arrêtait devant la porte de la maison.

La comtesse Märta en descendit. Elle aperçut Mamselle Marie qui, le ruban de sa guitare autour du cou, les yeux au ciel, chantait de vieilles romances sentimentales. Elle s'amusa à la regarder un moment avant de se décider à entrer dans la maison, où elle trouva les jeunes filles à leur travail. La comtesse Märta n'était pas hautaine : le vent de la Révolution avait soufflé sur elle. « Était-ce son mérite si elle était comtesse ? disait-elle. Est-ce que cela devait l'empêcher de s'amuser ? » Et elle s'amusait, autant aux noces paysannes qu'aux bals de la cour. Elle jouait la comédie devant ses domestiques, si elle n'avait pas d'autres spectateurs, et elle apportait de l'entrain partout où elle montrait sa souriante figure et la joie de vivre qui l'animait.

Elle commanda des couvertures à Madame Moreus et fit des compliments aux jeunes filles. Elle voulut voir la roseraie et raconta ses aventures de voyage. Il lui arrivait toujours des aventures ! Avant de partir, elle se risqua à grimper l'escalier en casse-cou du grenier, étroit comme une échelle, pour faire une visite à la mansarde de Mamselle Marie.

Ses yeux noirs brillaient, sa voix avait des inflexions caressantes. Elle acheta à la vieille demoiselle des rideaux et des tapis de table pour toutes les salles de Borg :

elle adorait le point de fougère. Elle se fit prêter la guitare et chanta des choses sur l'amour et la joie. Et elle raconta des histoires qui transportèrent Mamselle Marie dans un monde bruissant, étourdissant. Et le rire de la comtesse Märta était si musical que les oiseaux engourdis de la roseraie se mirent à chanter eux aussi, et son visage, qui n'était plus guère beau – car le fard avait ravagé le teint et la sensualité avait creusé des rides autour de la bouche – parut à Mamselle Marie si ravissant qu'elle se demandait comment son petit miroir, après l'avoir réfléchi, pouvait le laisser évanouir.

En partant la comtesse embrassa Mamselle Marie et l'invita à venir à Borg.

Le cœur de Mamselle Marie était aussi vide que le nid des petites hirondelles au temps de Noël. Elle était libre mais soupirait après des chaînes.

Ce fut de nouveau une période de joie et de pleurs pour Mamselle Marie, mais brève, car elle ne dura que huit jours. La comtesse la fit chercher à chaque instant. Elle fit briller devant elle le feu d'artifice de son esprit, et la pauvre demoiselle rit pendant ses huit jours plus qu'elle n'avait jamais ri de sa vie. La comtesse sut bientôt l'histoire du jeune facteur d'orgues et des adieux. À l'heure du crépuscule, elle installa Mamselle Marie sur le petit banc devant la fenêtre du cabinet bleu, lui passa autour du cou la guitare et la fit chanter. Le corps anguleux et maigre de la vieille fille et sa petite tête sans beauté se détachaient sur le fond pourpre du couchant. La comtesse disait qu'elle ressemblait à une demoiselle soupirant après l'amour. Sa voix, qui était bien le plus mince

filet de voix possible, chanta les amours de tendres bergers et de cruelles bergères, et l'on devine que la comtesse prit grand plaisir à pareil spectacle.

Il y eut une fête à Borg en l'honneur de l'arrivée de la comtesse Märta. On s'y amusa comme à l'ordinaire, bien que la société fût peu nombreuse : seuls les gens de la commune avaient été invités.

La salle à manger de Borg était située au rez-de-chaussée et, après le souper, au lieu de remonter au premier, on s'installa dans l'appartement de la comtesse Märta qui était à côté. La guitare de Mamselle Marie tomba sous la main de la comtesse, qui se mit à chanter pour ses invités. C'était une personne fort gaie que la comtesse Märta, et elle savait contrefaire tout le monde. Tout à coup, il lui vint à l'idée d'imiter Mamselle Marie, et elle débita les romances de la vieille fille d'une voix suraiguë d'enfant, en roulant des yeux blancs.

— Non, non, pas ça, comtesse ! supplia Mamselle Marie.

Mais la comtesse était lancée, et l'auditoire ne pouvait s'empêcher de rire, tout en plaignant la pauvre fille.

La comtesse, dramatique et solennelle, alla prendre, d'un pot-aux-roses une poignée de pétales secs, s'avança ensuite vers Mamselle Marie et chanta, en versant sur sa tête une jonchée de feuilles, le chant des adieux.

> Tu nous quittes, hélas ! Mais reviens-nous un jour !
> Écoute la voix de l'amitié qui te parle !
> Sois heureux mais n'oublie pas une amie qui t'aime

L'assistance riait, mais Mamselle Marie devint blanche de colère.

— Tu es une mauvaise femme, Märta Dohna, articula-t-elle. Aucune femme honnête ne devrait te fréquenter.

La comtesse Märta se fâcha tout rouge.

— Assez, Mademoiselle, s'écria-t-elle. Vous pouvez partir. Je vous ai assez vue.

— Oui, je partirai, dit Mamselle Marie, mais je veux d'abord être payée pour mes tapis et mes rideaux.

— Ces horreurs-là ! s'écria la comtesse. Mais vous pouvez les reprendre toutes. Je n'en veux pas.

Et dans un accès de rage, elle ramassa les tapis et arracha les rideaux des fenêtres.

Le lendemain la jeune comtesse Élisabet supplia sa belle-mère de se réconcilier avec Mamselle Marie. Mais la comtesse Märta refusa ; elle en avait assez d'elle.

Alors Élisabet alla trouver la vieille demoiselle et lui acheta en entier son lot de rideaux, qu'elle fit poser à toutes les fenêtres du premier étage. Mamselle Marie se sentit fière et réhabilitée.

La comtesse Märta, dépitée, plaisanta sa belle-fille de son amour des dentelles tricotées sans laisser paraître sa colère. Elle était capable de la conserver fraîche pendant des années. C'était une femme remarquable.

# CHAPITRE XIV

# COUSIN KRISTOFFER

Il y avait là-haut dans l'aile des Cavaliers un vieil oiseau de proie. Il restait toujours au coin de la cheminée, veillant à ce que le feu ne s'éteignît pas. Il était hérissé et gris ; sa petite tête au bec d'aigle et aux yeux ternes penchait tristement sur le long cou maigre qui sortait d'un ample col de fourrure. Car, été comme hiver, cet oiseau portait pelisse.

Jadis il avait appartenu à ce vol de rapaces qui parcourait l'Europe à la suite de l'aigle impérial, mais personne n'aurait pu dire quel nom ni quel titre il avait portés. En Vermland, on savait seulement qu'il s'était distingué sur tous les champs de bataille et qu'après 1815, il avait dû s'envoler loin d'une patrie ingrate. Il avait trouvé abri et protection près du prince royal de Suède, qui lui avait conseillé de disparaître dans le lointain Vermland. Les temps étaient tels que celui qui avait fait trembler le monde, devait se féliciter que personne ne connût son nom, naguère redouté. Il avait donné au Prince royal sa parole de ne point quitter son lieu de refuge et de ne pas se faire reconnaître inutilement. Il arriva à Ekeby avec une lettre autographe du Prince royal pour le Comman-

dant Samzelius. Ce fut ainsi que l'aile des Cavaliers s'ouvrit à lui.

Au début, une grande curiosité entourait cet étranger, qui se cachait sous un nom d'emprunt. Mais à mesure que le temps passait, il se transformait en Cavalier et en Vermlandais. Tout le monde l'appelait le cousin Kristoffer, on ne savait trop pourquoi.

Mais il n'est pas bon pour un oiseau de proie de vivre en cage. Il avait, on le conçoit, d'autres habitudes que de sauter d'un barreau à l'autre et de prendre sa nourriture de la main de son gardien. L'excitation du combat et de la mort avait fait battre son cœur, il n'éprouvait que dégoût pour la paix somnolente. Il est vrai que les autres Cavaliers n'étaient pas non plus tout à fait apprivoisés, mais le sang ne bouillait dans les veines d'aucun d'eux comme dans celles du cousin Kristoffer. Une chasse à l'ours était l'unique chose qui pût réveiller son ardeur languissante, une chasse à l'ours ou une femme, une seule femme.

Il s'était remis à vivre lorsque, dix ans auparavant, il vit pour la première fois la comtesse Märta, déjà veuve. Une femme, variable comme la fortune des batailles, excitante comme le danger, un être étincelant, changeant, superbe – il l'aima. Mais n'ayant aucun nom à lui offrir, il avait dû enfouir en lui-même son amour. Et morne, solitaire, il vieillissait et grisonnait. Voilà tantôt cinq ans qu'il n'avait vu la comtesse. Il s'éteignait et se mourait comme font les aigles captifs. Plus sec et plus frileux d'année en année, il se blottissait davantage dans ses fourrures, s'approchait davantage du feu.

Il y était, comme à l'ordinaire, le matin du jour où l'on devait brûler la « sorcière de Pâques » et chasser les maléfices à coups de fusil. Les Cavaliers étaient tous partis, il restait seul au coin de la cheminée.

Ô cousin Kristoffer, cousin Kristoffer, ne le sais-tu donc pas ? Ignores-tu qu'il est venu, vif et souriant, le printemps radieux ?

La nature s'est réveillée en sursaut ; des génies ailés jouent dans l'espace bleu. Entre les nuages, on les voit briller, innombrables comme les fleurs de l'églantier sauvage. La terre renaît. Rieuse comme un enfant, elle sort du bain dans les eaux printanières, secoue la douche des averses tièdes. Les pierres et la glèbe scintillent de la joie revenue. Les joyeux esprits du printemps s'insinuent avec l'air et l'eau dans les corps, frétillent comme des anguilles dans le sang, mettent en branle le cœur. À tout ce qui sait frémir et vibrer, ils s'accrochent et sonnent à toute volée : « Il est venu, il est là, le printemps rieur ! »

Mais le cousin Kristoffer ne voit ni n'entend rien. Sa tête repose sur ses doigts gourds, et il rêve de lauriers et de roses qui ne demandent pas pour s'épanouir l'air tiède du renouveau. Pauvre cousin Kristoffer, pauvre vieux brigand qui vieillit dans l'aile des Cavaliers, loin de son peuple, sans patrie, sans jamais entendre un mot de sa langue maternelle, et qui un jour dormira dans une tombe sans nom au cimetière de Svartsjö ! Est-ce sa faute s'il est un oiseau de proie, né pour la chasse et le carnage ?

Ô cousin Kristoffer, tu as assez rêvé au coin du feu. Lève-toi et bois le vin capiteux de la vie ! Sache-le : une

lettre est arrivée aujourd'hui même, une lettre royale, scellée du sceau du gouvernement suédois. Elle est adressée au Commandant, mais elle te concerne.

Et quand le cousin Kristoffer la lit, son œil se rallume, sa tête se redresse. C'est la porte de la cage qui s'ouvre, l'espace libre qui s'offre à ses ailes impatientes.

*

Le cousin Kristoffer fouille au fond de son coffre. Il en retire l'uniforme chamarré d'or, précieusement conservé, et le revêt. Il coiffe le chapeau à plumes, et bientôt, éperonnant son cheval blanc, il quitte Ekeby.

Il s'aperçoit enfin que le printemps est venu. Il se soulève sur la selle et lance son cheval au galop. Le dolman bordé de fourrure flotte. Les plumes du chapeau voltigent. Le cavalier lui-même est rajeuni comme la nature, réveillée d'un long hiver. Les galons d'or d'autrefois peuvent briller encore. Le rude visage du guerrier a grande allure sous le tricorne. C'est une chevauchée merveilleuse : des ruisseaux jaillissent du sol, des anémones sortent de terre sur son passage. Les oiseaux migrateurs jubilent autour de lui. La nature entière prend part à sa joie.

Il vient superbe comme un triomphateur. Le printemps en personne le précède sur un nuage blanc, sonnant du cor. Et autour du cousin Kristoffer caracolent de vieux frères d'armes : ce sont la fortune, la gloire et l'amour. La chevauchée est merveilleuse ; merveilleux le cavalier. La grive polyglotte l'interpelle :

— Cousin Kristoffer ! Cousin Kristoffer ! Où vas-tu ? Où vas-tu ?

— À Borg pour faire ma cour. À Borg pour faire ma demande, répond le cousin Kristoffer.

— N'y vas pas ! N'y vas pas ! Homme sans femme n'a pas de tracas ! lui crie la grive.

Mais il n'écoute point l'avertissement. Il monte des côtes, dévale des pentes et arrive à Borg. Il saute à terre, et on l'introduit auprès de la comtesse Märta.

Tout marche à souhait. La comtesse est extrêmement gracieuse. Le cousin Kristoffer se rend compte qu'elle ne refusera pas tout à l'heure de porter son nom glorieux et d'aller régner dans son château. Il retarde le moment décisif, tout à la joie de l'attente.

La comtesse Märta bavarde. Il rit et admire tout ce quelle dit. Comme ils sont assis dans un des salons du premier, où la jeune comtesse Élisabet a accroché aux fenêtres les rideaux de Mademoiselle Marie, la comtesse Märta se met à lui en raconter l'histoire. Elle le fait avec beaucoup de verve et d'esprit.

— Vous voyez, conclut-elle, comme je suis méchante. Voilà ces rideaux qui doivent me rappeler ma faute à chaque jour et à chaque heure. A-t-on jamais vu pénitence pareille ? Oh, cet affreux point de fougère !

Le grand capitaine, le cousin Kristoffer la regarde avec des yeux ardents.

— Moi aussi, je suis pauvre et vieux, dit-il. Pendant dix ans je suis resté au coin du feu, soupirant après celle que j'aime. Cela aussi vous paraît sans doute très drôle, Madame la Comtesse ?

— Mais non, ce n'est pas la même chose, s'écrie la comtesse Märta.

— Dieu m'a enlevé fortune et patrie, reprend le cousin Kristoffer. Il m'a obligé à manger le pain d'autrui. J'ai appris à respecter la pauvreté.

— Ah, mon Dieu, vous aussi ! s'écrie la comtesse Märta en levant les bras au ciel. Que les gens sont donc devenus vertueux !

— Eh bien, oui, Madame, répond-il. Je tiens à vous dire que si jamais Dieu me rendait mon rang et ma fortune, je saurais en faire meilleur usage que de les mettre aux pieds d'une cruelle coquette qui raille la pauvreté.

— Et vous auriez raison, cousin Kristoffer !

Là-dessus, le cousin Kristoffer se lève et sort. Il remonte à cheval et retourne à Ekeby, mais les génies ailés ne l'accompagnent plus, la grive ne l'interpelle plus, il ne remarque plus les sourires du printemps.

Il arrive à Ekeby au moment même où l'on s'apprête à allumer le grand bûcher sur lequel doit brûler la sorcière de Pâques. La sorcière est une grande poupée de paille. Un chiffon blanc lui sert de visage, le nez, les yeux, la bouche y sont dessinés en traits de charbon. À côté d'elle sont posés le balai et le fourgon du four à pain qui

lui servent de monture pour se rendre au sabbat des sorcières.

Le major Fuchs décharge son fusil en l'air. D'autres fusils n'attendaient que ce signal pour partir. On met le feu aux fagots secs du bûcher, on y jette la sorcière et on la regarde joyeusement flamber. Les Cavaliers auront fait ce qu'il faut d'après les vieilles méthodes éprouvées pour combattre le pouvoir du mal.

Le cousin Kristoffer les regarde faire d'un air sombre. Soudain, il tire de dessous le revers de sa manche la large enveloppe au sceau du royaume et la lance dans les flammes. Dieu seul sait à quoi il pense. Peut-être s'imagine-t-il que c'est la comtesse Märta elle-même qui brûle sur le bûcher. Peut-être se dit-il qu'en connaissant bien cette femme, on s'aperçoit qu'elle est faite d'herbes sèches et de guenilles ; alors rien en ce monde ne vaut plus quoi que ce soit. Puis il tourne le dos au bûcher, remonte à l'aile des Cavaliers, enlève l'uniforme et le serre de nouveau au fond du coffre. Il rallume le feu qui s'est éteint et se rassied sous le manteau de la cheminée, où tous les jours plus hérissé, plus morne, il mourra petit à petit comme les aigles en captivité. Le cousin Kristoffer n'est plus prisonnier, mais il ne se soucie plus de la liberté. L'espace s'ouvre devant lui. Les champs de bataille, la gloire, la vie l'attendent, mais il n'a plus la force d'ouvrir les ailes pour s'envoler.

# CHAPITRE XV

# LES SENTIERS DE LA VIE

Pénibles et tristes sont les sentiers que les hommes sont condamnés à suivre sur la terre : sentiers de désert, sentiers de marais, sentiers de montagne. Pourquoi laisse-t-on errer solitaires tant de chagrins qui finissent par s'égarer dans le désert, s'enliser dans les marais, glisser dans les montagnes ? Où sont-elles donc, les petites cueilleuses de fleurs, où sont-elles, les petites princesses de légendes, qui devaient joncher de roses les chemins douloureux ?

Gösta Berling a résolu de se marier. Il cherche une fiancée qui soit assez pauvre, assez humble, assez méprisée pour être la femme d'un pasteur destitué.

De belles, de nobles femmes l'ont aimé, mais elles ne vont pas se disputer à qui l'épousera ; le réprouvé ira faire son choix parmi les réprouvées.

Une jeune fille qui habite un hameau forestier, perché sur la montagne, vient parfois à Ekeby. Elle vend des balais. Dans son village, où règne une grande misère, beaucoup d'habitants sont des simples d'esprit, des innocents. La jeune vendeuse de balais est de leur nombre.

Mais elle est belle. Ses longs cheveux noirs s'enroulent en deux lourdes tresses autour de sa tête et la font ployer, ses joues sont délicatement arrondies, ses yeux d'un bleu sombre. Elle a cette beauté mélancolique de madone qu'ont parfois les jeunes filles des rives du Löven.

Voilà l'épousée de Gösta Berling toute trouvée ! Qui donc serait plus indiquée pour un pasteur fou qu'une vendeuse de balais à l'esprit égaré ? Il n'y a plus qu'à aller à Karlstad acheter les bagues de fiançailles. Puis, ce sera l'occasion d'une belle fête sur les bords du Löven. Comme on rira une fois de plus de Gösta Berling, quand il se fiancera avec sa vendeuse de balais, et quand ils célébreront leurs noces, comme on rira ! A-t-il jamais rien imaginé de plus bouffon ?

Le paria ne doit-il pas suivre les sentiers des parias : sentiers de colère, sentiers de douleurs, sentiers de malheur ? Et s'il tombe en route, s'il court à sa perte, y a-t-il une main qui se tendra pour le relever, pour l'arrêter ? Où sont-elles donc, les petites cueilleuses de fleurs, les princesses de légendes, qui devaient parsemer de roses les chemins douloureux ?

La jeune comtesse de Borg ne fera rien pour détourner Gösta Berling de ses projets. Elle songera à sa réputation, à la colère de son mari, à la haine de sa belle-mère. Non, elle ne fera rien pour le retenir. Pendant le long service divin de l'église de Svartsjö, elle inclinera la tête, elle joindra les mains et elle priera pour lui. Pendant les interminables nuits d'insomnie, elle pleurera et s'inquiétera, mais elle n'a pas de fleurs à semer sur le

chemin du malheureux, elle n'a pas une goutte d'eau à offrir à celui qui a soif, elle ne tendra pas la main qui le retiendrait sur le bord de l'abîme.

Gösta Berling ne se soucie pas de couvrir son élue de soie et de bijoux. Il la laissera continuer d'aller à son habitude de maison en maison vendre ses balais, mais il donnera aux notables de la commune un grand banquet à Ekeby, et quand ils seront tous réunis, il annoncera ses fiançailles. Et il la fera monter de la cuisine telle qu'elle est, avec ses vêtements couverts de la boue et de la poussière des chemins. Elle sera peut-être sale, peut-être mal peignée. Ses yeux auront leur regard égaré, et un flot de paroles sans suite s'échappera de ses lèvres.

Et il demandera aux convives si le pasteur destitué n'a pas trouvé la fiancée qui lui convient et s'il ne peut pas être fier à bon droit de ce doux visage de madone, de ses beaux yeux rêveurs.

Gösta Berling a voulu que personne ne se doute de ses projets, mais il ne réussit pas à les garder secrets, et parmi ceux qui en sont informés se trouve la jeune comtesse. Mais que pourrait-elle faire pour les empêcher ?

Le jour des fiançailles est venu et voici le tardif crépuscule qui tombe. La jeune comtesse, debout près d'une fenêtre du cabinet bleu, regarde vers le nord au loin. Elle croit presque apercevoir Ekeby, bien que la brume du soir et les larmes obscurcissent ses regards. Elle croit voir la grande maison à deux étages s'illuminer de trois rangées de fenêtres éclairées ; on verse le champagne

dans les coupes, on porte un toast, on annonce les fiançailles de Gösta Berling et de la vendeuse de balais.

Si elle avait été près de lui, si elle avait pu doucement poser la main sur son bras, ou seulement le regarder avec amitié, ne l'aurait-elle pas arrêté sur la route des réprouvés ? Puisqu'une de ses paroles à elle avait poussé Gösta Berling à cette action désespérée, ne pouvait-elle donc pas le sauver par une autre parole ? La comtesse frémit à la pensée du crime que Gösta Berling va commettre vis-à-vis de la malheureuse enfant innocente qui sera amenée à l'aimer, rien que pour une farce d'un jour sans doute.

Peut-être aussi – et la comtesse s'effraie encore davantage du crime qu'il va commettre contre lui-même – la pauvre fille pèsera-t-elle lourdement sur la vie de celui auquel elle sera enchaînée, empêchant à jamais son âme de s'élever vers les sommets.

Et c'est elle, la principale coupable. Elle a par ses dures paroles jeté Gösta dans cette mauvaise voie, elle qui ne voulait que faire du bien, que répandre la paix. Pourquoi a-t-elle ajouté une épine de plus à la couronne d'épines du pécheur ?

Mais tout à coup, elle sait ce qu'elle doit faire. Elle fera atteler les chevaux noirs au traîneau, on traversera le Löven à toute allure, elle se précipitera dans la grande salle d'Ekeby, s'avancera droit sur Gösta Berling et lui dira qu'elle ne le méprise pas, qu'elle ne savait pas ce qu'elle faisait en le chassant de Borg… Mais non, elle ne peut rien faire de pareil, elle aurait honte, n'oserait pas

dire un mot… Elle, qui est mariée, doit être prudente. On en ferait des gorges chaudes, si elle risquait une telle entreprise… Mais si elle s'abstient, qu'adviendra-t-il de lui ?

Il faut partir.

Mais ce voyage est impossible. Pour cet hiver, on ne franchit plus la glace en traîneau. Elle fond, s'est déjà détachée des rives et flotte, toute crevassée et sinistre. Poreuse, elle laisse passer l'eau sombre du lac qui, par endroits, l'envahit en larges nappes. Sur sa surface, tantôt blanche, tantôt grise, salie par la neige fondante, les pistes d'hiver dessinent de longues lignes noires. Puis comment songer à partir ? Sa belle-mère, la comtesse Märta, ne le lui permettra jamais. Elle est condamnée à rester au salon toute la soirée pour écouter les histoires interminables auxquelles se complaît sa belle-mère.

Cependant la nuit est venue. Son mari est absent, elle est libre. Elle ne sait pas conduire, et elle n'ose réveiller les serviteurs. Seule, à pied, dans la nuit, elle se met en route, poussée hors de sa maison par son angoisse. Elle ne peut faire autrement.

Ah, certes, ils sont souvent douloureux, les sentiers des hommes sur la terre, sentiers de désert, sentiers de marais, sentiers de montagne. Mais ce chemin nocturne, sur la glace fondante, à quoi le comparerai-je ?

N'est-ce pas celui des petites cueilleuses de fleurs, des petites princesses de légendes, sentier incertain, glissant, qui plie et se relève sous les pas, sentier de celles qui voudraient panser les plaies, ranimer les courages, le sentier du pied léger, de l'œil attentif, du cœur aimant ?

Minuit avait sonné, lorsque la jeune comtesse atteignit la rive d'Ekeby. Elle était tombée plusieurs fois, elle avait sauté de larges crevasses, avait couru aux endroits où la trace de ses pas se remplissait d'eau sourdant de dessous la glace, elle avait glissé, elle avait rampé même. Marchant parfois dans l'eau jusqu'aux genoux, elle était trempée et brisée de fatigue, et l'obscurité, la solitude du lac l'avaient remplie de pensées sinistres. Lorsqu'elle eut enfin atteint le rivage, elle s'affaissa sur une pierre, sanglotant de lassitude et de détresse.

Ils sont douloureux, ces sentiers des hommes, et parfois, les petites cueilleuses de fleurs succombent à côté de leur corbeille parfumée, au moment même où elles atteignent le chemin qu'elles allaient parsemer de roses. Cette jeune femme du grand monde n'en est pas moins la plus exquise des héroïnes. Dans sa lumineuse patrie, elle n'a point foulé de pareils sentiers. Mouillée, épuisée et malheureuse, qu'il lui soit permis, au bord de ce lac effrayant et lugubre, de penser aux sentiers fleuris et si doux des pays du Sud où elle est née !

Pour elle, cependant, il n'est plus question du Sud, ni du Nord : la vie l'emporte dans son courant. Ce n'est pas le regret de sa patrie lointaine qui la fait pleurer, la douce cueilleuse de fleurs, la petite héroïne. Elle pleure parce qu'elle n'en peut plus, parce qu'elle n'a pas atteint le sentier où semer ses roses. Elle pleure, parce qu'elle croit être arrivée trop tard.

À ce moment, elle aperçut des gens qui couraient le long de la rive. Ils passèrent sans la voir, mais elle entendit leurs paroles :

— Si la digue cède, la forge est perdue, dit l'un d'eux.

— Et le moulin, et les ateliers, et les demeures des forgerons, dit une autre voix.

Elle se releva alors et les suivit.

*

Le moulin et la forge d'Ekeby se dressaient sur une étroite bande de terre autour de laquelle bruissaient les flots du Björksjöelf. Tumultueux, bouillonnant, blanc d'écume, après une puissante chute au-dessus d'Ekeby, le fleuve venait se jeter contre une large digue qui protégeait les bâtiments. Mais la digue avait vieilli, et les Cavaliers étaient au pouvoir. Sous leur règne, les rondes de la danse tournoyaient entre les ateliers et la forge, et personne ne songeait à surveiller l'œuvre du temps, des glaces et du torrent sur ces vieilles pierres. Et voilà que sous la pression de la débâcle du printemps, la digue menaçait de céder.

Cette cascade au-dessus d'Ekeby est un énorme escalier de granit que dévalent les eaux du Björksjöelf. Le vertige de la descente les saisit. Elles se culbutent, se bousculent, se chevauchent, se dressent rageusement les unes contre les autres, crachent l'écume, se brisent contre un bloc de pierre, renversent un tronc d'arbre, se précipitent en avant, hurlant, sifflant, grondant de colère.

Ce soir, les vagues folles, dégagées de l'oppression de la glace, grisées par l'air printanier, ivres de la liberté reconquise, montent à l'assaut du vieux rempart de pierres. Les unes y lancent de gros troncs d'arbres en

guise de béliers, les autres se servent de mantelets de glace ; elles cognent, grondent, s'obstinent, s'acharnent ; puis soudain, comme sur un mot d'ordre, se retirent précipitamment : une grosse pierre se détache de la digue et s'enfonce dans les flots. Un moment, elles paraissent effrayées, hésitent, se concertent, puis s'élancent encore. Et c'est à nouveau la joie de la destruction. Impitoyablement, elles frappent la digue, à l'aide des troncs d'arbres arrachés et des blocs de glace. « Renversons la digue, disent les vagues, et puis ce sera le tour de la forge et du moulin. »

« Le jour de la liberté est arrivé, chantent-elles. À bas les hommes et l'œuvre des hommes ! Ils nous ont souillées de charbon, poudrées de farine, ils nous ont mis un joug comme à un bœuf de labour, nous ont enfermées, canalisées, réglées par des vannes, forcées de faire tourner la lourde roue, de transporter les trains de bois encombrants. Mais nous allons conquérir la liberté.

« Venez, vagues du Björksjö, venez, ruisseaux des marais et des étangs, sources des bois, venez tous ! Venez vous précipiter dans le Björksjöelf ! Venez avec votre force intacte, venez, sifflants et mugissants, mettre un terme à l'oppression séculaire ! Le rempart de la tyrannie vacille. Mort à Ekeby ! »

Et ils viennent. L'un après l'autre, les flots jaillissent de la cascade pour se briser contre la digue. L'un après l'autre, ils prêtent leur concours à la grande œuvre de destruction. Le printemps vient de les libérer. Tout à l'ivresse de la délivrance, ils s'unissent en force pour dé-

tacher pierre par pierre, motte de gazon par motte de gazon, du brise-lames chancelant.

Mais que font les hommes qui ne résistent pas ? Ekeby n'est donc plus habité ? Hélas, les hommes sont là. Ils forment un troupeau irrésolu, désemparé. La nuit est sombre, les hommes ne peuvent plus se distinguer les uns des autres. Le torrent qui mugit en un fracas de glaces qui se brisent et de poutres qui s'entre-choquent, les assourdit.

Le vertige qui s'est emparé des flots sauvages, pénètre même le cerveau des hommes : ils ne sont plus capables de réfléchir.

La cloche de l'usine sonne le tocsin : « Au secours, au secours, le torrent est sur nous ! La digue tremble et cède. La forge est menacée, le moulin est menacé, menacées aussi nos pauvres demeures qui nous sont chères, malgré la misère. »

Mais les eaux semblent croire que cet appel les concerne, puisque les hommes n'y répondent pas. Les ruisseaux des forêts et des plaines marécageuses se hâtent. « Au secours, au secours ! » crie la cloche. – « Après des siècles d'esclavage, nous voici libres enfin. Accourez, accourez ! » mugissent les flots. Les masses d'eau et la cloche sonnent ensemble le glas de la gloire et de la splendeur d'Ekeby.

Message sur message a été envoyé aux Cavaliers. Mais comment seraient-ils d'humeur à songer à la forge et au moulin ? Les cent convives sont réunis dans la vaste salle à manger d'Ekeby. La vendeuse de balais at-

tend à la cuisine. Le moment du coup de théâtre est arrivé. Le champagne perle dans les coupes. Le patron Julius se lève pour porter le toast. Tous les vieux aventuriers se réjouissent dans l'attente de la stupeur qui pétrifiera l'assistance. Voici l'instant.

Sur les glaces du Löven, la jeune comtesse risque sa vie pour murmurer une parole d'avertissement à Gösta Berling. Et là-bas, toutes les eaux de la cascade se lancent à l'assaut de la gloire et de la puissance d'Ekeby. Mais dans la salle à manger on ne songe qu'au plaisir, à l'excitation de l'attente ; les bougies répandent le plus joyeux éclat, le vin coule à flots. Personne ne se soucie de ce qui se passe au dehors, durant cette sombre nuit de tempête.

Gösta sort pour chercher sa fiancée. Il traverse le grand vestibule, dont les portes sont grandes ouvertes. Il s'arrête un instant, et plonge ses yeux dans les ténèbres de la nuit. Il écoute…

Il entend le tocsin qui sonne, les eaux qui grondent, le vacarme de la glace qui se brise, des troncs qui s'entrechoquent. Il entend le chant de triomphe des flots en révolte.

Et oubliant tout, il se jette en avant dans la nuit. Qu'on l'attende autour de la table, les verres levés, que sa fiancée l'attende à la cuisine ! Les bagues ne seront pas échangées ce soir, le coup de théâtre n'éclatera pas.

Malheur à vous, vagues révoltées ! C'est à présent qu'il faut, en vérité, la prendre au sérieux, la lutte pour votre délivrance.

Gösta Berling est venu ; la foule a trouvé un chef ; le courage renaît. Les défenseurs escaladent la digue, le combat est engagé.

— De la lumière, crie-t-il. De la lumière avant tout ! La lanterne du meunier ne suffit pas. Voyez les fagots là-bas ! Portez-les en haut de cette butte et allumez-les ! Ce sera l'ouvrage des femmes et des enfants d'entretenir un grand bûcher flambant qui nous éclairera et attirera d'autres gens pour nous aider. Mais faites vite et ne permettez pas qu'il s'éteigne ! Amenez des herbes sèches, des branchages ! Qu'une flamme vive s'élève vers le ciel ! Et voici maintenant pour les hommes. Il y a ici des planches et des poutres. Faites-en un brise-lames qu'on immergera devant la digue qui croule. Vite, vite, et faites-le solide ! Préparez aussi des sacs de sable et des pierres pour les jeter dans les flots ; faites marcher les haches, sonner les coups de marteau, grincer la scie dans le bois sec ! Où sont les jeunes garçons ? En avant ! Cherchez des perches, des gaffes, des leviers ! Écartez les glaçons et les troncs d'arbres ! Jetez-vous à plat ventre, s'il le faut, pour maintenir les pierres qui branlent. Empêchez-les de s'écrouler à la force de vos deux bras, de vos mains, des dents, si c'est nécessaire ! Venez ici, vauriens, face à l'ennemi ! Nous lui disputerons chaque pouce de terrain.

Gösta se poste lui-même à l'extrémité de la jetée. L'écume l'éclabousse, le sol tremble sous lui, les vagues en colère mugissent, le péril réjouit son cœur. Il rit, il trouve des mots drôles, pour encourager les gamins. Jamais il ne vécut de nuit plus folle.

L'œuvre de sauvetage avance ; des bûchers aux flammes claires illuminent la scène. Les haches des charpentiers résonnent. La digue tient. Les autres Cavaliers et les cent invités sont venus se mêler à la foule qui s'accroît toujours de gens accourus de près et de loin. Tout le monde travaille, qui au bûcher, qui au brise-lames, qui à remplir des sacs de sable, qui à combattre les eaux sur la digue vacillante. Le brise-lames est prêt. Il s'agit de l'immerger. Tenez prêts les sacs de sable, les pierres, les gaffes, les cordes, afin qu'il ne puisse pas être entraîné par les flots et que la victoire reste aux hommes !

Mais, à ce moment décisif, Gösta vient d'apercevoir une femme, assise à l'écart sur une pierre de la rive. Les flammes du bûcher éclairent parfois sa vague silhouette. Parmi tous les gens qui se démènent autour de la digue, elle seule reste immobile, inoccupée. Elle ne détourne pas ses regards des flots. Gösta ne la voit qu'indistinctement au travers de la brume et de l'écume des vagues, mais ses regards vont sans cesse à elle. Cette femme a certainement un message pour lui, pour lui seul.

Et il ne peut plus en détacher ses yeux. Bientôt il ne voit qu'elle. Elle se tient si près de l'eau que les vagues lèchent ses pieds et que leur écume jaillit sur elle. Elle doit être trempée jusqu'aux os. Elle porte une robe sombre et un châle sur la tête et les épaules. Recroquevillée sur elle-même, elle appuie son menton sur sa main. Elle a la face tournée vers lui. Il sent l'attirance de ses yeux, bien qu'il ne distingue point les traits de sa figure.

Il ne songe plus qu'à cette femme, dont la silhouette se détache sur l'ourlet blanc des flots.

« C'est l'ondine du Löven qui a remonté le courant pour m'entraîner. Il faut que je la chasse. »

Toutes ces vagues aux crêtes moutonnantes lui semblent des armées que la mystérieuse étrangère pousse à l'assaut d'Ekeby. Et saisissant une gaffe, il quitte sa place importante à l'extrême pointe de la digue pour chasser l'ondine. En cette heure d'agitation, il croit que les forces obscures du mal se sont liguées contre lui. Mais sait-il, en somme, ce qu'il croit, ce qu'il pense ?

Hélas, Gösta Berling, pourquoi ta place est-elle vide à l'instant suprême ? On a traîné le brise-lames à pied d'œuvre. Tout le long de la digue, les hommes se sont alignés. Ils ont apporté les sacs de sable, les pierres, les cordes. Ils attendent un ordre. Où est celui qui commande ? Où est Gösta Berling ?

Gösta Berling poursuit l'ondine.

Alors, sans lui, on immerge le brise-lames. Les vagues s'écartent, les pierres et les sacs de sable s'enfoncent dans les profondeurs. Mais sans direction, l'ouvrage a été mal fait. Les vagues accourent, s'acharnent contre ce nouvel obstacle, commencent par rouler les sacs de sable et les pierres. Puis elles arrachent les cordes.

Moqueuses, triomphantes, elles soulèvent enfin tout le brise-lames sur leurs robustes épaules et, hurlant de

joie, l’emportent vers le Löven. « À l’assaut, à l’assaut de la digue branlante ! »

Cependant Gösta Berling poursuit l’ondine. Elle le voit qui brandit sa gaffe, et elle prend peur. On dirait qu’elle a fait un mouvement comme pour plonger dans l’eau, mais elle se ravise.

— Ondine ! Ondine ! appelle Gösta Berling, sa gaffe levée vers elle.

Elle se sauve parmi les aulnes de la rive, mais se trouve prise et empêtrée dans la broussaille.

Gösta Berling jette sa gaffe, va à elle et lui pose la main sur l’épaule.

— Vous êtes dehors bien tard, comtesse, dit-il.

— Laissez-moi ! Laissez-moi rentrer chez moi.

Il obéit aussitôt et s’éloigne d’elle.

Mais la comtesse n’est pas qu’une noble dame, c’est une tendre créature qui ne peut supporter la pensée d’avoir poussé un être humain au désespoir. C’est une petite cueilleuse de fleurs, dont la corbeille n’est jamais vide de roses qui fleuriront les sentiers les plus déserts. La comtesse regrette ce qu’elle vient de dire, elle court à Gösta Berling et lui prend la main.

— Je suis venue, dit-elle en balbutiant, je suis venue pour… Oh, dites-moi que vous ne l’avez pas fait… J’ai eu peur tout à l’heure en vous voyant arriver… Mais c’est vous que je suis venue voir. Je voulais vous demander

d’oublier ce que je vous ai dit l’autre jour et de continuer à venir à Borg, comme avant.

— Comment êtes-vous venue ici, comtesse ?

Elle rit nerveusement.

— Je pensais bien que j’arriverais trop tard, mais je ne voulais dire à personne que je me rendais ici. Il n’y a d’ailleurs plus moyen de traverser le lac en traîneau…

— Quoi, vous avez traversé le lac, seule, à pied ?

— Oui, dit-elle, mais dites-moi, êtes-vous fiancé ? Vous comprenez, je voudrais tant que ce ne soit pas vrai. Ce serait si mal. Et j’avais l’impression que c’était un peu de ma faute… Il ne fallait pas attacher tant d’importance à quelques paroles méchantes… Il y a un grand vide à Borg, depuis que vous n’y venez plus.

Il semble à Gösta Berling, debout, au milieu des aulnes qui dégouttent d’eau, sur le sol spongieux et détrempé, qu’on lui jette des jonchées de roses. Il a des roses jusqu’aux genoux, elles brillent dans la nuit. Il en respire avidement le parfum.

— Je viens trop tard ? reprend la voix tremblante.

Il devrait se hâter de lui répondre, pour mettre un terme à son angoisse. Mais une grande joie s’élève en son cœur, et le réchauffe tout entier. Il songe au chemin périlleux qu’elle a suivi ; il songe qu’elle est gelée, transie, mouillée, que sa voix est noyée de larmes, et il en oublie sa réponse.

— Non, dit-il enfin, non, je ne suis pas fiancé.

D'un élan, elle lui saisit la main et la lui caresse doucement.

— Je suis contente, contente ! soupire-t-elle et des sanglots lui montent à la gorge et soulèvent sa poitrine.

Toutes ces roses qui ne cessent de pleuvoir sur la tête de Gösta, ont mis en fuite ce qu'il y avait de sombre, de mauvais, de haineux dans son cœur.

— Que vous êtes bonne ! dit-il.

Derrière eux, les vagues montent à l'assaut de la vieille forge d'Ekeby. La foule qui n'a plus de chef pour lui insuffler l'audace et le courage, n'essaie plus de lutter contre le désastre. Et la digue s'écroule. Les vagues se rejoignent sur elle, puis se précipitent, irrésistibles, vers la terre et les bâtiments ; les gens ne songent plus qu'à sauver leur vie et leur pauvre mobilier.

Il paraît naturel aux deux jeunes gens que Gösta raccompagne la comtesse chez elle. Il ne peut la laisser seule traverser encore une fois, dans la nuit noire, la glace fondante. Ils ne songent, ni l'un ni l'autre, que la présence de Gösta est nécessaire là-haut à la forge : ils ont tout oublié, tout ce qui n'est pas eux.

Il est bien probable que ces deux jeunes cœurs s'aimaient d'un grand amour, mais qui saurait l'affirmer à coup sûr ? C'est par bribes que l'histoire de leur aventure m'est parvenue. Je ne sais à peu près rien de ce qui se passait au fond de leurs âmes, ni des mobiles de leurs

actes. Je sais seulement que cette nuit-là, une belle jeune femme risqua sa vie, son honneur, sa santé pour ramener un malheureux sur le bon chemin. Je sais seulement que cette nuit-là, Gösta Berling oublia de sauver la gloire, la puissance du vieux manoir tant aimé d'Ekeby, pour suivre cette jeune femme qui, à cause de lui, avait surmonté la crainte du châtiment et les affres de la mort.

Souvent mes pensées ont refait avec eux ce chemin de retour sur la glace flottante du lac, en cette terrible nuit, qui eut pour eux une si heureuse issue. Je ne crois pas qu'il y eût en ce moment entre eux rien de trouble, rien qu'ils eussent à maîtriser et à combattre, tandis qu'ils allaient sereins, échangeant leurs pensées sur tout ce qui venait de se passer. Il est redevenu l'esclave de la comtesse, et elle est à nouveau sa dame. Ils ne sont qu'heureux, tout à fait heureux, aucun d'eux ne prononce une parole d'amour.

En riant, ils pataugent dans les flaques de la berge ; en riant, ils cherchent leur route, la perdent, la retrouvent ; en riant, ils glissent, tombent, se relèvent : ils ne cessent de rire.

La vie n'est plus qu'un jeu charmant ; ils sont redevenus tous deux des enfants qui ont été méchants et se sont disputés. – Ah, qu'il fait bon se réconcilier à présent !

Cependant, le bruit de cette aventure se répandit et arriva aux oreilles d'Anna Stjärnhök.

— Je vois, dit-elle, que Dieu a plus d'une corde à son arc. Je tiendrai mon cœur en repos et je resterai où l'on a

besoin de moi. Dieu saura faire un homme de Gösta Berling sans moi.

# CHAPITRE XVI

# PÉNITENCE

Chers amis, s'il vous arrivait de rencontrer sur votre route une malheureuse, un petit être pitoyable qui, sans chapeau, pieds nus, s'expose à l'ardeur du soleil et aux pierres du chemin, qui délibérément va au-devant de tous les maux, passez en silence et avec respect : c'est une pénitente, comprenez-vous, une pénitente, qui se rend aux saints lieux.

Le pénitent doit porter le froc de bure et vivre d'eau claire et de pain sec, fut-il même roi. Il doit faire la route à pied. Il doit mendier, non posséder. Il fera son lit au milieu des chardons. Il usera les dalles des tombes avec ses genoux. Il se flagellera sans relâche. Il ne connaîtra de douceur que dans la souffrance, de ravissement que dans la peine.

La jeune comtesse Élisabet fut cette pénitente qui portait le froc grossier et mendiait sur les sentiers envahis par les ronces. Son cœur l'accusa de péché et aspira après la souffrance comme le piéton, brisé de fatigue, après un bain tiède. Elle attira sur elle des malheurs cruels, mais elle courait avec allégresse vers l'abîme obscur de la douleur.

Son mari, le jeune comte à la tête de vieillard, revint à Borg le lendemain de la nuit où les forges et le moulin d'Ekeby avaient été emportés par les eaux printanières. À peine arrivé, il fut appelé près de sa mère, qui avait une communication importante à lui faire.

— Ta femme est sortie cette nuit, Henrik, elle a été absente pendant plusieurs heures. Elle est rentrée en compagnie d'un homme. J'ai entendu leurs adieux. Je sais aussi qui est cet homme. Elle te trompe, Henrik. Elle fait la mijaurée, la vertueuse, qui, pour me confondre, suspend partout ces horribles rideaux de Mamselle Marie. Elle ne t'a jamais aimé, mon pauvre garçon. Son père voulait la bien marier. Elle t'a pris pour ton argent.

Elle réussit si bien à monter le comte contre la jeune femme qu'il parla tout de suite de demander le divorce et de renvoyer la coupable à son père.

— Non, mon ami, dit la comtesse. De cette manière, tu ne ferais que l'abandonner à ses mauvais penchants. Elle a été gâtée, elle est mal élevée, je me charge de la ramener dans le droit chemin.

Le comte fit appeler sa femme pour lui annoncer qu'à partir de ce jour, elle serait placée sous la direction de sa belle-mère. Jamais on ne vit scène plus pitoyable dans cette maison vouée au malheur.

Le mari fit entendre à sa femme d'injurieux reproches. D'un geste dramatique, il accusa le ciel d'avoir permis que son nom fût traîné dans la boue et termina ce discours en secouant devant elle son poing fermé.

La jeune comtesse, peu intimidée par la solennité de son mari et la boursouflure de son discours, et estimant toujours avoir obéi à une impulsion généreuse et avouable, répondit que son escapade lui avait déjà valu un gros rhume et que ce devait être un châtiment suffisant.

— Élisabet, interrompit la comtesse Märta, ce ne sont pas des choses dont on plaisante.

— Nous deux, répondit la jeune femme, n'avons jamais été d'accord sur le moment de plaisanter ou d'être sérieux.

— Tu dois pourtant comprendre, Élisabet, qu'une femme honnête ne quitte pas sa maison pour courir s'amuser la nuit avec un aventurier notoire.

Alors Élisabet comprit que sa belle-mère avait résolu sa perte, qu'il s'agissait pour elle de combattre de toute son énergie, afin qu'on n'attirât pas sur elle un irréparable désastre.

— Henrik, pria-t-elle, ne laisse pas ta mère se mettre entre nous ! Laisse-moi t'expliquer comment la chose est arrivée. Tu es juste, tu ne me jugeras pas sans m'avoir entendue. Laisse-moi parler, tu verras que j'ai agi comme tu m'as appris à le faire.

Le comte acquiesça de la tête, et la jeune comtesse raconta comment elle craignait d'avoir poussé Gösta Berling à un acte de folie. Elle dit tout ce qui s'était passé dans le cabinet bleu et qu'elle s'était sentie poussée par

sa conscience à sauver celui à qui elle avait fait tant de tort.

— Je n'avais pas le droit de le juger, ajouta-t-elle, et toi, mon mari, tu m'as toujours enseigné qu'aucun sacrifice n'est trop grand, lorsqu'il s'agit de réparer une injustice. N'est-ce pas vrai, Henrik ?

Le comte se tourna vers sa mère.

— Qu'en dites-vous, ma mère ? demanda-t-il.

Tout son petit corps s'était raidi de dignité, et des rides majestueuses plissaient son front haut et étroit.

— Je dis qu'Anna Stjärnhök n'est pas bête, elle savait ce qu'elle faisait en racontant cette histoire à Élisabet.

— Ma mère ne daigne pas comprendre ma question, dit le comte. Je désirerais savoir si la comtesse Märta Dohna aurait vraiment pu vouloir persuader à sa fille, ma sœur, d'épouser un pasteur destitué ?

La comtesse Märta se tut, interdite. Ah, ce Henrik ! Quel imbécile, voilà que dans sa bêtise, il se lançait sur une fausse piste ! Il perdait de vue le lièvre pour courir après le chasseur. Elle se ressaisit cependant vite.

— Mon pauvre ami, dit-elle en haussant les épaules, il y a une raison pour laisser reposer toutes ces vieilles histoires, la même raison d'ailleurs qui m'a fait souhaiter, tout à l'heure, d'éviter le scandale d'un divorce. Il est fort probable que le malheureux a péri cette nuit.

Puis, d'un ton apitoyé, elle ajouta :

— Élisabet a dormi longtemps ce matin, et ne sait pas qu'on a envoyé des gens le long des rives du lac pour chercher Gösta Berling. Il n'est pas revenu à Ekeby. On craint qu'il ne se soit noyé. La glace s'est rompue ce matin. Le vent l'a brisée en mille morceaux.

La comtesse Élisabet regarda par la fenêtre : l'eau du lac brillait libre au soleil. Alors, elle se prit en pitié : elle avait voulu éviter le jugement de Dieu, elle avait menti, dissimulé, elle avait jeté sur elle le blanc manteau de l'innocence. Elle poussa un cri de désespoir et tomba aux pieds de son mari.

— Juge-moi, condamne-moi ! cria-t-elle. Je l'ai aimé ! Je le sais, oui, je l'ai aimé. De douleur, je m'arrache les cheveux, je déchire mes vêtements. Tout m'est indifférent, maintenant qu'il est mort. Tu sauras tout. Oui, je t'ai enlevé mon amour, à toi, mon mari, et je l'ai donné à cet étranger. Malheureuse, je suis de celles qui ont été tentées par l'amour défendu.

Elle cria ces paroles avec l'accent du plus profond désespoir.

Pauvre petite désespérée, qui te traînes aux pieds de tes juges, dis-leur bien tout. Appelle le martyre, appelle la honte, qu'ils soient les bienvenus ! Arriveras-tu assez vite à attirer la foudre sur ta jeune tête ?

Dis à ton mari ton effroi, lorsque tu as senti les premières atteintes du mal, de ce mal irrésistible. Dis-lui que tu as frémi, devant ton misérable cœur et dis que tu au-

rais préféré mille fois te trouver face à face avec les fantômes du cimetière, qu'avec les démons qui hantent ton âme.

Dis-lui que, bannie de la présence de Dieu, tu te sentais même indigne de fouler la surface de la terre ; que tu as lutté dans la prière et dans les larmes. Tu criais : « Oh, Dieu, sauve-moi ! Oh, Fils de Dieu, toi qui chasses les démons, sauve-moi ! »

Dis-lui que tu as cru préférable de tout cacher. Personne ne devait connaître ta honte, tu croyais qu'en agissant ainsi, tu faisais la volonté de Dieu. Tu croyais aussi suivre les voies de Dieu, en voulant sauver l'homme que tu aimais. Il ignorait ton amour, il ne devait pas se perdre par ta faute. Savais-tu ce qui est juste et ce qui est injuste ? Dieu seul le sait et il t'a condamnée. Il a frappé l'idole de ton âme. Il te conduit dans les voies salutaires de la pénitence.

Dis-lui que tu sais que le salut ne se trouve pas dans la dissimulation. Les démons aiment l'ombre. Qu'importe si les mains de tes juges cherchent à te flageller. La punition, tel un baume précieux, adoucira ta blessure. Ton cœur aspire à la souffrance.

Dis-lui tout cela pendant que tu es à genoux et que tu te tords les mains de douleur et que d'une voix brisée par le désespoir, tu appelles la punition et le déshonneur.

Mais son mari la saisit rudement par le bras et la força à se relever.

— Conduis-toi comme il sied à une comtesse Dohna, ou je demanderai à ma mère de te châtier comme on châtie un enfant !

— Fais de moi ce que tu voudras.

Alors l'arrêt du comte tomba :

— Ma mère, tout à l'heure, a intercédé pour toi. Je te laisserai donc continuer d'habiter ma maison. Mais dorénavant, c'est elle qui commandera et tu lui obéiras.

*

Voilà le chemin de la pénitence ! La jeune comtesse est devenue la plus humble des servantes. Mais combien de temps un cœur fier saura-t-il s'incliner ? Combien de temps des lèvres impatientes sauront-elles se taire, combien de temps une main violente se retiendra-t-elle ? La déchéance où elle est tombée lui est encore douce. Pendant que le corps est endolori par le lourd travail, le cœur se tait. À celle qui n'a que quelques brèves heures de repos, le sommeil vient sans qu'on l'appelle. Que la vieille comtesse s'ingénie à torturer la jeune, celle-ci l'en remerciera, car le péché n'est pas encore mort en elle. Qu'on l'arrache du lit à quatre heures du matin, qu'on lui impose une tâche démesurée au métier à tisser, c'est bon, car peut-être la pénitente n'aurait pas le courage de se donner assez fortement la discipline de ses propres mains.

Lorsque vient la grande lessive du printemps, la comtesse Märta la place devant un baquet de linge dans la buanderie, et vient elle-même surveiller son travail.

— L’eau n’est pas assez chaude dans ton baquet, dit-elle, et elle attrape l’écope et lui verse l’eau bouillante sur les bras nus.

Le jour est glacial, lorsque les lavandières rincent le linge dans le lac. Des rafales de vent leur lancent des averses de pluie, mêlée de neige. Leurs jupons deviennent d’une lourdeur de plomb ; à faire marcher le battoir, le sang jaillit sous les ongles délicats. Mais la comtesse Élisabet ne se plaint pas. Loué soit Dieu, qui, pour la sauver, la fait souffrir ! Où serait la douceur de la pénitence, sinon dans la douleur ? Les coups de la discipline paraissent à la pénitente plus doux que des pétales de roses.

La jeune femme sait que Gösta Berling vit et que la comtesse Märta, par le récit de sa mort, a voulu lui arracher un aveu, mais qu’importe ? Dieu se sert de l’instrument qu’il veut pour pousser la pécheresse dans la voix de l’expiation. Il est une chose cependant qui l’inquiète. Qu’adviendra-t-il de sa belle-mère dont Dieu a endurci le cœur à cause d’elle ? Oh, qu’il la juge avec clémence ! Il faut sans doute qu’elle soit méchante pour aider la pécheresse à retrouver l’amour du Seigneur.

La jeune comtesse ignore qu’une âme qui a goûté à tous les plaisirs tourne souvent à la cruauté, quand les flatteries, les caresses, l’ivresse de la danse et du jeu viennent à lui manquer. Elle plonge au plus profond d’elle-même, cette âme insatiable, et en ramène la cruauté. À tourmenter bêtes et gens, elle trouve même une sorte de jouissance.

La vieille femme est impitoyable, mais inconsciente de sa méchanceté : elle ne fait que corriger une femme légère. La nuit, elle reste éveillée, s'ingéniant à trouver de nouveaux moyens de torture.

Un soir, elle ordonne à Élisabet de l'éclairer pour traverser l'appartement. La jeune femme porte une chandelle sans chandelier.

— La chandelle est finie, murmure Élisabet.

— Si la chandelle est finie, laisse brûler le chandelier, répond brutalement la comtesse Märta.

Et elles continuent leur promenade jusqu'à ce que la mèche grésillante s'éteigne entre les doigts brûlés.

Ce ne sont là que des enfantillages. Il y a des tourments de l'âme qui dépassent ceux du corps. La comtesse Märta invite du monde et force sa belle-fille à servir à table comme une domestique. C'est la grande épreuve de la pénitente : des étrangers assisteront à son abaissement ; ils verront qu'elle n'est plus digne de prendre place à côté de son mari. Des regards, chargés de mépris, tomberont sur elle. Mais ce qui arrive est pire encore. Aucun regard ne se lève. Les femmes restent sombres et muettes ; leur apparent dédain est pour Élisabet pareil à des charbons ardents. Son crime est-il donc si affreux ? Est-ce une honte de l'approcher ?

Puis tout à coup, voici la tentation : Anna Stjärnhök, qui a toujours été l'amie d'Élisabet, et son voisin de table, le juge de Munkerud, la retiennent quand elle passe près

d'eux. Ils lui arrachent des mains le plat qu'elle porte et veulent l'obliger à prendre place à leurs côtés.

— Asseyez-vous, mon enfant, dit le juge, vous n'avez rien fait de mal.

Alors, d'une seule voix, tous les invités déclarent que si elle ne reprend pas sa place à table, ils s'en iront. Ils ne sont pas des bourreaux et ne suivent pas les traces de Märta Dohna. Ce n'est pas eux qui se laisseront tromper et mener par le bout du nez, comme certain jeune comte.

— Oh, mes bons, mes chers amis, ne soyez pas trop indulgents ! Ne me forcez pas à proclamer moi-même mon péché, mon coupable amour.

— Petite, vous ne savez rien du péché, vous ne pouvez vous rendre à quel point vous êtes innocente. Gösta Berling, ne se doutait pas de votre amour. Reprenez vos droits dans votre demeure, vous n'avez rien fait de mal.

Et auprès d'eux, elle reprend courage, eux-mêmes retrouvent brusquement leur entrain, ils rient, ils plaisantent comme des enfants. Ils sont très bons pour elle, mais ils sont envoyés par le tentateur. Ils veulent faire d'elle une martyre et leurs outrages pleuvent ouvertement sur la comtesse Märta comme si elle était une sorcière. Ils ne comprennent pas que l'âme d'Élisabet a besoin de la purification de la pénitence.

Parfois la comtesse Märta la contraint de passer des journées entières à son tambour de broderie, pendant qu'elle lui débite d'innombrables histoires sur Gösta Berling, pasteur et aventurier. Si la mémoire ne lui en fournit

pas en nombre suffisant, elle en invente, mais elle s’arrange pour que le nom de Gösta sonne aux oreilles de la jeune femme du matin au soir. Élisabet craint ces jours-là plus que tous les autres, elle songe alors que sa pénitence durera autant que sa vie, car son amour est toujours le même, mais ses forces physiques baissent.

— Mais que fait ton héros ? raille la comtesse Märta. Je m’attendais à le voir venir à la tête des Cavaliers assiéger le château. Pourquoi ne vient-il pas refaire de toi la reine de cette maison et ne nous jette-t-il pas, ton mari et moi, pieds et poings liés, au cachot ? Serais-tu déjà oubliée ?

Alors, la jeune femme éprouve une tentation violente de le défendre et d’avouer que c’est elle-même qui l’a prié de ne pas venir à Borg. Mais elle réussit à se vaincre et à se taire.

Tous les jours, elle se consume davantage. Minée par une fièvre constante, elle tient à peine debout. Et la mort l’attire comme une délivrance. Ni l’amour, ni la joie de vivre ne la retiennent. Elle ne craint pas la souffrance.

*

Son mari ne semble même pas se rappeler son existence. Il reste enfermé dans son cabinet et y étudie des manuscrits difficiles à déchiffrer et de poussiéreux volumes d’une vieille impression. Il lit et relit ses lettres de noblesse sur parchemin, où pend le sceau du Royaume de Suède en cire rouge, énorme et rond et enfermé dans une boîte de bois verni. Il examine des écussons, qui sont

de lys sur champ d'argent, ou de griffons sur champ d'azur. Et il se plonge dans les oraisons funèbres des nobles comtes Dohna, dont les exploits sont comparés à ceux des héros d'Israël ou bien des dieux de la Grèce, selon l'époque. Ces choses-là l'ont toujours intéressé. Quant à sa jeune femme, il ne s'en occupe plus. La comtesse Märta a prononcé un mot qui a tué son amour : « Elle t'a épousé pour ton argent. » Ce sont là des paroles malsonnantes aux oreilles de tout homme. À présent, le comte Henrik ne se soucie plus d'Élisabet. Tant mieux, si sa mère la ramène dans le droit chemin. Le comte Henrik a grande confiance dans le jugement de sa mère.

Pourtant, il ne faut pas croire que l'atmosphère à Borg fût constamment aussi orageuse qu'il peut paraître, lorsqu'on lit le récit des événements condensés en quelques pages. La comtesse Élisabet a toujours eu un esprit doux et paisible. Une seule fois, lorsqu'on lui avait annoncé la mort de Gösta Berling elle s'était laissé emporter par la violence de son émotion. Mais, depuis, ses remords étaient tels qu'elle se serait volontiers laissé torturer jusqu'à la mort, par sa belle-mère.

Cette misère durait depuis un mois. Un soir, la vieille gouvernante de la maison, qui avait beaucoup d'attachement pour la jeune comtesse, lui dit :

— Madame la comtesse devrait parler au comte. Mon Dieu, la comtesse est encore si enfant… La comtesse ne sait peut-être même pas ce qu'elle attend. Mais je vois bien ce qu'il en est.

C'était bien la dernière des choses à avouer à son mari, tant qu'il nourrissait contre elle un si terrible soupçon. Cette nuit-là, elle s'habilla en silence et partit. Elle portait le costume d'une paysanne et à la main un petit paquet de linge. Elle quittait sa maison pour ne plus y retourner.

Elle ne s'en allait pas pour éviter la souffrance, mais à présent, Dieu lui avait manifestement permis de quitter Borg. Il était de son devoir de conserver ses forces et sa bonne santé.

Elle ne prit pas la direction de l'ouest, car c'est de ce côté-là que demeurait celui qu'elle aimait. Elle ne prit pas non plus la route du nord : elle y aurait rencontré trop d'amis. Encore moins alla-t-elle vers le sud. Elle ne voulait pas se rapprocher d'un seul pas de la maison de son père. Elle se dirigea donc vers l'est. À l'est, ne l'attendaient ni bien-aimé, ni maison paternelle, ni amis, ni soutien, ni consolation.

Elle n'avançait pas d'un cœur léger, car elle ne se croyait pas réconciliée avec son Dieu. Et cependant, elle se réjouissait de vivre désormais au milieu d'étrangers. Leurs regards indifférents qui se posaient sur elle, la soulageraient comme le contact de l'acier froid soulage une chair endolorie.

Elle comptait poursuivre son voyage jusqu'à ce qu'elle trouvât un pauvre hameau, perdu dans les bois, où personne ne sût qui elle était.

— Vous voyez ce qui m'est arrivé, dirait-elle. Mes parents m'ont chassée de la maison ; donnez-moi un gîte

et du pain jusqu'à ce que je puisse gagner ma vie ; je ne suis pas tout à fait sans argent.

Ainsi elle marchait dans la claire nuit de juin, car mai avait passé pendant les jours d'épreuve.

Ô mois de mai, saison bénie, qui fait apparaître la jeune verdure des bouleaux au milieu des sombres forêts de sapins, à ton appel, la brise tiède accourt du sud ! Plus que d'autres qui, comme moi, ont joui de tes bienfaits, je suis ingrate envers toi, car je ne t'ai pas chanté encore.

Ô mois de mai, saison lumineuse, as-tu jamais observé l'enfant qui, assis sur les genoux de sa mère, l'écoute lui redire les contes de fées ? Tant que l'enfant prête l'oreille aux aventures des géants farouches et des belles et malheureuses princesses, ses yeux sont grands ouverts et sa petite tête se tient bien droite, mais si la mère se met à parler de bonheur et de jours ensoleillés, les paupières du petit se ferment et sa tête bouclée vient s'appuyer sur le sein maternel.

Mois de mai, je suis cet enfant.

Que d'autres se fassent raconter des histoires où il est question de fleurs et de soleil, moi, je choisis pour ma part les nuits obscures, les nuits d'aventures que hantent de fantastiques apparitions. Je choisis les destins cruels, les souffrances des cœurs désolés.

# CHAPITRE XVII

# LE FER D'EKEBY

C'était le printemps, époque où le fer de toutes les forges du Vermland devait partir pour Gothembourg.

Mais, à Ekeby, on n'a point de fer à livrer. En automne, on avait manqué d'eau, et au printemps, les Cavaliers avaient régné.

Sous leur règne, les flots qui descendaient en écumant le large escalier de granit de Björksjöfallet, s'étaient transformés en cascades de bonne bière amère et forte, et le long lac de Löven roulait des ondes d'eau-de-vie. Sous leur règne, on ne faisait point rougir le fer au feu, mais les forgerons, en chemise et en sabots de bois, tournaient au-dessus de l'âtre d'énormes rôtis, embrochés sur leurs pics, tandis que les apprentis, armés de pincettes, présentaient aux braises des chapons, bardés de lard. Dans ce temps, les danses tournoyaient autour des hauts fourneaux ; on dormait sur l'établi des menuisiers ; on jouait aux cartes sur l'enclume. En ce temps, on ne forgeait point le fer.

Mais le printemps venu, les gros négociants de Gothembourg attendaient le fer d'Ekeby. Ils lisaient et relisaient les contrats conclus avec le Commandant et la

Commandante, traitant de livraisons de plusieurs centaines de quintaux.

Mais qu'importaient aux Cavaliers les contrats signés par la Commandante ? Ils n'avaient d'autres soucis que de s'amuser, de jouer du violon et de faire bombance. Ils veillaient à ce que la danse ne s'arrêtât pas sur les berges du fleuve.

À Gothembourg, le fer arriva de Stömme et de Sölje. Le fer de Kymsberg se fraya, à travers les déserts, un chemin jusqu'au Væner. D'Uddeholm il vint du fer, et de Munkfors et de tant d'autres forges. Mais que devenait le fer d'Ekeby ?

La forge d'Ekeby n'est-elle plus la première et la plus importante des forges du Vermland ? Personne ne veille donc sur l'honneur de la vieille maison ? N'est-il plus que cendres au vent, entre les mains négligentes des Cavaliers ? Hélas, les Cavaliers ne s'occupent que de faire tournoyer la danse sur l'herbe de la rive. C'est l'unique souci de leurs cerveaux vides.

Mais torrents et fleuves, chalands et allèges, ports et écluses s'étonnent et se demandent : « Le fer d'Ekeby ne viendra-t-il pas bientôt ? »

Et un murmure de surprise monte des bois et des lacs, des montagnes et des vallées : « Le fer d'Ekeby ne vient-il pas ? Ne viendra-t-il plus jamais de fer d'Ekeby ? »

Et au cœur de la forêt, la meule de charbon s'esclaffe, et les grosses têtes des marteaux logés dans

les sombres forges ricanent, les mines ouvrent leurs larges gueules et rient à gorges déployées, les tiroirs des maisons de commerce, où sont renfermés les contrats de la Commandante, se tiennent les côtes : « Avez-vous jamais rien entendu de plus drôle ? Ils n'ont pas de fer à Ekeby. La forge la plus considérable du Vermland n'a pas de fer ! »

Allons, debout, Cavaliers insoucieux ! Debout, vous tous, les sans-foyer ! Allez-vous faire subir pareille avanie à Ekeby ? Vous aimez pourtant ces lieux, les plus beaux de toute la verte terre du bon Dieu. Vous y songez avec nostalgie quand vous courez les routes, de même qu'au loin, parmi des étrangers, vous ne pouvez prononcer le nom d'Ekeby sans que vos yeux se remplissent de larmes ; alors debout, Cavaliers, sauvez l'honneur du vieux domaine !

D'ailleurs, si les marteaux d'Ekeby se sont reposés, on a dû travailler aux six forges qui en dépendent. Il doit y avoir assez ; de fer, voire plus qu'il n'en faut.

Et Gösta Berling se mit en route pour aller trouver les intendants des six forges.

Disons tout de suite qu'il jugea inutile de se rendre à Högfors, situé sur la rive de Björksjö, et trop proche d'Ekeby. L'influence des Cavaliers s'y était sans doute fait sentir.

Il remonte vers le nord, jusqu'à Lötafors, à quelques milles d'Ekeby. C'est une belle région. Le Löven supérieur s'élargit à cet endroit en une vaste nappe, et derrière la forge, le mont de Gurlita dresse son pic escarpé,

prêtant au paysage un aspect sauvage et romantique. Mais hélas, la forge n'est pas en l'état qu'il faudrait, la roue, qui actionne l'usine, est cassée depuis plusieurs mois.

— Et pourquoi ne l'a-t-on pas réparée ?

— Le charpentier, mon cher monsieur, le charpentier, seul homme de toute la commune qui eût pu le faire, était occupé ailleurs. Nous n'avons pu travailler de tout l'hiver.

— Mais il n'a pas été occupé tout le temps ? Il fallait l'envoyer chercher !

— L'envoyer chercher ! Nous n'avons fait que cela, mais il n'a jamais pu venir. Il construisait des jeux de quilles et des pavillons de plaisance dans les jardins d'Ekeby.

Gösta n'insiste pas. Il est fixé sur le résultat de ses démarches.

Il n'en poursuit pas moins son chemin vers Björnide, magnifique domaine dans un site digne d'un château. La grande maison d'habitation domine une vallée semi-circulaire qu'encadrent, des deux côtés, des hauteurs élevées et que borne la pointe septentrionale du Löven. Gösta sait que nul endroit ne se prête mieux aux promenades au clair de lune. Il fait bon rêver dans les sentiers qui longent la rivière jusqu'aux cascades et jusqu'aux forges, logées sous de puissantes voûtes, creusées à même le roc. Mais du fer, y trouvera-t-il du fer ?

Bien entendu que non. Comment aurait-on pu travailler sans charbon ? Il avait été impossible d'obtenir d'Ekeby l'argent pour payer charbon et voituriers. L'exploitation avait chômé pendant tout l'hiver.

Gösta rebroussa chemin et se dirigea vers le Sud. Il visita Han sur la rive orientale du Löven, et Lövstafors, au fond des bois, mais nulle part il ne trouva la moindre gueuse de fonte, et partout on accusait les Cavaliers d'être cause de cet état de choses.

Enfin il arriva à Elgfors, petite forge entre les collines, à l'est du Löven, bonne terre pour la chasse, bonnes eaux pour la pêche, solitude charmante pour le rêve, mais d'un accès difficile : Gösta et Don Juan durent s'en apercevoir.

L'intendant de la forge, Bendix, prit un air grave et plissa les sourcils, lorsqu'il écouta Gösta.

— Je vais vous montrer quelque chose de fort curieux, dit-il.

Et ouvrant un tiroir, il y prit de petites limes d'acier très fines.

— Savez-vous où je les ai trouvées, frère Gösta ? poursuivit-il.

Son visage prit une expression de plus en plus sombre.

Gösta Berling avoua qu'il n'en avait aucune idée.

— Eh bien, reprit Bendix, je les ai trouvées dans la bouche d'un rat mort. Il avait ces limes en guise de dents. Et avec des dents pareilles, ces bêtes-là peuvent manger du fer, comprenez-vous ? Elles ont rongé toutes nos gueuses de fonte. Ce matin, en entrant dans nos magasins, il n'y avait plus qu'un rat, un rat mort. Voulez-vous garder ces limes, frère Gösta ? Elles sont bien curieuses.

Gösta se laissa tomber sur une chaise en riant aux larmes.

Là-dessus il retourna à Ekeby.

L'air sombre, les Cavaliers contemplent les cinquante et quelques quintaux de fer qui dorment dans leur magasin, et, honteux, ils entendent la nature entière se moquer d'eux : les arbres les menacent avec des gestes furieux et l'herbe et les fleurs gémissent sur l'honneur perdu d'Ekeby.

*

Mais pourquoi tant d'histoires ? Voilà le fer d'Ekeby ! Le voilà chargé sur des chalands amarrés aux rives du Klarelf et prêts à descendre le fleuve jusqu'à Karlstad, où il sera pesé, puis transbordé sur un bateau qui le conduira à Gothembourg. L'honneur d'Ekeby est donc sauf. Mais comment est-ce possible ? À Ekeby il n'y avait que cinquante quintaux et dans les autres forges, rien. Où a-t-on pu trouver le poids énorme de fer que les chalands lourdement chargés emportent à la bascule de Karlstad ? Demandez-le aux Cavaliers !

Les Cavaliers ont pris place eux-mêmes à bord des chalands, ils comptent suivre le fer jusqu'à Gothembourg : Ils n'ont pas confié ce trésor à un marinier ordinaire. Ils sont venus eux-mêmes, avec des bouteilles et des paniers à provisions, avec des cors de chasse et des violons, des fusils, des cannes à pêche et des jeux de cartes. Ils feront tout pour leur fer et ne l'abandonneront pas qu'ils ne l'aient vu déchargé sur le quai de Gothembourg. Ils le transborderont eux-mêmes à Karlstad, veilleront aux voiles et au gouvernail pendant la traversée du Væner. Y a-t-il un banc de sable dans le Klarelf, un écueil du lac, qu'ils ne connaissent ? La barre et les écoutes ne sont-elles pas aussi familières à leurs mains que l'archet du violon et les rênes des chevaux ?

Comme ils chérissent ce fer ! Ils ont pour lui des ménagements comme pour le cristal, ils le couvrent de larges bâches : ils n'en laissent pas une parcelle à nu. Ce sont ces lourdes barres grises qui doivent sauver l'honneur d'Ekeby. Aucun regard indifférent n'a le droit de les contempler. Ô Ekeby, pays adoré, que ta gloire rayonne !

Aucun des Cavaliers n'est resté au manoir. L'oncle Eberhard a abandonné son pupitre et le cousin Kristoffer le coin du feu. Même Lövenborg, le doux rêveur, est là. Qui voudrait rester en arrière, lorsque l'honneur d'Ekeby est en jeu ?

Mais il n'est pas bon pour Lövenborg de voir le Klarelf. Depuis trente-sept ans, il ne l'a pas vu et n'a pas mis le pied sur un bateau. Il hait la surface miroitante des lacs et les rivières aux flots gris. Ils lui rappellent de

sombres souvenirs auxquels d'ordinaire il cherche à échapper. Mais aujourd'hui il n'a pu rester chez lui : il faut qu'il soit de la partie pour sauver l'honneur d'Ekeby. Il y a trente-sept ans, Lövenborg a vu sa fiancée se noyer dans le Klarelf et depuis lors il n'a plus toute sa raison. En contemplant les flots, sa pauvre tête s'égare de plus en plus. Le fleuve gris, qui roule de petites vagues scintillantes, est un gros serpent aux écailles d'argent qui guette sa proie. Les hautes berges jaunes, entre lesquelles le cours d'eau s'est frayé un chemin, sont les parois d'un piège au fond duquel le serpent est aux aguets, et la large route qui trouant les parois, descend à travers le sable vers le bac, représente l'entrée de la sinistre fosse.

Debout sur un des chalands amarrés près du bac, le vieillard regarde cette route de ses yeux bleu pâle. Ses longs cheveux blancs flottent au vent et ses joues, d'ordinaire d'une douce couleur de rose fanée, sont livides de peur. Il sait avec une certitude absolue qu'une femme doit descendre ce chemin pour se jeter dans la gueule béante du monstre. Et au moment où les Cavaliers, après avoir largué les amarres, s'emparent des longues perches pour pousser les chalands vers le chenal, Lövenborg leur crie d'arrêter :

— Arrêtez, arrêtez, pour l'amour de Dieu !

Les Cavaliers devinent qu'en sentant bouger le chaland, Lövenborg perd un peu la tête, mais involontairement ils immobilisent les perches levées. Et lui, qui voit que la rivière guette sa proie, indique d'un geste la route ensablée.

Chacun sait que la vie ménage volontiers des rencontres extraordinaires comme celle qui va avoir lieu. Si elles vous étonnent, étonnez-vous donc que les Cavaliers fussent précisément avec leurs chalands à l'endroit où le bac du passeur passe le Klarelf, le lendemain du jour où la comtesse Élisabet s'était enfuie de chez elle. Il eût été plus étonnant encore que la jeune femme n'eût trouvé aucun secours. Or, après avoir marché toute la nuit, elle arrivait sur le chemin qui descendait vers le bac, et les Cavaliers la virent qui parlait au passeur. Elle était habillée comme une campagnarde et ils ne la reconnurent pas. Ils la regardèrent cependant avec curiosité, car son allure leur paraissait familière. Tout à coup, dans un nuage de poussière, apparut une grande calèche jaune. Comprenant qu'on était sur ses traces et ne pouvant plus songer à s'échapper par le bac du passeur, elle ne vit de salut que sur les chalands. Elle se précipita dans l'un d'eux sans en reconnaître les occupants. Les eût-elle reconnus qu'elle se serait plutôt jetée sous les sabots des chevaux.

Elle criait :

— Cachez-moi ! Cachez-moi !

Puis elle trébucha contre une barre de fer et tomba.

Les Cavaliers la tranquillisèrent et, démarrant en toute hâte, ils poussèrent le chaland au milieu du courant, au moment même où la calèche atteignit la rive. Dans la calèche se trouvaient le comte Henrik et la comtesse Märta. Le comte mit pied à terre pour questionner le passeur, mais gêné d'avoir à avouer que sa femme l'avait abandonné, il se contenta de dire :

— J'ai perdu quelque chose.

— Ah, fit le passeur.

— Je voulais vous demander si vous avez vu quelque chose.

— De quoi s'agit-il, Monsieur le Comte ?

— Peu importe. Avez-vous fait passer le fleuve à quelqu'un ce matin ?

La comtesse Märta intervint et apprit bien vite que celle qu'on cherchait se trouvait à bord d'un des chalands.

— Quels sont ces gens, à bord ? demanda-t-elle.

— Ce sont les Cavaliers, comme nous avons l'habitude de les appeler.

— Ah ! fit la comtesse. Ta femme est en bonnes mains, Henrik. Nous n'avons qu'à rentrer.

*

Sur le chaland ne régnait point la belle humeur comme se le figurait la comtesse Märta. Tant que la calèche jaune resta visible, la jeune femme demeura accroupie, sans bouger ni prononcer un mot, les yeux fixés sur la rive. Il est probable qu'elle ne reconnût les Cavaliers qu'après avoir vu disparaître la voiture. Alors elle se leva brusquement comme pour fuir, mais arrêtée par l'un d'eux, elle s'affaissa, en gémissant, sur le chargement.

Les Cavaliers, interdits et effrayés, n'osèrent lui poser de questions : elle paraissait au bord de la folie.

Ah, les insouciants, ils pliaient à présent sous le poids de leur responsabilité. Le fer qu'ils transportaient n'était-il pas déjà une lourde charge pour des épaules peu accoutumées à porter des fardeaux ? Et voici qu'il leur fallait veiller sur une jeune femme fuyant le domicile conjugal.

Quand, aux fêtes de l'hiver, ils avaient rencontré la comtesse, plus d'un parmi eux s'était rappelé une petite sœur qu'il avait chérie jadis. En jouant avec cette petite sœur, en la taquinant, il avait fallu y aller doucement, et en bavardant avec elle, il s'était agi d'éviter les mots grossiers ; si pendant les jeux, un autre gamin l'avait pourchassée brutalement ou avait chanté devant elle de vilaines chansons, le grand frère s'était jeté furieux sur celui-ci et l'avait rossé avec acharnement. La petite sœur ne devait jamais entendre de mauvaises paroles, encore moins éprouver aucune peine ni connaître la haine et le mal.

La comtesse Élisabet avait été pour tous cette charmante petite sœur. Quand elle posait ses mains menues dans leurs rudes pattes, n'était-ce pas comme si elle leur avait dit : « Vois comme je suis fragile ! Mais tu es mon grand frère, tu vas me protéger contre les autres et contre toi-même. » Et en sa présence ils s'étaient tous conduits en gentilshommes courtois et chevaleresques.

Ce matin, les Cavaliers avaient peine à la reconnaître dans cette étrangère aux yeux fous. Elle était vieillie et

amaigrie, le cou gracile avait perdu sa charmante rondeur, le visage paraissait transparent. Durant sa marche nocturne, elle s'était sans doute blessée, car quelques gouttes de sang suintaient d'une petite plaie à la tempe et collaient sur son front ses blonds cheveux frisés. Sa robe, mouillée par la rosée, pendait salie sur ses souliers couverts de boue. Les Cavaliers la contemplaient avec effroi. La comtesse Élisabet qu'ils avaient connue n'avait pas ce regard égaré. Leur pauvre petite sœur avait été torturée jusqu'à en perdre la raison. On eût dit qu'une âme étrangère luttait avec l'âme véritable de la jeune femme à qui dominerait le pauvre corps épuisé.

Mais ils n'eurent pas le temps de chercher avec inquiétude ce qu'il conviendrait de faire, car en elle les anciennes pensées torturantes se réveillèrent. Dieu lui envoyait une nouvelle tentation. Elle se retrouvait au milieu d'amis : allait-elle quitter le chemin de la pénitence ?

Et, se redressant, elle cria :

— Laissez-moi partir !

Les Cavaliers essayèrent de la calmer. Elle était en sécurité parmi eux. Ils la protégeraient.

Elle les supplia de la laisser descendre dans le canot qui suivait le chaland et de la faire passer sur l'autre rive, afin qu'elle pût continuer son voyage solitaire.

Mais comment auraient-ils osé la laisser partir ? Que deviendrait-elle ? Mieux valait pour elle rester parmi eux. Ils n'étaient que de pauvres vieux, mais ils sauraient trouver le moyen de lui venir en aide.

Elle se tordait les mains et les suppliait de céder à ses instances. Le pouvaient-ils, la voyant si lasse, si faible ? Elle mourrait sur la grand'route.

Gösta Berling se tenait à l'écart, suivant des yeux les flots. Peut-être la comtesse n'aimerait-elle pas à le voir. Malgré lui, des pensées souriantes tourbillonnaient dans sa tête. « Personne ne sait où se trouve cette jeune femme, songeait-il. Nous pouvons l'emmener à Ekeby et l'y cacher. Elle sera notre reine, notre souveraine, mais nul ne saura qu'elle est avec nous. Nous veillerons si bien sur elle. Elle sera heureuse parmi nous, choyée et adorée comme une fille par tous les vieux. »

Il n'avait jamais osé se demander s'il l'aimait. Ne pouvant la posséder sans commettre un péché, il savait seulement qu'il ne voulait pas l'avilir. Mais la garder à Ekeby, être bon pour elle et lui rendre l'existence douce, quel rêve merveilleux !

Il en fut vite tiré, car la comtesse au comble du désespoir, s'était jetée à genoux au milieu des Cavaliers et les suppliait avec des accents déchirants de la laisser descendre à terre.

— Dieu ne m'a pas pardonné, s'écria-t-elle. Laissez-moi partir !

Gösta comprit soudain que personne n'aurait le courage d'accéder à la prière de la jeune femme et qu'il serait forcé de le faire, lui qui l'aimait. Il s'approcha d'elle, bien que tous les muscles de son corps se raidissent contre ce qu'il allait faire, et s'offrit à la conduire à terre.

Elle se releva tout de suite. Il la porta dans le canot et rama vers la rive de l'est. Il accosta en face d'un petit sentier et l'aida à débarquer.

— Que deviendrez-vous, comtesse ? interrogea-t-il.

Elle leva gravement le doigt vers le ciel.

— Si jamais, comtesse…

La voix lui manqua, mais elle devina son intention.

— Si j'ai besoin de vous, je vous enverrai chercher.

— J'aurais voulu vous protéger, dit-il.

Elle lui tendit la main, une main qui resta froide et inerte dans la sienne.

La jeune femme, absorbée par les voix intérieures qui la poussaient à chercher un refuge chez les étrangers, se rendait sans doute à peine compte qu'elle quittait l'homme qu'elle aimait.

Il la laissa partir, puis rejoignit à la rame les Cavaliers. Revenu au chaland, il tremblait de fatigue. Il lui semblait qu'il avait accompli la tâche la plus pénible de sa vie.

Il ne fallait cependant pas se laisser abattre avant que l'honneur d'Ekeby ne fût sauvé. Il mena le fer jusqu'à la bascule de Karlstad, mais ensuite un profond découragement lui ôta pour longtemps toutes ses forces.

Les Cavaliers ne s'aperçurent d'aucun changement chez lui pendant le voyage. Il tendait ses nerfs pour

maintenir la gaîté et l'insouciance qui devaient sauver l'honneur d'Ekeby. Comment l'aventure pourrait-elle réussir, si on la tentait avec des airs sombres et des cœurs découragés ?

S'il est vrai, comme le veut la légende, que les Cavaliers eussent à bord des chalands plus de sable que de fer, s'il est vrai qu'ils portèrent et reportèrent à la bascule les mêmes gueuses de fonte, jusqu'à ce que des centaines de quintaux fussent pesés, s'il est vrai qu'ils y réussirent, parce que le maître peseur et ses gens furent un peu trop généreusement régalés avec le contenu des paniers de provisions et des bouteilles apportés d'Ekeby, on conçoit que la gaîté devait régner sur les chalands.

Que peut-on affirmer à ce sujet ? Si la légende n'a pas menti, Gösta Berling n'eut pas de temps à consacrer à sa douleur. Mais cette fois il demeura fermé à la joie de l'aventure et du danger et dès qu'il le put, il s'abandonna à son désespoir.

Aussitôt que les Cavaliers eurent leur quittance, ils rechargèrent eux-mêmes leur fer sur un voilier du Væner. D'ordinaire les caboteurs s'occupaient du transport jusqu'à Gothembourg, et la livraison attestée par le reçu du maître peseur, les forges du Vermland se désintéressaient du sort ultérieur de leur marchandise. Mais les Cavaliers, désireux de mener à bien jusqu'au bout leur tâche, avaient décidé de suivre le fer jusqu'au Gothembourg.

En route, un accident survint. Un coup de vent poussa le voilier sur un écueil, où il coula avec toute sa pré-

cieuse charge. Les cors de chasse, les jeux de cartes des Cavaliers et même des bouteilles pleines eurent le même sort. Mais qu'importait au fond que le fer fût perdu ? L'honneur d'Ekeby était sauf. Le fer avait été pesé à Karlstad. Le Commandant dut écrire aux négociants de la grande ville pour leur annoncer le naufrage. Mais qu'importait cette perte d'argent : Ekeby était si riche.

Et si les ports et les écluses, si les mines et les meules de charbon, si les voiliers et les chalands chuchotent d'étranges choses ? Si les forêts murmurent que tout ce voyage ne fut qu'une frime, si tout le Vermland prétend qu'il n'y eut jamais plus de cinquante pauvres quintaux au fond des chalands et que l'accident fut un coup monté ? Eh bien, un exploit hardi a été accompli et un vrai tour de Cavalier. Ce n'est pas cela qui peut nuire à l'honneur du vieux domaine.

Cette histoire est vieille. Il est en somme possible que les Cavaliers aient acheté du fer ou qu'ils en aient trouvé dans des magasins inexplorés. Qui peut savoir la vérité ? Toujours est-il que le maître peseur n'a jamais voulu admettre la possibilité d'une erreur ou d'une duperie, et il devait savoir ce qui s'était passé.

Revenus au manoir, les Cavaliers apprirent des nouvelles surprenantes. Le mariage du comte Dohna allait être annulé. Le comte aurait envoyé chercher en Italie des preuves que son mariage n'avait pas été légal. Le message rapporta la réponse désirée au cours de l'été. Quelles étaient ces preuves ? Je l'ignore. Il faut traiter doucement les vieilles histoires : elles ressemblent à des roses fanées qui s'effeuillent au moindre contact. Je sais

seulement que le mariage entre le comte Dohna et Élisabet Ducker fut déclaré nul par le tribunal de Bro.

La jeune femme n'en savait sans doute rien. Si elle vivait encore, ce devait être parmi des paysans dans une région lointaine.

# CHAPITRE XVIII

# LA MAISON DE LILLIECRONA

Parmi les Cavaliers il y en avait un dont j'ai souvent parlé comme d'un musicien fameux. C'était un homme grand et fort, largement charpenté, avec une grosse tête et d'épais cheveux noirs bouffants. Il ne devait avoir à cette époque qu'une quarantaine d'années, mais son visage laid, aux traits grossiers, et ses gestes lents et lourds le faisaient paraître vieux. C'était un homme bon mais d'humeur sombre.

Un après-midi, il prit son violon sous son bras et quitta Ekeby. Bien qu'il ne comptât jamais y retourner, il ne dit adieu à personne. Les malheurs de la comtesse Elisabet l'avaient dégoûté de la vie du manoir.

Il marcha sans se reposer toute la soirée et toute la nuit, et, aux premiers rayons du soleil, il arriva à une petite propriété, nommée Lövdala, qui lui appartenait.

À cette heure matinale, personne n'y était éveillé. Lilliecrona s'assit sur le long banc vert devant la maison d'habitation et regarda son domaine. Seigneur Dieu, il n'existait pas de lieu plus beau dans le vaste monde ! La pelouse, légèrement en pente, était couverte d'une herbe fine, vert tendre. Nulle part on ne trouvait l'équivalent de

ce gazon-là. Les moutons pouvaient y paître, les enfants s'y ébattre, il restait toujours aussi dru, aussi vert. Jamais la faux n'y avait passé, mais au moins une fois par semaine, la maîtresse y faisait balayer les brins de paille, les ramilles et les feuilles sèches. Lilliecrona promena ses yeux sur l'espace sablé entre la pelouse et la maison, et brusquement il ramena ses pieds sous le banc. Les enfants l'avaient ratissé la veille au soir et y avaient tracé de véritables dessins, et ses grands pieds venaient d'endommager ce travail délicat.

Et voyez comme tout prospérait sur ce coin de terre béni ! Les six sorbiers qui montaient la garde autour de la cour étaient hauts comme des hêtres et avaient l'envergure des chênes. Où trouver ailleurs des arbres pareils ? Ils étaient magnifiques avec leurs gros troncs couverts de lichen jaunes, et leurs larges ombelles de fleurs blanches qui se détachaient sur le sombre feuillage. Ils faisaient penser au grand ciel étoilé. Vous n'imaginez pas comme les arbres poussaient à Lövdala ! Il y avait là un vieux saule que deux hommes ne pouvaient entourer de leurs bras. Il était vermoulu et creux, et la foudre l'avait découronné, mais il ne voulait pas mourir. À chaque printemps, une touffe de verdure jaillissait du tronc et prouvait qu'il vivait toujours. Le merisier, près du pignon à l'est, était devenu un si bel arbre qu'il ombrageait toute la maison. Le toit de chaume était jonché de ses pétales blancs, dont il venait de se dépouiller. Et les bouleaux, qui formaient de petits bosquets dans les champs, devaient avoir leur paradis à Lövdala. Ils y déployaient tant de fantaisie qu'ils semblaient vouloir imiter tous les autres arbres. Celui-ci ressemblait à un tilleul, large et

touffu, celui-là se tenait droit et raide en forme de pyramide, comme un peuplier ; un troisième laissait pendre ses rameaux comme un saule pleureur. Ils mettaient un soin jaloux à se distinguer les uns des autres, et ils étaient tous superbes.

Lilliecrona se leva et fit le tour de la maison. Devant lui s'étendait le jardin, si délicieusement beau qu'il dut s'arrêter pour en respirer les parfums. Les pommiers étaient en fleurs. Il le savait, puisqu'il les avait vus dans tous les vergers où il avait passé, mais nulle part ils ne fleurissaient comme ici, chez lui – ici où ses yeux d'enfant les avaient vus tant de fois. Il s'engagea dans les allées, marchant à pas légers et prudents, les mains jointes. Le sol était blanc, les arbres blancs, parfois légèrement teintés de rose. Jamais il n'avait rien vu d'aussi beau. Il connaissait chaque arbre comme on connaît ses frères et sœurs ou un camarade de jeu. Les pommiers astrakans étaient entièrement blancs ainsi que les arbres aux fruits d'hiver. Mais les fleurs des pommiers d'été étaient roses et celles des pommes d'api presque rouges. Aucun cependant n'égalait en splendeur le vieux pommier sauvage, dont les fruits amers ne se mangent pas. Il prodiguait ses fleurs : on aurait dit de la neige fraîche dans l'éclat du matin.

L'heure matinale ajoutait à la beauté des choses. La rosée qui avait lavé la poussière rendait les feuilles brillantes. Du haut des collines boisées, au pied desquelles se blottissait la maison, les premiers rayons du soleil jaillirent. Les cimes des sapins en parurent incendiées. Au-dessus des champs de trèfle et des seigles et des orges,

ainsi qu'au-dessus des avoines qui venaient de lever, planait une brume légère, un vrai voile de beauté ; et les ombres se dessinaient aussi tranchées qu'au clair de lune.

Lilliecrona s'arrêta pour regarder les plants de légumes, œuvres de la maîtresse et des servantes, à n'en pas douter. Elles ont bêché, ratissé, arraché le chiendent, sarclé et fumé la terre jusqu'à la rendre meuble et légère. Une fois la surface égalisée et les bords nets, elles ont pris des cordeaux et des piquets et ont dessiné des plates-bandes et des carrés, séparés par de petits sentiers, qu'elles ont tassés en les piétinant. Puis elles ont semé et planté, et les enfants les ont aidées, joyeux et pleins de zèle, bien que ce soit pénible de se tenir courbé et de tendre les petits bras à travers les larges plants. Ah, on comprend qu'ils ont rendu de grands services.

Et maintenant ce qu'on avait semé sortait de terre.

Dieu les bénisse ! comme ils se tenaient droits et braves, les petits pois et les haricots, leurs deux cotylédons encore fixés à la jeune tige. Et comme les carottes et les navets avaient levé dru et avec une parfaite régularité ! Les petites feuilles frisées du persil, qui soulevaient un peu la terre et risquaient un regard au dehors, étaient-elles assez drôles ?

Il y avait aussi un petit carré dont les bords n'étaient pas aussi bien tracés et dont les cultures semblaient une carte d'échantillons de tout ce qui se plante et se sème : c'était le potager des enfants.

Tout à coup, Lilliecrona saisit son violon, l'appuya sous son menton et se mit à jouer. Les oiseaux chantaient

dans le grand massif qui protégeait le jardin des vents du nord. Il était impossible qu'une créature, douée de voix, ne chantât pas sous ce radieux matin. L'archet marchait tout seul.

Lilliecrona montait et descendait les allées, et le violon s'exaltait. Non, il n'y avait pas au monde de plus beau domaine que Lövdala. Qu'était Ekeby à côté de Lövdala ? La maison de Lövdala était couverte de chaume et n'avait pas d'étage. Elle était située à la lisière du bois, adossée à la montagne, et devant elle s'étendait la longue vallée. Lövdala n'avait rien d'extraordinaire : pas de lac, pas de chute d'eau, pas de parc ; mais tout y était beau, parce que tout y respirait la paix et la douceur du foyer. La vie y était bonne à vivre. Ce qui ailleurs engendrait l'amertume et la haine s'y trouvait aplani. C'est ainsi que les choses doivent être autour d'un foyer.

À l'intérieur de la maison, la maîtresse dort dans une chambre qui donne sur le jardin. Elle s'éveille brusquement et écoute, mais ne bouge pas. Elle écoute en souriant. La musique se rapproche, et à la fin on dirait que le musicien s'est arrêté sous sa fenêtre. Ce n'est pas la première fois que le violon se fait entendre ainsi. Son mari a l'habitude de revenir jouer sous sa fenêtre, quand là-bas, à Ekeby, on a fait quelques extravagances plus folles que d'ordinaire.

Il revient, se confesse et demande pardon. Il lui parle des forces obscures qui l'entraînent loin de ce qu'il aime, loin d'elle et de ses enfants. Mais il les aime, ah, certes, il les aime !

Pendant qu'il joue, elle se lève et s'habille sans bien savoir ce qu'elle fait. Elle est toute à la voix du violon.

« Ce n'est pas le luxe et la bonne chère qui m'ont entraîné, dit la musique, ni l'amour d'autres femmes, ni la soif de gloire ; c'est la diversité séduisante de la vie : sa douceur, son amertume, ses richesses, qu'il faut que je sente autour de moi. Mais j'en ai assez. Je reviens et je ne quitterai plus ma maison. Pardonne-moi, sois miséricordieuse ! »

Elle écarte le rideau et ouvre la fenêtre, et le musicien voit son beau et doux visage.

Elle est bonne, elle est sage. Comme le soleil, ses regards répandent la bénédiction. Elle gouverne et elle veille au bien-être de chacun ; là où elle est, tout doit s'épanouir et prospérer. Elle porte en elle le bonheur.

Il s'élance sur le rebord de la fenêtre, à ses côtés, heureux comme un jeune amant.

Puis il l'enlève et l'emporte dans le jardin sous les pommiers en fleurs. Il lui fait partager sa joie devant cette terre bien-aimée, il lui montre les carrés de légumes, et le jardin des enfants et les drôles de petites pousses du persil.

Lorsque les enfants s'éveillent, quel bonheur ! Quel ravissement ! Leur père est là ! Ils l'accaparent. Il faut qu'il admire tout ce qu'il y a de nouveau : la petite clouterie qui fait son tintamarre au bord du ruisseau, le nid d'oiseau dans le saule, les jeunes tanches qui nagent par milliers à la surface de l'étang.

Ensuite père, mère et enfants font un tour de promenade dans les champs. Il faut que le père voie comme le seigle est dru, comme le trèfle pousse et comme les pommes de terre commencent à déplier leurs feuilles fripées. Il faut qu'il assiste au retour des vaches du pâturage et qu'il fasse connaissance avec les nouveau-nés dans l'étable et la bergerie, qu'il aille à la recherche des œufs et qu'il donne du sucre aux chevaux.

Les enfants sont sur ses talons toute la journée. Pas de leçons ! Pas de travail ! Père est revenu.

Et le soir, père leur joue ses danses les plus entraînantes, et tout le jour, il a été pour eux un si bon camarade de jeu qu'ils s'endorment en priant Dieu que père reste toujours à la maison.

Il y reste pendant huit jours, joyeux comme un gamin, amoureux de tout, de sa femme, de ses enfants, de sa maison, et sans songer un seul instant à Ekeby.

Mais il vient un matin où il n'est plus là. Il ne pouvait plus y tenir : c'était trop de calme bonheur pour lui. Ekeby était mille fois moins bien que Lövdala, mais Ekeby était au centre de la vie tourbillonnante. Ekeby était la patrie du rêve, l'artiste y était chez lui. Comment vivre séparée des Cavaliers et loin du long lac de Löven, autour duquel tournait la ronde effrénée des aventures ?

À Lövdala, tout va son train ordinaire. Tout pousse et prospère sous les yeux de la bonne maîtresse. Le bonheur paisible est installé au foyer. Tout ce qui ailleurs provoquerait des discussions et de l'amertume s'y trouve aplani. Tout y est comme cela doit être. Et si le maître,

lui, aspire à vivre à Ekeby, au milieu des Cavaliers, qu'aurait-on à y redire ? Se plaint-on que le soleil disparaisse chaque soir à l'occident, laissant la terre dans la nuit ?

Qu'y a-t-il d'aussi indomptable que la résignation, de plus assuré de vaincre que la patience ?

# CHAPITRE XIX

# LA SORCIÈRE DU DOVRE

La sorcière du Dovre est descendue sur les rives du Löven. Elle est petite et voûtée, vêtue d'une jupe de cuir avec une ceinture cloutée d'argent. Pourquoi a-t-elle quitté les repaires des loups ? Que cherche-t-elle dans la verdure des vallées ?

Elle rôde en mendiant, car elle est avide et rapace, toute riche qu'elle est. Dans les crevasses des montagnes, elle cache de lourds lingots d'argent blanc, et ses troupeaux de grandes vaches noires aux cornes d'or paissent l'herbe savoureuse des hautes prairies. Cependant elle marche le long des routes en souliers d'écorce et en robe de peau graisseuse, où une broderie bariolée se devine sous la crasse des années. Sa pipe est bourrée de mousse, et elle n'hésite pas à demander l'aumône aux plus pauvres. Honte à celle qui ne remercie jamais, qui n'en a jamais assez !

Elle est vieille, vieille. Quand donc l'éclat de la jeunesse colorait-il son large visage au teint basané, luisant de graisse, au nez épaté et aux yeux étroits qui brillent sous la saleté comme des braises sous des cendres grises ? Quand donc était-elle assise, jeune bergère, dans

l'enclos de l'alpage, répondant, en soufflant du cor, aux chansons d'amour du jeune pâtre sur le versant opposé ? Elle a vécu plusieurs centaines d'années. Les habitants les plus âgés du pays ne se rappellent pas le temps où elle ne parcourait pas la contrée, et leurs pères l'ont vue vieille, quand ils étaient jeunes. Elle n'est pas morte encore aujourd'hui. Moi, qui vous parle, je l'ai vue.

Sa puissance est grande. Fille de Finnois savants en sorcellerie, elle ne s'incline devant personne. Ce ne sont pas des traces timides que ses larges pieds laissent dans la poussière des routes. Elle sait appeler la grêle, diriger les éclairs. Elle sait égarer les troupeaux, lancer les loups sur la trace des brebis. Elle est capable de faire peu de bien mais beaucoup de mal. Mieux vaut être bien avec elle. Mendierait-elle toute une livre de laine ou l'unique chèvre de l'étable, donnez-les-lui ! Sinon le cheval s'abattra, la maison brûlera, la vache tombera malade, l'enfant mourra, la maîtresse économe perdra la raison.

Nulle part elle n'est la bienvenue. Mais il est prudent de la recevoir, le sourire aux lèvres. Personne ne sait pourquoi cette porteuse de malheurs est descendue des montagnes ni à qui elle veut nuire. Elle ne vient pas dans l'unique but de remplir sa besace. De mauvais présages la précèdent : les renards et les hiboux poussent des cris sinistres au crépuscule, les « elmas », chenilles mystérieuses, rouges et noires, qui bavent du venin, sortent des forêts et rampent jusqu'aux seuils des demeures.

Elle est orgueilleuse. Sa tête renferme la sagesse des aïeux. Et elle a conscience de sa supériorité. Des runes précieuses sont gravées autour de son bâton qu'elle ne

vendrait pas pour tout l'or de la vallée opulente. Elle connaît les chansons magiques et les vertus des herbes, elle sait préparer des philtres, faire partir des coups de fusil qui tuent à des lieues de distance. Et elle noue des nœuds de tempête.

Que ne puis-je déchiffrer les étranges pensées de ce cerveau plusieurs fois centenaire ! Sortie de l'obscurité des forêts et descendue des montagnes, que pense-t-elle des gens de la plaine ? Les chrétiens sont pour elle, qui croit en Tor, le tueur de géants, et en de puissants dieux finnois, ce que sont des chiens de garde apprivoisés pour un loup gris. Indomptée comme la tourmente de neige, impétueuse comme le torrent, elle ne saurait aimer les enfants du bas pays.

Cependant elle revient toujours parmi eux. Les gens frissonnent de terreur à sa vue, mais la fille des déserts septentrionaux passe tranquille au milieu d'eux, car elle est protégée par l'horreur qu'elle inspire. Les exploits de sa race ne sont pas oubliés, ni les siens propres. Comme le chat se fie à ses griffes, elle se fie à la science de son cerveau et au pouvoir des chants magiques, dictés par les dieux. Un roi n'est pas plus sûr de sa puissance qu'elle ne l'est de la terreur qu'elle fait naître.

La sorcière du Dovre a traversé plusieurs villages et arrive à Borg. Elle ne craint pas de se rendre aux appartements des maîtres. Elle ne daigne jamais prendre le chemin de la cuisine, mais monte tout droit les escaliers des terrasses. De ses gros souliers d'écorce elle foule les allées sablées, bordées de fleurs, avec autant de calme et d'indifférence que si elle suivait les sentiers des chalets.

Or, ce matin-là, la comtesse Märta était sortie sur le perron pour contempler la splendeur de la journée de juin. Sur le gravier, en bas des marches, deux servantes s'étalent arrêtées. Revenant de l'étuve où l'on fume le lard, elles transportaient à deux, suspendus à un long bâton, des jambons fraîchement fumés.

— La gracieuse comtesse voudrait-elle sentir si les jambons sont bien à point ?

La comtesse Märta, à cette époque maîtresse de maison à Borg, se pencha par dessus la rampe, mais au même moment la vieille Finnoise mit la main sur un des jambons. Ah ! la bonne couenne brune et luisante de graisse ! Et le frais parfum de genévrier et de fumée ! Régal des dieux d'autrefois ! La sorcière le désire. Elle n'est pas habituée à se voir longtemps refuser ce qu'elle convoite.

Si les fleurs s'épanouissent et si les hommes vivent, n'est-ce pas par son bon plaisir ? Il est en son pouvoir de faire venir les gelées, la tempête dévastatrice et l'inondation, c'est pourquoi il ne lui convient pas de prier et de mendier. Ce qu'elle touche, il faut qu'on le lui abandonne.

La comtesse Märta ignore à qui elle a affaire.

— Va-t-en, vieille mendiante ! crie-t-elle.

— Donne-moi le jambon ! dit tranquillement la sorcière du Dovre.

— Elle est folle ! s'écrie la comtesse. Et elle ordonne aux servantes de porter leur fardeau au magasin de provisions.

Les yeux de la centenaire flamboient de colère et de convoitise.

— Donne-moi le beau jambon brun ! répète-t-elle. Sinon il t'arrivera malheur !

— J'aimerais mieux le donner aux pies qu'à toi, vieille folle !

Alors, la sorcière se met à trembler de colère. Elle lève vers le ciel le bâton des runes et l'agite. Ses lèvres profèrent des cris et des paroles mystérieuses. Ses cheveux se dressent, se yeux luisent, les traits de son visage se contractent.

— Que les pies te dévorent toi-même ! hurle-t-elle.

Et elle part, murmurant des malédictions et brandissant furieusement son bâton au-dessus de sa tête. Elle remonte vers le Nord. La fille des déserts finnois a exécuté la mission pour laquelle elle était descendue des montagnes.

La comtesse Märta reste un moment sur le perron, riant de l'accès de rage de la vieille. Mais le rire expire sur ses lèvres. Elle ne peut en croire ses yeux, les voici qui viennent, les pies !

Du parc et du jardin, elles arrivent par bandes, les griffes et les becs tendus, menaçantes. Leurs rires moqueurs résonnent à ses oreilles. L'éclat métallique de

leurs ailes blanches et noires miroite devant ses yeux sous le soleil vif du matin. Saisie d'un vertige, elle aperçoit, derrière ces premières volées, toutes les pies de la contrée qui remplissent l'espace. Les plumes de leurs cous se hérissent comme sur des rapaces. Les cercles qu'elles décrivent se rétrécissent autour de la comtesse et les becs se tendent pour lui crever les yeux. Épouvantée, elle se réfugie dans le vestibule et referme la porte derrière elle. Haletante d'angoisse, elle s'y adosse et écoute le bruissement de leurs ailes et leurs cris qui semblent un ricanement.

Cette porte qu'elle a refermée, elle l'a pour toujours fermée sur la douceur de l'été et sur la joie de l'existence. Elle vivra dorénavant dans des chambres closes, derrière des rideaux tirés, elle ne connaîtra que le désespoir, l'angoisse voisine de la folie.

Cette histoire aussi peut paraître folle, mais elle doit être vraie. Bien des gens la reconnaîtront et pourront attester que je la raconte telle qu'on nous l'a transmise !

Les oiseaux s'abattirent sur la rampe du perron et sur le faîte de la maison. Ils semblaient n'attendre que l'apparition de la comtesse pour se jeter sur elle. Ils firent leur nid dans le parc et y restèrent. En vain essayait-on de les chasser à coups de fusil. Pour un de tué, dix arrivaient à tire-d'ailes. Et quand, par bandes, ils s'envolaient pour chercher leur nourriture, ils laissaient des sentinelles. Si la comtesse Märta se montrait à une fenêtre, si pour un instant elle écartait un rideau, si elle mettait le pied sur le seuil du perron, immédiatement leur terrible nuée se précipitait dans un bruissement d'ailes vers la

maison, et affolée, la comtesse se réfugiait au fond de l'appartement.

Elle habitait la chambre à coucher derrière le salon rouge. On m'a souvent décrit cette pièce, telle qu'elle était en ces jours d'horreur : de lourdes tentures devant les portes et les croisées, des tapis épais sur les parquets. Les gens qui s'y glissaient à pas feutrés parlaient en chuchotant.

La terreur s'était installée dans le cœur de la comtesse. Ses cheveux blanchirent, son visage se rida ; en un mois de temps, elle devint une pauvre vieille. Elle ne sut se ressaisir et repousser la croyance au sortilège. La nuit elle se réveillait en sursaut, rêvant que les pies la dévoraient. Le jour elle gémissait sur son destin, auquel elle ne pouvait se soustraire. Elle restait assise dans un fauteuil, se balançant de droite à gauche, la figure cachée dans ses mains, étouffant dans l'air renfermé, refusant de voir personne par crainte que les pies n'entrassent avec les visiteurs. Parfois elle sortait de son hébétude et poussait des cris aigus.

Jamais personne n'eut une vieillesse plus amère. Peut-on s'empêcher de la plaindre ?

Je n'ai plus grand'chose à dire sur elle, et ce que j'ai dit n'a pas été du bien. J'en ai quelques remords. Dans sa jeunesse elle était joyeuse, prodigue et pas méchante. Bien des histoires qui courent sur elle m'ont réjoui le cœur, quoi qu'il n'y ait pas lieu de les raconter ici.

La vérité c'est qu'elle ignorait, pauvre passante sur cette terre, que l'âme humaine est une éternelle affamée

qui ne saurait vivre de frivolités et de plaisirs. Si ces vains aliments viennent à lui manquer, elle déchire les autres âmes et finit par se déchirer elle-même.

C'est le sens de cette légende.

# CHAPITRE XX

# LA SAINT-JEAN

C'était la Saint-Jean – comme au moment où j'écris – , le temps le plus splendide de l'année.

C'était aussi l'époque où Sintram, le méchant maître de forge de Fors, se consumait de rage et de rancune. Il détestait cette avance triomphale de la lumière, s'étendant sur toutes les heures du jour et de la nuit. Il voyait avec dépit les riches frondaisons des arbres et le tapis diapré qui couvrait le sol.

Tout s'enveloppait de beauté. La route elle-même, toute grise et poussiéreuse qu'elle était, avait sa bordure de fleurs : géraniums des bois violets et roses, cerfeuil sauvage et lotier doré.

Quand la splendeur de la Saint-Jean baigna les montagnes et que le son des cloches de l'église de Bro, porté par l'air vibrant, se répandit jusqu'à cette route jusqu'à Fors, quand la paix indicible de ce jour de fête régna dans le pays, alors Sintram se dressa furieux de colère. Dieu et les hommes oubliaient-ils donc sa présence ? Il saurait se rappeler à leur souvenir en se rendant, lui comme tout le monde, à l'église. Ceux qui saluaient avec tant d'allégresse la belle saison verraient ce qu'en pensait

Sintram, lui qui aimait les nuits sans aurore, la mort sans résurrection, l'hiver sans printemps.

Il revêtit sa pelisse de loup et mit ses grosses moufles de fourrure. Il fit atteler son cheval roux à un traîneau de course, et garnir de grelots le harnais brillant, ornés de coquillages. Habillé comme pour affronter trente degrés de froid, il se mit en route pour l'église. Il aimait à se figurer que le grincement des patins sur le gravier venait de l'âpre gelée, que l'écume blanche qui couvrait le dos du cheval était dû aux frimas. Il ne sentait pas la douceur de l'air. Le froid irradiait de lui comme la chaleur du soleil.

Il traversa la vaste plaine au nord de l'église de Bro, de grands et riches villages et des champs au-dessus desquels voltigeaient et chantaient les alouettes. Jamais ailleurs je n'ai entendu chanter les alouettes comme au-dessus de ces plaines de Bro. Et je me suis souvent demandé si Sintram pouvait réellement rester sourd aux trilles d'allégresse de ces centaines de chanteurs.

Que de choses agaçantes il aurait rencontrées sur cette route s'il les avait honorées d'un regard ! Il aurait vu deux bouleaux qui s'inclinaient et saluaient à la porte de chaque maisonnette, et par des croisées ouvertes, il aurait vu des fleurs et des rameaux verts qui ornaient les plafonds et les murs. La plus chétive petite mendiante se promenait, une branche de lilas à la main. Pas de fermière qui n'eût un bouquet entre les plis de son mouchoir d'église.

Des mâts, ornés de guirlandes et de couronnes, se dressaient dans les cours des fermes, au milieu d'un cercle de gazon froissé par le piétinement des danses joyeuse de la claire nuit d'été.

Sur le Löven, les trains de bois se pressaient. On avait hissé leurs petites voiles blanches en l'honneur du jour, bien qu'aucun souffle d'air ne les gonflât, et chaque mât portait à son sommet un bouquet vert.

Sur tous les chemins qui menaient à Bro, les gens s'acheminaient vers l'église. Tous étaient en costume de fête. Les femmes étrennaient leurs belles robes d'été en cotonnade, tissée à la main.

Et l'on se réjouissait du repos dominical, de la douce chaleur, des promesses d'une belle récolte et des fraises qui commençaient à rougir sur les talus. L'air calme, le ciel sans nuages et le chant des alouettes faisaient dire : « On voit que ce jour appartient à Notre Seigneur. »

Mais alors Sintram arriva. Il jurait et cinglait du fouet le cheval fourbu. Le gravier grinçait sous les patins du traîneau et le son aigu des grelots empêchaient d'entendre la voix des cloches. Les rides de la colère plissaient le front du maître de forge et ses sourcils se fronçaient sous son bonnet de fourrure.

Les paroissiens frémirent : ils croyaient voir le diable en personne. Il ne leur était donc pas permis, même en cette belle fête de l'été, d'oublier la méchanceté et le froid ! Qu'il est amer, le sort de ceux qui foulent les sentiers de ce monde !

Les gens qui, debout à l'ombre de l'église ou assis sur le mur bas du cimetière, attendaient le commencement de l'office, le virent avec étonnement se diriger vers la porte du temple. Tout à l'heure la belle journée avait rempli leur cœur d'allégresse, ils s'étaient félicités de vivre sur cette terre et de jouir de la douceur de l'existence. Mais quand ils aperçurent Sintram, de sombres pressentiments les envahirent.

Sintram entra dans l'église et s'installa à sa place, en jetant ses moufles sur le banc avec une telle violence que le choc des griffes de loup qui les ornaient s'entendit jusqu'au fond de l'église. Quelques femmes, déjà installées, s'évanouirent en voyant cet être velu. Il fallut les porter au grand air. Sintram troublait le recueillement des fidèles, mais il était trop craint pour qu'on osât lui intimer l'ordre de sortir.

Le vieux pasteur parla en vain de la lumineuse fête de l'été. On ne l'écoutait pas, car tout le monde se demandait quelle étrange calamité annonçait la présence du méchant maître de forge.

Lorsque le service fut terminé, on le vit monter sur l'escarpement de la colline où s'élève l'église de Bro. De là-haut, ses regards suivirent le détroit de Broby, dépassèrent le presbytère et les trois langues de terre qui s'avancent dans le Löven. On le vit serrer les poings et les brandir contre les rives verdoyantes. Ses yeux cherchèrent ensuite le sud où les caps bleuissants semblent fermer le lac. Puis il regarda vers le nord, l'immense étendue qui va depuis le sommet de Gurlita jusqu'à Björnide où finit le Löven. Il tourna la tête vers l'est et

l'ouest, où de longues crêtes de montagnes bordent la vallée, et il les menaça du poing. On sentait que s'il avait tenu la foudre dans sa main droite, il l'aurait lancée sur ces paisibles contrées, répandant partout le désespoir et la mort. Car son cœur était si accoutumé à faire le mal qu'il ne pouvait se réjouir que de la misère des autres. Peu à peu il s'était entraîné à n'aimer que ce qui est laid et mauvais. Il était plus fou que le plus dément des déments de l'asile, mais personne ne s'en doutait.

D'étranges bruits coururent ensuite. On dit que le sacristain, venu pour fermer l'église, cassa sa clef contre un dur morceau de papier roulé, enfoncé dans la serrure. Il le remit au pasteur. C'était – on le comprend – une missive adressée à un être de l'autre monde. On se confiait au tuyau de l'oreille ce qui était écrit sur ce papier diabolique. Le pasteur l'avait jeté au feu, mais le sacristain l'avait vu brûler. Les lettres brillaient toutes rouges sur le fond noir. Il n'avait pas pu ne pas le lire. Et il y avait lu que Sintram promettait de dévaster le pays aussi loin que se voyait le clocher de Bro. La forêt cacherait l'église. L'ours et le renard habiteraient les demeures des hommes. Les champs retourneraient à l'état inculte et l'on n'y entendrait plus aboyer de chiens ni chanter de coqs. Le méchant Sintram servirait son Seigneur et Maître en dévastant et ruinant le pays.

Et les gens envisagèrent l'avenir avec un sombre désespoir, car ils savaient que le pouvoir de ce suppôt du diable était grand, qu'il haïssait tous les êtres vivants et qu'il voulait faire de la vallée un complet désert. Il n'hésiterait pas à faire appel à la peste et à la famine ou à

la guerre pour exterminer tous ceux qui aimaient et comprenaient la bénédiction du bon travail.

# CHAPITRE XXI

# DAME MUSIQUE

Comme rien ne pouvait tirer Gösta Berling de l'humeur sombre où il était plongé depuis qu'il avait aidé la jeune comtesse à s'enfuir, les Cavaliers résolurent d'appeler au secours la bonne dame Musique, qui est une fée puissante et qui a consolé bien des malheureux.

À cet effet, ils firent ouvrir un jour de juillet le grand salon d'Ekeby et ordonnèrent qu'on enlevât les volets ; l'air et le soleil entrèrent à flots, le grand soleil rouge du couchant, et l'air frais et embaumé du soir.

On retira les housses rayées des meubles et les voiles qui cachaient les lustres vénitiens et on ouvrit le piano. Les griffons, qui soutenaient les plaques de marbre des tables, eurent encore une fois le droit de briller à la lumière, les déesses blanches de danser sur le panneau noir au-dessus de la glace. Les fleurs des soieries damassées étincelaient sous l'ardeur du couchant. Et on cueillit des brassées de roses, dont le parfum emplit la pièce. Il y en avait de merveilleuses et dont on ignorait le nom, des jaunes, veinées de rouge, où l'on croit voir transparaître du sang vermeil, et aux bords déchiquetés, des roses pâle, couleur de chair, à larges pétales qui vont se déco-

lorant en s'épanouissant, des rouge foncé aux ombres noires. On apporta toutes les roses d'Altringer, venues de pays lointains pour réjouir les yeux de jolies femmes.

Puis on réunit ce qu'on put trouver en fait de cahiers de musique, de pupitres, d'instruments de cuivre, de violons et d'archets, puisque dame Musique devait régner à Ekeby et essayer de consoler Gösta Berling.

Dame Musique choisit la symphonie d'Oxford de l'aimable père Haydn et la fit répéter par les Cavaliers, qui tous savaient jouer, sinon ils n'auraient pas été des Cavaliers. Le patron Julius dirigeait l'orchestre.

Quand tout fut prêt, on envoya chercher Gösta. Bien que découragé et las, il eut du plaisir à se trouver dans ce magnifique salon avec la perspective d'entendre un beau concert. Car pour celui qui souffre, dame Musique est, on le sait, la meilleure société, qu'elle soit gaie et rieuse comme un enfant, captivante et ensorcelante comme une jeune beauté ou bonne et sage comme les vieilles personnes qui ont derrière elles une longue vie bien remplie.

Les Cavaliers saisirent leurs instruments et commencèrent à jouer. Ils jouèrent avec une douceur caressante. Le petit Ruster est grave. Le nez surmonté de lunettes il suit son cahier de notes, et comme par des baisers légers, il jaillit de sa flûte de tendres sons, pendant que ses doigts dansent le long de l'instrument. L'oncle Eberhard est penché sur le violoncelle. Sa perruque a glissé sur une oreille, ses lèvres frémissent d'émotion. Berg debout, raide et fier, tient son long basson. Parfois il s'oublie et souffle de toute la force de ses poumons, alors le patron

Julius lui donne de son bâton une tape sur sa grosse tête. Cela va bien, cela va merveilleusement bien. Dame Musique sort, vivante, des cahiers et des signes inanimés. Déploie ton manteau enchanté, dame Musique, et transporte Gösta Berling dans le pays de la joie où il a son domicile ordinaire !

Quel malheur de voir Gösta Berling, assis, pâle et découragé, et les vieillards s'efforçant de le distraire comme un enfant ! La gaîté se fait bien rare en Vermland.

Je comprends très bien pourquoi on l'aimait. Je sais combien la soirée d'hiver peut paraître longue, et, comme, dans les demeures isolées, les idées noires s'insinuent dans le cœur. Je comprends ce qu'on éprouvait en voyant venir Gösta Berling.

Représentez-vous un après-midi de dimanche où le travail chôme, où les esprits sont engourdis. Le vent du nord souffle tenace, faisant entrer sous sa morsure le froid du dehors, un froid que nul feu n'est capable de combattre. La flamme vacille de l'unique chandelle de suif, qu'il faut à chaque instant moucher. De la cuisine parvient le chant monotone des cantiques.

Et tout à coup, des grelots tintent devant le perron. Quelqu'un secoue la neige de ses chaussures en tapant des pieds vigoureusement, et Gösta Berling fait son apparition. Il rit et plaisante. Il est la vie même et la bonne chaleur. Il ouvre le clavecin et, sous ses doigts, le vieil instrument retrouve une sonorité étonnante. Il sait toutes les chansons, il joue tous les airs. Il égaie la maisonnée entière. Jamais il n'a froid, jamais il n'est fatigué. Ceux

qui sont tristes oublient leurs peines en le voyant. Et quel bon cœur que le sien ! Plein de compassion pour les faibles et les pauvres ! Et quelle belle intelligence ! Ah, il faut entendre les vieilles personnes parler de lui !

Or, voilà qu'au beau milieu du concert, il éclate en sanglots. La tête enfouie dans ses mains, il pleure. Et ce ne sont pas les douces larmes apaisantes que dame Musique provoque d'ordinaire : Gösta sanglote comme un désespéré. Les Cavaliers, effarés, déposent leurs instruments.

La bonne dame Musique, qui aime Gösta Berling, va perdre courage, elle aussi, mais heureusement elle se rappelle qu'elle a encore un grand champion parmi les Cavaliers.

C'est le tendre Lövenborg, celui qui a vu se noyer sa fiancée dans les eaux troubles du fleuve et qui, plus que personne d'autre, s'est fait l'esclave de Gösta Berling. Lövenborg se glisse jusqu'au piano. Il en fait le tour, le tâte et en caresse les touches d'une main légère.

Dans l'aile des Cavaliers, Lövenborg possède une grande table de bois blanc, sur laquelle il a peint un clavier et arrangé un pupitre. Il peut rester des heures entières devant cette table, laissant courir ses doigts sur les touches noires et blanches. Il y fait des exercices et des gammes, et il y joue du Beethoven. Il ne joue jamais que du Beethoven. Dame Musique lui a fait une très grande grâce : elle lui a permis de copier un certain nombre des trente-six sonates du Maître.

Jamais le bonhomme n'a osé s'attaquer à un autre instrument qu'à sa table de bois. Il a une terreur respectueuse du piano, qui l'attire et l'effraie à la fois. Cet instrument, sur lequel des mains dures ont fait résonner tant de danses bruyantes, lui paraît un sanctuaire. Il n'a jamais osé toucher à cette merveilleuse, invention aux cordes nombreuses, capable de redonner la vie à l'œuvre du grand maître. Il n'a qu'à appuyer l'oreille contre ses parois pour entendre chanter à l'intérieur des Andante et des Scherzo. Oui, certes, le piano est l'autel où doit être adorée dame Musique. Mais Lövenborg n'en a jamais joué. Il ne sera jamais assez riche pour songer à en acheter un lui-même et il n'a jamais osé jouer sur celui-ci. D'ailleurs, la Commandante n'avait guère été encline à le lui ouvrir.

On y a souvent joué des polkas et des valses et tapoté des airs de Bellman, mais comment l'instrument aurait-il pu faire autre chose que gémir de cette musique sacrilège ? Avec du Beethoven, le piano aurait retrouvé son beau et noble son.

Mais, en ce moment, Lövenborg se dit que l'heure est venue pour lui et pour Beethoven. Il aura le courage de s'approcher du sanctuaire pour que son jeune ami se réjouisse à ces harmonies suaves.

Il prend place sur le tabouret et se met à jouer. Il est ému et tremblant, mais exécute en tâtonnant quelques mesures. Il cherche à faire rendre aux cordes le son voulu, fronce les sourcils, recommence et cache enfin son visage entre ses mains en pleurant.

Quelle déception ! Le Sanctuaire n'est pas un sanctuaire. La claire et tendre mélodie du rêve en est bannie, et on n'y entend pas le grondement sourd et puissant du tonnerre, les mugissements de la tempête, rien de cette divine harmonie qui chantait au paradis terrestre. C'est un vieux piano grinçant et pas autre chose.

Mais dame Musique fait signe à l'ingénieux colonel Beerencreutz. Avec Ruster il va chercher dans l'aile des Cavaliers la table de Lövenborg, où sont peintes les touches d'un piano.

— Voilà, Lövenborg, dit Beerencreutz, voilà ton piano, joue maintenant pour Gösta !

Lövenborg sèche ses pleurs et se met à jouer du Beethoven pour son jeune ami affligé.

Dans la tête du vieillard chantent d'exquises mélodies.

Gösta ne peut manquer de les entendre et de remarquer combien le jeu de son vieil ami est sûr ce soir. Il n'y a plus de difficultés pour lui : ses roulades et ses trilles vont tout seuls. Il réussit les traits les plus délicats. Dommage que le grand maître lui-même ne puisse l'entendre !

Son extase augmente à chaque note. Il en perçoit la majestueuse résonnance.

« Douleur, douleur, disent-elles, pourquoi ne t'aimerais-je pas ? Parce que tes lèvres sont froides, tes

joues flétries ? Parce que ton étreinte étouffe et que tes regards glacent ?

« Douleur, douleur, tu es une de ces belles femmes altières dont l'amour, difficile à conquérir, est plus ardent que celui des autres. Ô dédaignée ! je t'ai serrée sur mon cœur et je t'ai aimée. J'ai réchauffé tes membres glacés et ton amour m'a inondé de félicité.

« Ah, que j'ai souffert depuis que je perdis celle qui fut mon premier et grand amour ! Une sombre nuit m'enveloppait, je m'abîmais dans des prières qui restèrent sans réponse. Le ciel me demeurait fermé. Aucun esprit céleste ne descendit de l'espace étoilé pour me consoler.

« Mais enfin le ciel se déchira. Tu m'apparus, tu descendis vers moi sur un rayon de lune, tu vins dans la lumière, ma bien-aimée, et tu souriais. Des génies rayonnants t'entouraient, couronnés de roses, ils jouaient de la cithare et de la flûte. Ah, te revoir c'était le ciel !

« Mais tu disparus, tu disparus, et il n'y eut pour moi nul rayon de lune qui m'emportât à ta suite. Je restais sur la terre, privé d'ailes. Mes cris furent ceux de la bête sauvage, ils résonnaient comme le tonnerre, j'aurais voulu t'envoyer l'éclair comme messager.

« Je maudis la terre verdoyante et j'appelai la mort. Les tourments éternels de l'enfer ne m'effrayaient pas.

« Douleur, douleur ! C'est alors que tu devins mon amie. Pourquoi ne t'aimerais-je pas comme on aime ces

femmes sévères et orgueilleuses dont l'amour est difficile à gagner mais plus ardent que celui des autres ? »

Rayonnant d'enthousiasme et d'émotion, le pauvre Lövenborg jouait. Il entendait une musique merveilleuse et était convaincu que Gösta l'entendait aussi et serait consolé.

Gösta le regardait ; au début, cette scène risible l'agaçait, mais peu à peu sa figure se dérida. Il était irrésistible, ce pauvre vieux, transporté par son Beethoven. Et Gösta songea que cet homme, maintenant si doux et si heureux devant sa table de bois, avait, lui aussi, connu la souffrance et perdu sa bien-aimée. Il n'en fallait donc pas davantage pour rendre le bonheur à quelqu'un !

Il se sentit humilié. « Comment, Gösta, se dit-il, tu ne sais donc plus endurer les maux sans te plaindre ? Toi qui, dès l'enfance, a été aguerri par la pauvreté, qui as entendu chaque arbre de la forêt, chaque touffe d'herbe des prés prêcher l'endurance, toi, fils d'un pays où l'hiver est dur, l'été précaire, aurais-tu oublié l'art de prendre ton sort en patience ?

« Ah, Gösta ! un homme doit supporter tout ce que la vie lui offre d'une âme forte et le sourire aux lèvres, sinon il n'est pas un homme. Regrette tant que tu voudras ton amour perdu, laisse les remords ronger ton cœur, mais montre-toi homme et Vermlandais ! Chasse ces regards mornes et accueille tes amis avec des paroles joyeuses !

« La vie est rude, rude la nature. Mais pour compenser leur dureté, elles engendrent la gaîté et le courage. Sinon personne ne les souffrirait.

« Le courage et la gaîté ! Ne seraient-ce pas les premiers devoirs de la vie ? Tu ne les avais jamais trahis jusque-là, ne le fais pas maintenant !

« Vaux-tu moins que Lövenborg, souriant devant son clavecin fictif, moins que les autres Cavaliers, ces insoucieux, ces éternellement jeunes ? Tu sais pourtant qu'aucun d'eux n'a échappé à la douleur. »

Et Gösta les regarde. Quel spectacle ! Ils sont tous là, assis en cercle, profondément graves, écoutant cette musique que personne n'entend.

Soudain Lövenborg est arraché à ses rêveries par un grand éclat de rire. Il lève les mains et prête l'oreille. C'est le vieux rire de Gösta Berling, son bon rire joyeux et entraînant. Jamais le pauvre vieux Lövenborg n'a entendu de plus belle musique.

— Je savais bien que Beethoven te remettrait, Gösta ! s'écrie-t-il.

C'est ainsi que la bonne dame Musique guérit la mélancolie de Gösta Berling.

# CHAPITRE XXII

# LE PASTEUR DE BROBY

Éros, dieu puissant qui règne sur tout l'univers, tu n'ignores pas qu'il y a des gens qui paraissent se soustraire à ton pouvoir. Tous les tendres sentiments qui unissent les hommes semblent morts en eux. Il y en a que la démence guette ; mais te voici tout à coup, jeune et radieux, et le cœur desséché refleurit comme la verge d'Aron.

Personne n'est plus avare que le pasteur de Broby, personne plus séparé par sa méchanceté et sa cruauté des autres hommes. On ne fait pas de feu chez lui l'hiver ; il s'assied sur des bancs de bois sans peinture, s'habille en haillons, vit de pain sec et tempête quand un mendiant apparaît devant sa porte. Il vend son foin et laisse crever de faim le cheval à l'écurie. Ses vaches broutent l'herbe desséchée du bord des chemins et la vieille mousse dont on a bouché les interstices des planches disjointes de l'étable. On entend de la route bêler ses brebis affamées. Les paysans lui jettent la nourriture que leurs chiens dédaignent, les vêtements que leurs pauvres refusent. Sa main est toujours tendue, son dos toujours courbé ; il mendie au riche pour prêter au pauvre. Dès qu'il aperçoit une pièce de monnaie, il n'a de cesse qu'elle ne

soit dans sa poche. Malheur à celui qui n'est pas prêt à le payer au jour de l'échéance !

Il s'est marié sur le tard : mieux eût valu qu'il ne l'eût jamais fait ! Sa femme est morte de fatigue et de privations. Sa fille travaille chez des étrangers. Il vieillit, mais l'âge ne fait qu'accroître sa cupidité. Le démon de l'avarice le tient.

Or, un beau jour du mois d'août, un lourd carrosse, attelé de quatre chevaux, monte la côte de Broby. Une vieille demoiselle y est assise en grande pompe avec cocher, valet de pied et femme de chambre. Elle vient pour voir le pasteur de Broby qu'elle a aimé au temps de sa jeunesse.

Il avait été précepteur dans la maison de ses parents. Les deux jeunes gens s'étaient épris l'un de l'autre, mais la famille orgueilleuse les avait séparés. Aujourd'hui elle veut le revoir avant de mourir. C'est tout ce qu'elle demande encore à la vie.

La vieille petite demoiselle assise dans son grand carrosse rêve. Elle ne monte pas la côte de Broby pour se rendre à la pauvre demeure du pasteur : elle va vers la tonnelle fraîche et touffue au fond du parc, où son amoureux l'attend. Elle le voit si bien : il est jeune, il sait aimer, il sait donner des baisers. Maintenant qu'elle va bientôt le revoir, son image se précise. Il est si beau, si beau ! ses moindres paroles sont des flammes qui l'embrasent toute.

La petite demoiselle est vieille et fanée, d'une pâleur de cire. Il ne la reconnaîtra peut-être pas sous le poids de

ses soixante ans. Qu'importe ? Elle ne vient pas pour être vue mais pour voir, pour revoir le bien-aimé de sa jeunesse, qui est resté hors des atteintes de l'âge, qui demeure jeune, beau, le cœur ardent. Elle vient de si loin que la renommée, pourtant répandue, du pasteur de Broby n'est point parvenue jusqu'à elle.

Le carrosse est à mi-chemin de la côte : « Une petite aumône pour un pauvre homme ! » gémit un mendiant assis au bord de la route. Elle lui tend une monnaie blanche et lui demande si la demeure du pasteur est loin.

Le mendiant la regarde fixement :

— Le presbytère est là au sommet de la colline, dit-il. Mais le pasteur n'est pas à la maison. Il n'y a personne.

La petite vieille pâlit au point de paraître s'effacer comme un vieux portrait. Son bien-aimé ne l'attend plus sous la tonnelle. Comment pouvait-elle le croire, après quarante ans ?

— Mais qui la gracieuse demoiselle désire-t-elle voir au presbytère ?

La gracieuse demoiselle est venue pour voir le pasteur adjoint. Elle l'a connu jadis.

Jadis, oui jadis ! Quarante années et une distance de quarante mille les ont séparés. Mais à chaque mille parcouru, elle a laissé derrière elle une année de peines et de souvenirs, de sorte qu'arrivée au presbytère, elle est redevenue une jeune fille de vingt ans, sans peines et sans souvenirs.

Le mendiant la regarde et la voit se transformer sous ses yeux. Elle n'a plus vingt ans, elle en a soixante, mais non, elle a vingt ans toujours.

— Le pasteur sera là cet après-midi, reprend-il. La gracieuse demoiselle ferait peut-être mieux de redescendre vers l'auberge de Broby et de revenir plus tard. Cet après-midi elle peut être certaine qu'elle trouvera le pasteur.

Le lourd carrosse avec la petite dame fanée roule de nouveau sur la route de l'auberge, pendant que le mendiant la regarde tout tremblant. Il voudrait se jeter à terre et baiser les traces des roues.

Nettoyé, peigné, rasé de frais, chaussé de souliers à boucles et de bas de soie, en jabot et manchettes de dentelle, le pasteur adjoint se présenta le même jour vers midi chez la femme de son chef, le doyen de Bro.

— Une demoiselle noble, Madame, dit-il, la fille d'un comte ! Comment moi, pauvre homme, pourrais-je la laisser entrer chez moi ? Mes planchers sont noirs, mon salon vide de meubles, le plafond de la salle à manger vert de moisissure. Aidez-moi, je vous en supplie !

— Qu'on lui dise que le pasteur est absent.

— Elle a fait un voyage de quarante milles pour me voir. Elle ne se doute pas de l'état de ma maison. Je n'ai même pas un lit pour la faire coucher. Pas un lit pour ses domestiques non plus.

— Laissez-la donc repartir !

— Chère Madame, aidez-moi, pour l'amour de Dieu ! Je donnerais tout ce que je possède, oui, tout, tout, plutôt que de la voir repartir sans l'avoir logée sous mon toit. Elle avait vingt ans la dernière fois que je la vis, il y a de cela quarante ans. Songez à ce que cela veut dire et aidez-moi ! Voici de l'argent s'il vous en faut, mais l'argent seul ne suffira pas.

Ô Éros ! Les femmes t'ont toujours aimé. Elles feront plutôt cent pas pour toi qu'un seul pour les autres dieux.

Chez le doyen de Bro, les chambres se vident, la cuisine se vide, le garde-manger se vide. Chez le doyen de Bro, on charge les meubles sur les chariots de labour et on les transporte à Broby. Lorsque le doyen rentrera du catéchisme, il traversera des salles nues, entrebâillera la porte de sa cuisine et demandera où sont les gens de la maison et où en est son dîner. Mais pas de préparatifs de repas, pas de femme, pas de servante ! Éros l'a voulu ainsi, Éros, le tout-puissant.

Dans l'après-midi, le lourd carrosse remonte la côte. Et la vieille petite demoiselle tremble qu'un nouveau contretemps ne survienne. Elle n'ose croire qu'elle va au-devant de l'unique joie de sa vie.

Le carrosse s'engage dans l'allée du presbytère, mais se trouve arrêté à la grille. La voiture est trop large, l'entrée trop étroite. Le cocher a beau faire claquer son fouet, le valet de pied a beau jurer, les chevaux ont beau donner des coups de collier : les roues du carrosse sont prises. La petite demoiselle ne peut entrer dans la cour de son bien-aimé.

Mais voici quelqu'un… le voici ! Il la prend et l'emporte dans ses bras, il la serre tendrement, comme jadis il y a quarante ans. Elle plonge son regard dans ses yeux qui brillent comme au temps où ils n'avaient contemplé que vingt-cinq printemps.

Une tempête de sentiments l'agite, plus doux que jamais. Elle se souvient qu'un jour, il lui fit monter ainsi l'escalier de la terrasse. Elle qui avait cru garder dans son cœur son amour vivant, elle s'aperçoit qu'elle avait oublié ce que c'est que de sentir l'étreinte de deux bras vigoureux, de regarder au fond de deux yeux qui rayonnent de tendresse.

Elle ne voit pas qu'il est vieux. Elle ne voit que ses yeux, ses yeux jeunes. Elle ne voit pas les plafonds moisis, les planchers noirs. À quoi bon les meubles du presbytère de Bro, à quoi bon les domestiques ? Elle n'eût pas remarqué le vide de l'appartement. Elle écoute sa voix, douce et sonore, aux inflexions caressantes. Elle n'a jamais été aussi heureuse.

Le pasteur de Broby est un homme grand et fort, et il devient beau en la regardant. Il a des manières courtoises et cérémonieuses ; il s'incline devant elle comme si elle était une princesse et lui son favori. Il lui parle le langage fleuri des temps passés. Elle ne fait que sourire. Le soir il lui offre le bras pour un tour de jardin. Elle ne s'aperçoit pas que le jardin est inculte. Les ronces sauvages qui envahissent ce coin mal soigné deviennent des charmilles ; les plates-bandes qui disparaissent sous les mauvaises herbes, des pelouses ; les petits sentiers, de belles allées ombragées.

Elle sait qu'il a été marié, mais elle ne se le rappelle pas. Elle a vingt ans, lui vingt-cinq. Est-il possible que cet adolescent souriant devienne un jour l'avare pasteur de Broby ? Les plaintes des pauvres, les malédictions des hommes ruinés par lui, les brocards de mépris, les chansons injurieuses ne sont pas encore son lot. Dans son cœur ne brûle qu'un pur et innocent amour. Comment est-il possible que ce fier jeune homme arrive un jour à tant aimer l'or qu'il rampera dans la boue pour le ramasser, qu'il le mendiera, sou par sou, aux passants sur la route, qu'il souffrira les humiliations, les moqueries, la honte, le froid et la faim pour le posséder ? Est-ce lui qui affamera son enfant, qui fera mourir sa femme de privations pour ce vil métal ? Non, cela ne peut être. Il a un cœur comme tout le monde. Il n'est pas un monstre.

La bien-aimée de sa jeunesse ne se promène pas au bras d'un être méprisable, indigne des fonctions sacrées qu'il a osé assumer ?

Ô Éros, dieu tout-puissant, pas ce soir. Ce soir il n'est pas le pasteur de Broby, il ne le sera ni demain, ni après-demain.

Le quatrième jour elle part. L'entrée a été agrandie et le carrosse y passe à toute allure, enlevé par des chevaux reposés et bien nourris.

Elle repartit souriante pour son château, emportant ses souvenirs. Elle n'entendit plus jamais prononcer le nom du pasteur, ne fit jamais de questions sur lui. Elle voulut vivre dans le rêve de ces trois jours de bonheur que n'avait obscurcis aucun nuage.

Derrière elle, dans sa pauvre maison, le pasteur pleurait des larmes de désespoir et de honte. Pour trois journées brèves et rapides, elle lui avait rendu sa jeunesse sans tache. Redeviendra-t-il le vieillard possédé par le mauvais esprit du lucre, le sordide, « l'avare pasteur de Broby ? »

# CHAPITRE XXIII

# LE PATRON JULIUS

Le patron Julius descendit de l'aile des Cavaliers son coffre peint en rouge. Il remplit d'eau-de-vie à la bergamote un petit baril vert qui l'avait suivi dans bien des voyages, et emballa dans une boîte à provisions sculptée, du pain, du beurre et du vieux fromage, délicieusement veiné de brun et de vert, du jambon gras et des crêpes qui nageaient dans de la confiture de framboises.

Puis, ses préparatifs terminés, le patron Julius, les yeux mouillés de larmes, fit ses adieux à toute la splendeur d'Ekeby. Il caressa une dernière fois les boules usées du jeu de quilles et les joues rondes des gamins qui pullulaient autour de l'usine. Il entra dans les tonnelles du jardin et les grottes du parc. Il visita l'écurie et l'étable, flatta de la main les croupes luisantes des chevaux, secoua amicalement les cornes du taureau hargneux et présenta ses doigts aux langues des petits veaux. Enfin, toujours les larmes aux yeux, il monta à la maison où l'attendait le déjeuner d'adieu.

Ah, que l'existence est donc amère ! Il y avait du fiel dans le vin, du poison dans les plats. La gorge des Cavaliers était serrée comme la sienne. Une buée de larmes

voilait les regards. Les toasts furent entrecoupés de sanglots. La vie du patron Julius ne serait désormais qu'un long regret. Jamais plus un sourire ne détendrait ses lèvres ; les chansons s'effaceraient de sa mémoire comme les fleurs se fanent à l'automne. Il pâlirait, dépérirait, se flétrirait comme une rose mordue par la gelée, comme un lys qui manque d'eau. Les Cavaliers ne reverraient plus le malheureux Julius. De sombres pressentiments, qui passaient sur son âme comme l'ombre des nuages sur les champs, le lui disaient : il s'en allait pour mourir.

Aujourd'hui il était encore plus florissant de santé et d'embonpoint, mais il sentait que ses jours étaient comptés. Jamais plus les Cavaliers ne le taquineraient, ni ne lui demanderaient quand, pour la dernière fois, il avait vu le bout de ses pieds, jamais plus ils n'exprimeraient l'envie de faire de ses joues des boules pour le jeu de quilles. Puissent les Cavaliers d'Ekeby du moins lui garder un souvenir fidèle ! Le devoir l'appelait. Là-bas, chez lui, sa mère réclamait sa présence ; depuis bientôt dix-sept ans elle l'attendait. Elle venait de le rappeler par une lettre pressante. Il obéissait. Il n'ignorait pas que ce serait sa mort, mais en bon fils, il obéissait.

Adieu donc, divins banquets ! Adieu, aventures joyeuses, parquets luisants ! Adieu, aile bien-aimée du manoir ! Adieu, violons, et vous, cors de chasse, adieu ! Adieu, berges et torrent d'Ekeby ! Vie de joie et de bonheur, adieu ! Vous quitter, c'est mourir.

En se levant de table, le patron Julius passa dans la cuisine pour faire ses adieux aux gens de la maison. Il les

embrassa tous, depuis la gouvernante jusqu'à la vieille journalière, leur plantant sur les joues des baisers émus. Les bonnes pleuraient et se lamentaient sur son sort : un si bon et joyeux monsieur, et qui allait mourir !

Enfin le patron Julius donna l'ordre qu'on tirât de la remise son vieux cabriolet et qu'on attelât son cheval. Il le fit d'une voix tremblante. Pauvre vieux cabriolet, qui ne demandait qu'à tomber en poussière sous son hangar, et pauvre vieille Kaïsa qui allait quitter le râtelier familier de l'écurie d'Ekeby ! Il ne voulait certes pas dire de mal de sa mère, mais n'aurait-elle pas dû songer au vieux cabriolet et à la vieille jument, sinon à son fils ? Comment supporteraient-ils ce long voyage ?

Cependant rien n'égalait en amertume ses adieux aux Cavaliers. Le petit patron Julius, plus fait pour rouler que pour marcher, se sentit tragique jusqu'au bout des ongles. Il se rappela le grand Athénien, vidant la coupe empoisonnée au milieu de ses disciples. Il se rappela le vieux roi Gustav Vasa, prédisant au peuple de Suède qu'on le regretterait un jour au point de vouloir l'exhumer. Et, pour finir, il exécuta ses meilleures chansons : tel le cygne qui meurt en chantant. C'est ainsi qu'il souhaitait vivre dans la mémoire des Cavaliers.

Enfin, la dernière chanson finie, le dernier gobelet vidé, la dernière accolade donnée, on l'aida à enfiler son pardessus et on lui mit le fouet en main. Aucun œil ne restait sec. Ceux du patron Julius étaient si brouillés de larmes qu'il ne voyait plus rien. Les Cavaliers le saisirent, le soulevèrent. Des hourrahs retentissants tonnèrent autour de lui. On le déposa il ne savait où. Un fouet claqua,

le véhicule s'ébranla sous lui. Il fut emporté, et quand il retrouva l'usage de la vue, il était sur la route.

Les Cavaliers avaient certes été émus et remplis d'un profond regret, mais le chagrin n'avait pourtant pas réprimé en eux toutes les impulsions joyeuses. L'un d'eux – était-ce Gösta Berling, le poète, ou le Colonel Beerencreutz, le vieux guerrier, ou même l'indolent cousin Kristoffer ? – avait su arranger les choses de façon que la pauvre Kaïsa n'eût point à quitter l'écurie d'Ekeby ni le vieux cabriolet sa remise. Un grand bœuf blanc et rouge avait été attelé à un char à foin ; et quand on y eut placé le coffre rouge, le baril vert et la boîte à provisions, on avait hissé le patron Julius lui-même, aveuglé par ses larmes, non sur le banc, ni sur le coffre rouge, ni sur la boîte à provisions, mais sur le dos du grand bœuf blanc et rouge.

Voyez comment est l'homme ! Trop faible pour affronter le chagrin dans toute son amertume. Certes les Cavaliers regrettaient cet ami qui s'en allait pour mourir loin d'eux d'une mort prématurée ; mais l'oppression de leurs cœurs dût être allégée en le voyant partir à califourchon sur le dos de cette belle bête placide, son gros corps secoué de sanglots, les bras tendus pour une dernière étreinte, puis retombant de désespoir, pendant que ses yeux cherchaient le ciel, un ciel inclément à ses peines.

Une fois sur la route, les brumes qui l'enveloppaient commençant à se disperser, le patron Julius se rendit compte qu'il se trouvait balancé sur le dos d'une bête. On dit qu'il se prit à réfléchir sur tout ce qui peut se passer

en dix-sept ans. La vieille Kaïsa n'était évidemment plus la même. Les repas d'avoine et les trèfles d'Ekeby avaient-ils pu produire de pareils changements ? Stupéfait, il s'écria – je ne sais si ce sont les pierres de la route ou les oiseaux dans les taillis qui le répétèrent, mais on le sut :

— Que le cric me croque s'il ne t'a pas poussé des cornes, Kaïsa !

Et après un instant de réflexion ahurie, il se laissa doucement, par petites saccades, glisser à terre, monta dans le chariot et s'installa sur le coffre rouge. Puis, tout à ses sombres pensées, il poursuivit son chemin.

Un instant plus tard, comme il s'approchait de Broby, il entendit un chant cadencé :

Un et deux, un et deux.
Les Chasseurs arrivent joyeux.

Et à un tournant de la route, il vit apparaître, non pas les Chasseurs du Vermland, mais les rieuses demoiselles de Berga et les belles jeunes filles du juge de Munkerud. Elles avaient suspendu leurs paquets de provisions au bout d'une perche qu'elles portaient sur l'épaule comme un fusil, et elles marchaient bravement sous l'ardeur du soleil en martelant leur chant

Un et deux – Un et deux…

— Où allez-vous, patron Julius ? s'écrièrent-elles toutes ensemble sans s'inquiéter des nuages de mélancolie qui voilaient son front.

— Je m'éloigne de cette demeure du péché et de la vanité, répondit le patron Julius. Je ne veux plus vivre au milieu de railleurs et de mécréants à qui rien n'est sacré. Je retourne auprès de ma mère.

— Mais non, s'écrièrent-elles, ce n'est pas vrai. Vous ne quittez pas Ekeby !

— Si ! fit-il, en assénant un coup de poing sur le coffre. Comme Loth s'enfuit de Sodome et de Gomorrhe, ainsi je m'enfuis d'Ekeby ; à présent on n'y trouvera plus un seul juste. Et lorsque la pluie de soufre s'abattra sur la maison, je louerai la justice divine. Adieu, jeunes filles ! Et gardez-vous d'Ekeby !

Sur cet avertissement, il allait continuer sa route, mais cela ne faisait point le compte de la bande joyeuse des jeunes filles. Elles se rendaient à Dunderklätt, dont elles voulaient faire l'ascension, mais le chemin étant long, elles avaient bonne envie de se faire traîner jusqu'au pied de la montagne dans la charrette à foin du patron Julius.

Heureux ceux qui peuvent se réjouir du soleil de la vie et n'ont pas besoin de faire sortir de terre un ricin comme Jonas pour s'en protéger la tête ! En moins de deux minutes, ces demoiselles furent arrivées à leurs fins. Le patron Julius fit arrêter son attelage, et le char se remplit de jeunes filles. Puis on prit le chemin de Dunderklätt.

Le patron Julius se carrait en souriant sur son coffre rouge. La route était bordée de marguerites, de campanules et de mille-pertuis. Et pendant que le bœuf souf-

flait, les jeunes filles sautaient à bas du chariot et cueillaient des fleurs. Bientôt des couronnes multicolores ornèrent le front du patron Julius et les cornes du grand bœuf blanc et rouge. Un peu plus loin, on passa à travers un boqueteau de clairs bouleaux et de sombres aulnes. Les jeunes filles en coupèrent des branches, et le chariot sembla transformé en une tonnelle ambulante.

Le patron Julius se déridait à mesure que le jour avançait. Il distribua ses provisions à ses compagnes et les régala des meilleures chansons de son répertoire. Et lorsqu'ils se trouvèrent au sommet de Dunderklätt, devant le vaste paysage si beau et si noble qu'à le contempler les larmes leur montèrent aux yeux, le cœur de Julius battit violemment et les paroles jaillirent de ses lèvres, devenues éloquentes pour parler de ce lieu aimé.

— Ô Vermland ! Vermland ! dit-il. Pays magnifique, pays de beauté ! Lorsque j'étudiais ta carte sur mon atlas, je ne comprenais pas ce que représentait ton image. Maintenant seulement, je te vois tel que tu es. Tu es un vieil ermite qui rêve, immobile, les jambes croisées, les mains sur les genoux. Un bonnet pointu te coiffe et descend sur tes yeux mi-clos. De vastes forêts te font un vêtement bordé du ruban bleu des eaux et de bandes de collines. Tu es si simple que l'étranger ne voit même pas combien tu es beau. Tu es pauvre comme désiraient l'être les hommes pieux du désert. Tu laisses les vagues du Væner baigner tes pieds et tes jambes croisées. À gauche, ton cœur bat dans tes mines et tes champs de minerai. Au nord, les contrées de la solitude, le pays du sombre mystère des forêts, c'est ta tête pleine de rêves.

« Et je te vois, si grave ; tu es contemplation, pauvreté, abnégation, mais, sous ta sévérité, je distingue des traits d'une grande douceur. Quels sont les secrets que tu gardes sous tes paupières baissées ? Les hommes ne semblent point reconnaître la majesté que la gravité imprime à ton front. Hélas, nous, tes enfants, nous ne demandons à la vie qu'une chose : la beauté. Nous voulons que la vie soit comme un rosier portant des fleurs d'amour et de plaisirs et que ces roses soient à la portée de toutes les mains. Et notre pays est pourtant le symbole éternel de la pensée rêveuse. Ô Vermland, pays magnifique, pays de beauté ».

Les jeunes filles l'écoutaient avec étonnement mais non sans émotion. Peu d'entre elles comprirent cependant le sentiment profond que voilaient ces paroles demi-railleuses.

Quand le soir tomba, et qu'on remonta dans le chariot, les jeunes filles ne firent point attention à la direction que prenait le patron Julius et ne s'en aperçurent que lorsque l'attelage s'arrêta devant le perron d'Ekeby.

— Allons, venez faire un petit tour de danse, dit-il.

Et les Cavaliers, qui virent revenir le patron Julius, une couronne de fleurs fanées autour de la tête, et son chariot plein de jeunes filles, l'acclamèrent.

— Ah ! s'écrièrent-ils, c'est donc pour cela qu'il n'est pas revenu plus tôt !

C'est que les Cavaliers se rappelaient que c'était la dix-septième fois que le patron Julius avait voulu aban-

donner Ekeby – une fois chaque année. Mais le patron Julius avait déjà oublié cette dernière tentative d'évasion comme toutes les précédentes. Sa conscience s'était de nouveau endormie pour un sommeil d'un an.

C'était un homme extraordinaire que le patron Julius. Il était agile à la danse, hardi à la table de jeu. La plume, le pinceau, l'archet s'adaptaient également à sa main. Son cœur était vite ému ; les belles paroles et les chansons montaient facilement à ses lèvres. Mais à quoi eussent servi tous ces dons si le patron Julius n'eût possédé une conscience semblable aux libellules qui, délivrées tout à coup de leur obscure prison, déploient leurs ailes pour ne vivre que de brefs instants à la clarté du jour – une conscience qui ne se réveillait qu'une fois l'an ?

# CHAPITRE XXIV

# LES SAINTS DE PLÂTRE

L'église de Svartsjö est blanche en dedans comme en dehors : les murs, la chaire, les bancs, la tribune, le plafond, la nappe d'autel, tout est blanc. Dans l'église de Svartsjö il n'y a point d'ornements, pas d'images, pas d'écussons. Au milieu de l'autel se dresse une croix de bois, sur laquelle est jeté un linceul blanc. Autrefois, il n'en était pas ainsi. Le plafond était peint, et l'église possédait de nombreuses images coloriées, de pierre et de plâtre.

Un pauvre artiste de Svartsjö avait sans doute, en des temps recelés, admiré le ciel d'été et observé la marche des nuages à l'assaut du soleil. Il avait vu leurs masses blanches reposer à l'horizon matinal, puis s'élever de plus en plus, s'élargir, se gonfler comme les voiles d'un navire. Ils envahissaient le ciel et pour vaincre le soleil, maître de l'espace, ils prenaient des aspects effrayants ou fantastiques.

Tel d'entre eux figurait un lion à la gueule béante, tel autre une marquise aux cheveux poudrés, celui-ci un géant qui dressait vers l'ennemi un bras menaçant et qui tout à coup s'accroupissait, devenait un sphinx endormi.

Quelques-uns couvraient leur blanche nudité de manteaux bordés d'or, d'autres fardaient de rouge leurs joues pâles. On voyait s'avancer des forêts sombres, des châteaux forts avec leurs tours et leurs donjons. Et peu à peu ils restaient maîtres du terrain. Les blancs nuages emplissaient la voûte bleue du firmament, atteignaient le soleil et le cachaient.

Et le pieux artiste s'était écrié : « Ah, si les âmes en peine pouvaient escalader ces hauteurs célestes et voguer vers le ciel sur ces vaisseaux légers ! » Il les voyait, ces âmes, debout sur les masses flottantes, des lys dans les mains, des couronnes d'or sur la tête. L'espace retentissait de leur chant. Des anges aux larges ailes volaient à leur rencontre, toujours plus nombreux.

Quelle foule de bienheureux ! Ils se reposaient sur les couches des nuages comme les nénuphars sur l'eau d'un étang ! Ils y poussaient comme les lys dans une prairie. Les uns derrière les autres, les nuages déroulaient leurs molles ondulations et toutes portaient des armées célestes.

Et cet artiste avait peint le plafond de l'église de Svartsjö. Il avait voulu rendre sa vision. La main qui menait le pinceau, avait de la force mais peu de souplesse, de sorte que les nuages ressemblaient plus aux boucles d'une perruque qu'à des brouillards vaporeux. Et il avait vêtu les bienheureux selon la mode des hommes, en chasubles rouges et mitres d'évêque, en longues robes de pasteurs et cols tuyautés. Leurs petits corps portaient de grosses têtes, et ils tenaient en main des livres de cantiques et des mouchoirs. Des sentences latines

s'envolaient de leur bouche, et, pour ceux qu'il jugeait les plus notables, il avait placé sur les flancs des nuages de solides chaises de bois, afin qu'ils pussent, commodément assis, entrer dans l'éternité.

Comme tout le monde savait que les âmes des défunts et les esprits célestes ne s'étaient jamais montrés au pauvre artiste, on ne s'offusqua pas de ne pas voir leurs visages empreints d'une surhumaine beauté, et la pieuse peinture parut certainement douce à contempler à bien des gens et fut capable d'inspirer une émotion sacrée. Elle n'aurait pas été indigne de paraître encore à nos yeux.

Mais, voilà que le comte Dohna fit à ses frais blanchir à la chaux toute l'église, du haut en bas, sans égard pour le plafond. Les saints de plâtre périrent aussi à cette occasion. Ah, ces saints de plâtre ! Il eût été à souhaiter que la misère humaine me touchât autant que leur perte, et que la cruauté des hommes envers d'autres hommes me remplit d'autant d'indignation que la cruauté du comte Dohna envers ces pauvres saints.

Songez donc qu'il y avait un Saint-Olaf, la couronne royale autour du heaume, qui brandissait une hache, tandis qu'un géant était agenouillé à ses pieds, et sur la chaire une Judith en camisole rouge et en jupe bleue, une épée dans sa main gauche, tandis que la droite, au lieu du chef d'Holopherne, tenait un sablier. Il y avait une mystérieuse reine de Saba en camisole bleue et en jupe rouge avec un pied palmé et les bras pleins de livres cabalistiques. Un Saint-Georges, tout gris, gisait sur un banc du chœur, depuis que son cheval et le dragon s'étaient ef-

fondrés sous lui. Saint-Christophe portait un bâton qui reverdissait, et Saint-Erik, avec son sceptre et sa hache, était revêtu d'un manteau aux fleurs d'or, qui lui tombait jusqu'aux pieds.

Que de dimanches j'ai passé dans cette église de Svartsjö, le cœur plein de rancune contre celui qui les avait enlevés ! Je n'aurais pas fait attention au nez ou au pied qui leur manquaient, ni à la pâleur de la dorure, ni à la peinture écaillée. Je les aurais vus nimbés de l'auréole de la légende.

Ces pauvres saints ! Il paraît qu'ils perdaient toujours leur sceptre, ou leurs mains, ou leurs oreilles. Et la paroisse s'était lassée de les réparer, de les repeindre, de les redorer. Mais on ne leur eût point fait de mal si le comte Henrik ne s'était pas mêlé de l'affaire. C'est lui qui les avait supprimés. Je l'ai haï comme seul un enfant sait haïr. Dans le monde des grandes personnes, il n'y a pas de place pour la haine. Comment, maintenant, pourrais-je haïr un être aussi ridicule et méprisable que le comte Henrik, ou un fou comme Sintram, ou une comtesse Märta devenue gâteuse ? Mais, enfant, je les haïssais, et surtout le comte. Pendant les interminables services divins de l'église de Svartsjö, n'avais-je pas faim et soif ? Et il avait enlevé à mon âme le pain qui l'eût nourrie. Mon cœur avait des élans vers le ciel, mais il avait détruit la nacelle qui m'y eût conduite, le filet où j'aurais pêché des visions célestes. Le pasteur parlait peut-être du haut de sa chaire de charité et de pardon : ses paroles ne m'arrivaient pas. Ah, si les pauvres Saints de plâtre

avaient été là, j'aurais sans doute entendu et compris ce qu'ils m'auraient prêché.

Maintenant, je faisais passer le temps en imaginant la façon dont ils avaient été emportés et détruits.

Lorsque le comte Dohna avait fait déclarer son mariage nul, cette mesure avait provoqué une indignation générale. Car on savait que si sa femme avait quitté le domicile conjugal, c'était pour éviter de succomber aux mauvais traitements. Il semble qu'il ait voulu regagner la grâce de Dieu et l'estime des gens par une bonne œuvre. Ce fut alors qu'il fit faire à ses frais cette réparation de l'église de Svartsjö. Comme je l'ai dit, on la passa à la chaux, y compris le plafond peint. Le comte lui-même et ses valets emportèrent les Saints dans une petite barque pour les noyer.

Comment ce crime put-il être perpétré ? La main qui trancha la tête du guerrier assyrien, ne savait donc plus se servir de l'épée, la Reine de Saba avait donc oublié toute sa science occulte ? Saint Olaf, Saint-Olaf, vieux Viking, et toi, Saint-Georges, tueur de dragons, aviez-vous donc perdu votre divin pouvoir ? Mais sans doute les saints répugnèrent à user de violence contre leurs persécuteurs. Du moment que les paysans de Svartsjö ne voulaient plus faire les frais de la peinture de leurs vêtements ou de la dorure de leurs couronnes, ils permirent au comte Dohna d'aller les noyer dans les abîmes du Löven. Ils ne voulaient plus offenser par leur triste aspect la maison du Seigneur. Les pauvres abandonnés, songeaient-ils au temps lointain où l'on n'avait pour eux que des prières et des agenouillements ?

Je voyais cette barque, chargée des saints, qui glissait sur la surface du Löven par une belle soirée d'août. L'homme qui ramait coupait les flots à coups lents d'avirons, et jetait des regards craintifs sur ses bizarres passagers. Mais le comte Dohna gardait un front serein. Il se sentait le champion de la pure doctrine évangélique en les plongeant de ses propres mains dans les eaux du Löven. Aucun miracle ne se produisit en faveur des vieux saints. Muets et découragés, ils descendirent dans le néant.

Et le dimanche suivant, l'église de Svartsjö luisait de blancheur. Plus d'images pour déranger le recueillement intérieur ! Avec les seuls yeux de l'âme, les croyants contempleront la splendeur céleste et le visage des bienheureux ; sur leurs propres ailes, les prières des hommes monteront au Seigneur sans s'accrocher à l'ourlet de la robe d'un saint.

Verte est la terre, demeure aimée des vivants, et le ciel, but de leurs aspirations, est bleu. Le monde brille des plus splendides couleurs. Pourquoi l'église est-elle blanche, blanche comme l'hiver, nue comme la pauvreté, pâle comme l'angoisse ? Elle ne scintillera pas comme la forêt givrée par le froid, elle ne resplendira pas comme une jeune épouse sous l'éclat des perles. L'église est blanchie à la chaux. On n'y voit plus une seule image, un seul saint.

Ce dimanche-là, le comte Dohna était assis dans un fauteuil orné de fleurs, au milieu du chœur pour être vu et honoré de tous. Il allait être remercié publiquement d'avoir réparé les vieux bancs, détruit les images qui dé-

paraient l'église et remplacé les carreaux brisés des fenêtres. Il était bien libre de le faire, c'est certain. S'il voulait apaiser la colère du Tout-Puissant, il avait raison d'embellir sa demeure, selon ses propres lumières. Mais pourquoi voulait-il être récompensé, lui, dont la conscience était lourde d'injustice ? Il aurait dû se mettre à genoux, implorant ses frères et sœurs dans l'église de supplier Dieu pour qu'il tolère sa présence dans les lieux saints ; il aurait mieux valu pour lui se présenter devant tous comme un malfaiteur, plutôt que de s'asseoir au banc d'honneur, s'attendant à être béni pour avoir voulu se réconcilier avec Dieu.

Comte Dohna, le Seigneur t'attendait sur la sellette du pénitent. Il ne permit pas que l'on se jouât de lui. Il est le Dieu tout-puissant.

Le service divin fini et le dernier cantique chanté, le pasteur remonta en chaire pour faire le panégyrique du comte. Les paroissiens attendaient son discours, vaguement offusqués, mais résignés. Mais n'est-il pas dit que si les hommes se taisent, les pierres parleront ?

À ce moment, les portes de l'église s'ouvrirent, et les vieux saints de plâtre apparurent.

Dégouttant de l'eau du Löven, souillés de boue verte et de vase brune, ils revenaient. Habitués au murmure des prières et au chant de l'orgue, ils n'aiment pas le clapotement monotone des vagues. Ils se sont laissé expulser tant qu'il s'agissait de donner à Dieu seul la place au temple, mais ils ne peuvent accepter que le comte Dohna soit loué dans la maison du Seigneur. Ils se sont donc le-

vés de leur tombe humide et ils réintègrent l'église, reconnaissables à tous les paroissiens : Saint-Olaf, le vieux Viking, marche en tête, le heaume couronné ; il est suivi de Saint-Erik, au manteau fleuri d'or, et du gris Saint-Georges et de Saint-Christophe ; seules la reine de Saba et Judith sont restées en arrière.

Le premier moment de stupeur passé, un murmure court dans l'église :

— Les Cavaliers, ce sont les Cavaliers.

Oui, ce sont bien les Cavaliers. Ils vont droit au comte Dohna, et sans mot dire, soulève son fauteuil sur leurs épaules et le portent jusqu'au parvis de l'église. Ils l'y déposent, puis ils reprennent le chemin du lac.

On ne les inquiéta pas. Mais ils ne perdirent pas de temps non plus à expliquer leurs intentions : elles étaient claires. « Nous, les Cavaliers, jugeons que le comte Dohna n'est pas digne d'être loué dans la maison du Seigneur. C'est pourquoi nous sommes là. À présent, cherche le comte qui voudra. »

On n'alla pas chercher le comte. Le discours élogieux du pasteur ne fut jamais prononcé. Il n'y eut personne qui n'approuvât les Cavaliers. On se rappelait la jeune comtesse et sa claire beauté, sa grande bonté envers les pauvres gens et sa douceur qui réjouissait tous les cœurs. Certes, c'est un péché que de faire des farces en pleine église. Mais le pasteur comme les paroissiens sentaient qu'ils avaient été sur le point d'en jouer une, encore plus vilaine, devant le Seigneur.

Mais, depuis ce jour, le comte Henrik ne put se plaire à Borg. Une sombre nuit, au commencement d'août, un carrosse fermé s'avança jusqu'au perron du manoir à en raser les marches. Les serviteurs se mirent sur deux rangs depuis l'entrée de la maison jusqu'à la portière, et entre ces deux haies la comtesse Märta passa enveloppée de châles, un voile épais sur les yeux. Le comte la conduisait par le bras, mais elle tremblait de terreur. On eut la plus grande peine à lui faire traverser le vestibule et descendre l'escalier. Dès qu'elle fut installée dans le carrosse, le comte monta et referma rapidement la portière. Le cocher enveloppa ses chevaux d'un coup de fouet, et l'équipage partit au galop.

Lorsque les pies s'éveillèrent le lendemain matin, la proie qu'elles guettaient leur avait échappé.

Borg fut vendu et changea plusieurs fois de propriétaire. On ne pouvait voir ce domaine sans l'aimer, mais peu de gens y vécurent heureux.

# CHAPITRE XXV

# LE MESSAGER DE DIEU

Le capitaine Lennart vint un après-midi d'août à l'auberge de Broby. Il se rendait chez lui, à son petit domaine de Helgesäter, un quart de mille au nord-ouest de Broby, à l'entrée de la forêt.

Le capitaine Lennart ne savait pas à ce moment-là qu'il était destiné à être un des messagers de Dieu sur la terre. Son cœur débordait de joie : il avait traversé de sombres épreuves, il avait souffert injustement, mais il retournait enfin chez lui. Il ne se doutait point qu'il était de ceux à qui il n'est pas donné de reposer sous leur propre toit, de se réchauffer à leur propre foyer.

Le capitaine Lennart était d'humeur gaie. Comme la cuisine de l'auberge était déserte, il s'amusa à regarder autour de lui et ne put se retenir de toucher à tout. Il fit courir trois ou quatre fois la navette dans le métier à tisser, brouillant ainsi le dessin du tissu ; il tourna la roue du rouet et en déplaça la corde. Il attrapa le chat et le laissa tomber sur la tête du chien et rit aux éclats, lorsque ces deux bons camarades, dans l'ardeur de la surprise, se dressèrent l'un contre l'autre, griffes tendues et poil hérissé.

L'hôtelière arriva, attirée par le vacarme. Elle s'arrêta un moment sur le seuil, regardant l'homme qui riait. Elle le reconnut tout de suite. Quand elle l'avait vu pour la dernière fois, il était sur la charrette des prisonniers, menottes aux poignets. Elle se rappelait bien cette malheureuse histoire, bien qu'il y eût de cela cinq ans et demi. C'était pendant la foire d'hiver de Karlstad. On avait volé des bijoux à la femme du gouverneur : des bagues, des bracelets, des boucles d'oreilles, vieil héritage de famille, d'autant plus précieux à la noble dame. Ils ne furent jamais retrouvés. Mais un bruit commença à se répandre, qui désignait le capitaine Lennart de Helgesäter comme l'auteur du vol. L'hôtelière se demandait encore d'où était parti ce bruit. Le capitaine Lennart était connu pour un très brave homme. Il vivait heureux avec sa femme, qu'il n'avait pu épouser que sur le tard, peu d'années auparavant. Le petit domaine et sa solde leur permettaient de vivre sans soucis. Quel mobile aurait pu pousser un homme comme lui à ce vol de vieux bijoux ? Et chose plus curieuse, comment avait-on trouvé des preuves suffisantes contre lui pour le faire chasser de l'armée, lui enlever ses décorations et le condamner à cinq ans de travaux forcés ?

Il avait répondu devant le tribunal qu'il était en effet allé à la foire, mais qu'il en était reparti de bonne heure. Sur la route il avait trouvé une vieille boucle de ceinture cabossée qu'il avait ramassée et donnée à ses enfants en rentrant. Or, cette boucle faisait partie des bijoux dérobés. Elle fut la cause de son malheur. Mais au fond tout avait été l'œuvre de Sintram. C'était lui qui s'était institué l'accusateur, lui qui avait prononcé le témoignage décisif.

On prétendait qu'il avait intérêt à faire disparaître le capitaine Lennart, car, peu de temps après, on instruisit un procès contre lui, où le capitaine aurait peut-être été un témoin à charge. Sintram était accusé d'avoir vendu de la poudre aux Norvégiens pendant la guerre de 1814. Faute de preuves, il fut acquitté.

L'hôtelière ne se lassait pas de regarder cet homme. Il s'était voûté et avait pris des cheveux gris. On voyait qu'il avait beaucoup souffert. Et cependant il gardait malgré tout son bon visage aimable et son caractère enjoué. C'était toujours le même capitaine Lennart, qui, jadis, le jour où elle s'était mariée, l'avait conduite à l'autel et le soir avait ouvert le bal avec elle. Sans doute le verrait-on encore s'arrêter pour causer avec les passants sur la route, jeter des sous à tous les gamins et affirmer à chaque vieille femme ridée qu'elle devenait tous les jours plus jeune et plus jolie. Peut-être le reverrait-on même debout sur un tonneau, le violon sous le menton, jouant des airs de danse pour la jeunesse, à la veillée de la Saint-Jean. Ah, quel malheur, un si brave homme !

— Eh bien, mère Karin, dit-il enfin, on ne me dit donc pas bonjour ?

L'hôtelière comprit qu'il était entré pour avoir des nouvelles de chez lui. Et elle put lui en donner d'excellentes. Sa femme s'était montrée une maîtresse femme. Elle avait su merveilleusement faire valoir les terres. Les enfants prospéraient, c'était plaisir de les voir. Et bien certainement, on l'attendait à Helgesäter. La capitaine n'était pas causeuse, mais mère Karin savait du moins que, pendant cinq ans, personne n'avait eu la

permission de manger avec la cuiller du capitaine ni de s'asseoir à sa place. Et par les servantes, elle savait aussi que sa femme lui avait confectionné des vêtements neufs, dont elle avait elle-même tissé l'étoffe. Ces choses-là en disaient aussi long que de longs discours. Et enfin, tout ce printemps, il ne s'était point passé de jour qu'on ne l'eût vue monter jusqu'à la grande pierre, tout en haut de la côte de Broby, pour inspecter la route.

— On ne me croit pas coupable, n'est-ce pas ? questionna le capitaine.

— Oh ! non, capitaine, personne ici ne l'a jamais cru.

Alors le capitaine Lennart ne prolongea pas sa visite à l'auberge mais partit en courant.

Cependant, à la porte même, il rencontra de vieux amis. C'étaient les Cavaliers d'Ekeby, invités à l'auberge pour y fêter l'anniversaire du méchant Sintram. Ils s'empressèrent de lui donner des poignées de main. Et tous, même Sintram, le félicitèrent de son retour.

— Mon cher Lennart, dit le maître de Fors, sois bien sûr que tout est arrivé par la volonté de Dieu.

— Tais-toi, bandit, cria le capitaine Lennart, ce n'est en tout cas pas notre Seigneur qui t'a sauvé de la potence.

Les autres se mirent à rire, et Sintram n'eut pas l'air froissé le moins du monde. Il n'était jamais fâché qu'on fît allusion à son pacte avec le Malin.

Malheureusement, les Cavaliers firent rentrer le capitaine à l'auberge pour vider avec eux une chope de bienvenue, et lui, qui depuis plus de cinq ans, n'avait point goûté à des boissons fortes, qui était épuisé par sa longue marche, eut tout de suite la tête tournée. Les Cavaliers, par pure bienveillance, le forcèrent à vider gobelet sur gobelet, jusqu'à ce que cet homme, d'ordinaire si sobre, s'endormît sur le banc de l'auberge.

À le voir étendu là, inconscient de ce qui se passait autour de lui, Gösta eut l'idée de lui enjoliver les traits du visage à l'aide d'un bout de charbon et d'un peu de jus d'airelles. Il lui fit un œil poché, lui balafra le nez d'une cicatrice rouge, lui ramena les cheveux sur le front en mèches ébouriffées et finalement lui ombra toute la figure.

Les Cavaliers s'en amusèrent un moment, puis Gösta voulut effacer sa peinture.

— Mais non, laisse donc ! fit Sintram. Il en rira bien, quand il se réveillera.

On le laissa donc, et bientôt on n'y pensa plus. La fête dura toute la nuit. Lorsqu'à l'aube, les Cavaliers songèrent à regagner Ekeby, ils n'étaient plus guère conscients de leurs actes, et ils se demandèrent ce qu'ils allaient faire du capitaine Lennart.

— Ramenons-le chez lui ! proposa Sintram. Sa femme sera bien heureuse de le revoir. Je suis tout ému rien qu'à songer à sa joie.

Les Cavaliers se sentirent émus eux aussi. Ah, oui, elle serait heureuse, la sévère dame de Helgesäter !

Ils secouèrent donc le capitaine Lennart, et l'installèrent dans un des véhicules que les valets d'écurie somnolents avaient avancés. Puis ils partirent tous pour Helgesäter : quelques-uns, à moitié endormis, menaçaient de tomber à chaque cahot, les autres hurlaient des chansons pour se tenir éveillés. On eût dit une bande de maquignons et de forains.

Ils arrivèrent cependant à destination, et, laissant la voiture et le cheval dans la cour de la ferme, montèrent à pied vers la maison d'habitation. Beerencreutz et le patron Julius donnaient le bras au capitaine.

— Secoue-toi, Lennart, dirent-ils. Te voici chez toi.

Le capitaine Lennart leva les yeux, presque dégrisé à la vue de sa maison.

— Amis, dit-il, j'ai souvent demandé à Dieu pourquoi il a laissé tant de malheurs me frapper.

— Trêve de sermons, Lennart ! interrompit Beerencreutz.

Mais le capitaine poursuivit sans se laisser interrompre :

— Je ne l'ai compris que maintenant : c'était pour me donner ce moment de félicité. Ma femme m'attend, chers amis. Que sont cinq ans de misère auprès de cette joie !

Ils étaient arrivés devant la porte, et leurs lourds poings l'ébranlèrent.

La maison fut vite en mouvement. Les servantes s'éveillèrent, regardèrent par la fenêtre, puis s'habillèrent à la hâte. Mais elles n'osèrent ouvrir à cette bande d'hommes bruyants. Enfin, on entendit cependant tirer le verrou, et la capitaine en personne apparut sur le seuil.

— Qu'y a-t-il ? demanda-t-elle.

Beerencreutz lui répondit :

— Nous t'amenons ton mari.

Ils poussèrent en avant le capitaine Lennart. Le pauvre homme, avec sa physionomie grimée d'ivrogne et de batailleur, tenait encore mal sur ses jambes : il fit quelques pas trébuchants vers elle. Derrière lui se tenait le groupe titubant d'hommes ivres.

Elle recula d'un pas. Il la suivit les bras ouverts.

— Tu es parti d'ici comme si tu avais été un voleur, s'écria-t-elle, et tu reviens comme un chenapan.

Il n'y comprenait rien. Alors elle le repoussa avec horreur.

— Crois-tu donc, continua-t-elle, que j'accepterai un être de ton espèce comme maître de ma maison et de mes enfants ?

Elle rentra. La porte se referma violemment sur elle et on l'entendit pousser le verrou.

Le capitaine Lennart se précipita sur la porte et la secoua désespérément.

Les Cavaliers ne purent retenir leur rire : il avait été si sûr d'être reçu à bras ouverts. La scène leur parut bouffonne.

Quand il les entendit rire, le capitaine Lennart, hors de lui, fonça sur eux, fou de colère et de douleur. Ils se sauvèrent et remontèrent rapidement dans leurs voitures. En les poursuivant, il buta contre une pierre et tomba. Il se releva, mais il ne les poursuivit plus.

*

Le soleil levant le trouva sur la hauteur de Broby. Il avait tourné le dos à Helgesäter, persuadé que rien n'arrivait ici-bas sans la volonté de Dieu. Quels pouvaient être les desseins de la Providence, en le faisant ainsi, après cinq ans de misère, revenir pour voir les portes de sa maison se fermer devant lui ?

« – Où me mènes-tu, mon Dieu ? pensait-il. Je suis ton jouet, une plume que chasse le souffle de ton esprit. Que veux-tu de moi ? »

Du haut de la côte, il contempla la vallée. Ah, il ne savait pas, le pauvre peuple de la vallée, que son soutien et son meilleur ami approchait ! Aucune guirlande tressée avec l'humble verdure de l'airelle n'ornait la porte des chaumières ; sur les seuils qu'il allait bientôt franchir, nul n'avait répandu la lavande parfumée et les fleurs des champs. Les mères ne soulevaient pas encore leurs enfants dans leurs bras pour le voir passer. L'intérieur des

maisons n'avait pas encore pris son air de fête, les branches de genévrier odorant ne dissimulaient pas encore l'âtre plein de suie. Et dans les champs, nulle activité joyeuse ne réjouissait ses yeux.

Ses regards rencontraient partout des moissons dévastées par la sécheresse. Les bouleaux, le long des routes, avaient perdu presque toutes leurs feuilles ; dans les montagnes bleues, la lumière vive du matin éclairait des étendues brunes où avaient passé des incendies. Et par bien des signes : clôtures tombées et non réparées, maigres provisions de bois de chauffage sous les hangars ouverts des fermes, fossés mal entretenus et, surtout, odeur pénétrante d'orge et de pommes de terre fermentées, il comprenait que la misère était là et que les gens cherchaient leur consolation dans l'indifférence et l'eau-de-vie. Mais peut-être était-ce pour lui qui ne verrait pas son propre blé verdir, qui ne ranimerait plus les braises de son propre foyer, qui ne sentirait plus dans les siennes les douces mains de ses enfants, une bénédiction de pouvoir consoler les autres et leur venir en aide. Si les temps étaient durs, si la nature avare refusait le pain aux pauvres gens, si ceux qui étaient mieux partagés par le sort ne faisaient qu'accroître la misère et la détresse par leur dureté de cœur, n'était-ce pas pour que le capitaine Lennart, qui, debout sur les hauteurs de Broby, regardait la vallée, sentît que Dieu avait besoin de lui ?

Les Cavaliers ne se doutèrent jamais de leur responsabilité dans toute cette affaire, et Sintram se tut.

Le capitaine Lennart ne chercha pas à se rapprocher de sa femme, et elle ne le rappela pas. Dans le pays, elle

en fut fortement blâmée. On disait qu'elle coupait immédiatement la parole à ceux qui essayaient de lui parler de son mari.

Peut-être le capitaine Lennart aurait-il cependant cherché à s'expliquer avec elle, si le lendemain il n'avait cru recevoir un ordre direct de Dieu.

À Högbergsby, un vieux paysan est étendu sur son lit de mort. Il a reçu la communion, mais son âme semble hésiter sur le seuil de l'au-delà, et il est comme quelqu'un qui s'apprête à un long voyage et qui ne tient pas en place : il s'est fait transporter de la chambre à la cuisine, puis de la cuisine à la chambre. Plus même que ses râles et son regard demi-éteint, cette inquiétude est pour tous le signe que son heure est venue.

Sa femme, ses enfants, ses serviteurs entourent son lit. Il a été fortuné, estimé : il ne meurt pas seul ou au milieu d'étrangers pressés. Le vieillard parle de lui-même comme s'il se défendait devant le tribunal de Dieu, et avec des soupirs et des paroles, les assistants confirment la vérité de ce qu'il dit.

— J'ai été un bon travailleur et un bon maître, dit-il. J'ai tenu ma femme en honneur comme ma main droite. Je n'ai pas laissé mes enfants grandir sans soins et sans correction. Je n'ai pas poussé le cheval dans les montées. Je n'ai pas laissé mes vaches sentir la faim pendant l'hiver, ni les brebis souffrir de la chaleur sous leur laine pendant l'été.

Et les serviteurs en pleurs reprennent comme un écho :

— Il a été un bon maître. Ô Dieu, il n'a pas poussé le cheval dans la montée. Il n'a pas laissé les brebis souffrir de la chaleur sous leur laine pendant l'été.

Mais par la porte est entré un pauvre piéton qui demande à manger, et du seuil il entend les paroles du mourant.

Celui-ci reprend :

— J'ai défriché la forêt et j'ai asséché des marais. J'ai conduit ma charrue dans des sillons droits. J'ai reconstruit la grange trois fois plus grande pour contenir des moissons trois fois plus riches que celles de mes pères. J'ai fait faire avec les blancs rixdalers d'argent trois gobelets d'argent : mon père n'en avait fait faire qu'un.

Le passant près de la porte entend les enfants et les serviteurs qui répètent :

— Il conduisit la charrue dans des sillons droits, c'est vrai.

— Dieu me donnera une place dans son ciel, conclut le vieillard.

— Le Seigneur Dieu recevra bien notre maître, fait le chœur des serviteurs.

L'homme près de la porte entend ces paroles et elles le remplissent d'effroi, lui, qui pendant cinq longues années, a été un jouet dans la main de Dieu, une plume que le souffle de son esprit a chassé.

Il va vers le mourant et lui saisit la main.

— Ami, ami, dit-il d'une voix que l'émotion fait trembler, as-tu songé qui est ce Seigneur devant qui tu te présenteras ? C'est un Dieu grand et terrible. Des univers sont ses champs de blé. Il a la tempête pour monture, de vastes cieux tremblent sous ses pas. Et tu viens à lui en disant : « J'ai fait des sillons droits, j'ai semé du seigle, j'ai coupé la forêt. » Veux-tu donc te vanter devant lui et te mesurer avec lui. Tu ne connais pas le maître du royaume où tu vas pénétrer.

Les yeux du mourant s'élargissent, ses lèvres tremblent.

— Ne te présente pas devant Dieu avec de belles paroles ! reprend le passant. Les puissants de la terre sont dans sa grange comme la paille qui reste sur l'aire après le battage du blé. Créer des soleils, creuser des mers, élever des montagnes, c'est pour lui la tâche d'un jour. Ne te mesure pas avec lui. Incline-toi, âme humaine ! La tempête divine passe sur ta tête. Couche-toi dans la poussière devant ton Seigneur, ton Maître ! Saisis comme un enfant l'ourlet de sa robe et implore sa grâce ! Humilie-toi, âme humaine, devant ton Créateur !

Les yeux du mourant se sont ouverts tout grands, ses mains tâtonnantes se sont jointes, son visage s'est illuminé, ses râles ont cessé.

— Âme humaine, s'écrie l'homme, tu t'es dans ta dernière heure inclinée humblement devant ton Dieu, aussi te prend-il comme un petit enfant sur son bras pour te porter dans son ciel.

Le vieillard a poussé un dernier soupir. Le capitaine Lennart, la tête baissée, prie. Tous prient autour de lui. Quand ils relèvent la tête, le vieux paysan repose dans une douce quiétude. Ses yeux semblent encore refléter des visions célestes ; sa bouche est souriante, son visage très beau. « Âme resplendissante ! se disent ceux qui le voient ainsi, tu as rejeté les chaînes de la matière. En ton heure dernière, tu t'es courbée devant ton Créateur, tu t'es humiliée et il t'a soulevée dans se bras comme un petit enfant. »

— Il voit Dieu, dit le fils en fermant les paupières de son père.

— Il a vu le ciel ouvert, sanglotent les enfants et les serviteurs.

La vieille paysanne pose sa main tremblante dans celle du capitaine Lennart :

— Vous l'avez aidé à franchir le terrible passage, dit-elle.

Le capitaine Lennart reste muet. Dieu a parlé par sa bouche. Son âme frémit comme le papillon au bord de la chrysalide pendant que ses ailes se déplissent au soleil.

Ce fut cette heure qui poussa le capitaine Lennart à se faire le pèlerin de Dieu, éternellement en marche, pour porter aux pauvres la consolation divine. La misère du temps était grande mais pouvait être soulagée par la bonté et la raison plus que par l'or et la puissance. Sans, cet événement, il serait sans doute rentré chez lui et s'y serait montré à sa femme avec son vrai visage.

*

Le capitaine Lennart vint un jour parmi les malheureux paysans qui habitaient au pied de Gurlita. Ils avaient épuisé leurs provisions de pommes de terre et leurs pauvres champs défrichés attendaient en vain les semailles, faute de seigle. Le capitaine prit alors un petit canot et traversa le lac pour aller à Fors demander du secours à Sintram.

Celui-ci lui fit bon accueil et le conduisit à ses granges bien fournies et à ses caves où s'entassaient encore les pommes de terre de la récolte de l'an passé. Il lui permit de remplir de seigle et de pommes de terre tous les sacs qu'il avait apportés. Mais en voyant la petite embarcation du capitaine, il lui proposa de charger les sacs dans une de ses solides barques, que son valet, le grand Mans, ferait passer sur l'autre rive.

Le capitaine s'en revint content, seul, dans son petit bateau.

Il fut dépassé par la grande barque, car Mans était un rude gaillard, habitué à manier les rames. D'ailleurs le capitaine n'avançait qu'à coups d'avirons lents et rêveurs. Il songeait à ces grains de blé qu'on jetterait immédiatement dans la terre, mêlée de cendres, au milieu des pierres et des souches. Ils y germeraient pourtant et cacheraient le sol noir sous leur fin tapis vert clair. Le capitaine Lennart caresse en esprit leurs pointes tendres. Il songe que l'automne et l'hiver passeront sur leur fragilité résistante. Et son vieux cœur de soldat se réjouit à l'idée des tiges raides et droites qui, l'été prochain, présente-

ront au soleil leurs épis pointus. Les plumets des pistils trembleront au souffle de l'air, la poudre des étamines s'envolera en fumée légère jusqu'au-dessus des bois, et la graine douce et sucrée y gonflera peu à peu. Puis, un jour, la faux couchera les blés. Le fléau les écrasera. Le moulin transformera les grains durs en belle farine blanche nourricière. Ah, combien d'affamés seront rassasiés par ces grains, que transporte la barque de Mans !

Or, le valet de Sintram accosta au débarcadère des gens de Gurlita et de toutes parts on accourut. Alors Mans dit comme son maître le lui avait ordonné :

— Le maître de Fors vous envoie du blé et des pommes de terre. Il a appris que vous manquiez d'eau-de-vie.

À ces mots, les gens, saisis d'une vraie folie, se ruèrent sur le bateau, courant dans l'eau pour s'approprier des sacs. Le capitaine, qui arrivait enfin, se fâcha et les somma de laisser là le chargement qu'il distribuerait équitablement. Les pommes de terre devaient servir de nourriture et les blés de semence. Mais personne ne l'écouta. Ce fut une mêlée furieuse.

— Que le seigle se transforme en sable dans votre gorge et les pommes de terre en pierres ! s'écria-t-il indigné.

Au même instant, deux femmes qui se disputaient un sac, arrachèrent la ficelle qui le nouait, et du sable en ruissela. Les hommes qui avaient soulevé les sacs de pommes de terre, en constatèrent avec frayeur le poids. Rapidement éventrés, ces sacs vomirent tous du sable et

des cailloux. Immobiles et muets d'épouvante, les gens regardaient l'homme qui avait accompli ce miracle. Le capitaine lui-même resta un moment stupéfait. Seul, le grand Mans riait.

— Retourne vite chez toi ! dit le capitaine. Pars avant que ces pauvres gens aient compris que Sintram s'est joué d'eux. Ils seraient capables de couler ton bateau.

— Je n'ai pas peur, fit l'homme.

— Pars quand même ! ordonna le capitaine d'une voix si impérieuse que l'homme obéit.

Mais ce fut en vain que le capitaine Lennart expliqua aux habitants que Sintram les avait trompés. Ils persistèrent à croire qu'un miracle s'était opéré sous leurs yeux. Le bruit s'en répandit et, comme l'amour du merveilleux est grand dans ce peuple, le capitaine Lennart prit malgré lui un grand ascendant sur les paysans. Partout on l'appela « le messager de Dieu ».

# CHAPITRE XXVI

# LE CIMETIÈRE

C'était par une belle soirée du mois d'août. Le Löven s'étendait lisse comme un miroir, une brume de chaleur cachait les montagnes, mais la fraîcheur du soir tombait.

Beerencreutz, le colonel aux épaisses moustaches blanches, géant par la force mais court de taille, descendit vers la rive, un jeu de cartes dans sa poche de derrière, et s'installa dans une barque à fond plat. Son vieux compagnon et frère d'armes Anders Fuchs, l'accompagnait, et le petit Ruster, le flûtiste, qui avait été tambour dans les Chasseurs du Vermland et qui, pendant de longues années, avait suivi le colonel en qualité de serviteur et d'ami, les rejoignit.

Sur la rive opposée, s'étend le cimetière – le cimetière mal soigné de la commune de Svartsjö – avec ses croix de fer penchées et branlantes, gazonné comme un pré naturel, rempli de careîche et de cette herbe rayée de blanc qu'on appelle « herbe humaine » et qu'on sème sur les tombes pour rappeler aux vivants que jamais une vie ne ressemble à une autre vie, mais que les existences sont variées comme cette herbe. Il n'y a pas d'allées semées de gravier, pas d'ombrage sauf le grand tilleul qui

pousse sur la tombe oubliée d'un ancien vicaire. Un haut mur de pierres sèches entoure ce pauvre champ. Oui, il est pauvre et désolé, ce cimetière, pourtant ils sont heureux ceux qui s'y reposent, ceux qu'on a inhumés dans sa terre bénie au son des cantiques et des prières.

Aquilon, le joueur, qui, l'an dernier, mourut à Ekeby, n'y a point été admis. Cet homme jadis si fier et si chevaleresque, ce soldat courageux, ce chasseur hardi, ce joueur qui tenait, semblait-il, la chance captive, avait fini par perdre au jeu l'héritage de ses enfants, tout ce qu'il avait gagné lui-même, toute la fortune que sa femme avait administrée avec tant de prévoyance. Depuis des années il avait abandonné les siens pour mener à Ekeby la vie d'un Cavalier. Puis, un soir, l'été passé, il avait joué jusqu'à la ferme qui nourrissait sa femme et ses enfants. Désespéré, il s'était tué d'un coup de fusil. Et le corps du suicidé fut enterré hors du mur moussu du misérable cimetière.

Depuis sa mort, les Cavaliers n'avaient plus été que douze. Personne n'était venu prendre la place du treizième, sauf l'être velu qui, dans la nuit de Noël, était sorti de la cheminée.

Les Cavaliers avaient trouvé son sort affreusement amer. Ils savaient bien que l'un d'eux devait mourir chaque année, ils n'y voyaient rien que de naturel ! Il ne convenait pas que les Cavaliers vieillissent. Si leurs yeux ne savaient plus distinguer les cartes, si le verre pesait trop lourd à leurs mains tremblantes, que leur importait alors la vie et à quoi servaient-ils en ce monde ?

Mais être enfoui, comme un chien, sous un tertre que ne respecteront ni le mouton qui vient y paître, ni la bêche et la charrue qui le retournent, où le passant marche sans ralentir le pas et où les enfants s'ébattent sans assourdir leurs rires et leurs cris, être couché en un lieu où le mur élevé du cimetière empêchera d'arriver le son de la trompette, lorsque l'ange du Jugement dernier éveillera les morts – être couché là, c'est cruel.

Beerencreutz dirige sa barque à travers le Löven. Il vogue ce soir sur le lac de mes rêves, entre ces rives où j'ai vu cheminer des dieux, et sur ces ondes d'où surgit mon château enchanté. Il passe devant les lagunes du Lagö, où les sapins, qui poussent sur de bas récifs circulaires, semblent jaillir de l'eau ; Lagö, dont le sommet pointu porte les ruines d'une grande forteresse de pirates. Il longe le parc de Borg. Un vieux pin, retenu par les câbles de ses grosses racines, surplombe la crevasse où l'on prit jadis un ours énorme ; quelques tumuli funéraires témoignent de l'ancienneté du lieu. Il double le cap et accoste au bas du cimetière. Les trois hommes traversent les champs moissonnés du comte Dohna et arrivent au tombeau d'Aquilon. Beerencreutz s'incline et passe doucement la main sur le tertre, comme on caresse la couverture sous laquelle repose un ami malade. Puis il sort de sa poche son jeu de cartes et s'installe sur la tombe.

— Il doit se sentir bien seul ici, Johan Fredrik, et soupirer après une petite partie, dit-il.

— C'est une honte qu'on laisse un homme comme lui en dehors du mur, dit Anders Fuchs, le tueur d'ours, en s'asseyant à son tour.

Le petit Ruster parle d'une voix émue, pendant que des larmes pressées coulent sous ses paupières rougies :

— Après vous, colonel, c'était l'homme le plus remarquable que j'ai jamais connu !

Puis il s'assied en s'essuyant les yeux.

Pauvre petit Ruster, si facilement ému ! Il avait été un grand vaurien, mais il adorait la musique. Dans sa vie, il avait eu deux admirations : Aquilon et Beerencreutz. Et avec chacun d'eux il avait à son actif un exploit inoubliable.

L'un, c'était un séjour à Gothembourg avec Aquilon. Ils y avaient mené la vie à grandes guides, mangeant dans les plus beaux hôtels, invités dans les plus riches familles, dansant avec les plus belles femmes, passant leurs nuits à jouer des milliers de rixdalers – sans posséder un liard.

L'autre souvenir datait de la campagne d'Allemagne. Au cours d'une bataille, la moitié du régiment était tombée, mais le colonel Beerencreutz n'avait pas reculé d'une semelle. Un aide de camp, envoyé par Bernadotte, vint lui porter l'ordre de se replier : « Dites à son Altesse Royale, avait répondu le Colonel, que je me battrai jusqu'au dernier homme, puis je me retirerai avec le reste. » Les Chasseurs avaient poussé des hourrahs et le petit Ruster avait fait entendre un long roulement de

tambour. C'est de ce jour-là que lui et le colonel étaient devenus inséparables. Mais le prince garda rancune au colonel et lui avait donné son congé sans retraite ni faveur. « Il était trop brave », disait le petit Ruster.

Les trois amis, installés autour du tombeau, battent les cartes et les distribuent gravement.

Je laisse mes yeux parcourir le monde et je vois un grand nombre de tombeaux : tombeaux chargés de marbre pesant, tombeaux où s'inclinent des drapeaux, tombeaux arrosés de larmes d'amour, tombeaux oubliés, mais nulle part je ne vois offrir au mort le valet de cœur ou la sombre dame de pique.

— Johan Fredrik a gagné, dit enfin le colonel très fier. Je m'en doutais. C'est moi qui lui ai appris à jouer. Il nous a mis hors du jeu. C'est lui, le mort, qui reste gagnant.

Il ramasse les cartes, se lève et reprend le chemin d'Ekeby, suivi de ses deux amis.

Le mort a dû sentir que tous ne l'ont pas oublié, lui et sa tombe déserte. Les cœurs désolés honorent parfois de façon bien étrange les morts qu'ils ont aimés, mais celui qui est couché hors des murs du cimetière, celui, dont le pauvre corps n'a pas le droit de reposer en terre bénie, doit se réjouir de n'être pas rejeté par tous.

Mes amis, lorsque je serai morte, je reposerai sans doute au milieu du cimetière dans la tombe de ma famille. Il est presque sûr que je n'aurai pas joué la subsistance des miens ni attenté à ma propre vie. Mais je

n'aurai pas gagné non plus une pareille amitié. Je doute que personne fasse pour moi ce que les trois Cavaliers firent pour ce criminel. Nul ne viendra, le soir, à l'heure où le soleil décline et où la tristesse et la solitude envahissent la demeure des défunts, mettre entre mes doigts de squelette les cartes bariolées.

On ne viendra pas non plus, – ce que je préférerais, car les cartes me séduisent peu – le violon et l'archet à la main, s'installer sur ma tombe pour que mon âme, errant encore autour de cette poussière qui était ma pauvre enveloppe humaine, puisse voguer un instant sur des flots d'harmonies comme un cygne sur les ondes miroitantes.

# CHAPITRE XXVII

# LES VIEILLES CHANSONS

Par un calme après-midi de la fin d'août, Marianne Sinclaire, assise devant son secrétaire, rangeait ses lettres et ses papiers.

Autour d'elle régnait un grand désordre. Des valises de cuir et des malles de voyage ferrées encombraient la pièce. Des vêtements couvraient les chaises et le canapé. Les placards, les armoires, les tiroirs des commodes, tout avait été vidé pour être trié et emballé. Marianne se préparait à un long voyage. Reviendrait-elle jamais à Björne ? Rien de moins sûr. Elle se sentait à un tournant de la vie ; aussi brûlait-elle une foule de vieilles lettres et de journaux intimes. Elle ne voulait pas être embarrassée par les souvenirs du passé.

Et, tout à coup, une liasse de papiers de l'écriture de sa mère lui tomba sous la main. C'étaient des copies de vieilles chansons populaires ; elle se rappelait les avoir entendu chanter par sa mère, quand elle était petite. Elle détacha le ruban et se mit à les feuilleter. Elle sourit mélancoliquement à l'étrange sagesse qui émanait de ces vieilles poésies.

« Ne croyez pas au bonheur, ni aux signes du bonheur, ne croyez pas aux roses et aux belles feuilles vertes.

« Ne croyez pas aux rires, disaient-elles. Voyez, la jeune Valborg qui vient dans une voiture dorée. Ses lèvres rient, mais elle est triste comme si les sabots des chevaux et les roues passaient sur son cœur.

« Ne croyez pas à la danse, disaient-elles. Plus d'un pied léger foule des parquets brillants, pendant que le cœur de la danseuse est lourd comme du plomb. La petite Kerstin tournait, trépidante de gaîté et d'entrain, dans la ronde, mais comme d'autres jouent leur vie, elle perdit la sienne en dansant.

« Ne croyez pas à la plaisanterie ! Il y en a qui s'asseyent à la table du banquet, les plaisanteries aux lèvres, alors qu'elles se meurent de chagrin. Voyez la jeune Adeline qui se fait par jeu offrir sur un plat le cœur du duc Fröjdenborg, pour que cette vue lui donne le courage de chercher la mort. »

Vieilles chansons, à quoi faut-il donc croire ? Aux larmes et au chagrin ?

Le sourire n'est pas loin des larmes, mais nul ne sait pleurer quand il est joyeux. Les vieilles chansons croient au chagrin. Le chagrin est réel, seul il est durable, c'est le roc solide sur le sable mouvant.

La joie est-elle au fond autre chose qu'un chagrin masqué ? Il n'y a sur la terre de vrai que le chagrin.

— Ô vieilles chansons désolées ! soupire Marianne. Votre sagesse reste court devant la plénitude de la vie.

Elle se leva et s'approcha de la fenêtre. Dans les larges allées du jardin, ses parents se promenaient doucement en devisant de ce qui se présentait à leurs yeux : de l'herbe des champs et des oiseaux du ciel.

— Voilà, dit-elle, un cœur qui soupire de chagrin alors qu'il n'a jamais été plus heureux !

« Peut-être, au fond, songea-t-elle, la joie et le chagrin ne sont-ils que différentes façons d'envisager les choses. » Et elle en vint à se demander si ce qui lui était arrivé au cours de cette année était un bonheur ou un malheur.

Elle avait vécu des jours douloureux. Elle avait été malade, de corps, d'esprit ; l'humiliation profonde qu'elle avait éprouvée l'avait courbée jusqu'à terre. En rentrant à Björne, elle s'était promis de ne pas garder rancune à son père. Mais au fond d'elle-même, elle ne parlait pas ainsi : « Il m'a causé une douleur mortelle, se disait-elle, il m'a séparé de celui que j'aimais. Je ne lui veux pas de mal, mais j'ai peur de lui. »

Elle devait faire un effort sur elle-même pour ne pas se lever et fuir, quand il venait s'asseoir à côté d'elle. Tout en lui avait fini par lui déplaire : sa voix forte et rude, son pas lourd, ses grosses mains, sa nature de lutteur. Elle ne cherchait pas à nuire à son père mais elle ne pouvait plus l'approcher sans éprouver une sorte d'horreur. Son cœur, dont elle avait essayé d'étouffer les battements, se rongeait. « Tu ne me permets pas d'aimer,

disait-il, mais je suis encore ton maître, et tu finiras par ne plus connaître que la haine. » Habituée à s'observer sans cesse, elle voyait tous les jours grandir cette aversion, sans avoir le courage de s'arracher à Björne. Elle savait bien qu'elle aurait dû partir, changer de milieu, mais après sa maladie, elle n'avait plus envie de se montrer à des étrangers.

Le printemps et une partie de l'été avaient passé ainsi. Au mois de juillet, elle s'était fiancée à son cousin, le baron Adrian, pour se créer un foyer à elle.

Les fiançailles avaient été conclues rapidement. Un jour, le baron Adrian était arrivé au galop d'un cheval superbe. Son dolman court de hussard brillait au soleil, ses éperons, son ceinturon et son sabre étincelaient pour ne pas parler de son jeune visage frais et de ses yeux rieurs. Melchior Sinclaire l'avait reçu debout sur le perron. Marianne, qui cousait près de sa fenêtre, l'avait vu venir et avait entendu l'accueil de son père.

— Tiens, bonjour, chevalier Soleil ! cria le maître de forge. Comme tu t'es fait beau ! On dirait que tu viens pour te marier.

— Mais parfaitement, mon oncle. Vous l'avez dit.

— Tu as du toupet, mon neveu. Et avec quoi nourriras-tu ta femme ?

— Avec rien, mon oncle. Si j'avais de quoi je ne me mettrais pas la corde au cou.

— Tu es un joli oiseau, chevalier Soleil. Mais pourtant, ce beau dolman avec toutes ces fanfreluches, tu l'as bien acheté !

— À crédit, mon oncle.

— Et ton cheval, il vaut de l'argent, jeune homme. Je m'y connais. D'où le tiens-tu ?

— Il n'est pas à moi, mon oncle.

Le gros maître de forge fut complètement désarmé.

— Dieu te bénisse, jeune fou ! dit-il. Tu as certes besoin d'une femme qui ait des moyens. Tâche de conquérir Marianne.

Ce fut tout entre eux. Mais le maître de forge savait bien ce qu'il faisait, car le baron Adrian était un très honnête homme. Et le baron n'avait guère tardé à s'expliquer avec Marianne.

— Ma chère Marianne, avait-il dit sans préambule. Je voudrais tant que tu sois ma femme. Mon oncle consent. Dis que tu veux bien ?

Et il lui avait avoué qu'à Hedeby on se trouvait acculé. Le vieux baron, son père, s'était encore laissé entraîner à acheter quelques mines épuisées. Le vieux baron avait passé sa vie à acheter des mines où il n'y avait jamais rien. La mère du baron Adrian se tourmentait ; lui-même s'était endetté. Marianne, si elle le voulait, pouvait sauver leur maison paternelle et le dolman de hussard du baron Adrian.

La maison paternelle du baron était le vieux domaine seigneurial de Hedeby, situé presqu'en face de Björne, sur la rive opposée du Löven. Marianne et son cousin étaient à peu près du même âge et avaient joué ensemble étant enfants.

— Mais, Adrian, avait objecté Marianne, quel ménage ferons-nous ? Nous n'avons pas d'amour l'un pour l'autre.

— Oh, pour l'amour, cela m'est égal, avait-il répondu. On s'en passe. Nous vivrions très heureux à Hedeby. Si j'avais assez d'argent pour racheter le domaine et pour faire à ma mère une vieillesse exempte de soucis, je serais content. Je cultiverais la terre, car j'aime à travailler. Je suis plutôt un ouvrier, moi, pas du tout un Cavalier. Avec un bon cheval en outre et un bon fusil, j'aurais tout ce que je demande à la vie.

Il l'avait regardée de ses yeux candides et honnêtes, et elle savait qu'il était un homme en qui on pouvait avoir confiance. Elle avait toujours eu de l'affection pour son cousin ; mais si elle accepta d'être sa fiancée, ce fut surtout pour quitter Björne.

Cependant ce fut un triste mois qui suivit la soirée des fiançailles. Le baron Adrian ne riait plus : tous les jours plus sombre, il ouvrait à peine la bouche. En société, il plaisantait, mais seul avec elle il ne parvenait plus à dissimuler son abattement. Marianne comprenait qu'il lui était pénible d'épouser une femme laide. Elle lui avait montré clairement qu'elle ne désirait pas de preuves de tendresse et de baisers, mais il souffrait sans doute de sa

laideur, et sa souffrance semblait empirer de jour en jour. Pourquoi alors ne mettait-il pas fin à cette triste comédie ? Elle essayait de l'y encourager par des allusions assez claires ; elle-même ne pouvait rien faire, son père lui ayant fait comprendre que sa réputation ne souffrait plus de ruptures de fiançailles. Qu'elle méprisait donc ces deux hommes qui la tenaient captive ! N'importe quel moyen lui eût semblé bon pour se débarrasser d'eux.

Puis un événement était survenu qui avait changé la face des choses.

Au milieu de l'allée sablée, devant le perron de Björne, il y avait une grosse pierre qui causait souvent des ennuis et des accidents. Des voitures y versaient, les chevaux et les gens y butaient, les servantes chargées de lourds seaux de lait la heurtaient, la pierre était sacrée : elle était là du temps des parents du maître de forge, bien avant qu'on eût songé à construire le château de Björne. Lui, certes, ne voyait aucune raison pour la faire enlever.

Mais un jour, dans les derniers jours d'août, il arriva que deux servantes qui transportaient entre elles un lourd baquet, tombèrent sur la pierre et se firent sérieusement mal. C'était le matin. Le maître de forge était parti pour sa promenade quotidienne, mais comme à cette heure-là les domestiques étaient à la maison, Madame Gustava donna l'ordre aux hommes d'enlever cette malheureuse pierre, cause de tant d'ennuis.

À l'aide de leviers et de pioches, les ouvriers réussirent à déterrer la pierre et à la transporter dans l'arrière-cour, mais ils durent s'y prendre à six.

La besogne était à peine achevée, quand le maître de forge rentra de son tour de promenade. Il fut hors de lui. Ce n'était plus la même maison. Qui avait osé commettre pareil sacrilège ? Ah, Madame Gustava ? Les femmes n'avaient pas de cœur. Ne savait-elle donc pas que son mari aimait cette vieille pierre ?

Il alla chercher la pierre, la souleva d'un seul élan, la reporta à sa place et la rejeta dans le trou encore ouvert. Six hommes vigoureux avaient eu peine à soulever ce fardeau !

Marianne, près de la fenêtre de la salle à manger, le regardait faire. Son père ne lui avait jamais paru plus redoutable. Et il était son maître, cet homme à la force herculéenne, un maître capricieux, absurde, ne faisant que ce qui lui plaisait, sans égards pour les autres. Quand on se mit à table, pour le déjeuner, Marianne, d'un mouvement irréfléchi, leva son couteau d'un air menaçant.

Madame Gustava lui saisit le poignet.

— Marianne !

— Qu'y a-t-il mère ?

— Oh, Marianne, j'ai eu peur. Tu avais l'air si bizarre.

Marianne regarda longuement sa mère. C'était à cinquante ans une vieille femme sèche et ratatinée aux cheveux blancs et à la figure ridée. Elle aimait sans phrases, elle aimait comme un chien fidèle sans compter les coups et les rebuffades. Elle perdait rarement courage, mais

n'en faisait pas moins une impression désolante. On eût dit un de ces arbres du bord de la mer toujours battu par les tempêtes et arrêté dans son développement. Elle avait appris à prendre les chemins détournés, à agir en cachette, à mentir au besoin. Souvent, pour éviter les reproches, elle se faisait plus bête qu'elle ne l'était. Elle était en tout l'œuvre de son mari.

— Auriez-vous beaucoup de peine, mère, si père mourait ? demanda Marianne.

— Marianne, tu en veux à ton père. Tu lui gardes donc toujours rancune ? Pourquoi ne pas oublier le passé, maintenant que tu es fiancée à nouveau ?

— Je n'y peux rien, mère. Est-ce ma faute si j'ai peur de lui ? Vous ne voyez donc pas comment il est, mère ? Pourquoi l'aimerais-je ? Il est violent, il est grossier, il vous a rendu vieille avant l'âge. Il agit comme s'il était privé de raison. Je ne vois pas pourquoi je l'honorerais et l'estimerais. Il n'est pas bon. Je sais qu'il est fort, qu'il pourrait nous tuer comme on tue une mouche. Il est capable de nous mettre à la porte si cela lui plaît. Est-ce à cause de cela que je dois l'aimer ?

En écoutant parler Marianne, Madame Gustava changea d'attitude et réprimanda sa fille avec force et dignité.

— Prends garde, Marianne ! Je commence à croire que ton père n'avait pas tort de te fermer la porte de Björne cet hiver. Le châtiment viendra. Tu apprendras à souffrir, sans haïr, Marianne.

— Mère, mère, je suis si malheureuse.

C'est à ce moment que le dénouement vint. On entendit dans le vestibule le bruit d'une lourde chute.

Les deux femmes ne surent jamais si, du perron et par la porte entr'ouverte de la salle à manger, Melchior Sinclaire avait entendu les paroles de sa fille ou si le gros effort physique qu'il venait d'accomplir, avait causé l'attaque : elles le trouvèrent étendu sans connaissance. Il reprit cependant vite ses sens. Elles n'osèrent jamais lui parler de ce qu'il avait pu entendre et lui-même n'y fit jamais allusion. Marianne tremblait à la pensée qu'elle s'était peut-être vengée involontairement. La vue de son père, étendu en haut de ce même perron où elle avait appris à le haïr, supprima d'un coup toute l'amertume et toute la rancune qu'elle avait amassées contre lui.

Après quelques jours de repos, Melchior Sinclaire parut tout à fait remis, et pourtant il n'était plus le même.

Marianne voyait tous les jours ses parents se promener ensemble au jardin comme ce soir. Son père ne sortait plus jamais seul, ne voulait aller nulle part, se plaignait des visites et de tout ce qui le séparait un moment de sa femme. La vieillesse s'était subitement abattue sur lui. Il n'écrivait plus une lettre : sa femme était obligée d'écrire pour lui. Il ne décidait plus rien sans qu'elle eût donné son avis, qu'il suivait toujours. Il était bon et doux. Il se rendait compte lui-même de la transformation qu'il avait subie et du bonheur de sa femme. « Elle est heureuse maintenant », dit-il un jour à Marianne. Mais Madame Gustava qui l'avait entendu, répondit :

— Oh, Melchior, tu sais bien que je serais plus heureuse encore si tu redevenais comme avant ?

Et elle disait certainement vrai. Sa plus grande joie était de parler du puissant maître de Björne du temps de sa force, lui qui rendait raison à tous les Cavaliers d'Ekeby, qui faisait des affaires et gagnait de l'argent, lorsqu'elle le croyait en train de les mettre sur la paille. Mais Marianne savait que sa mère était heureuse malgré ses regrets. Être tout pour son mari, pouvait-il y avoir plus grand bonheur pour elle ? Marianne se figurait la vie qui les attendait. Peu à peu son père irait en s'affaiblissant, les attaques se succéderaient, le diminuant toujours davantage, et sa mère le soignerait, veillerait sur lui jusqu'à ce que la mort vînt les séparer. Mais cette échéance était lointaine sans doute, et Madame Gustava pourrait encore jouir en paix de son bonheur, ce qui était bien juste : la vie lui devait quelques compensations.

Pour elle-même aussi la vie s'arrangeait. L'amour comme la haine avait passé sur elle. Son cœur ulcéré s'apaisait. Mais elle ne songeait plus à ce qu'elle avait souffert. Elle était forcée de reconnaître que son âme était sortie enrichie de l'épreuve, et elle ne désirait pas effacer le passé. La souffrance était-elle bonne, pouvait-elle conduire au bonheur ? En tout cas, Marianne avait appris à ne plus se révolter, puisque son chagrin l'avait poussée dans la voie du perfectionnement.

Les vieilles chansons se trompaient. La douleur n'est pas seule maîtresse en ce monde. Son père avait consenti, sur les instances de Madame Gustava, à ce qu'elle

rompît ses fiançailles et à ce qu'on fournît au jeune parent les moyens de s'établir à Hedeby.

Elle pensait avec tendresse au baron Adrian. Par sa gaîté, sa joie de vivre, il lui rappelait Gösta Berling. Il allait redevenir ce chevalier Soleil qui était venu tout brillant, dans son bel uniforme, à la maison de son père. Elle lui aurait procuré des terres à labourer, elle le verrait peut-être un jour mener à l'autel une belle fiancée.

Elle-même allait voyager et chercher à se rendre utile.

Elle s'assit devant son bureau pour lui écrire la lettre qui lui rendrait sa liberté. Elle trouvait des paroles raisonnables et sensées, qu'elle enveloppait d'une légère et affectueuse raillerie.

Pendant qu'elle écrivait encore, elle entendit un bruit de sabots dans la cour. « Mon cher chevalier Soleil, pensa-t-elle. C'est pour la dernière fois que tu viendras ainsi. »

Quelques instants après le baron Adrian entra. Il était monté droit à sa chambre.

— Mais, Adrian, dit-elle, pourquoi viens-tu ici ? et elle montra d'un geste le désordre de la pièce.

Immédiatement intimidé, il balbutia une excuse.

— J'étais en train de t'écrire, dit-elle. Voilà, tu peux lire tout de suite ma lettre.

Elle la lui tendit, puis guetta sur son visage les signes de joie involontaires. Mais il n'avait même pas fini de la lire que son visage s'empourpra. Il jeta la lettre et la piétina avec des larmes de colère dans les yeux.

Marianne tressaillit. Au cours de sa vie, elle avait appris à reconnaître l'amour, mais ce jeune homme, elle ne l'avait point compris.

— Adrian, Adrian, appela-t-elle. Quelle est cette comédie que tu me joues ? Où est la vérité ?

Il vint se jeter à ses genoux, l'entourant de ses bras, l'étouffant presque sous ses caresses. Il avait tant attendu, tant désiré cette heure…

Lorsqu'ils se furent expliqués, Marianne regarda au dehors. Au jardin, Madame Gustava devisait toujours de fleurs et d'oiseaux avec le maître de forge et ici, elle-même, Marianne, parlait d'amour. Marianne eut un sourire mélancolique. La vie les avait rudoyées toutes deux, maintenant elle leur donnait à chacune en compensation un grand enfant à choyer. Il faisait bon être aimée. Il faisait bon s'entendre dire qu'elle était une ensorceleuse et qu'il rougissait à la pensée de ses paroles du premier jour. Il ne savait pas alors quel était le charme qui émanait d'elle, forçant tous les hommes à l'aimer ! Ce n'était pas le bonheur qu'apportait à Marianne le baron Adrian, ce n'était pas le malheur non plus ; elle allait essayer de suivre avec lui les sentiers de la vie.

Et elle songea aux paroles d'une des vieilles chansons sur la tourterelle, l'oiseau du regret. Elle ne boit jamais l'eau claire des fontaines sans d'abord la troubler

pour qu'elle soit en harmonie avec son âme nostalgique. Elle, Marianne, ne boirait pas non plus à la source de la vie une joie pure et sans mélange. Teintée de mélancolie, la vie n'en serait peut-être que plus douce.

# CHAPITRE XXVIII

# LA MORT

Ma pâle amie la Mort vint au mois d'août, quand les nuits sont blanches de clair de lune, à la maison du capitaine Uggla. Mais elle ne se risqua pas à entrer tout droit dans cette demeure hospitalière, car peu nombreux sont ceux qui se réjouissent à sa vue.

Ma pâle amie a un cœur courageux. Elle se plaît à chevaucher les balles de canon, à jouer avec les grenades et à les faire éclater. Elle entre dans la ronde macabre des cimetières et ne craint pas de visiter les salles empestées des hôpitaux. Mais elle hésite sur le seuil du juste, à la porte de l'homme bon. Car elle ne veut pas être reçue avec des larmes mais avec une douce joie, elle, qui délivre les hommes de l'étreinte des souffrances et dégage les esprits du poids de la terre.

La mort se glissa dans le vieux parc derrière la maison où, encore aujourd'hui, de minces bouleaux aux troncs blancs se disputent la lumière du ciel. Dans ce parc, alors jeune et touffu, la mort se cachait pendant le jour ; mais la nuit elle se tenait à la lisière, toute blanche, sa faux étincelant sous la clarté de la lune.

En ce temps-là, l'amour habitait ce parc. Les vieilles femmes vous parlent des couples d'amoureux qui recherchaient sa solitude et ses ombrages. Et aujourd'hui, quand je passe devant Berga, en peinant dans les côtes raides et en maugréant contre la poussière de la route, ce parc, avec ses troncs blancs minces et espacés, évoque pour moi l'image rayonnante de la jeunesse et de l'amour.

Mais en ce mois d'août, la mort s'y tenait tapie, et les bêtes nocturnes sentirent sa présence. Soir après soir, les gens de Berga entendirent glapir le renard, et dans le pommier, sous la fenêtre de la capitaine, hulula la chouette. La couleuvre rampa sur l'allée sablée jusqu'à l'entrée de la maison. Elle n'a pas besoin de voix pour faire comprendre de qui elle est la mystérieuse messagère. La nature entière connaît la mort et frissonne à son approche.

Et il arriva que le juge de Munkerud et sa famille, revenant d'un dîner à Bro et passant devant la maison de Berga vers deux heures du matin, aperçurent, à travers la fenêtre, une chandelle qui brûlait dans la chambre d'amis. Ils distinguèrent nettement la chandelle blanche et la flamme jaune, et parlèrent ensuite de cette lumière allumée dans la claire nuit d'été. Les rieuses demoiselles de Berga s'amusèrent de leurs dires et demandèrent s'ils n'avaient pas trop généreusement fêté le jour à ce dîner de Bro, car à Berga les chandelles étaient toutes brûlées : il n'y en avait plus une seule de reste dès le mois de mars. Et le capitaine jura que personne n'avait habité la chambre des hôtes depuis des semaines, mais sa femme

se tût et pâlit, car cette chandelle blanche s'allumait quand quelqu'un de sa famille allait mourir.

Peu après, Ferdinand revint de son travail d'arpentage dans les grandes forêts du nord. Il en revint, pâle, amaigri, atteint d'un mal incurable aux poumons. Aussitôt qu'elle le revit, la capitaine comprit que son enfant était condamné. Il allait donc les quitter, ce bon fils, qui jamais ne leur avait causé la moindre peine. Le jeune homme, dans toute la fleur de l'âge, allait quitter les joies et le bonheur de cette terre, quitter sa belle fiancée, le riche domaine, les forges retentissantes.

Ma pâle amie hésita encore pendant un mois à sortir du parc, mais une nuit elle se décida. La faim et la pauvreté n'avaient-elles pas été accueillies par des visages souriants, dans cette maison si hospitalière, pourquoi alors ne le serait-elle pas aussi ?

Elle monta doucement l'allée, jetant une ombre noire sur la pelouse, où les gouttes de rosée scintillaient au clair de lune. Elle ne vint pas comme le gai moissonneur, qui des fleurs au chapeau, a passé son bras autour de la taille de sa belle amie. Elle vint pâle et courbée, cachant sa faux sous les plis de son manteau, tandis que les chouettes et les chauve-souris lui faisaient cortège. La capitaine qui ne dormait pas, entendit frapper sur le rebord de sa fenêtre. Elle se redressa dans son lit et demanda :

— Qui est là ?

Les vieilles gens racontent que la mort lui répondit :

— C'est la mort qui frappe à ta porte.

La Capitaine se leva, ouvrit la fenêtre et vit les chauve-souris et les chouettes voleter sous la lune, mais elle ne vit point celle qui avait frappé.

— Viens, appela-t-elle doucement, viens, amie et libératrice ! Viens délivrer mon enfant !

Alors la mort se glissa dans la maison, heureuse comme une pauvre majesté détrônée à qui on rend sa couronne.

Le lendemain, la capitaine s'assit au chevet de son fils et l'entretint doucement de la béatitude qui attend les esprits délivrés :

— Elles travaillent, ces âmes heureuses, Ferdinand, elles créent de la beauté. Que seras-tu, toi, quand tu te trouveras au milieu d'elles ? Seras-tu un de ces sculpteurs sans ébauchoir qui font naître les lys et les roses du couchant ? Et lorsque le soleil s'abaissera dans sa plus grande gloire, pourrai-je me dire : « C'est là l'œuvre de mon fils ? »

« Que de choses tu admireras, quel noble travail t'attend ! Songe aux semences qu'il faut éveiller à la vie quand vient le printemps, songe aux tempêtes qu'il faut diriger, aux rêves, qui consoleront les hommes, songe aux merveilleuses courses à travers les mondes par les cieux infinis.

« Ô mon fils, ne m'oublie pas lorsque tu seras entouré de tant de splendeurs. Ta pauvre mère n'a jamais vu

que le Vermland, elle. Et un jour, tu demanderas au Seigneur de te donner un de ces petits mondes qui roulent dans l'espace. Il est froid et sombre, plein de rochers abrupts et de précipices, et la vie n'y fleurit pas encore.

« Mais tu travailleras à cette étoile que Dieu t'aura donnée. Tu y feras naître la lumière et la chaleur, tu y sèmeras toutes les graines. Tu combleras les abîmes, et la plaine, où bondiront les gazelles aux yeux clairs, se couvrira de roses. Et lorsque je mourrai, mon Ferdinand, lorsque mon âme hésitera et tremblera devant l'inconnu, tu m'attendras devant ma fenêtre avec un char attelé d'oiseaux de paradis. Et ma pauvre âme traversera à tes côtés l'espace céleste, comme une reine des légendes. Tu exciteras l'attelage d'oiseaux, nous passerons devant des mondes lumineux, de plus en plus lumineux et plus beaux. Et je dirai, moi, qui n'y comprends rien : « – Arrêtons nous ici ou là ! » Mais tu ne feras que sourire, et enfin nous arriverons à la plus petite des étoiles mais la plus belle. Et tu me feras entrer dans le foyer éternel de la pure joie. La forêt de sapins n'y dressera pas sa sombre muraille autour de nous comme ici à Berga, mais nos yeux contempleront de vastes mers et des plaines ensoleillées ; et mille ans y passeront comme un jour. »

Ainsi Ferdinand mourut, charmé par des visions célestes, souriant à la splendeur qui l'attendait.

Jamais ma pâle amie n'avait assisté à rien de si doux. Certes, on pleurait autour du lit du jeune homme, mais lui-même souriait à la mort, et les larmes qui jaillirent des yeux de sa mère, lorsque tout fut fini, et qui

tombèrent sur son visage froid, n'étaient pas des larmes de douleur.

Et jamais peut-être ma pâle amie n'avait été aussi fêtée qu'à l'enterrement de Ferdinand Uggla. Elle aurait volontiers dansé devant le convoi, le long de l'allée du cimetière, mais, n'osant se montrer, elle s'était accroupie sur le mur de clôture, cachée sous son vieux manteau noir.

Quelles étranges funérailles ! Le jeu du soleil et des nuages blancs égayait ce jour d'été. Les champs s'ornaient de longues rangées de gerbes dressées. Les pommes de glace dans le jardin du presbytère luisaient jaunes et transparentes, et dans celui du sacristain, les dahlias et les œillets de poète flambaient dans une orgie de couleurs.

Étrange aussi le convoi qui passa sous les tilleuls. Devant le corbillard qui disparaissait sous les fleurs, des enfants répandaient des pétales et des feuilles. Point de vêtements de deuil ni de voiles de crêpe ni de châles noirs, ni de cols blancs aux larges ourlets, car la capitaine avait voulu que son fils, mort dans la joie, fût accompagné à sa dernière demeure par un cortège nuptial.

Immédiatement derrière le cercueil marchait Anna Stjärnhök, la belle fiancée du défunt, la couronne de myrte sur la tête et vêtue, sous l'ample voile de mariée, d'une robe de soie traînante, blanche et moirée. Elle allait ainsi parée vers l'épouseur qu'attendait la tombe. Puis venait le cortège, couple par couple. Les femmes resplendissaient sous les broches et les pendentifs, les col-

liers de perles laiteuses et les bracelets d'or. Les plumes et le tulle de leurs coiffures s'agitaient doucement, leurs boucles à l'anglaise flottaient au vent, et de leurs épaules tombait, sur les robes de soie brochée, le châle de crêpe de Chine qu'elles avaient reçu en cadeau de mariage ; les hommes portaient leurs habits à col haut et à boutons dorés et leurs gilets de brocart ou de velours brodé. La capitaine l'avait voulu ainsi.

Elle marchait elle-même au bras de son mari derrière Anna Stjärnhök. Si elle avait possédé une lourde robe à fleurs de soie, elle l'eût mise, si elle avait possédé des bijoux et des aigrettes, elle s'en serait parée pour honorer son fils. Mais elle n'avait que cette robe de taffetas noir et ces dentelles jaunies qui avaient vu tant de fêtes. Elle les porta donc encore cette fois-ci.

Bien que tous les invités fussent habillés comme pour des noces, aucun œil ne resta sec, lorsque, au son des cloches, ils avancèrent vers la tombe. Ils pleuraient, non seulement sur le mort, mais sur eux-mêmes. Voici le marié dans son cercueil, voici l'épousée, les voici eux-mêmes, vêtus comme pour une fête et voués pourtant – qui ne le sait de tous ceux qui foulent les sentiers verdoyants de la terre ? – voués tous à la tristesse, au malheur, à la mort.

La capitaine fut la seule qui ne pleura pas.

Lorsque les prières furent dites et la fosse comblée, le cortège se dispersa et les invités cherchèrent leurs voitures. La capitaine et Anna Stjärnhök s'attardèrent encore sur la tombe.

— Écoute, Anna, dit la capitaine, j'ai fait cette prière à Dieu : « – Seigneur, fais venir la mort pour qu'elle délivre mon fils ! Qu'elle prenne celui que j'aime le plus au monde et l'emmène vers les demeures de la paix éternelle, et mes yeux ne verseront que des larmes de joie. Comme à des noces, je l'accompagnerai jusqu'à sa tombe, et je planterai dans la terre qui le recouvrira le rosier rouge qui fleurit si abondamment dans le jardin sous ma fenêtre. » Et Dieu m'a exaucée : mon fils est mort. Et j'ai salué la mort comme une libératrice, une amie. Sais-tu, toi, qui est là à côté de moi, pourquoi j'ai fait cette prière à Dieu ?

Elle regarda la jeune fille qui restait muette et pâle. Peut-être Anna Stjärnhök s'efforçait-elle d'étouffer les voix intérieures qui lui chuchotaient déjà, devant cette tombe ouverte, qu'elle était libre.

— C'est ta faute, dit la capitaine.

La jeune fille s'affaissa comme sous un coup de massue mais ne répondit pas.

— Anna Stjärnhök, reprit la capitaine, tu as été fière et capricieuse. Tu jouais avec mon fils : tu l'acceptais, tu le repoussais. Tant pis pour lui s'il t'aimait. Peut-être aussi aimions-nous à ce moment ton argent autant que toi-même. Mais tu es revenue : tu étais douce et patiente, forte et bonne, ta présence fut comme une bénédiction sur notre maison. Tu nous entourais de tendresse, tu nous rendis heureux, et nous autres, pauvres gens, nous t'adorions, Anna Stjärnhök. Et pourtant, j'ai souhaité que tu ne fusses jamais revenue, car alors je n'aurais pas été

obligée de demander à Dieu d'abréger les jours de mon fils. À Noël, il aurait supporté de te perdre, mais après avoir appris à te connaître telle que tu es à présent, il aurait trop souffert. Sache-le bien, Anna Stjärnhök, qui aujourd'hui as revêtu la robe de mariée pour suivre les funérailles de mon fils : s'il avait vécu, je ne t'aurais jamais permis de l'accompagner ainsi devant l'autel dans l'église de Bro. Car tu ne l'aimais pas. Je l'ai bien senti : tu es venue par pitié, mais tu ne l'aimais pas. Crois-tu donc que je ne sache pas reconnaître l'amour où il se trouve et voir où il manque ? Alors j'ai prié Dieu de prendre la vie de mon fils avant qu'il n'y vît clair. Oh, que ne l'as-tu aimé ! ou bien alors que jamais tu ne sois venue enchanter notre vie ! Je savais quel était mon devoir. Si Ferdinand n'était pas mort, j'aurais été forcée de lui ouvrir les yeux et de lui dire que tu l'épousais par pure bonté, par pitié. J'aurais dû le forcer, lui, à te rendre ta liberté, et sa vie en eût été brisée à jamais. Voilà, Anna Stjärnhök, pourquoi j'ai prié Dieu qu'il prît mon fils. J'ai pu sans pleurer voir ses joues se creuser et entendre son souffle haletant. Je craignais que la mort n'accomplît pas son œuvre.

Elle se tut, attendant une réponse, mais Anna Stjärnhök écoutait trop de voix au fond de son âme pour pouvoir parler.

Alors la capitaine eut un cri de désespoir :

— Ah, heureux, heureux ceux qui regrettent leurs morts, ceux qui peuvent verser des flots de larmes sur leurs tombes. Mes yeux à moi resteront secs devant celle de mon fils et il faut que je me déclare heureuse de sa mort. Oh, quel malheur est le mien !

Anna pressa violemment ses mains contre son cœur. Elle se rappela la nuit d'hiver où elle avait juré sur son jeune amour d'être l'appui et la consolation de ces pauvres gens et elle frémit. Son sacrifice aurait donc été vain, il n'aurait pas été de ceux que Dieu accepte ? Mais si elle allait plus loin encore, si elle sacrifiait tout, Dieu ne bénirait-il pas son œuvre ?

— Que faudrait-il pour que tu pleures ton fils ? demanda-t-elle.

— Il faudrait que je doute du témoignage de mes propres yeux. Il faudrait que je croie que tu aimais mon fils !

Alors la jeune fille se redressa, les yeux brillant d'exaltation. Elle arracha son voile de mariée et en couvrit la terre, elle arracha sa couronne et la posa au chevet du tombeau.

— Vois comment je l'aimais ! s'écria-t-elle. Je lui offre ma couronne et mon voile. Je me fiance à lui pour toujours. Je n'appartiendrai à personne d'autre.

La capitaine demeura un moment muette ; tout son corps tremblait, les traits de son visage se contractaient péniblement. Puis, enfin, ses larmes jaillirent, des larmes de douleur.

Mais ma pâle amie, la mort, frissonna en voyant ces larmes. Ici, pas plus qu'ailleurs, on ne l'avait accueillie avec joie. Elle tira son capuchon sur son visage, se laissa glisser au bas du mur et disparut entre les javelles dressées dans les champs.

# CHAPITRE XXIX

# LA SÉCHERESSE

Si les choses inanimées peuvent aimer, si la terre et l'eau savent distinguer leurs amis de leurs ennemis, je voudrais avoir leur amour. Je voudrais que la terre verte ne sentît pas mes pas comme un fardeau. Je voudrais qu'elle me pardonnât d'être déchirée pour me nourrir, par la charrue et la herse, et qu'elle s'ouvrît un jour volontiers à mon corps las. Je voudrais que l'onde, dont mes rames brisent le miroir brillant, eût pour moi la patience d'une mère pour un enfant turbulent qui grimpe sur ses genoux sans égards pour la soie de sa robe de fête. Je voudrais être l'amie de la claire lumière qui tremble au-dessus des montagnes bleues, l'amie du soleil étincelant et des douces étoiles. Car il m'a souvent semblé que les choses sentent et souffrent avec les êtres vivants. La barrière qui nous sépare n'est peut-être pas aussi infranchissable que le croient les hommes. N'avez-vous pas remarqué qu'aux époques où les hostilités et la haine possèdent la terre, les vagues deviennent féroces et cruelles et les champs avares ? Malheur à celui qui fait soupirer les bois et pleurer les montagnes !

Elle fut étrange, cette année, où les Cavaliers régnèrent à Ekeby. Il semblait que l'agitation des hommes

troublât la paix des choses. Comment décrire l'espèce de contagion qui se répandit dans tout le pays ? On eût dit que les Cavaliers étaient les dieux qui régnaient sur la contrée et que la nature entière était animée de leur esprit, l'esprit des aventures, de l'insouciance, de la folie. Si l'on savait raconter tout ce qui, dans cette seule année, se passa parmi les hommes sur les rives du Löven, le monde serait étonné. Des sentiments qu'on croyait éteints se réveillèrent : vieilles amours, vieilles haines. La vengeance, longtemps remise, se jeta sur sa proie. Les hommes, saisis d'un désir effréné, de jouissance, s'adonnèrent au jeu, à la danse, à la boisson.

D'Ekeby cette folle agitation se propagea aux autres forges et aux autres domaines. Jusque-là, nous pouvons en suivre les ravages, car les vieilles gens en ont gardé le souvenir. Mais nous ne savons guère ce qui se passa ailleurs. Cependant, il est certain que la contagion gagna aussi les fermes et jusqu'aux humbles chaumières. Là où un vice se cachait, il éclatait au jour. Là où il y avait une fissure entre mari et femme, la fissure s'élargissait en crevasse. Les grandes vertus et les fortes volontés se frayèrent un chemin, renversant tous les obstacles. Car tout n'était pas mauvais, mais le bien devint aussi néfaste que le mal. Ainsi, dans les forêts, quand la tempête a déraciné un sapin, ce sapin en tombant entraînera dans sa chute un autre sapin, celui-ci un troisième, et tout un coin de forêt s'écroulera sous le poids des colosses, écrasant même le sous bois.

Jamais les cœurs ne furent plus sauvages, les cerveaux plus égarés. Jamais la danse ne tourbillonna plus

folle aux carrefours des routes. Jamais les tonneaux de bière ne furent plus rapidement vidés ni l'orge et les pommes de terre jetées avec plus d'abondance dans les alambics. Jamais on ne vit plus de fêtes ; jamais la distance ne fut plus brève entre le mot injurieux et le coup de couteau.

Et cette espèce de démence ne s'arrêta pas aux hommes : elle se communiqua à tout ce qui vit. Jamais les loups et les ours ne firent autant de ravages ; jamais les hiboux et les renards ne hurlèrent plus lugubrement ; jamais les moutons ne s'égarèrent plus souvent dans les bois ; jamais autant de maladies ne s'abattirent sur le précieux bétail.

Que celui qui veut percevoir les vrais rapports entre les choses quitte la ville et s'installe dans une cabane solitaire de la forêt ! Qu'il surveille pendant de longues nuits la meule de charbon ou qu'il passe tout un mois d'été sur les lacs, pendant que les trains de bois suivent leur lent trajet jusqu'au Væner : il apprendra à observer les signes de la nature et se rendra compte combien l'agitation des vivants trouble les choses inanimées. Le peuple le sait. C'est alors que la « dame des bois » éteint la meule, que les trolls du lac et l'ondine font chavirer les barques, que le Neck, quittant les rivières, répand la maladie parmi les hommes, que le lutin fait dépérir la vache. Et il en fut ainsi cette année-là.

On n'avait guère vu dans le Vermland une débâcle des glaces plus violentes. La forge et le moulin d'Ekeby ne furent pas sa seule proie. De petits ruisseaux qui, jadis, grossis par le printemps, auraient tout au plus em-

porté une cabane à fourrage vide, s'attaquèrent cette année à des fermes entières et les dévastèrent. Jamais, de mémoire d'homme, la foudre n'avait fait tant de dégâts avant la Saint-Jean. Après la Saint-Jean on ne l'entendit plus une seule fois.

Alors ce fut le tour de la sécheresse.

Pendant toute la période des longs jours, il ne tomba pas une goutte d'eau : du milieu de juin jusqu'au début de septembre, le district de Lövsjö baignait dans le soleil. La pluie refusait de tomber, la terre de donner son fruit, les vents de souffler. Ah ! ce beau soleil, comme il peut faire du mal ! Le soleil est comme l'amour : il ignore les malheurs qu'il cause, mais qui ne les lui pardonne ? Le soleil est comme Gösta Berling : il apporte de la joie à tous, aussi personne ne parle des maux qu'il a déchaînés.

Une pareille sécheresse après la Saint-Jean aurait peut-être été moins funeste dans des contrées plus méridionales. Mais ici le printemps était arrivé tard. Le foin, qui n'était pas très avancé, ne grandit plus ; le seigle resta sans nourriture au moment même où il allait grener ; les blés semés au printemps, dont, en ces temps-là, on faisait la plus grande partie du pain, portèrent de maigres épis au bout de leurs courtes tiges. Les raves semées tard ne germèrent pas ; les pommes de terre elles-mêmes renoncèrent à tirer de la sève de ce sol durci.

C'est dans des années pareilles qu'on tremble dans les chaumières au fond des bois, et la terreur descend ensuite parmi le peuple plus calme de la plaine.

— Il y a quelqu'un que la main de Dieu cherche ! dit-on.

— Est-ce à cause de moi, Seigneur, que la terre se dessèche et durcit ? Est-ce pour mes péchés ? Et si ce n'est pas moi, quel est le coupable ?

Et pendant que les épis sans grain jaunissent dans les champs, que les pommes de terre se dessèchent, que le bétail, les yeux rougis, haletant de chaleur, se presse autour des étangs taris, que l'angoisse de l'avenir serre les cœurs, des bruits étranges se mettent à courir.

— Ce fléau ne nous frappe pas sans raison, murmure le peuple. Qui est celui que la main de Dieu cherche ?

C'était un dimanche d'août. Le service divin était fini. Les paroissiens s'en allaient par petits groupes le long des chemins sans ombrages. Tout autour d'eux, la dévastation : les bois étaient brûlés par le soleil ou par l'incendie, et ce que le feu avait épargné, les insectes l'avaient dévoré. Les pins avaient laissé tomber leurs aiguilles et les bouleaux ne gardaient que la nervure de leurs feuilles.

Dans les groupes désolés, les sujets de conversation ne manquaient pas : on se rappelait naturellement les années de disette de 1808 et 1809 et le terrible hiver de 1812 où même les moineaux mouraient de froid. La famine n'était point étrangère aux gens du Vermland. Ils savaient de longue date préparer du pain avec l'écorce des arbres et habituer les vaches à manger de la mousse.

Une femme avait fait une espèce de pain avec de l'orge et des airelles séchées et elle en donnait à goûter aux autres. Elle en était très fière. Mais sur tous les groupes planait la même question. Elle était dans tous les regards, sur toutes les lèvres :

— Qui est-ce, Seigneur, que ta main châtie en nous enlevant à tous notre pauvre pain ?

Un homme se détacha d'un des groupes qui avaient traversé le pont de Sunne et monté la côte de Broby ; il s'arrêta devant l'allée menant à la demeure de l'avare pasteur, se baissa, ramassa un rameau sec et le jeta dans l'allée en s'écriant :

— Sèches comme ce rameau ont été les prières qu'il a offertes au Seigneur !

Celui qui marchait à côté de lui suivit son exemple.

— Voilà la seule offrande qui convienne à ce pasteur-là ! dit-il.

Un troisième fit comme les deux autres :

— Il a été pareil à la sécheresse : des brindilles et des bouts de pailles, c'est tout ce qu'il aurait voulu nous laisser.

Un quatrième dit :

— Rendons-lui la seule chose qu'il nous ait donnée !

Et un cinquième :

— En signe de honte éternelle, je lui jette ce rameau desséché. Qu'il se dessèche comme lui.

Ils avaient trouvé la réponse à leur question.

— Rendons-lui ce qui lui revient, c'est lui qui a attiré le désastre sur nos têtes.

Et chaque passant trouva une parole à dire et un rameau à lancer avant de continuer son chemin.

À l'angle des deux chemins s'éleva bientôt un monceau de brindilles – le monceau d'opprobre du pasteur de Broby.

Ce fut toute la vengeance du peuple. Personne ne leva la main sur lui. Les cœurs désolés déchargeaient un peu de leur fardeau en contribuant par un rameau sec à élever le tas. Ils désignaient ainsi le coupable au Dieu de la vengeance.

— Si nous t'avons mal servi, Seigneur, c'est la faute de cet homme. Sois miséricordieux envers nous et punis-le, lui seul. Nous n'avons pas partie liée avec lui, nous le marquons de honte et d'infamie.

Ce fut bientôt un usage pour tous les passants de jeter une brindille sèche sur le tas :

— Que Dieu et les hommes voient mon geste, disait-on. Moi aussi, je méprise celui qui a attiré sur nous la colère divine.

Le vieil avare s'aperçut bientôt de ce monceau grossissant. Il le fit enlever par son valet : on prétend même

qu'il en chauffa son fourneau de cuisine. Mais le lendemain un autre tas s'élevait à la place du premier et ainsi de suite. Les branches sèches proclamaient :

— Honte, honte au pasteur de Broby !

On était aux jours torrides de la canicule. Lourd de fumée, saturé d'une odeur d'incendie, l'air pesait sur le pays. On le respirait comme une angoisse. Les pensées s'affolaient dans les cerveaux surchauffés. Le pasteur de Broby devenait le démon de la sécheresse qui fermait les sources de la pluie.

Et lui comprit bientôt que tous ces gens le rendaient responsables de la calamité. Il essaya d'abord de rire d'eux et de leurs rameaux secs. Quel enfantillage ! En quoi cette invention ridicule pourrait-elle nuire ? C'étaient des haines accumulées qui se faisaient jour. Peu lui importait : il n'était pas habitué à être aimé.

Mais ou bout d'une semaine il ne riait plus.

Après la visite de la bien-aimée de sa jeunesse, il avait eu le désir de changer de conduite, de se faire pardonner par ses paroissiens, de se faire aimer. Maintenant son cœur se durcit de nouveau.

Le monceau à sa porte accapara toutes ses pensées du jour et de la nuit. Il comptait ces témoignages terribles qui se multipliaient contre lui. Et la croyance populaire commençait à le gagner.

En quelques semaines il devint très vieux, accablé brusquement par les misères de l'âge et par les remords.

Il finit par s'installer près du tas, comptant les rameaux. Mais le peuple fut impitoyable : dans la nuit le monceau s'accroissait toujours.

*

Un jour Gösta Berling vint à passer. Le pasteur, assis comme d'ordinaire au bord de la route, jouait distraitement avec les rameaux secs, les rangeant et les dérangeant. Gösta fut affligé en le voyant.

— Que faites-vous donc, Monsieur le pasteur ? demanda-t-il en sautant à bas de sa voiture.

— Oh, pas grand'chose…

— Mais vous seriez mieux dans la maison qu'ici à la poussière.

— J'aime mieux être ici.

Gösta Berling s'assit à côté de lui.

— Il n'est pas facile d'être pasteur ! dit-il après un silence.

— Ici, passe encore, répondit le vieillard, mais là-haut c'est pire.

Gösta comprend ce qu'il veut dire. Il les connaît, ces paroisses au nord du Vermland, où le plus souvent il n'y a même pas une demeure pour le pasteur, ces immenses paroisses des forêts, où les Finnois habitent de misérables cabanes sans cheminée pour faire sortir la fumée, ces pauvres contrées avec leurs deux ou trois habitants par mille carré, où le pasteur est l'unique homme instruit

de la commune. Le pasteur de Broby avait vécu plus de vingt ans dans une de ces paroisses.

— On nous y envoie quand nous sommes jeunes, dit Gösta. Il est impossible d'y supporter la vie. Nombreux sont ceux qui y ont fait naufrage.

— Oui, dit le pasteur, la solitude nous perd.

— On vient là, ardent, plein de feu, reprend Gösta Berling. On parle, on exhorte, on croit qu'on réformera le peuple.

— Mais oui, mais oui.

— Mais on se rend bientôt compte que les paroles sont impuissantes. La pauvreté fait obstacle à toute amélioration.

— Oui, la pauvreté, répète le pasteur. La pauvreté a gâté ma vie.

— Le jeune pasteur vient là, pauvre comme les autres, poursuit Gösta. Et il dit au buveur : « Ne bois pas. »

— Et le buveur lui répond, interrompt le pasteur : « Donne-moi quelque chose de meilleur que l'eau-de-vie. L'eau-de-vie en hiver me tient lieu de pelisse, de chambre chauffée et de bon lit. En été, elle m'apporte la fraîcheur. Donne-moi toutes ces choses, et je cesserai de boire. »

— Et le pasteur dit au voleur, reprend Gösta : « Tu ne déroberas point », au méchant : « Tu ne frapperas pas ta femme », au superstitieux : « Tu dois croire en Dieu et

non aux démons et aux mauvais esprits. » Mais le voleur répond : « Rends-nous riches, et nous ne nous disputerons plus » et le superstitieux : « Fais-moi connaître les bienfaits de ton Dieu. » Mais sans argent, on ne peut rien faire.

— C'est la vérité même, s'écrie le pasteur. Ils croyaient peut-être à Dieu, mais davantage au diable et plus encore aux trolls de la forêt et aux lutins des granges. La pauvre récolte passait en entier dans l'alambic. La misère était partout. Ce que je leur disais du haut de la chaire, ils ne le comprenaient pas. Ce que je leur enseignais, ils n'y croyaient pas. Mes conseils, ils ne les écoutaient pas. Et moi, je n'avais personne pour me soutenir, pour m'encourager ! Personne.

— Il y en a cependant qui ont tenu bon, reprend Gösta. Il y en a qui ont bravé la solitude, la pauvreté, le découragement, qui ont fait un peu de bien dans leur faible mesure. Je voudrais les saluer comme des héros. Moi, je n'ai pu y tenir. Quand on voit tant de misère et qu'on est incapable de la soulager, on se met à boire.

— Oui, à boire, ou à économiser, sou par sou, pour gagner cette fortune sans laquelle on est impuissant.

— Ou bien encore on s'engourdit, on perd toute son énergie. Il est dangereux de vivre là-haut pour celui qui n'y est pas né.

— Au début, le pasteur durcit son cœur pour pouvoir thésauriser. Il s'endurcit contre lui-même et contre les autres. Il est difficile de thésauriser, il faut savoir supporter la haine et le mépris. Et enfin, ce qui d'abord lui coû-

tait un effort devient une habitude. Peu à peu, il oublie même pourquoi il économise.

Le pasteur de Broby jeta un regard timide sur le jeune homme. Mais il ne lut dans les yeux de Gösta aucune ironie, seulement une chaude sympathie.

— C'est ce qui m'est arrivé, conclut-il alors.

— Mais Dieu n'aura pas oublié la première intention du pasteur. Il réveillera en son cœur l'ambition de sa jeunesse. Il lui donnera un signe, quand le peuple aura besoin de lui.

— Mais si le pasteur ne comprend pas ce signe ? S'il ne lui obéit pas ?

— Il ne pourra y résister, dit Gösta avec un sourire encourageant. Il sera tenté trop vivement par l'idée des chaudes maisons qu'il aidera les malheureux à construire.

Le regard du pasteur s'abaissa sur les brindilles sèches avec lesquelles ses mains jouaient. Il était convaincu que Gösta avait raison. N'avait-il pas toujours pensé qu'il réparerait ses torts, quand il aurait amassé assez d'argent ? Et il se raccrochait à cette pensée.

— Pourquoi le pasteur ne bâtit-il donc pas les demeures dont tu parles ?

— Par fausse honte. Il a peur qu'on ne l'accuse de faire par crainte des gens ce que son cœur lui a toujours dicté.

— Il ne supporte aucune contrainte, voilà la vérité.

— Mais il pourrait agir en secret. Il y a tant à faire cette année. Le pasteur pourrait trouver quelqu'un qui distribuerait ses dons. Ah ! s'écria le jeune homme, et son visage s'illumina d'ardeur, ah, je vois bien le dessein divin : cette année des milliers de gens recevront leur pain de celui qu'ils couvrent de malédictions.

Une sorte d'ivresse s'empara de ces deux hommes qui avaient si mal rempli la mission qu'ils avaient choisie eux-mêmes. Le désir de leur jeunesse de servir Dieu et les hommes renaissait en eux. Ils savouraient d'avance les bienfaits qu'ils allaient répandre. Gösta serrait le bras droit du pasteur.

— Il s'agit d'abord de nous procurer du pain, dit le pasteur.

— Puis nous élèverons des écoles, nous distribuerons des terres, les gens apprendront à mieux cultiver leurs champs et à soigner leurs bêtes.

— Nous ferons des routes, nous défricherons des régions nouvelles.

— Nous construirons des écluses aux rapides de Berg afin d'ouvrir une voie entre le Löven et le Væner.

— Toute la richesse des forêts doublera de valeur, quand il y aura une voie directe jusqu'à la mer.

— Votre tête pliera sous le poids des bénédictions, s'écria Gösta.

Leurs yeux se rencontrèrent. Chacun retrouva son propre ravissement dans le regard de l'autre. Mais au même instant ils revirent le monceau d'infamie.

— Gösta, dit le vieillard, pour tout ceci il faut un homme vigoureux. Moi, je me meurs : tu vois ce qui me tue.

— Faites donc enlever ce tas de fagots !

— Mais comment, Gösta Berling ?

Gösta s'était levé. Il s'approcha tout près du pasteur et le regarda au fond des yeux :

— Priez Dieu qu'il nous envoie de la pluie ! Après le sermon, dimanche, priez !

Le vieux pasteur s'affaissa d'épouvante.

— Si c'est votre intention de faire du bien, priez Dieu qu'il nous donne de la pluie. Que ce soit le signe que Dieu bénit votre œuvre !

*

À l'église de Broby, le sermon était terminé, et le pasteur s'apprêtait à descendre de la chaire. Mais on le vit s'arrêter, comme hésitant, et enfin s'agenouiller pour prier.

Comme un désespéré, il implora la pluie en quelques paroles sans suite :

— Si c'est mon péché qui excite ta colère, punis-moi, mon Dieu. S'il y a encore de la miséricorde pour nous,

laisse tomber la pluie, Dieu de la grâce infinie ! Retire de moi la honte et l'opprobre ! Fais pleuvoir sur les champs de ce pauvre peuple !

La journée était suffocante. L'auditoire était resté comme assoupi, mais on se réveilla à cette voix brisée de désespoir.

— S'il y a encore pour moi un accès vers toi, une expiation possible, donne-nous la pluie, Dieu miséricordieux !

Il se tut. Les portes étaient restées ouvertes et soudain un coup de vent pénétra dans l'église, y amenant un nuage de poussière, des feuilles mortes et des brins de paille. Le pasteur se releva en chancelant et descendit de la chaire. Les gens frissonnèrent. Était-ce une réponse ?

Mais ce coup de vent n'avait été que le précurseur de l'orage qui éclata brusquement. Quand on eut chanté les cantiques et que le pasteur se retrouva devant l'autel, les éclairs illuminèrent l'église et le tonnerre couvrit la voix des orgues. Et comme le sacristain entonnait le dernier cantique, les premières gouttes de pluie s'écrasèrent contre les petits carreaux verdâtres. Les paroissiens se précipitèrent dehors pour voir tomber l'eau. Et ils riaient, ils pleuraient, ils laissaient ruisseler l'averse sur leur tête. Ah, que leur misère avait été grande ! Mais Dieu est bon. Dieu fait pleuvoir !

Seul le pasteur de Broby ne sortit pas. Il restait à genoux devant l'autel et ne se releva plus. La joie avait été trop forte. Il était mort.

## CHAPITRE XXX

## LA MÈRE ET L'ENFANT

L'enfant était le plus chétif petit être qu'on pût voir, rouge, ridé, poussant de faibles vagissements. Il pesait si peu que ce n'était pas la peine d'en parler. Dès sa naissance il avait eu des convulsions, et on se demandait ce qui pouvait bien retenir à la vie ce petit égaré, qui y était entré plusieurs semaines avant son temps et qu'il avait fallu coudre dans une peau d'agneau.

L'enfant était né dans une ferme à l'est du Klarelf. La mère y était venue chercher du travail un jour au commencement de juin. Il lui était arrivé malheur, avait-elle dit au maître, et ses parents avaient été si durs pour elle qu'elle s'était sauvée. Elle s'appelait Elisabet Karlsdotter, mais elle n'avait pas voulu dire d'où elle venait. Ses parents apprendraient peut-être le lieu de son refuge et viendraient la chercher, ce qu'elle craignait fort. Elle ne demanda pas de gages, rien que le logement et la nourriture. Elle savait travailler : tisser, filer et même soigner les vaches si on le voulait. Quand elle ne pourrait plus travailler, elle paierait sa pension, car elle avait quelques sous devant elle.

Elle avait eu la prudence d'arriver pieds nus, ses chaussures sous le bras, elle avait de petites mains rudes, parlait le dialecte du pays et portait les vêtements d'une paysanne. On la crut. Le maître ne la trouva pas très robuste et ne compta pas beaucoup sur sa capacité de travail, mais enfin, il fallait bien que la malheureuse fût quelque part. Et on la garda. D'ailleurs, il y avait en elle quelque chose qui plaisait et rendait tout le monde gentil pour elle. Elle était tombée sur de braves gens, sérieux et taciturnes, mais bons. La maîtresse fut contente lorsqu'elle découvrit que l'étrangère savait tisser du linge ouvré ; on emprunta un métier au presbytère et la mère de l'enfant fut mise au tissage du matin au soir pendant tout l'été.

L'idée ne venait à personne qu'elle dût ménager ses forces : elle travailla autant que toutes les autres femmes de la maison. Elle ne fut pas malheureuse. La vie au milieu des paysans ne lui déplut pas, bien qu'elle y manquât de tout le confort dont elle avait eu l'habitude. On y prenait tout d'une manière simple et naturelle. Les pensées tournaient uniquement autour de l'ouvrage, et les journées passaient si monotones, si pareilles les unes aux autres qu'on se croyait parfois au jeudi lorsque le dimanche arrivait.

Un jour, vers la fin d'août, il y eut grande presse : il s'agissait de rentrer l'avoine, et la jeune femme alla aux champs avec les autres pour lier les gerbes. Elle s'était peut-être surmenée, car dans la nuit l'enfant naquit ; elle ne l'attendait qu'en octobre.

La maîtresse était assise devant le feu, l'enfant sur ses genoux. Il ne se réchauffait pas malgré la chaleur d'août. La mère, couchée dans la petite pièce à côté, écoutait ce que l'on disait. Elle comprenait que les servantes et les valets s'approchaient à tour de rôle et le regardaient.

— Oh, qu'il est petit, disaient-ils.

Puis, presque infailliblement, ils ajoutaient :

— Pauvre petit qui n'a pas de père !

On ne se plaignait jamais des cris de l'enfant. On trouvait en quelque sorte naturel qu'un enfant criât. Il était petit, mais c'était encore naturel, puisqu'il était venu trop tôt au monde. Si seulement il avait eu un père, tout aurait été bien, semblait-il.

La jeune mère entendait ces propos. Et la chose lui parut bientôt extrêmement importante. Comment le pauvre petit affronterait-il la vie sans un père ? Elle avait fait d'avance des plans pour l'avenir : elle resterait à la ferme pendant la première année. Puis elle louerait une petite maison et gagnerait sa vie et celle du petit en faisant du tissage. Son mari pouvait bien la croire coupable si cela lui plaisait. Elle ne s'en souciait pas. Elle s'était même dit que l'enfant deviendrait peut-être un homme meilleur, élevé loin de ce père vaniteux et sot.

Mais depuis que l'enfant était né, elle hésitait. Avait-elle le droit de le priver du soutien d'un père ? Si le petit n'avait pas été si chétif, s'il avait pu manger et dormir comme d'autres enfants, si sa petite tête ne s'était pas

toujours inclinée sur l'épaule, s'il n'avait pas été si près de la mort chaque fois que les convulsions l'agitaient, la question n'aurait pas eu une telle importance.

Il était difficile de prendre une décision ; pourtant cette décision s'imposait. L'enfant avait trois jours, et les paysans du Vermland ne tardent guère davantage à porter leurs enfants au baptême. Sous quel nom l'inscrirait-on sur les registres de l'église ? Le pasteur ne demanderait-il pas des renseignements sur la mère ? Ne serait-ce pas un grave préjudice qu'elle causerait à l'enfant en le faisant inscrire comme étant de « père inconnu » ? Si, en grandissant, il continuait d'être maladif et débile, n'aurait-elle pas assumé une effroyable responsabilité en le privant des avantages de la naissance et de la fortune ?

D'ordinaire quand un petit être vient au monde, c'est un événement accueilli avec une grande joie. Il sembla à la jeune mère que la vie devait être pénible pour ce petit que tout le monde plaignait. Elle aurait aimé le voir couché sur de la soie et des dentelles, comme il sied au fils d'un comte. Elle aurait voulu le voir entouré d'allégresse et d'orgueil.

Peu à peu, elle se demandait aussi si elle ne lésait pas le père de l'enfant. De quel droit garderait-elle pour elle seule une chose aussi précieuse, d'une valeur aussi inestimable que ce petit être ? N'était-ce pas un crime, un vol ? Certes, il lui répugnait de retourner près de son mari. Elle craignait que ce ne fût sa perte : Mais le petit était en plus grand danger qu'elle, sa faible vie pouvait s'éteindre d'un moment à l'autre, et il n'était pas baptisé.

Du reste ce qui l'avait forcée à quitter son foyer, le péché qui avait habité son cœur, était mort. Elle n'avait plus d'amour que pour son enfant. Aucun devoir ne lui coûterait, puisqu'il s'agissait de lui rendre sa place dans la vie.

La jeune femme fit appeler le maître et la maîtresse de la maison et leur confia tout. Le mari partit aussitôt pour Borg, afin d'aviser le comte Dohna que la comtesse vivait et qu'il était père.

Le paysan revint tard dans la soirée. Il n'avait pas trouvé le comte, parti pour l'étranger, et chez le pasteur de Svartsjö, où il était allé ensuite, on lui avait donné une lettre pour la comtesse.

Dans cette lettre, le pasteur avertissait la jeune femme que son mariage avec le comte Dohna avait été déclaré nul et qu'elle n'avait plus de mari. Le pasteur et sa femme lui offraient affectueusement un refuge chez eux.

À la lettre du pasteur en était jointe une autre du père de la comtesse au comte Henrik. Cette lettre avait dû arriver à Borg deux ou trois jours après la fuite d'Elisabet. Le père de la comtesse priait son gendre de hâter la légalisation du mariage, ce qui avait fait naître sans doute dans l'esprit du comte l'idée de l'annulation.

La jeune comtesse fut saisie de colère, plus encore que de douleur, en apprenant ces nouvelles. La mère d'un bel enfant fort et sain les aurait peut-être accueillies avec mépris, s'estimant heureuse de posséder seule son enfant, mais la mère du petit être débile passa une nuit

d'insomnie, cherchant une solution : il fallait un père légal à l'enfant, il le fallait.

Le lendemain le paysan dut se rendre à Ekeby. Il allait chercher Gösta Berling.

Gösta fit à cet homme taciturne une multitude de questions, mais il n'apprit pas grand'chose. Oui, la comtesse était chez lui, elle y avait passé tout l'été. Elle avait été bien portante et avait travaillé. Un enfant était né. L'enfant était chétif, mais la mère serait bientôt remise.

Gösta demanda si la comtesse savait que son mariage était annulé. – Oui, elle le savait depuis la veille.

Gösta Berling frémissait d'impatience fiévreuse pendant le voyage. Que lui voulait-elle ? Pourquoi l'envoyait-elle chercher ?

Il songeait à sa vie d'été sur les rives du Löven. Les journées avaient passé en plaisanteries et en parties de plaisir, et pendant ce temps-là, elle avait travaillé et souffert. Ah, s'il avait envisagé la possibilité de la revoir, s'il avait eu le moindre espoir, peut-être aurait-il pu se présenter devant elle comme un homme meilleur. Maintenant il n'avait rien à son actif, rien que les folies habituelles.

Vers huit heures du soir, on arriva enfin à la ferme. Il fut immédiatement introduit auprès de la jeune femme. La pièce était obscure et c'est à peine s'il la distingua. Le maître et la maîtresse de maison entrèrent aussi. Qu'on se souvienne que le pâle visage, qui brillait sur le fond noir de la chambre, était pour Gösta ce qu'il y avait de

plus pur et de plus noble sur cette terre, le miroir de la plus belle âme qui eût jamais revêtu forme humaine. Lorsqu'à nouveau il éprouva la bénédiction de cette présence, il aurait voulu se jeter à genoux et la remercier de se révéler encore une fois à lui, mais il était si agité par l'émotion, qu'il put à peine balbutier quelques mots :

— Chère comtesse Elisabet !

— Bonsoir Gösta !

Elle lui tendit sa main, redevenue transparente et douce. Et pendant quelques instant, elle resta silencieuse, tandis qu'il essayait de se ressaisir.

La mère de l'enfant ne fut pas ébranlée par une tempête de sentiments violents en revoyant Gösta ; elle s'étonnait seulement qu'il parût attacher tant d'importance à elle-même, alors que – il aurait dû le comprendre – il ne s'agissait que de l'enfant.

— Gösta, dit-elle enfin doucement, il faudra m'aider comme tu me l'as promis un jour. Tu sais que mon mari m'a abandonnée et que mon enfant n'a pas de père ?

— Oui, comtesse, mais il doit y avoir un moyen pour arranger les choses. Du moment qu'il y a un enfant, on doit pouvoir forcer le comte à légaliser son mariage. Vous pouvez compter sur moi, comtesse. Je ferai tout ce qu'il me sera possible de faire.

La comtesse sourit.

— Crois-tu donc que je veuille m'imposer au comte Dohna ?

Le sang monta au visage de Gösta. Que désirait-elle donc ? Que lui voulait-elle ?

— Viens ici, près de moi, Gösta ! dit-elle en lui tendant de nouveau la main. Ne te fâche pas de ce que je vais te demander. Mais je pensais que toi qui es…

— Un pasteur révoqué, un ivrogne, un Cavalier, le meurtrier d'Ebba Dohna. Je connais la liste de mes mérites…

— Tu te fâches déjà, Gösta ?

— N'ajoutez plus rien, comtesse.

Mais la mère de l'enfant poursuivit :

— Elles sont nombreuses, Gösta, celles qui t'auraient épousé par amour. Mais ce n'est pas mon cas. Si je t'aimais, je n'oserais parler comme je fais. Je ne t'aurais rien demandé pour mon propre compte, Gösta, mais c'est pour l'enfant. Tu comprends sans doute déjà pourquoi je t'ai appelé ? Ce sera peut-être humiliant pour toi, puisque je ne suis pas mariée et que j'ai un enfant. Je ne pensais pas te demander cette grande preuve de dévouement, parce que tu te crois méprisé des autres – et qui sait pourtant si je n'y pensais pas au fond de moi-même ? – mais parce que tu as une âme héroïque, Gösta, que tu es bon et que je te crois capable de sacrifice. Mais peut-être est-ce trop te demander ? Peut-être est-ce une chose au-dessus des forces d'un homme. Et si cela te répugne trop d'être nommé le père de l'enfant d'un autre, dis-le. Je te comprendrai. Jamais je ne t'aurais ainsi sollicité, si l'enfant n'était pas si malade. C'est trop cruel, Gösta,

qu'au jour de son baptême on ne puisse pas inscrire le nom du mari de sa mère.

Gösta éprouva en l'écoutant la même sensation pénible qu'en ce jour de printemps où, après l'avoir conduite à terre, il avait dû la laisser partir seule. Fallait-il aujourd'hui l'aider à se perdre irrémédiablement ?

— Je ferai tout ce que vous voudrez, Comtesse, dit-il.

Le lendemain, il se rendit chez le pasteur de Bro où les bans devaient être publiés. Le bon vieux pasteur, très ému, lui promit son secours, et essaya d'encourager le jeune homme.

— Elle sera malheureuse avec moi, dit Gösta.

— Gösta, répondit le pasteur, tu seras forcé de te ranger, c'est ton devoir maintenant à cause d'elle et de l'enfant. Penses-y.

Le pasteur promit d'aller à Svartsjö parler au suffragant et au bailli.

Et le dimanche, 1er septembre, les bans furent publiés une première fois à l'église de Svartsjö, annonçant le mariage de Gösta Berling avec Elisabet Ducker.

La jeune mère fut aussitôt, avec de grandes précautions, amenée à Ekeby où l'enfant fut baptisé. Après quoi le pasteur parla à la comtesse, lui disant qu'elle pouvait encore se raviser et ne pas épouser un homme comme Gösta Berling. Il serait bon d'abord qu'elle écrivît à son père.

— Je ne peux pas changer d'avis, dit-elle, songez que mon enfant peut mourir avant d'être reconnu.

Lorsque, pour la troisième fois, les bans furent publiés, la mère de l'enfant était relevée depuis plusieurs jours. Le vieux pasteur vint en personne à Ekeby et l'unit à Gösta Berling. Il n'y eut point d'apprêt pour les noces, point d'invités, non plus. Personne ne pensait même que c'était un mariage. On donnait un père à l'enfant, c'était tout.

La mère rayonna d'une douce joie : son but était atteint. Le marié voyait avec effroi combien il existait peu pour elle : toutes se pensées allaient à l'enfant.

Deux jours après le mariage, le père et la mère prirent le deuil : l'enfant était mort dans une attaque de convulsions. Il semblait à ceux qui voyaient la mère que son chagrin était moins violent qu'on n'eût pu le penser. Elle avait fait à ce petit être le sacrifice de tout son avenir, ce qui atténua sa douleur.

*

Ces événements passèrent presque inaperçus. Lorsqu'à l'église de Svartsjö on publia les bans, la plupart des paroissiens ignoraient qui était la mariée. Les pasteurs et les notables de la commune n'en parlèrent pas. Ils semblaient craindre qu'on n'interprétât mal la conduite de la jeune femme. N'irait-on pas dire : « Voyez, elle n'a pu vaincre son amour pour Gösta et a fini par l'épouser sous un faux prétexte ? »

Toutes ces vieilles gens prenaient toujours sa défense et ne pouvaient supporter qu'on dît du mal d'elle. Ils ne voulaient même pas admettre qu'elle eût péché, ni que la moindre tache eût terni cette âme pure et éloignée de tout mal.

Un autre événement arriva en ce moment qui attira davantage l'attention. Le commandant Samzelius fut la victime d'un accident.

Il était devenu de jour en jour plus bizarre et plus sauvage. Il évitait la société des hommes et s'entourait de toute une ménagerie là-bas à Sjö.

En outre il était dangereux, car il se promenait avec un fusil chargé et tirait souvent sans précautions. Il atteignit un jour un de ses ours apprivoisés. La bête blessée se jeta sur lui et lui broya le bras, puis se sauva vers la forêt. Le commandant mourut de sa blessure.

Si la Commandante avait appris cette nouvelle, elle aurait pu revenir à Ekeby. Mais les Cavaliers savaient bien qu'elle n'y retournerait qu'une fois l'année écoulée.

# CHAPITRE XXXI

# AMOR VINCIT OMNIA

Sous l'escalier de la tribune dans l'église de Svartsjö, un petit réduit sert de débarras ; on y remise les bêches cassées du fossoyeur, les bancs hors d'usage, de vieux cadres vermoulus et d'autres vieilleries.

Au fond, là où la poussière s'est le plus amassée, il y a un coffret incrusté de nacre d'une pure mosaïque. Si l'on en époussette le couvercle, il brille et étincelle comme les parois des grottes dans les contes de fée. Le coffret est fermé, la clef sous bonne garde. Aucun œil humain ne verra ce que renferme le coffret avant que le XIX[e] siècle ait touché à sa fin. Ainsi l'a prescrit celui qui possédait le coffret.

Sur la plaque de cuivre du couvercle, on lit : « Labor vincit omnia ». Mais une autre inscription aurait mieux convenu : « Amor vincit omnia ». Car même ce vieux coffret du débarras sous l'escalier de la tribune témoigne de la toute-puissance de l'amour. Ô Éros, petit Dieu tout-puissant, ô amour, tu es certes le dieu éternel ! Les hommes ont vécu longtemps sur cette terre, mais tu les as suivis au cours des âges. Que sont les dieux de l'Orient, ces redoutables héros qui brandissaient la

foudre, ceux à qui on offrait du miel et du lait au bord des fleuves sacrés ? Morts. Mort aussi Bel, le grand guerrier ; mort Thot à la tête d'épervier. Ils sont morts, tous les dieux immortels trônant sur les nuages de l'Olympe, comme ceux qui habitaient à l'abri des remparts du Valhalla. Tous morts, morts, sauf Éros, Éros le tout-puissant.

C'est lui qui fait se succéder les générations ; tout ce que tu vois est son œuvre. Observe-le partout ! Où iraistu sans trouver la trace de son pied nu ? Quel concert ont perçu tes oreilles où la note fondamentale ne fût pas le bruissement de ses ailes ? Il habite le cœur des hommes et le grain de blé qui dort. Sa présence se sent dans les objets inanimés eux-mêmes.

Qu'est-ce qui n'aspire ou n'obéit à ses attraits ? Qu'est-ce qui se soustrait à son pouvoir ? Tous les dieux de la vengeance tomberont. Les forts, les violents disparaîtront. Toi, ô amour, tu es certes le dieu éternel !

*

L'oncle Eberhard travaille devant son secrétaire, un meuble magnifique au dessus de marbre, aux innombrables tiroirs et aux vieilles serrures de bronze patiné. Il travaille comme toujours, avec une grande ardeur, seul dans l'aile des Cavaliers.

Ô Eberhard, pourquoi ne jouis-tu pas, comme les autres Cavaliers, sous les arbres de la forêt ou les ombrages du parc, des derniers jours de l'été qui s'enfuit ? Jamais personne ne sacrifia impunément à la déesse de la sagesse : ton dos est voûté à soixante et quelques an-

nées, les cheveux qui couvrent ton crâne ne sont pas à toi, des plis profonds se creusent sur ton front qui surmonte des orbites enfoncées ; et les ravages des années apparaissent dans les mille rides autour de ta bouche édentée. Ô Eberhard, pourquoi ne pas jouir des derniers jours de l'été ? La mort te séparera d'autant plus vite de ton secrétaire que tu ne t'es pas laissé aller à l'entraînement de la vie.

L'oncle Eberhard fait un large trait sous la dernière ligne qu'il vient d'écrire. Puis, d'un des innombrables tiroirs, il tire de grosses liasses de feuillets jaunis, gribouilles d'encre : tous les tomes de son grand ouvrage, cet ouvrage qui conservera à la postérité le nom d'Eberhard Berggren. Il les empile les uns sur les autres et les contemple dans un ravissement muet. À ce moment la porte s'ouvre, et la jeune comtesse apparaît sur le seuil.

C'est elle, la jeune reine des vieux Cavaliers ! elle qu'ils servent et adorent plus que des grands-parents leur premier petit-fils. C'est pour elle seule que le violon et le cor de chasse sonnent parfois encore à Ekeby. C'est autour d'elle que tout gravite dans la grande maison.

Elle est complètement rétablie mais encore très faible. La solitude du manoir lui pèse parfois comme cet après-midi. Alors, croyant tout le monde parti, elle est montée, curieuse de voir cette aile célèbre des Cavaliers.

Elle entre lentement, promène ses regards sur les murs blanchis à la chaux et sur les rideaux de lit à car-

reaux jaunes, puis elle s'arrête interdite en apercevant l'oncle Eberhard.

Celui-ci se lève, va solennellement au-devant d'elle, puis l'amène devant le tas de papier, couvert d'une écriture serrée.

— Voyez, comtesse, dit-il, mon travail, l'œuvre de toute ma vie, est achevé. Le monde lira ce que j'ai écrit, et nous verrons se produire de grandes choses.

— Que se produira-t-il, oncle Eberhard ?

— Ah, comtesse, ce sera foudroyant. Depuis que Moïse le tira des nuages du Sinaï et l'intronisa dans le saint des saints de l'Arche, le vieux Jéhovah y est resté. Mais je montre aux hommes ce qu'il est : illusion, vapeurs, élucubrations mort-nées de notre propre cerveau. Il sera réduit à néant. C'est prouvé ici, dit le vieillard en posant la main sur les feuillets jaunis. Les hommes réveillés de leur aveuglement reconnaîtront leur propre bêtise, brûleront les croix comme bois de chauffage et transformeront les églises en greniers à blé. Les ministres de Dieu laboureront la terre.

— Oh, oncle Eberhard ! dit la jeune comtesse avec un petit frisson. Je ne vous aurais pas cru un homme aussi dangereux, capable d'écrire d'aussi terribles choses.

— Terribles ? répète le vieillard. Mais c'est la vérité. Seulement, nous ressemblons à des enfants qui cachent leur tête dans les plis d'une jupe, dès qu'un étranger apparaît. La vérité est une éternelle étrangère parmi nous. Mais elle viendra dorénavant habiter la terre et elle sera

connue de tous, non seulement des philosophes mais de tout le monde, comprenez-vous, comtesse, de tout le monde.

— Et Jéhovah mourra ?

— Lui et tous les anges et tous les saints, et tous les démons, tous les mensonges.

— Et qui gouvernera la terre ?

— Croyez-vous donc réellement, comtesse, que personne l'ait gouvernée ? En êtes-vous encore à croire en cette providence qui compte les moineaux et connaît les cheveux sur nos têtes ?

— Et que deviendrons-nous ?

— Ce que nous avons toujours été – poussière. Celui qui est consumé ne brûlera plus. Nous sommes des bûches sur lesquelles dansent les flammes de la vie. Des étincelles sautent de l'une à l'autre. On s'allume, on flambe, on s'éteint. Voilà la vie.

— Mais oncle Eberhard, il y a une autre vie, celle de l'âme ?

– Non.

— Un au-delà du tombeau ?

– Non.

— Un bien, un mal ? Un but, un espoir ?

– Non.

La jeune femme va vers la fenêtre. Elle regarde les jonchées de feuilles mortes que le vent de l'automne balaie, les dahlias et les reines marguerites dont les têtes lourdes pendent sur des tiges cassées. Elle voit les vagues noires du Löven sous un ciel sombre de tempête.

— Oncle Eberhard, dit-elle, que le monde est donc triste et gris et laid ! Que tout effort est vain ! je voudrais être morte.

Mais une voix proteste au fond de son cœur. Les forces puissantes de la vie proclament hautement le bonheur d'exister.

— Qu'est-ce qui pourrait donner de la valeur à la vie si vous nous enlevez Dieu et l'immortalité ?

— Il y a le travail.

Un sentiment de mépris devant cette pauvre sagesse s'éveille dans l'esprit d'Elisabet. L'insondable se dresse devant elle. Elle sent l'âme des choses. Elle perçoit la puissance qui sommeille dans la matière d'apparence inerte, mais qui peut s'éployer en une vie chatoyante, multiple et infiniment variée. Sa pensée, atteinte de vertige, cherche un nom à donner à cette divine présence dans toute la nature.

— Oh, oncle Eberhard ! dit-elle. Qu'est-ce que le travail ? Est-ce un dieu, est-ce un but en soi ? Nommez autre chose.

— Je ne connais pas autre chose.

Mais elle a trouvé le nom qu'elle cherchait, un pauvre nom, souvent souillé et sali.

— Oncle Eberhard, il y a l'amour.

Un sourire effleure la bouche édentée, autour de laquelle mille rides s'entre-croisent.

— Ici, dit-il, en laissant tomber son poing sur le manuscrit, ici, j'ai tué tous les dieux, je n'ai point oublié Éros. Qu'est-ce que l'amour, sinon un désir charnel ? Qu'est-il de plus que tous les autres besoins ? Pourquoi ne pas appeler tout aussi bien la faim un dieu ?

La jeune comtesse baisse la tête : ce n'est pas vrai ce qu'il dit là, mais elle ne sait pas lutter contre lui.

— Vos paroles blessent mon âme, dit-elle. Mais je ne vous crois pas. Vous pouvez bien tuer les dieux de la vengeance et de l'oppression, mais c'est tout.

Le vieillard s'empare d'une de ses mains et la pose sur le bouquin.

— Lorsque vous aurez lu ceci, vous croirez, dit-il solennellement.

— Eh bien, qu'alors cela ne tombe jamais sous mes yeux ! s'écrie-t-elle. Car si j'arrivais à vous croire, je ne pourrais pas vivre !

Elle s'en va. Mais le philosophe reste longuement assis devant son œuvre, plongé dans de tristes et profondes réflexions.

*

L’œuvre de l’oncle Eberhard dort encore au fond d’un coffret dans le débarras de l’église de Svartsjö. Son nom n’a point atteint les sommets de la célébrité.

Mais pourquoi a-t-il condamné l’œuvre de sa vie à dormir jusqu’à la fin du siècle ? Doutait-il donc du poids de ses arguments ? Craignait-il les persécutions ?

Ah, vous le connaissez peu ! Comprenez-le bien : c’est la vérité qu’il a aimée, non pas sa propre gloire. Il a pu sacrifier la dernière, non pas la première, pour qu’une enfant, paternellement aimée, pût vivre et mourir heureuse dans la foi inébranlée de ce qui lui est cher.

Ô amour, ton règne durera éternellement. Ton règne s’étend sur l’immensité entière.

# CHAPITRE XXXII

# LA FILLE DE NYGARD

Personne ne connaît l'endroit, caché sous la paroi de la montagne, où elle repose. Les sapins y poussent serrés et touffus ; une mousse épaisse y couvre le sol. Comment le connaîtrait-on ? Aucun pied humain ne l'a peut-être foulé ; aucun sentier n'y mène. Des blocs de rochers se dressent tout autour ; des genévriers piquants en défendent l'accès ; des arbres écroulés l'enferment. Le pâtre l'ignore, le renard le dédaigne. C'est le coin le plus désert et le plus sauvage de la forêt ; et maintenant des milliers de gens le cherchent.

Quel cortège immense de pèlerins ? Ils rempliraient toutes les églises de la commune, non pas seulement celle de Bro, mais celles de Lövvik et de Svartsjö. Les enfants qui jouaient au bord de la route ou se balançaient sur les portillons des fermes, ouvrent des yeux effarés. Ils n'auraient jamais cru qu'il y eût tant de monde sur la terre entière. Et lorsqu'ils seront grands, ils se rappelleront encore avec émotion ce flot ondoyant de gens, qui s'écoulait sur cette route où, d'ordinaire, au cours d'une journée, on ne voyait passer que quelques rares promeneurs, quelques mendiants ou la charrette d'un paysan.

Et tous ceux qui habitent le long de la route, accourent et interrogent :

— Un malheur nous menace-t-il ? L'ennemi a-t-il envahi le pays ? Où allez-vous tous, voyageurs, où allez-vous ?

— Nous cherchons, répond la foule. Voilà deux jours que nous cherchons la belle fille aux cheveux noirs et aux joues rouges qui vendaient des balais et dont Gösta Berling voulait faire sa fiancée. Elle a disparu depuis une semaine. Elle a dû s'égarer dans les grandes forêts.

Tout le hameau de Nygard est parti à sa recherche. Et partout, en cours de route, d'autres gens se sont joints au cortège.

Debout tous ! Debout tous ! Il s'agit de la vie d'un être humain. Suivez la foule, suivez-la ! Et qu'on amène les enfants, car Dieu les aime. Il guidera peut-être leurs pas, lorsque la sagesse de l'homme mûr échouera. Venez tous ! Vous qui auriez voulu rester en arrière, savez-vous si ce n'est pas vous que Dieu pourrait employer ? Venez ! La forêt est vaste. Et la jeune fille n'avait pas sa raison.

Et on a abandonné l'avoine dans les champs. Les grains mûrs se détacheront peut-être de l'épi et tomberont. Les pommes de terre pourriront peut-être dans la terre. Les chevaux errent détachés pour ne pas mourir de soif, et les portes des étables sont ouvertes, afin que les vaches puissent trouver un abri la nuit.

Quel cortège ! Ce sont des hommes en costume de travail avec des tabliers de cuir usés, des femmes, le tri-

cot en main ou un enfant dans les bras, pendant que d'autres s'accrochent à la jupe maternelle.

Il est beau de voir les hommes s'unir, d'un commun élan, pour louer Dieu, pour acclamer des bienfaiteurs, pour défendre la patrie. Cette fois, toutes ces gouttes de sueur, tous ces pas, toute cette inquiétude, toutes ces prières n'auront pour suprême récompense que de retrouver morte sans doute une pauvre égarée, à qui Dieu a ôté la raison.

Comment ne pas aimer ce peuple ! Celui qui, enfant, les a vus passer, ces hommes aux traits rudes et aux mains dures, ces femmes précocement flétries, ces enfants las dont Dieu va guider les pas, il ne peut les revoir en pensée sans se sentir les yeux humides.

Le cortège est si long que les premiers, les hommes vigoureux, s'enfoncent dans la forêt à l'ouest de Björne lorsque les derniers, les infirmes, les vieillards, les femmes chargées de tout petits, n'ont pas encore dépassé l'église de Broby. Mais peu à peu la foule entière disparaît en s'égaillant dans la forêt.

Qui trouvera l'endroit où les sapins poussent le plus drus et où la mousse est la plus épaisse ?

Le soleil du matin éclaire l'entrée des chercheurs dans le sous-bois touffu, le soleil déclinant du soir éclairera leur retour.

C'est le troisième jour qu'ils passent en infructueuses recherches. Ils ont trouvé la tanière de l'ours, le repaire du renard, le gîte profond du blaireau, la pierre lancée ja-

dis par un géant ; ils ont exploré le sol noirci des meules, la pente ensoleillée qui rougit d'airelles, la montagne que l'incendie ravagea ; ils n'ont pas découvert le lieu où, sur la mousse, elle repose.

Le soleil du soir les retrouve dehors sur la route. Que faire maintenant ? La forêt est traîtresse la nuit. On s'enlise dans les marais, on risque de glisser dans les crevasses.

Une voix crie dans la foule.

— Allons à Ekeby.

— À Ekeby ! reprend la foule. Allons à Ekeby !

— Il faut que les Cavaliers nous donnent raison. Le malheur est venu de là. La jeune fille parcourait le pays sans avoir rien à craindre de personne. Qui donc pourrait cheminer plus en sécurité ? Dieu lui-même doit la guider, puisqu'il lui a ravi la raison ? Elle connaissait la forêt. Elle y vivait. Non, le malheur est venu d'Ekeby. Un jour, elle avait aperçu le pasteur révoqué, le fou, Gösta Berling, et elle s'était éprise de lui. Elle l'aima pendant plusieurs années, puis, ce printemps, il lui avait promis qu'elle serait sa fiancée. C'était par jeu. Il l'abandonna. Elle ne s'en consola jamais. Elle revenait toujours à Ekeby, suivait ses pas, le lassait. Un jour, les valets excitèrent contre elle les chiens. On ne l'a plus revue.

— C'est une année de malédictions pour nous autres paysans. La famine nous attend cet hiver. La main de Dieu est sur le pays. Si le pasteur de Broby n'était pas le

coupable, ne seraient-ce pas ces Cavaliers ? Allons à Ekeby !

« Ils ont chassé la Commandante, ruiné le domaine, fait chômer l'usine. Si nous sommes sans travail, si nous mourons de faim, c'est leur ouvrage. À Ekeby ! »

Ce sont les grandes eaux de l'automne qui viennent ; Cavaliers, souvenez-vous de celles du printemps ! Une nouvelle vague de dévastation menace Ekeby.

Un journalier qui mène la charrue dans un champ à la lisière de la forêt entend les cris de la foule. Il dételle vite un cheval, l'enfourche et court porter aux Cavaliers l'annonce de ce qui approche.

— Tous les trolls de la forêt viennent ! crie-t-il. Sauve qui peut !

Et derrière lui, on entend déjà le sourd grondement de la foule en marche.

Les Cavaliers attendent aux fenêtres du manoir. Ils savent ce dont on les accuse. Pour une fois, ils se sentent innocents. Si la pauvre vendeuse de balais s'est enfuie vers les sombres profondeurs du bois, ce n'est pas qu'on ait lancé les chiens contre elle, c'est parce que, huit jours auparavant, Gösta Berling a épousé la jeune comtesse.

Mais à quoi bon essayer de parler à ces forcenés ? Ils sont fatigués, affamés, excités par la soif de vengeance.

Les Cavaliers ont caché la jeune comtesse au fond de l'appartement, où Lövenborg et l'oncle Eberhard la gardent. Au moment où les premières vagues déferlent à

Ekeby, les Cavaliers se portent au-devant d'elle sur le perron, souriants, sans armes.

Et le peuple s'arrête devant cette poignée d'hommes tout à fait calmes. Il y en avait dans la foule qui auraient voulu les jeter à terre et les piétiner sous leurs talons ferrés, comme il y a cinquante ans on fit de l'inspecteur et de l'intendant des forges de Sund. Ils s'étaient attendus à trouver des portes barricadées, des armes chargées.

— Amis, disent les Cavaliers, amis, vous êtes fatigués, vous avez faim et soif. Laissez-nous vous offrir un morceau et un petit verre de l'eau-de-vie de notre propre fabrication !

La foule hue ce discours, mais les Cavaliers reprennent :

— Attendez un moment ! disent-ils : On vous apportera à manger. Vos femmes tombent de fatigue, vos enfants pleurent. La cave est ouverte, la laiterie ouverte, les garde-manger ouverts. Le cellier est plein de pommes pour vos petits.

*

Une heure plus tard la fête bat son plein, la plus grande fête sans doute qu'Ekeby ait jamais célébrée dans la cour et les jardins. La pleine lune brille au ciel nocturne et, pour éclairer davantage la nuit d'automne, on a édifié et allumé des bûchers avec des cordes entières de bois. Des hommes résolus ont tué des veaux et des moutons qu'on a dépecés et cuits en un tournemain. On venait d'achever à Ekeby la grande cuisson du pain sec

pour l'hiver, car depuis que la jeune comtesse avait en main les rênes du gouvernement, les occupations domestiques avaient repris au manoir.

La jeune femme ne semblait pas une seconde se rappeler qu'elle était la femme de Gösta Berling et lui non plus n'y faisait pas allusion, mais elle s'était faite maîtresse intérimaire d'Ekeby. Comme toute femme capable, elle s'efforça de mettre un frein au gaspillage et à l'effrayante négligence de l'été. Et elle sut se faire obéir. Les gens de la maison semblèrent même éprouver une certaine satisfaction à se sentir gouvernés de nouveau. Mais à quoi avaient servi tant de peines et d'efforts ? toutes les couronnes de pain suspendues sous le plafond de la cuisine, toutes les provisions de beurre et de fromage, les tonneaux de bière, les jambons fumés, les fruits du cellier, tout fut apporté et offert à la foule.

C'est sur la prière ardente d'Elisabet, toujours bonne et charitable, que les Cavaliers ont consenti à recevoir ainsi cette foule ameutée. Sans elle, on l'aurait reçue à coups de fusil.

À mesure que la soirée avance, l'humeur s'adoucit. Vers minuit, la foule semble même se préparer à se retirer. Les Cavaliers poussent un soupir de soulagement.

Mais, à ce moment, une lumière s'allume dans une des pièces du manoir et à sa clarté on aperçoit une jeune femme qui la tient à la main. Ce fut la vision d'une brève seconde. Mais la foule a cru la reconnaître. C'est elle, la jeune vendeuse de balais. On la cache à Ekeby.

De nouveau la fureur éclate. En quelques bonds, des hommes résolus ont sauté sur le perron et pénétré dans la maison. C'est une marée contre laquelle rien ne résiste. Dans une des pièces les plus reculées de la maison, on la trouve enfin. On s'en empare, on la porte dehors. On noie ses faibles protestations sous des paroles d'encouragement. « Qu'elle n'ait donc pas peur, on est venu pour la sauver ! »

Mais arrivées dehors, les hommes rencontrent un autre cortège.

À l'endroit le plus désert de la forêt, à l'abri des gros sapins, ne repose plus le corps d'une jeune fille, tombée du haut d'un roc escarpé. Un enfant l'a trouvé. Quelques chercheurs retardés l'ont élevé sur leurs épaules et l'emportent.

Plus belle encore dans la mort que dans la vie, depuis que le repos éternel a apaisé ses traits, la jeune fille repose sur une civière improvisée, portée sur les épaules les hommes. La foule s'écarte et se tait sur son passage. Les têtes se découvrent.

— Elle n'est pas morte depuis longtemps, murmurent les hommes. Elle a dû errer dans la forêt jusqu'aujourd'hui. Peut-être a-t-elle eu peur de nous qui la cherchions, et comme elle se sauvait, son pied aura glissé.

Mais si c'est cela la jeune fille de Nygard, quelle est cette autre femme qu'on apporte de la maison, et qu'on voit enfin à la lumière des bûchers et de la lune ? Un

murmure court dans la foule. Puis un cri. C'est la jeune comtesse de Borg !

Que signifie ceci ? Est-ce un nouveau méfait des Cavaliers ? N'a-t-on pas dit qu'elle avait quitté le pays ou qu'elle était morte ?

Mais à ce moment, une voix impérieuse fait taire les murmures. Gösta Berling, grimpé sur la balustrade du perron, harangue la foule.

— Écoutez-moi, brutes, démons ! Croyez-vous qu'il n'y ait pas de fusils à Ekeby ? Sachez-le, j'aurais voulu tirer sur vous et vous abattre comme des chiens enragés, mais elle a prié pour vous. C'est grâce à elle qu'il n'y a pas eu ici effusion de sang cette nuit. Ah, si j'avais pensé que vous oseriez porter la main sur elle, pas un de vous ne serait plus là, moi vivant.

« Vous êtes venus ici comme des fous, des brigands, nous menaçant de feu et de sang. Et pourquoi ? Vous m'accusez d'être cause que la jeune fille de Nygard est morte. Elle venait ici souvent, c'est vrai. Je causais avec elle, c'est vrai. Mais je ne lui ai jamais dit un mot de mariage, pas un mot. Sachez-le bien.

« Et je vous somme, vous m'entendez, je vous somme de rendre la liberté, à celle que vous venez d'arracher à cette maison, et que vos mains sont indignes de toucher.

« Oui, c'est celle que vous appelez encore la comtesse de Borg ! C'est celle que la comtesse Märta, dans sa cruauté, aurait tuée si elle ne s'était pas enfuie, vous le

savez. Mais maintenant elle est ma femme. Le comte l'a répudiée et n'a pas voulu reconnaître l'enfant, qui est né de lui dans une ferme lointaine. Et elle voulait un père pour son enfant. Tous vous auriez été fiers qu'elle vous dît : « Épouse-moi. Je veux un père pour mon enfant », mais elle n'a choisi aucun de vous, elle m'a choisi, moi, le pasteur révoqué, le fou, le Cavalier. Je suis si indigne d'elle que je n'ose lever les yeux sur son visage. Car elle est bonne, innocente et pure.

« Et maintenant, allez-vous en ! Et que Dieu vous pardonne d'avoir effrayé celle qui avait prié pour vous ! »

Avant même qu'il eût fini de parler, les hommes s'étaient écartés pour laisser passer la jeune femme. Et tout à coup un grand paysan se détacha de la foule et vint lui tendre sa grosse main.

— Nous ne vous voulons certes pas de mal, comtesse, dit-il. Et maintenant merci et bonsoir !

Après lui, en vint un autre qui lui serra la main tout doucement de crainte de lui faire mal : « Merci et bonne nuit ! Ne soyez pas fâchée contre nous. »

Gösta la rejoignit au bas du perron et on lui tendit la main à lui aussi. Ils s'avançaient les uns après les autres, redevenus bons et doux comme ils l'étaient le matin en quittant leur demeure. Ils regardaient la jeune femme au fond des yeux, et Gösta vit que la douceur et l'innocence qu'ils y lurent firent couler plus d'une larme sur un rude visage. Ils étaient à nouveau des hommes que réjouissait la vue de celle qui aimait le bien. Tous ne pouvaient pas serrer la main de la jeune femme si frêle et lasse, mais ils

pouvaient certes la regarder et secouer le bras robuste de Gösta.

Gösta vivait comme dans un rêve, et dans son cœur s'alluma tout à coup un grand amour.

— Ô mon peuple, murmura-t-il, mon peuple ! Que tu m'es cher !

Il sentit qu'il aimait toute cette foule qui s'écoulait dans la nuit derrière la civière de la pauvre morte, tous ces hommes en grossiers vêtements et sabots, tous ces habitants des petites cabanes grises des bois, qui souvent ne connaissaient de la plénitude de la vie que l'âpre lutte pour le pain quotidien. Ah, les aimer, les secourir, vivre pour eux ! Mais il avait gâché sa vie.

Il fut tiré de son rêve par sa femme qui posa la main sur son bras. Ils étaient seuls sur le perron.

— Oh, Gösta, Gösta, comment as-tu osé ?…

Elle cacha son visage dans ses mains et pleura.

— Mais ce n'est pas vrai, s'écria-t-il, je n'avais jamais parlé de mariage à la fille de Nygard. Je lui avais seulement dit : « Viens donc vendredi et tu t'amuseras. » Je te donne ma parole que c'est vrai.

— Oh, ce n'est pas cela ! mais comment pouvais-tu dire que j'étais bonne et innocente, toi, qui sais bien que je t'ai aimé alors que je n'en avais pas le droit. J'ai eu honte devant ces hommes, Gösta.

Il la regarda sangloter.

— Mon amie, ma bien-aimée, dit-il enfin, très doucement, que tu es heureuse d'être si bonne ! Que tu es heureuse d'avoir une âme aussi pure !

# CHAPITRE XXXIII

# KEVENHÜLLER

Vers 1770 naquit en Allemagne le savant et ingénieux Kevenhüller. Il était fils d'un burgrave ; il aurait pu habiter de riches manoirs et chevaucher aux côtés de l'Empereur s'il en avait eu envie. Mais son goût le poussait ailleurs.

Il aurait voulu attacher des ailes de moulin à la tour la plus élevée du château, transformer la salle de gardes en forge et l'appartement des femmes en atelier d'horlogerie. Il lui aurait plu de voir et d'entendre partout des roues qui tournent et des leviers en marche. Mais comme cela ne se pouvait, il tourna le dos aux vaines pompes de sa naissance en entra en qualité d'apprenti chez un horloger. Il y apprit tout ce qu'on peut apprendre sur les ressorts, les pendules, les roues à échappement. Il apprit à construire des cadrans solaires et des horloges stellaires, des pendules où des coucous ou des bergers jouant de la flûte annonçaient l'heure, des carillons à la machinerie si compliquée qu'elle remplissait des tours d'église entières, et des montres si petites qu'elles tenaient dans un médaillon.

Lorsqu’il eut acquis le droit de maîtrise, il mit son sac sur le dos, prit le gourdin en main et s’en alla de ville en ville pour étudier tout ce qui tourne et se meut à l’aide de ressorts. Kevenhüller voulait devenir un inventeur et un bienfaiteur de l’humanité.

Après avoir parcouru bien des pays, il se rendit dans le Vermland pour y voir les roues des moulins et l’agencement des mines. Par un beau matin d’été, il traversait la place du marché de Karlstad. Or, dans cette même belle matinée d’été, un troll de la forêt, appelé la « dame des bois » avait trouvé bon d’étendre sa promenade jusqu’à la ville. Elle traversait, elle aussi, la place mais en sens inverse, si bien qu’elle croisa Kevenhüller.

C’en était une rencontre pour un apprenti horloger ! Elle avait des yeux luisants d’un vert glauque et de blonds cheveux raides et drus et si longs qu’ils tombaient presque jusqu’à terre, et elle portait une robe de soie verte à reflets changeants. Bien que troll et païenne, elle était plus belle que toutes les femmes chrétiennes que Kevenhüller eût rencontrées. Il resta comme hébété, la regardant s’avancer vers lui. Elle venait tout droit des fourrés inaccessibles au cœur des forêts, là où les fougères atteignent la taille des arbres, où les pins géants ne laissent filtrer de la lumière du soleil que des gouttelettes d’or sur la mousse verte et où les délicates fleurs roses de la linnée boréale s’épanouissent entre les pierres couvertes de lichen. Que ne donnerais-je pour avoir été à la place de Kevenhüller, qui la vit venir, des feuilles de fougères et des aiguilles de pin emmêlées dans ses cheveux drus ! Elle marchait de l’allure souple d’un animal sau-

vage et répandait autour d'elle un parfum de résine, de fraises et de mousse humide.

Ce fut une stupeur à Karlstad. Les chevaux prirent le mors aux dents, effrayés par ces longs cheveux qui se soulevaient à la brise d'été. Les gamins accoururent. Les hommes laissèrent tomber la balance et le couteau à dépecer. Les ménagères crièrent qu'il fallait chercher l'Évêque et le Chapitre pour exorciser le maléfice.

La « dame des bois » avançait calme et majestueuse, souriante de l'agitation générale, et son sourire découvrait ses petites dents pointues de loup derrière ses lèvres rouges.

Elle avait sur les épaules une cape flottante pour qu'on ne vît pas son dos creux, mais par malheur elle avait oublié de cacher sa longue queue de renard, qui traînait derrière elle sur les pavés.

Kevenhüller vit la queue et, comme il lui déplaisait que cette belle fille fût la risée des gens, il alla au-devant d'elle, souleva son chapeau et dit :

— Votre Grâce a oublié de relever la traîne de sa robe.

La « dame des bois », plus touchée par sa courtoisie que par sa bienveillance, s'arrêta en face de lui et le dévisagea : il lui sembla sentir les étincelles de ses yeux verts pénétrer jusqu'à son cœur.

— Écoute ce que je te dis, Kevenhüller, dit-elle. Dorénavant tu exécuteras avec tes mains toutes les œuvres

d'art que tu voudras, mais jamais plus d'une de chaque espèce.

Elle dit, puis s'en fut. Et elle était capable de tenir parole, puisque, comme chacun le sait, à ceux qui ont gagné sa faveur, la dame verte peut donner le génie.

Kevenhüller loua un atelier à Karlstad. Puis nuit et jour, il y travailla. Et dans la huitaine il avait achevé une chose miraculeuse : c'était une voiture qui marchait d'elle-même. Elle montait les côtes et descendait les côtes, allait lentement ou vite au gré de celui qui la conduisait. C'était certes une voiture merveilleuse. Kevenhüller devint un homme célèbre. Il était si fier de son invention qu'il partit pour Stockholm afin d'exhiber sa voiture devant le roi. Dorénavant c'en était fini pour lui de la longue attente des chevaux de poste, des querelles avec les postillons, des secousses de la diligence, des nuits sur la banquette des salles d'attente. Il partit tout glorieux dans sa propre voiture et fut rendu à destination en quelques heures.

Il monta droit au château, et le roi sortit avec toute sa cour pour le voir arriver. On n'eut pas assez de louanges pour lui. Mais la voiture avait tant plu au Roi qu'il demanda à l'acheter. Kevenhüller refusa de la vendre, mais le roi insista. À ce moment Kevenhüller aperçut dans l'entourage du roi une dame de cour en cheveux blonds et robe verte. Il comprit immédiatement que c'était elle qui avait inspiré au roi le désir d'acquérir la voiture. Mais, à l'idée de s'en défaire au profit d'un autre, fût-il roi, un tel désespoir le saisit qu'il lança sa

voiture à fond de train contre le mur du château où elle s'écrasa.

De retour à Karlstad, il essaya d'en faire une seconde. Mais ce fut en vain. Alors il s'épouvanta de ce don que la « dame des bois » lui avait fait. Il avait quitté le château de ses pères pour se rendre utile aux hommes et non pour se livrer à de la sorcellerie. À quoi servait de devenir un maître, le plus grand de tous, s'il ne lui était pas permis de multiplier l'œuvre de ses mains au profit de l'humanité.

Cet homme savant, aux connaissances si vastes et si variées, eut un tel désir de travail pratique, paisible et régulier, qu'il se fit tailleur de pierres et maçon. C'est alors qu'il édifia, sur le dessin du donjon de son château natal, la grande tour de pierre du pont Vesterbro à Karlstad. Son intention était de bâtir un énorme édifice sur les rives du Klarelf. Et dans cet édifice, toutes les industries les plus diverses, auraient leur demeure. Les meuniers tout blancs, les noirs forgerons, les horlogers avec leur abat-jour vert fixé au-dessus des yeux, les teinturiers aux mains pleines de couleurs, tous devaient pouvoir s'installer dans ce palais.

Et au début tout alla bien.

Au sommet de la tour, il avait adapté des ailes, car la tour servirait de moulin, et il s'apprêtait à commencer la construction des forges.

Mais un jour qu'il regardait se mouvoir au vent les grandes ailes légères, son ancien mal le reprit. C'était comme si la « dame verte » l'eût regardé encore de ses

yeux luisants. Son cerveau sembla prendre feu. Il s'enferma dans son atelier, ne goûta aucune nourriture, aucun repos, et après huit jours une nouvelle merveille vit le jour.

Il monta sur le toit de la tour et se mit à attacher à ses épaules deux ailes.

Quelques gamins et un collégien qui pêchaient des ablettes dans le Klarelf, le virent et poussèrent un cri qu'on entendit d'un bout à l'autre de la ville :

— Kevenhüller va voler ! Kevenhüller va voler !

Très calme sur le toit de sa tour, Kevenhüller poursuivait ses préparatifs et, pendant ce temps, la foule s'amassait : les servantes avaient abandonné la marmite bouillante et la pâte qui levait ; les vieilles femmes avaient lâché le bas qu'elles tricotaient ; le maire et le conseiller municipal quitté la salle des délibérations. La ville entière courait vers Vesterbro.

Bientôt le pont fut noir de monde ainsi que les quais jusqu'à l'évêché. Le marché grouillait de curieux plus même qu'à la foire de la Saint-Pierre, plus même qu'au jour mémorable où le roi Gustave III avait traversé la ville, traîné par huit chevaux et avec une rapidité telle qu'aux tournants la voiture ne portait que sur deux roues.

Kevenhüller avait enfin attaché les courroies. Puis il s'élança. Il voguait dans l'espace. Il respira l'air à longs traits. Que cet air était vif et pur ! Sa poitrine s'élargissait. Le vieux sang des chevaliers coulait brûlant dans ses veines. Il voletait comme une colombe. Il planait comme

un aigle. Il allait sûr de son vol comme un faucon. Il regarda la foule au-dessous de lui. Si, à tous ces pauvres gens attachés à la terre, il avait pu faire une paire d'ailes pareilles, s'il avait pu leur faire respirer l'air des hauteurs, quel changement s'opérerait en eux ! La malédiction qui semblait peser sur ses inventions lui revint à l'esprit. Ah, s'il avait eu la « dame des bois » en face de lui !

Il n'eut pas plutôt formulé ce souhait que ses yeux, à demi aveuglés par le brûlant soleil et éblouis par l'air scintillant, virent quelqu'un qui volait droit vers lui : de grandes ailes semblables aux siennes, des cheveux jaunes, flottant comme une vaste nappe, de la soie verte, des yeux luisants, c'était elle.

Kevenhüller ne réfléchit pas. Il se précipita vers elle : était-ce pour la battre ou pour l'embrasser ? De toute façon pour la forcer à reprendre l'étrange condition imposée à son génie. Il fut près d'elle et tendit les bras pour la saisir, mais ses ailes se trouvèrent prises dans les siennes. Kevenhüller tourna sur lui-même et tomba.

En revenant à lui, il se trouva sur le toit de sa propre tour d'où il était parti, les débris de sa machine à côté de lui : il avait volé droit sur son moulin, dont les grandes ailes l'avaient saisi, l'entraînant pendant quelques tours, puis l'avaient laissé tomber.

Ce fut la fin des vols de Kevenhüller.

De nouveau, il se sentit désespéré. Le travail honnête le dégoûtait, les maléfices des inventions l'effrayaient. Il chercha son sac d'apprenti et son gourdin, laissa là le

moulin et les projets de construction et partit. Il allait à la recherche de la « dame des bois ».

Il se procura un cheval et une charrette, car il n'était plus jeune et n'avait plus le pied léger. On dit que chaque fois qu'il arrivait à une forêt, il mettait pied à terre, s'enfonçait dans les halliers et les taillis et appelait : « Viens, dame des bois, viens, dame des bois, c'est moi Kevenhüller. »

Au cours de ses pérégrinations, il arriva à Ekeby. C'était quelques années avant le départ de la Commandante. Il y fut bien reçu et y resta. Et le nombre des Cavaliers se trouva accru d'un grand diable à stature de chevalier, un homme ne manquant pas de cran, capable de tenir tête à tous devant la chope de bière et aux parties de chasse. En vieillissant, il ne lui déplaisait plus d'être appelé comte, et il prenait de plus en plus l'aspect d'un vieux pillard allemand avec son bec d'aigle et ses sourcils touffus, sa grande barbe qui se terminait en pointe et frisait, ses moustaches hardiment retroussées au-dessus des lèvres. Il devenait un Cavalier parmi les Cavaliers, ni pire ni meilleur qu'aucun autre. Ses cheveux grisonnaient, son cerveau somnolait. Il n'était plus l'homme des inventions diaboliques. Il n'y croyait plus lui-même. Des contes, rien que des contes !

Sur ces entrefaites, il arriva que la Commandante quitta Ekeby et que le manoir se trouva livré à la folie des Cavaliers. Ce fut l'année des sortilèges et des maléfices. La sorcière du Dovre parcourut le pays et la « dame des bois » vint s'installer à Ekeby.

Les Cavaliers ne la reconnurent point. Ils croyaient recevoir sous leur toit une jeune femme malheureuse qu'une belle-mère cruelle avait failli tuer. Ils lui offrirent un refuge, l'honorèrent comme leur reine et l'aimèrent comme leur enfant. Kevenhüller, qui n'avait fait qu'entrevoir quelques mèches blondes au moment où elle descendait de voiture, fut le seul à la reconnaître. Cependant sa conviction commença à s'ébranler sous les plaisanteries des Cavaliers. Mais un jour, il l'aperçut de nouveau. Elle passa comme une vision devant une fenêtre du manoir, et dans sa solitude elle avait revêtu sa robe verte en soie changeante. Il n'y avait plus de doute, c'était elle.

Les Cavaliers l'avaient installée dans la plus belle pièce d'Ekeby, et là, couchée sur la soie et les dentelles, elle devait recevoir l'hommage de ces fous et les tourner en dérision. L'un d'eux s'était sans doute institué son cuisinier, un autre son valet de chambre, un troisième son lecteur, un quatrième son musicien de cour, un cinquième son savetier, tous s'étaient mis à son service.

On disait qu'elle était malade, mais Kevenhüller savait que cette maladie n'était inventée que pour leur perte à tous et il essayait de mettre les Cavaliers en garde contre elle. « Voyez ses dents pointues, disait-il, et l'éclat sauvage de ses yeux, je vous dis que c'est la « dame des bois ». On peut s'attendre à tout. Les temps sont terribles et je la connais, moi, la « dame des bois ».

Mais hélas, il avait suffi à Kevenhüller lui-même de deux coups d'œil sur la « dame des bois » pour que l'ancienne folie le ressaisît. Son cerveau reprit son activité de jadis, les doigts lui démangèrent du désir de manier

à nouveau le marteau et les limes. Il endossa sa vieille blouse d'ouvrier et s'enferma dans une forge de maréchal ferrant abandonnée.

Le bruit se répandit vite dans tout le Vermland : « Kevenhüller a commencé à travailler ? »

Et l'on écoutait, le cœur battant, le bruit des marteaux et des limes dans l'atelier soigneusement clos. « Une nouvelle merveille verra le jour, disait-on. Que sera-ce ? Nous permettra-t-elle de marcher sur les eaux ou de monter jusqu'aux étoiles ? Rien n'est impossible à un homme pareil. Nous avons vu son char miraculeux passer comme une trombe sur nos routes. Rien n'est impossible à Kevenhüller, c'est « la dame des bois » qui lui a donné son génie. »

Et une nuit, la nuit du premier ou du deux octobre, son invention était achevée. Il sortit de l'atelier, la portant dans ses bras. C'était une roue qui n'arrêtait pas de tourner. Et, en tournant, les rayons brillaient comme du feu et répandaient de la lumière et de la chaleur. Kevenhüller avait créé un soleil. La nuit en fut si illuminée que les oiseaux lancèrent quelques trilles et que les nuages prirent les teintes de l'aurore.

Quelle invention magnifique ! Il n'y aurait plus sur terre de froid ni de ténèbres. Le soleil du ciel continuerait à se lever et à se coucher, mais lorsqu'il disparaîtrait, des milliers de ses soleils à lui, Kevenhüller, s'allumeraient. On récolterait des moissons mûres sous le ciel étoilé de l'hiver. Les fraises et les airelles rougiraient dans les bois tout le long de l'année, les eaux ne seraient plus jamais

prises par les glaces. Son invention créerait une terre nouvelle. Elle donnerait de la force motrice aux usines, de la vie à la nature, une existence heureuse et riche à l'humanité ! Mais à peine eût-il formulé ces pensées qu'il reconnut qu'elles étaient vaines : jamais la dame verte des bois ne lui permettrait de multiplier sa roue de feu.

Une vague de colère et le désir de la vengeance l'inondèrent tout à coup. Sans bien savoir ce qu'il faisait, il monta vers le manoir et déposa sa roue ardente dans le vestibule sous l'escalier. La « dame des bois » brûlerait dans la maison incendiée.

Puis il redescendit dans l'atelier et attendit.

Il y eut des cris et des appels dans la cour. Des gens couraient. Des voitures s'ébranlaient. Les remises s'ouvraient pour laisser sortir les pompes. Ah, elle brûle, la « dame des bois ! » Comme la soie verte doit flamber, comme les langues de feu doivent jouer dans ses longs cheveux jaunes ! Hardi, les flammes, hardi !

Les cloches sonnent le tocsin, la foule accourt. On forme la chaîne pour passer les seaux d'eau, remplis dans le lac. Mais ni les ordres et les appels qui retentissent, ni le crépitement et le grondement de l'incendie, ni les coups de haches ne troublent Kevenhüller. Immobile, assis sur un billot de bois, il attend.

Enfin, un bruit assourdissant comme si le ciel se fût écroulé le tira de sa torpeur. Il sauta sur ses pieds avec un cri de joie. « Voilà qui est fait, hurla-t-il, la voilà, enterrée sous les poutres fumantes, voilà qui est fait. » Et il pensa à l'honneur et à la gloire d'Ekeby qu'il avait fallu

sacrifier pour avoir raison de la « dame des bois ». C'en était fini des splendides salons, séjours de la joie et des chansons, c'en était fini des tables chargées de mets délicieux, c'en était fini des meubles rares, de la riche argenterie, de la porcelaine fine.

Mais tout à coup Kevenhüller reprit conscience de la réalité. Sa roue de feu, son soleil, le modèle unique, qu'en avait-il fait ?

Ne l'avait-il pas posée tout à l'heure sous l'escalier du manoir ?

— Ah, fou que je suis ! cria-t-il.

Il se regarda lui-même comme pétrifié d'horreur. Oui, fou, il devenait fou.

À ce moment, la porte verrouillée de la forge s'ouvrit, et la dame en vert apparut.

Souriante et belle, elle se tenait sur le seuil. Sa robe verte n'avait aucune tache, n'était nullement froissée ; ses longs cheveux jaunes n'exhalaient aucune odeur de fumée. Elle était exactement telle qu'elle lui était apparue aux jours de sa jeunesse, sur la grande place à Karlstad : sa queue de renard s'enroulait comme alors autour de ses pieds, la sauvagerie et tout le parfum de la forêt l'enveloppaient encore.

— Voilà Ekeby qui brûle ! dit-elle en riant.

Kevenhüller avait levé le marteau de la forge et s'apprêtait à le lui lancer. Alors il s'aperçut qu'elle avait en main sa roue de feu.

— Voilà ce que j'ai sauvé du désastre, dit-elle.

Kevenhüller se jeta à ses pieds.

— Tu as écrasé ma voiture, brisé mes ailes, gâté ma vie, pitié, pitié !

Elle s'élança sur l'établi et s'y installa, aussi jeune, aussi espiègle, aussi ensorcelante que lorsqu'il la vit pour la première fois.

— Je vois que tu sais au moins qui je suis, dit-elle.

— Mais oui, je te reconnais, je t'ai toujours reconnue, dit le malheureux. Tu es le génie. Mais débarrasse-moi de ton cadeau ! Reprends-le. Laisse-moi redevenir un homme pareil aux autres. Pourquoi me poursuis-tu ?

— Fou ! fit la dame des bois. Je ne t'ai jamais voulu que du bien. Je t'ai donné une grande récompense ; je peux te l'ôter. Mais réfléchis bien ! Tu t'en repentiras.

— Non, non, s'écria-t-il.

— Alors détruis d'abord ceci, dit-elle en lançant la roue de feu à ses pieds.

Il n'hésita pas. Le marteau retomba sur cette dernière invention, un sortilège comme les autres, puisqu'elle ne pouvait être utile qu'à lui seul.

— Maintenant, je te retire mon cadeau, dit la « dame des bois ».

Comme elle ouvrait la porte pour partir et que les lueurs de l'incendie l'éclairaient, il la vit pour la dernière

fois. Elle lui parut plus belle, mais sans malice cette fois : elle n'était que sévère et fière.

— Fou, répéta-t-elle. T'ai-je défendu de faire copier par les autres tes inventions ? Qu'ai-je voulu sinon protéger le génie.

Elle partit. Kevenhüller resta fou pendant quelques jours. Puis il redevint un homme pareil aux autres.

Dans sa démence, il avait brûlé Ekeby. Il n'y eut pas d'accident de personne. Mais les Cavaliers qui, sous l'influence de la jeune comtesse, avait commencé à déplorer le mal qu'ils avaient causé, ressentirent un profond chagrin en voyant anéantir cette belle maison où ils avaient joui d'une si large hospitalité.

Enfants d'aujourd'hui, pourquoi ni vous ni moi n'avons-nous jamais rencontré la « dame des bois ? » Ne croyez pas que je ne sois allée l'appeler au fond des forêts ! « Dame des bois », viens, « dame des bois », c'est moi, Kevenhüller. » Mais qui donc l'aperçoit encore de nos jours ? Qui se plaindrait d'avoir été comblé de ses dons ?

# CHAPITRE XXXIV

# LA FOIRE DE BROBY

La grande foire de Broby commence le premier vendredi d'octobre et dure pendant huit jours.

C'est la fête de l'automne. De grands préparatifs la précèdent : dans toutes les fermes on abat du bétail et on cuit du pain ; des plats de fête figurent sur toutes les tables, qui restent servies la journée entière. On double les rations d'eau-de-vie aux domestiques et le travail chôme. Chacun étrenne les nouveaux vêtements d'hiver. Les serviteurs et les journaliers touchent leurs gages et discutent longuement sur ce qu'ils achèteront à la foire. Des gens viennent de loin, cheminant par petits groupes, le havresac au dos et le bâton en main. Les paysans amènent leurs bêtes à vendre : de jeunes taureaux, l'air obstiné, des chèvres qui refusent tout à coup d'avancer, et pattes raidies, barrent le passage au grand ennui de leurs propriétaires et à la joie des spectateurs. Dans les riches demeures, les ailes et les chambres d'amis se remplissent d'hôtes : on échange des nouvelles et là, comme partout, on discute les prix du bétail et des chevaux. Les enfants ne rêvent qu'aux plaisirs et aux cadeaux de la foire.

Quel fourmillement le premier jour sur les pentes de Broby et sur le vaste champ de foire ! Des baraques se dressent où les commerçants des villes étalent leurs marchandises, tandis que les Dalécarliens et les marchands ambulants de Vestrogothie empilent leurs pièces d'étoffe sur des planches soutenues par des tréteaux et recouvertes, en guise de toit, d'une toile que le vent secoue. Les danseurs de corde, les saltimbanques, les joueurs d'orgue de Barbarie et de violon ne manquent pas, ni les cartomanciens ni les vendeurs de bonbons, ni les marchands d'eau-de-vie. Derrière les baraques, par terre, s'alignent les cuves et baquets, la vannerie, la poterie. Une grande place est réservée aux casseroles et aux chaudrons de cuivre rouge à l'étamage resplendissant. Et si vous voulez faire vos provisions d'hiver, les jardiniers des grands domaines vous offrent leurs montagnes de choux, d'oignons et de raifort ainsi que leurs tonneaux pleins de pommes et de poires.

Cependant le mouvement se ressent de la misère régnante : les affaires vont mal autour des échoppes et des étalages. À la foire au bétail, l'animation est plus forte, car beaucoup de paysans se sont vus forcés de se défaire d'une vache ou d'un cheval pour pouvoir passer l'hiver. C'est là aussi que se font les échanges et la vente de chevaux avec tout ce que ce commerce comporte d'excitation et de sauvagerie.

La foire de Broby est gaie malgré tout. Celui qui a encore de quoi payer un ou deux petits verres d'eau-de-vie se sent plein de courage. Mais ce n'est pas l'alcool seul qui donne de l'entrain : les habitants des fermes soli-

taires au fond des bois, qui se voient au milieu de ces masses turbulentes, ce tumulte de cris et de rires, ce bruissement de la vie, en perdent la tête. On court, on s'égare, on cherche ses amis et ses parents, car la grosse affaire est de les entraîner vers les charrettes dételées pour goûter aux provisions et boire une gorgée à la gourde d'eau-de-vie ; les jeunes gens s'efforcent de persuader leur bonne amie d'accepter le livre de cantiques et le fichu de soie qui lient presque autant qu'une bague. Pour les parents il s'agit aussi de choisir les cadeaux qu'ils rapporteront aux petits laissés à la maison.

Tous ceux qui n'ont pas été forcés de rester pour garder la ferme et surveiller les bêtes sont venus à la foire de Broby. Voici les Cavaliers d'Ekeby, voilà les paysans forestiers de Nygard, les maquignons de Norvège, les Finnois du Nord, les forains et les bohémiens des grands chemins.

Parfois cette mer bruissante forme un tourbillon qui décrit de vastes cercles autour d'on ne sait quoi. Les gendarmes percent la foule pour mettre fin à une rixe ou pour relever une charrette renversée. Deux minutes après, le tourbillon s'est reformé autour d'un marchand et d'une jeune fille qui se chamaillent.

Puis, sur le coup de midi, la grande bagarre éclata. Les paysans s'étaient imaginés que les Vestrogoths employaient des aunes trop courtes. Il y eut des disputes, puis on en vint aux mains. Chacun sait que ceux qui ne voient d'un bout de l'année à l'autre que misère et désolation, sont prompts à s'exciter. Les coups les réjouissent, peu importe sur qui ou sur quoi ils tombent. Dès que les

violents, les batailleurs ont vent d'une rixe, ils accourent de partout. Les Dalécarliens se joignirent aux Vestrogoths. Les Cavaliers voulurent s'interposer et concilier les gens à leur façon.

Le grand Mans de Fors, le valet de Sintram, était un des plus forcenés entre les combattants. Il était ivre, il était fou. Il avait jeté à terre un Vestrogoth et le frappait à tour de bras. Les autres essayaient de lui faire lâcher prise, quand Mans, brusquement, culbuta un étalage et s'empara d'une des planches qui supportaient les piles de toile. C'était une planche épaisse et large, d'un bois dur et solide, une arme terrible. Il la brandit.

C'est un homme gigantesque, ce Mans. Un jour, dans la prison de Filipstad, il enfonça un mur à coups de pieds. Il est capable de tirer une barque de l'eau et de la charger sur ses épaules. Aussi la foule, amis et ennemis confondus, recula d'épouvante. Mais Mans la poursuivit, sans distinction de personne. Il s'agissait uniquement pour lui de frapper puisqu'il avait trouvé une arme. Ce fut une débandade folle. Hommes et femmes fuyaient. Mais celles d'entre les femmes qui conduisaient ou portaient des enfants étaient arrêtées par les échoppes et les charrettes, par les vaches et les bœufs qui, affolés par les clameurs et la bousculade, se jetaient en travers de la route. Dans une impasse entre les baraques, un petit groupe de femmes et d'enfants se trouva enfermé. C'est là que Mans s'engouffra avec sa planche : il croyait avoir aperçu, se dissimulant entre les femmes, un de ses ennemis, un Vestrogoth. Il leva sa terrible arme.

Pâles et frissonnantes d'angoisse, les femmes se courbaient sous la menace. Mais quand la planche s'abattit en sifflant, la violence du coup fut brisée contre les bras tendus d'un homme. Un homme au lieu de s'accroupir, s'était redressé au-dessus des autres. Il avait, de son plein gré, reçu le coup pour sauver la vie de plusieurs. Les femmes et les enfants étaient indemnes, mais l'homme gisait par terre sans connaissance. Mans ne leva plus sa planche, ni n'essaya de s'enfuir, car il avait rencontré le regard de cet homme au moment où la planche s'abattait, et ce regard l'avait paralysé. Il se laissa lier et emmener sans résistance.

Rapide comme le vent, le bruit se répandit sur le champ de foire que le grand Mans venait de tuer le capitaine Lennart. On se répétait que cet ami du peuple s'était fait tuer pour sauver des femmes et des enfants. Il se fit un grand silence sur la place tout à l'heure si grouillante et si bruissante de vie : le commerce s'arrêta, les rixes cessèrent, les petits festins autour des paniers à provisions prirent fin, les saltimbanques appelèrent en vain les spectateurs.

L'ami du peuple est mort, le peuple entier est en deuil ! En silence, les gens se pressaient autour de l'endroit où il était tombé. Il n'avait pas repris connaissance, mais il respirait encore. On ne voyait point de blessure, mais le crâne semblait fracassé. Quelques hommes le soulevèrent avec précaution et l'étendirent sur la planche que le géant avait laissé tomber.

— Où allons-nous le porter ? demandèrent-ils.

— Chez lui, répondit une voix rude.

Oui, portez-le chez lui, braves gens ! Soulevez-le sur vos épaules et portez-le chez lui ! Il a été un jouet dans la main de Dieu, une plume qu'a poussée le souffle de l'esprit divin. Portez-le chez lui ! Que sa tête blessée, qui a connu le grabat de la prison et la paille des granges, puisse enfin reposer sur un doux oreiller. Il a souffert d'une honte injuste, il a été chassé de sa demeure, il a erré comme un exilé sur les chemins de Dieu, mais dans son cœur vivait toujours la nostalgie de ce foyer dont il croyait que Dieu lui avait fermé les portes. Sans doute ce foyer s'ouvrira à celui qui a donné sa vie pour les autres.

Il ne viendra pas cette fois la figure grimée, entouré de compagnons titubants. Il viendra escorté par un peuple en deuil, un peuple dont il a habité les cabanes et dont il a adouci les souffrances. Portez-le chez lui !

Six hommes avaient soulevé la planche où il était couché et s'étaient mis en marche. Sur leur passage la foule s'écartait : les hommes se découvraient et les femmes faisaient une profonde révérence comme à l'église, quand le nom du Seigneur est prononcé. Plus d'un pleurait ou s'essuyait les yeux, d'autres parlaient de l'homme extraordinaire qu'il avait été, si bon, si gai, si sage, si pieux.

Avant même qu'un porteur fût fatigué, un autre venait réclamer silencieusement sa place et glissait son épaule sous la planche.

Les Cavaliers virent venir le cortège.

— Suivons-le, dit Beerencreutz, et veillons à ce que cette fois-ci il rentre sans encombre dans sa maison ! Et tous suivirent l'exemple du colonel.

Le champ de foire se vidait. Les achats utiles durent attendre. Les cadeaux pour les petits restés à la maison ne furent jamais choisis ; le marchandage pour le livre de cantiques fut arrêté net ; le fichu de soie qui avait brillé aux yeux de la jeune fille resta sur l'étalage. Tous voulurent accompagner le capitaine Lennart.

Lorsque le cortège arriva à Helgesäter, la maison semblait déserte. À nouveau les poings de Beerencreutz heurtèrent la porte close. Les domestiques étaient tous partis à la foire, la capitaine gardait seule la maison. Cette fois encore, ce fut elle qui ouvrit, et comme elle l'avait déjà demandé une fois, elle demanda :

— Qu'y a-t-il ?

Et le colonel répondit :

— Nous t'amenons ton mari.

Le colonel se tint devant elle, raide et sombre. Derrière lui, une mer moutonnait. Elle vit des centaines d'yeux, brillants de larmes, qui la contemplaient. Puis elle aperçut, sur la civière improvisée, la forme immobile. Elle porta la main à son cœur.

— Son visage d'autrefois, murmura-t-elle.

Sans rien demander de plus, elle se baissa, tira le verrou, ouvrant la porte du vestibule à deux battants, puis montra le chemin de la chambre.

Le colonel l'aida à découvrir le lit ; et le capitaine Lennart fut enfin couché sur de la belle toile blanche.

— Vit-il encore ? demanda-t-elle.

— Oui, répondit le colonel.

— Y a-t-il de l'espoir ?

— Non. Il n'y a rien à faire.

Un silence, puis une pensée frappa la capitaine.

— Est-ce lui qu'ils pleurent tous ?

— Oui.

— Pourquoi ?

— Il s'est fait tuer pour empêcher le grand Mans d'assommer des femmes et des enfants.

Elle resta encore un moment silencieuse, puis elle reprit :

— Quel visage avait-il donc, colonel, lorsqu'il est revenu il y a deux mois ?

Le colonel tressaillit. La vérité le frappa soudain.

— Mais Gösta Berling lui avait peint la figure.

— C'est donc à cause d'une vilaine plaisanterie des Cavaliers que je lui ai fermé les portes de sa maison ? Comment allez-vous jamais pouvoir répondre de ce que vous avez fait ?

Beerencreutz haussa douloureusement les épaules.

— Nous avons à répondre de beaucoup de choses, murmura-t-il.

— M'est avis que vous n'avez jamais rien commis de pire.

— Aussi jamais chemin ne m'a paru plus pénible que celui de Helgesäter cet après-midi. Du reste, il y en a deux autres qui sont responsables de ce qui est arrivé.

— Et qui sont ces deux ?

— Le premier c'est Sintram, et l'autre c'est vous-même. Vous êtes une femme orgueilleuse, ma cousine. Bien des gens ont essayé de vous parler de votre mari.

— C'est vrai, répondit-elle.

Puis il lui raconta ce qui s'était passé à l'auberge de Broby et elle l'écouta en silence. Le capitaine restait toujours étendu, sans connaissance, et la foule qui pleurait emplissait la pièce. Personne ne songeait à chasser ces gens désolés.

Quand il eut fini, la capitaine leva la voix :

— S'il y a ici des Cavaliers, je les prie de sortir. Il m'est trop pénible de les voir au lit de mort de mon mari.

Sans un mot, le colonel la salua et sortit, suivi des autres Cavaliers. La foule s'écarta pour laisser passer ce petit groupe d'hommes humiliés.

Lorsqu'ils furent partis, la capitaine se tourna vers les assistants :

— Y a-t-il parmi vous quelqu'un qui veuille me dire ce que mon mari a fait pendant ces deux mois, depuis le jour où, dans ma dureté, je lui ai fermé ma porte ?

Alors, les personnes présentes commencèrent les unes après les autres à porter témoignage en faveur du mourant. Des hommes qui n'avaient jamais lu d'autres livres que la Bible se servaient du langage imagé de Job, des phrases des patriarches, pour parler de ce messager de Dieu qui avait secouru leur misère. Des heures passèrent et le nombre de ceux qui chantaient l'hymne de gloire du capitaine ne diminuait pas. Le crépuscule tomba, puis le soir. Et toujours des hommes ou des femmes se détachaient des ténèbres et montaient vers la maison. C'étaient des témoins. Il y avait des malades à qui le capitaine avait rendu la santé, des affligés qu'il avait consolés, des ivrognes et des batailleurs qu'il avait corrigés de leur vices. À quiconque faisait appel à lui, il avait apporté, lorsque l'aide humaine était impossible, le courage, l'espérance et la foi. Et dans la cour, la foule en masses compactes attendait ceux qui sortaient. Les paroles prononcées tout haut, au lit de mort, se répétaient tout bas. Le témoignage donné, le témoin s'en allait, et la nuit se refermait sur lui.

La capitaine assise au chevet du mourant écoutait toutes ces voix.

— Que dit-elle, la sévère dame de Helgesäter ? demandait-on à ceux qui sortaient.

— Elle rayonne comme une reine. Elle a tiré près du lit son fauteuil et étalé dessus les vêtements quelle lui avait tissés elle-même.

Soudain un silence se fait. Personne n'a rien dit, mais tous le savent : le capitaine meurt.

Le capitaine Lennart a rouvert les yeux. Il a embrassé d'un seul regard sa femme, son foyer, ses enfants, le peuple, les vêtements qui l'attendaient. Il a souri, poussé un soupir et rendu l'âme.

Un des assistants entonne le cantique des morts. Les autres se joignent à lui et, porté par des centaines de voix, le chant funèbre monte dans le silence de la nuit.

C'est le dernier adieu de la terre à l'âme qui s'en va.

# CHAPITRE XXXV

# LA CABANE DE LA FORÊT

Quelques années avant celle qui vit le règne des Cavaliers à Ekeby, un pâtre et une pastourelle jouaient dans la forêt.

Ils y étaient nés tous deux. La forêt était leur demeure et leur domaine. Ils y vivaient tranquilles et heureux. Ils construisaient des maisons avec des pierres plates, cueillaient des mûres et faisaient des sifflets de roseaux. Ils considéraient le lynx et le renard comme des chiens de garde, la belette était leur chat, ils s'amusaient à apprivoiser des grands ducs et des coqs de bruyère. Ils connaissaient le trou profond où les vipères enroulées dormaient leur sommeil hivernai. Ils ne craignaient ni serpent, ni bête féroce. Tout cela faisait partie des bois où ils étaient chez eux et où rien ne leur faisait peur.

Tout au fond de la forêt, dans un vallon encaissé où n'arrivait jamais le soleil, se dressait la demeure du petit pâtre. Un sentier tortueux et escarpé y conduisait. L'année durant, des brumes froides montaient de la tourbière profonde qui formait le fond de la vallée. Peu attirante pour le peuple de la vallée, cette maison abriterait un jour leur pauvre ménage. Ils y vivraient du travail de

leurs mains ; mais avant qu'ils eussent l'âge de se marier, la guerre éclata et le jeune, homme partit. Il revint sans blessure, sans dommage apparent, mais marqué pour la vie. Il ne voyait plus que la méchanceté partout. Au début, personne ne s'aperçut du changement : il alla avec son amie chez le pasteur pour la publication des bans, et la petite chaumière de la forêt fut leur foyer, mais la joie et le bien-être ne vinrent jamais y habiter. La femme regardait son mari comme un étranger. Il avait le rire dur, la voix coupante. Elle eut peur de lui.

Il ne faisait de mal à personne, travaillait honnêtement, mais on ne l'aimait guère, car il pensait du mal de tout le monde. Les bêtes de la forêt, la montagne qui cachait le soleil, le marais qui répandait des brouillards, tous étaient ses ennemis. Que celui qui veut vivre dans le désert des bois fasse provision d'abord de bons et doux souvenirs, de bonnes pensées, sinon la forêt est une demeure sinistre. On n'y voit que lutte et meurtre.

Jan Hök, le soldat, ne comprenait pas bien lui-même ce qui lui était arrivé, mais il voyait que rien dans la vie ne lui réussissait. Sa femme, peureuse et taciturne, cherchait les secrets de la nature. Elle ramassait des herbes, brassait des philtres, préparait des remèdes, savait quelles offrandes préféraient les êtres invisibles. On la craignait, bien qu'elle ne rendît que des services aux gens, et bientôt elle acquit une grande réputation de sorcière. Les fils de Jan Hök furent tous des hommes grands et forts, mais sauvages, vivant à couteaux tirés avec tout le monde.

Un jour la pauvre femme prit son courage à deux mains et parla à son mari.

— Depuis que tu es allé à la guerre, dit-elle, tu es tout changé. Que t'est-il donc arrivé ?

Alors il s'emporta contre elle et fut près de la frapper, et de ce moment-là, si quelqu'un avait le malheur de prononcer seulement le mot de guerre devant lui, il entrait dans des colères folles, où il ne se possédait plus. Pourtant ses anciens camarades affirmaient qu'il n'avait jamais fait plus de mal que les autres. Il avait combattu en bon soldat. Mais lui-même ne se pardonnait pas d'avoir pris part à une chose aussi monstrueuse. Ceux qui sont plus instruits trouvent une consolation à se dire qu'ils ont lutté pour la patrie, pour la gloire. Qu'étaient pour lui ces mots-là ? Il savait seulement que toute la nature le haïssait pour avoir répandu le sang.

À l'époque où la Commandante fut chassée d'Ekeby, le vieux Jan Hök vivait seul dans sa chaumière. Sa femme était morte, ses fils partis. Au temps des foires, sa maison se remplissait d'hôtes : les bohémiens, maigres et nerveux, aux cheveux noirs et au teint basané, venaient y camper. Leurs petits chevaux aux poils longs grimpaient les raidillons, traînant les charrettes chargées d'outils d'étameurs, d'enfants et de hardes. Des femmes précocement flétries, le visage boursouflé par la boisson et le tabac et des hommes pâles aux traits fortement accusés, aux corps nerveux, suivaient les charrettes. À leur venue la chaumière de Jan Hök se remplissait d'une animation farouche, car ils apportaient de l'eau-de-vie et des his-

toires innombrables de rixes, de vols et de maquignonnage.

La foire de Broby avait commencé un vendredi, et c'était ce même jour que le capitaine Lennart avait été tué. Le grand Mans qui avait commis le meurtre était fils du vieux soldat. Le dimanche suivant, les bohémiens, réunis chez Jan Hök, lui tendirent plus souvent que d'habitude la gourde d'eau-de-vie et leur conversation roula sur la vie des prisons, la nourriture des prisons, l'instruction judiciaire, toutes choses dont ils avaient une triste expérience.

Le vieillard, assis sur le billot au coin du feu, ne laissait tomber que de rares paroles. Ses grands yeux sans éclat erraient sur les groupes de gens sauvages qui l'entouraient. Le crépuscule tombait, mais les flammes de la cheminée éclairaient ces haillons et cette noire misère.

La porte s'ouvrit doucement, et deux femmes entrèrent.

C'était la comtesse Élisabet, suivie de la fille du pasteur de Broby. La jeune femme apparut comme une vision lorsque, douce et blonde, elle entra dans le cercle lumineux du foyer. Elle expliqua que Gösta Berling avait disparu : on ne l'avait pas revu à Ekeby depuis la mort du capitaine Lennart. Elle et sa servante l'avaient cherché tout l'après-midi à travers la forêt. Voyant qu'il y avait dans cette maison des gens qui avaient beaucoup circulé et connaissaient tous les chemins, elle venait leur demander s'ils l'avaient vu et s'ils voulaient l'aider à le trouver.

La question était inutile. Personne n'avait vu Gösta. On avança une chaise à Elisabet, elle s'y laissa tomber et demeura quelques instants sans rien dire.

Tout le monde la regardait avec étonnement. Alors le silence lui fit peur et elle voulut parler de choses indifférentes. Elle s'adressa au vieux près du feu.

Je crois savoir que vous avez été soldat, père Jan, dit-elle. Parlez-moi de la guerre.

Le silence devint plus lourd. Le vieux paraissait n'avoir rien entendu.

— Cela m'intéresserait d'entendre parler de la guerre par quelqu'un qui y a pris part, reprit Elisabet, mais elle s'interrompit soudain, car la fille du pasteur de Broby lui faisait signe de se taire. Qu'avait-elle dit qui fût déplacé ? Toute l'assistance la regardait d'un air de reproche. Et tout à coup une femme éleva la voix :

— N'est-ce pas vous qui avez été la comtesse de Borg ?

— Oui, c'est moi.

— C'était autre chose cela que de courir après un pasteur toqué. Un bel échange, ma foi !

La comtesse se leva et sortit. Elle en avait assez, mais la femme qui avait parlé la suivit.

— Que la comtesse me pardonne, dit-elle, il fallait que je dise quelque chose, car il n'est pas possible de par-

ler de la guerre au vieux Jan, il ne le supporte pas. J'ai cru bien faire.

Elisabet s'éloigna rapidement, sans répondre, cependant elle n'alla pas loin. Elle regarda la forêt menaçante, les sombres montagnes et le marécage d'où s'élevaient de sinistres vapeurs. Quelle destinée de vivre en ce lieu pour celui dont l'esprit était hanté par de pénibles souvenirs ! Elisabet se sentit émue de pitié.

— Anna Lisa, dit-elle, retournons à la chaumière ! On s'y est montré bon pour nous, mais moi je me suis mal conduite, je veux entretenir le vieux soldat de sujets plus réjouissants.

Heureuse de trouver qui consoler, elle revint sur ses pas.

— Je crains, dit-elle en entrant dans la maison, que Gösta Berling ne veuille attenter à ses jours. Il est donc indispensable de le retrouver au plus vite. Mademoiselle Anna Lisa et moi, nous avons cru le voir par instants et puis il a disparu à nouveau. Il doit se cacher dans la région où la jeune fille de Nygard a fait cette chute mortelle, et je viens de me dire qu'il est bien inutile que je rentre à Ekeby pour chercher du secours. N'y a-t-il pas ici même quelques hommes vigoureux qui s'empareraient facilement de lui ?

— Allons, les hommes ! cria la bohémienne, si la comtesse n'est pas trop fière pour demander un service aux hommes de la forêt, il faut le lui rendre, et vite.

Les hommes se levèrent et partirent. Seul le vieux Jan Hök resta immobile, les yeux ternes et vagues. La jeune femme aurait voulu lui adresser quelques paroles douces mais ne trouva rien à lui dire. Elle aperçut un enfant malade, étendu dans un coin de la pièce sur une botte de paille, et une femme qui avait la main blessée. Elle se mit alors à s'occuper d'eux, et bientôt elle fut l'amie de toutes les femmes bavardes et se fit montrer les petits enfants.

Une heure après, les hommes revinrent, ramenant entre eux Gösta Berling, les bras et les jambes ligotés. Il avait les vêtements déchirés et salis, les traits tirés, les yeux fous. Pendant deux jours et deux nuits il avait erré dans les bois, traversant les taillis et les ronces, couchant sur le sol humide. Les bohémiens avaient dû user de violence pour le ramener.

En le voyant dans cet état, sa femme se mit en colère. Elle ne fit rien pour le détacher mais le regarda avec dédain.

— C'est ainsi qu'on te retrouve ! s'écria-t-elle.

— Je ne pensais jamais reparaître devant tes yeux, dit-il.

— Ne suis-je pas ta femme ? N'ai-je pas le droit de demander que tu me fasses part de ton chagrin ? Voilà deux jours que je t'attends dans une mortelle angoisse.

— J'ai appris que c'était moi qui avais causé le malheur du capitaine Lennart. Comment aurais-je osé retourner près de toi ?

— Tu avais rarement peur autrefois, Gösta.

— Le seul service que je pouvais te rendre était de te débarrasser de moi.

Un regard chargé d'un mépris indicible jaillit des yeux de la jeune femme.

— Et tu voulais faire de moi la femme d'un suicidé !

Il tressaillit. Ses traits se contractèrent de douleur.

— Elisabet, dit-il, sortons dans la forêt pour nous parler.

— Pourquoi tous ces gens ne nous entendraient-ils pas ? s'écria-t-elle d'une voix sifflante. Valons-nous mieux qu'eux ? Qui, parmi ces pauvres vagabonds, a causé plus de mal et plus de dommages que nous ? Qu'ils apprennent donc que le péché et les chagrins sont aussi l'apanage des maîtres d'Ekeby et de ce fameux Gösta Berling. Crois-tu que ta femme t'estime au-dessus d'eux – ou le fais-tu toi-même ?

Gösta Berling eut un mouvement de révolte.

— Je ne suis pas aussi mauvais que tu le crois, dit-il, et il lui fit le récit de ce qui s'était passé pendant ces deux derniers jours.

Il s'était réfugié dans la forêt, chassé par le remords, mais il ne pensait pas à se tuer. Ne pouvant supporter la rencontre d'un regard connu, il pensait quitter la contrée.

Le dimanche, il était redescendu au pays et était allé jusqu'à l'église de Bro. Il voulait revoir ce pauvre peuple

du district de Lövsjö qu'il avait rêvé de pouvoir servir, depuis le jour où il avait fait tant de beaux projets avec le pasteur de Broby, ce peuple qu'il s'était pris à aimer lorsqu'il l'avait vu emporter dans la nuit la jeune fille morte de Nygard. Il s'était même glissé dans l'église, où le service divin avait commencé. Et du haut de la tribune, il avait regardé ce même peuple avec un amer regret. Oh, que n'avait-il pu lui parler, soulager sa misère, lui redonner l'espoir et le courage ! Que ne pouvait-il s'adresser à lui dans la maison de Dieu ! Tout misérable qu'il était, il aurait trouvé les paroles de la délivrance. Puis il était entré dans la sacristie faire cette publication que sa femme devait connaître, où il promettait que le travail serait repris à Ekeby et qu'on y distribuerait du blé aux plus nécessiteux. Il avait espéré, disait-il, que sa femme et les Cavaliers rempliraient cette promesse.

Sorti de l'église, il avait trouvé un cercueil couvert de crêpe et de guirlandes vertes, sur le parvis. Il avait compris que c'était celui du capitaine Lennart et qu'on avait hâté les funérailles pour que la foule, accourue pour la foire, pût y assister. Pendant qu'il le regardait, une main lourde s'était posée sur son épaule. C'était Sintram.

« – Gösta, avait-il dit, si tu veux te moquer du monde, tu n'as qu'à te laisser mourir comme celui-là. » Effrayé, Gösta l'écouta : Sintram se plaignit de l'échec de tous ses plans si bien ourdis. Il avait voulu faire des rives du Löven un désert, c'est pourquoi il avait établi les Cavaliers maîtres du pays ; c'est pourquoi il avait poussé le pasteur de Broby à appauvrir le peuple ; c'est pourquoi il avait appelé à la rescousse la sécheresse et la famine.

C'est à la foire de Broby que devait être porté le coup décisif. Excité par la misère, le peuple allait se livrer à des vols et à des meurtres. Il y aurait eu des actions judiciaires et des procès qui auraient fini de le ruiner. C'eût été le règne de la faim, de l'émeute, du désespoir. Le pays dévasté aurait perdu tout attrait. Personne n'aurait plus voulu y vivre. Et tout cela eût été l'œuvre de Sintram. Il aimait les pays déserts et les terres incultes. Mais celui qui avait su mourir au bon moment avait détruit le résultat de toutes ses combinaisons.

Et Gösta lui avait demandé à quoi devaient servir tant de malheurs ?

« – À mon plaisir, Gösta, car je suis mauvais. Je suis l'ours féroce des montagnes, la tempête de neige dans la plaine. J'aime à tuer et à persécuter. À bas les hommes et l'œuvre des hommes ! je ne les aime pas. Je puis bien m'amuser pour un moment à les voir faire leurs cabrioles entre mes griffes, mais j'en avais assez de ce jeu… Gösta, je voulais brandir ma hache et taper dans le tas. »

Il trépignait de rage, complètement fou, puis se précipita sur la pauvre bière pour en arracher le crêpe et les guirlandes de verdure.

« – Ne touche pas au cercueil ! » avait crié Gösta.

« – Tiens, tiens ! et pourquoi donc ? Tu ne m'empêcheras pas de le jeter à terre et de le piétiner, avait-il crié ; tu ne sais donc pas ce qu'il m'a fait, ce misérable ? Vois le bel équipage qui m'a amené ici ! »

Gösta avait reconnu, dehors sur la route, la charrette des prisonniers et les gendarmes.

« – Tu ne comprends pas que je tiens à envoyer un merci à la dame de Helgesäter qui s'est amusée à feuilleter de vieux papiers pour trouver des preuves contre moi dans l'affaire des poudres. Elle appelle cela réhabiliter son mari. Mais il va me le payer et aussi les larmes que j'ai dû verser pour que cet imbécile de Scharling m'autorise à faire une dernière prière sur le cercueil de ce cher ami mort. »

Le forcené s'était encore jeté sur la bière. Voulant à tout prix éviter une lutte, qui eût profané le lieu sacré, Gösta avait déclaré qu'il paierait de sa vie le repos du mort.

« – Eh bien, soit, mon garçon, avait crié le fou. Dans un délai de douze heures tu auras cessé de vivre. J'ai ta parole, j'y compte. »

Gösta n'avait certes pas hésité à donner sa parole. Il était las du poids des remords et il estimait de son devoir de rendre la liberté à sa femme.

Ce qui le troublait cependant, c'est qu'il avait juré à la Commandante de ne pas mourir tant que la fille du pasteur de Broby servirait à Ekeby. Mais Sintram prétendit qu'on ne pouvait plus la tenir pour une servante, puisqu'elle hériterait des richesses de son père. Et comme Gösta objectait que ces richesses étaient trop bien cachées pour qu'on pût les retrouver, Sintram s'était mis à rire. « Les richesses du pasteur sont dissimulées parmi les nids de pigeons, dans le clocher de Broby »,

avait-il dit, puis il était parti. Et Gösta avait regagné les forêts, cette fois pour mourir à ce même endroit où la jeune fille de Nygard était tombée. Il avait aperçu sa femme entre les arbres, c'est pourquoi il n'avait pas encore mis à exécution sa résolution de se tuer.

Après avoir écouté jusqu'au bout ce récit décousu, la jeune femme s'écria tristement :

— Ah, que je te reconnais bien là, Gösta. Des gestes de héros ! Des promesses de héros ! Toujours prêt à plonger tes mains dans les flammes, Gösta ! Toujours prêt à sacrifier ta vie pour des chimères ! Que tout cela m'a paru grand jadis ! Mais comme j'apprécie davantage à présent le calme et la simplicité ! Quel bien pouvait faire au mort ta promesse à Sintram ? Et quand même il aurait arraché au cercueil le crêpe et les guirlandes et l'eût renversé, on l'aurait relevé ; il y aurait eu d'autre crêpe, d'autres couronnes. Si tu avais posé ta main sur le cercueil et juré là devant ce misérable Sintram de consacrer ta vie à soulager les misères de ce pauvre peuple que tu prétends aimer, au lieu de charger de ce soin ta femme et de pauvres vieux hommes, je t'aurais admiré.

Gösta Berling l'interrompit.

— Nous autres, Cavaliers, ne sommes-nous pas des hommes libres ? Nous avons juré de vivre pour le plaisir et rien que pour le plaisir. Malheur à nous si l'un de nous trahit son serment.

— Hélas ! dit la comtesse avec l'accent du désespoir, tu es le plus lâche des Cavaliers, et tes repentirs demeurent toujours stériles. Veux-tu que je te raconte ce qui

s'est passé hier à Ekeby ? Ils étaient tous là, tes onze camarades, réunis dans l'aile des Cavaliers ; tu étais parti, le capitaine Lennart était mort, et ils n'étaient pas d'humeur joyeuse. Anna Lisa que voici est montée auprès d'eux. Tu sais combien elle est restée attachée à la Commandante et combien elle a lutté contre le gaspillage et le désordre à Ekeby. Elle revenait de chez elle où elle avait encore fouillé les armoires et les commodes pour découvrir l'argent de son père. « Je n'ai rien trouvé, dit-elle. Mon père avait biffé toutes les créances ; quant à l'argent liquide je ne sais où le chercher. En quittant Ekeby, la Commandante m'avait chargée du soin de sa maison et si j'avais retrouvé l'argent de mon père, j'en aurais relevé les ruines. Ne pouvant pas rapporter autre chose, j'ai rapporté quelques brindilles de ce monceau d'infamie qui tua mon père, car certes ce sera pour moi une grande honte, quand ma maîtresse reviendra et me demandera ce que j'ai fait d'Ekeby. »

« – Ne prenez pas tant à cœur une chose dont vous n'êtes pas responsable », a répondu Beerencreutz.

« Alors Anna Lisa a repris :

« – Je n'ai pas rapporté des brindilles pour moi seule, messieurs les Cavaliers. Il y a aussi votre part. Mon père n'était pas le seul coupable. Acceptez, s'il vous plaît, messieurs ! »

« Et elle a fait le tour de la pièce, déposant devant chacun un rameau sec. Quelques-uns poussaient des jurons, mais presque tous la laissaient faire. Beerencreutz seul a enfin répondu avec hauteur : « C'est bien, ma fille,

vous pouvez vous retirer. » Et quand elle leur eut tourné le dos, il a d'un coup de poing fait sauter les verres de la table. « C'est fini, a-t-il dit. L'eau-de-vie coûte cher ici. Elle ne m'attirera pas deux fois un affront pareil. » Il s'est levé et est sorti. Peu à peu, tous l'ont suivi. Sais-tu où ils sont allés, Gösta ? Le jour même, ils ont fait demander du monde pour rebâtir les forges et le moulin. Dans leur hâte, ils se sont mis eux-mêmes à la besogne pour commencer le déblaiement. Mais toi, que fais-tu ? Tu ne connais que la fuite.

— Que veux-tu que je fasse, moi, un pasteur révoqué ? murmura Gösta d'une voix sourde. Rejeté de la société par les hommes, haïssable à Dieu…

— Moi aussi, j'ai été à l'église de Bro aujourd'hui, reprit Elisabet. Et deux femmes m'ont chargée de te saluer de leur part. « Dis à Gösta, m'a dit Marianne Sinclaire, qu'il est pénible pour une femme d'avoir honte de celui qu'elle a aimé. » « Dis à Gösta, m'a recommandé Anna Stjärnhök, que j'ai trouvé la paix. Je gouverne moi-même mes domaines. On dit de moi que je serai une seconde Commandante d'Ekeby. Je ne songe plus à l'amour, je ne songe qu'au travail. » À Berga aussi on a surmonté la première amertume de la douleur. « Mais tous nous avons un chagrin commun, celui que nous cause Gösta. Nous croyons cependant toujours en lui et prions pour lui. Mais quand donc deviendra-t-il un homme ? »

« Eh bien, Gösta, es-tu donc rejeté de la société de tes semblables ? Tu as été trop aimé, c'est ton malheur. On te pardonnait tout, dès que tu riais et plaisantais, chantais et jouais. On approuvait tout ce qu'il te plaisait

de faire : et tu oses te dire un réprouvé ? Ah, que n'es-tu resté pour voir l'enterrement du capitaine Lennart ! Des milliers de gens y sont venus. Le cimetière entier, le mur, les champs environnants étaient couverts de monde. Le cortège funèbre s'était formé devant la sacristie. On attendait le vieux pasteur qui étant malade n'a pas prêché depuis longtemps, mais il avait promis quand même de faire les obsèques. Il est arrivé, marchant doucement, à petits pas, la tête baissée, plongé dans ses rêves, comme c'est son habitude, à lui qui est si vieux. Il a pris la tête du cortège sans rien remarquer d'extraordinaire. Il a marché derrière tant de cercueils ! Il suivit le chemin familier, lut les prières, jeta sa pelletée de terre dans la fosse. Puis le sacristain entonna l'hymne funèbre. Mais on ne le laissa pas chanter seul. Des centaines de voix s'unirent à la sienne. Alors le pasteur sembla se réveiller. Il se passa la main sur les yeux, puis monta sur une pierre pour mieux voir. Jamais il n'avait vu autant de gens en larmes. Les hommes avaient mis leurs grands chapeaux d'enterrement, les femmes les tabliers blancs à larges ourlets. Tous pleuraient.

« Le vieux pasteur se mit à trembler. Qu'allait-il dire pour consoler cette douleur ?

« Lorsque le chant du cantique fut terminé, il tendit les bras au-dessus de la foule.

« – Je vois qu'un grand deuil nous a frappés, dit-il. Et le deuil est plus douloureux à porter pour ceux qui ont encore de nombreuses années à vivre que pour moi qui bientôt m'en irai. »

« Il s'arrêta. Sa voix si faible refusait de sortir de sa gorge. Mais après quelques secondes, il reprit, parlant haut comme au temps de sa jeunesse, et ses yeux rayonnaient. Et il parla merveilleusement, Gösta. Il nous rappela que l'homme que nous pleurions, n'avait point reçu de dons extraordinaires, aucun pouvoir surhumain : ce qui avait fait de lui le messager de Dieu, c'était simplement d'avoir marché sur les chemins de Dieu. Que son exemple nous exhorte à faire comme lui, puisque pour cela il suffit d'avoir une âme pieuse et bonne et un grand cœur et de s'aimer les uns les autres. Il nous expliqua tout ce qui s'était passé jusqu'ici et qui doit préparer nos âmes à la période heureuse qui s'ouvre devant nous. « Oui, disait-il, j'ai vu souvent, au cours de cette année, la bonté se faire jour brusquement comme un rayon lumineux derrière un nuage. Dorénavant, elle brillera à tous les yeux comme un soleil. »

« Il nous semblait que nous entendions parler un prophète. Nous voulions nous aimer, nous voulions être bons. Il leva les yeux et bénit l'assemblée : « Au nom du Seigneur, dit-il, que le désordre et l'agitation prennent fin, que la paix habite nos cœurs et la nature entière ! Que les choses inanimées, les animaux et les plantes retrouvent la tranquillité et ne soient plus nuisibles aux hommes ! »

« Et une paix ineffable parut se répandre sur la contrée. Les montagnes resplendissaient et les vallées sous la brume d'automne se teintaient de rose. Alors le pasteur appela celui qui allait secourir le peuple. « Dieu, dit-il, enverra un soutien au peuple de Svartsjö dont il ne

veut pas la perte. Quelqu'un viendra qui nourrira les affamés et qui conduira le peuple dans la voie de la justice. » Nous comprenions que lui aussi pensait à toi. Le peuple qui avait lu ta proclamation parlait de toi en rentrant. Tout alentour dans les pauvres fermes, on parle de Gösta Berling, on espère en toi, et pendant ce temps, toi, tu errais dans la forêt, cherchant la mort !

« Oui, Gösta, je suis sûre que le pasteur parlait de toi. Peut-être trouveras-tu à cela une raison pour vivre. Mais moi, qui suis ta femme, je te dis simplement de commencer enfin à faire ton devoir, sans rêver d'être l'envoyé de Dieu – peut-être le sommes-nous tous ? Il n'y a pas de place pour l'héroïsme dans la vie qui t'attend, tu ne dois ni briller ni étonner le monde, tu dois même chercher à ce que ton nom ne revienne pas trop souvent sur les lèvres des hommes. Réfléchis bien avant de te décider. Par ta parole à Sintram, tu as acquis, semble-t-il, comme un droit à mourir, et la vie t'offrira sans doute désormais peu de bonheur. Il y a quelque temps je souhaitais regagner le foyer de mes parents dans le Midi. Une vie à tes côtés n'était-elle pas un trop grand bonheur pour mon cœur coupable ? Maintenant, si tu acceptes de vivre pour accomplir ta tâche, je resterai. Mais n'en attends aucune joie nouvelle. Je te forcerai à suivre la route austère du devoir. Ne compte pas que je te dise des paroles joyeuses ou pleines d'espoir. Tout le chagrin et tous les malheurs que nous avons causés veilleront à notre foyer. Un cœur qui a souffert comme le mien, peut-il aimer encore ? Je marcherai à côté de toi sans larmes et sans joie. Réfléchis bien, Gösta, et viens si tu as le courage d'entrer dans la voie de l'expiation.

Elle n'attendit pas sa réponse. Elle fit seulement un signe à Anna Lisa et partit. Mais dès qu'elle se trouva dans la forêt, elle se prit à pleurer amèrement et pleura jusqu'à Ekeby. Arrivée là, elle se souvint qu'elle s'était promis de parler à Jan Hök, le soldat, de choses plus réjouissantes que la guerre.

Dans la cabane de la forêt, les gens restèrent silencieux après son départ.

— Que le Seigneur Dieu soit loué et honoré ! fit soudain Jan Hök.

Tous le regardèrent.

— De la méchanceté et de la haine, c'est tout ce que mes yeux ont vu depuis qu'ils se sont ouverts à la lumière du jour, dit-il. Des hommes méchants, des femmes méchantes. De la haine dans la forêt et dans les montagnes. Mais cette femme est bonne. Dans ma solitude, je me rappellerai qu'une femme vraiment bonne a passé dans ma maison.

Il se pencha vers Gösta et détacha ses liens.

— Haïssables à Dieu, oui, murmura-t-il. Voilà ce que nous avons été tous les deux, des hommes mauvais. Il s'agit d'expier maintenant.

Le lendemain, le vieux Jan Hök descendit trouver le commissaire de police.

— Je veux prendre ma croix, dit-il. J'ai été un homme mauvais, c'est pourquoi j'ai des fils mauvais.

Il pria qu'on le mît en prison à la place de son fils, mais la chose était naturellement impossible.

La plus belle des histoires est celle qui raconte comment il suivit alors ce fils partout, marchant à côté de la charrette, dormant à la porte de la prison, jusqu'à ce que Mans eût payé sa dette. Cette histoire trouvera bien un jour qui la racontera.

# CHAPITRE XXXVI

# MARGARETA CELSING

Quelques jours avant Noël, la Commandante arriva dans le canton de Lövsjö, mais ce ne fut que la veille de Noël qu'elle parvint à Ekeby. Pendant tout le voyage elle fut malade. Elle avait contracté une congestion pulmonaire avec une violente fièvre ; cependant jamais personne ne l'avait vue plus gaie ni plus douce.

La fille du pasteur de Broby, qui était allée la rejoindre dans les forêts d'Elfdalen dès le mois d'octobre, était assise à côté d'elle dans le traîneau, mais malgré son désir de hâter le voyage, elle ne put empêcher la vieille femme d'arrêter les chevaux pour demander des nouvelles à chaque passant.

— Comment vous tirez-vous d'affaire par ici ? demandait-elle.

— Ça va. Les temps d'ailleurs vont être moins mauvais. Gösta Berling et sa femme nous aident.

— Le bon temps est revenu, répondait un autre. Sintram est parti. Les Cavaliers travaillent. On a retrouvé l'argent du pasteur de Broby dans le clocher de Bro. Comme sa fille, qui est avec vous, n'a pas voulu garder

cette fortune pour elle, il y aura de quoi rebâtir Ekeby et donner du pain aux pauvres.

— Notre vieux pasteur a repris force et vie, disait un troisième. Tous les dimanches il nous annonce la venue du royaume de Dieu. Qui voudrait pécher encore ? La puissance du bien est victorieuse.

La Commandante ne cessait pas de poser des questions, malgré la fièvre qui la minait et les douleurs qu'elle ressentait à la poitrine. Elle se réjouissait quand on lui répondait :

— Nous avons ici deux femmes, Marianne Sinclaire et Anna Stjärnhök. Elles secondent Gösta Berling, elles nous secourent et ne laissent mourir de faim personne. Et on ne jette plus son blé dans les cuves pour faire de l'eau-de-vie.

La Commandante dans son traîneau se croyait au service divin. Elle entrait dans une terre promise. Elle voyait s'éclairer de vieux visages à la seule évocation des heureux jours qui étaient enfin venus. Les malades oubliaient leurs souffrances pour célébrer le temps de la joie.

— Nous voulons tous ressembler au capitaine Lennart, disaient-ils. Nous voulons être bons, croire à la bonté. Nous ne voulons plus nuire à personne. Nous voulons hâter la venue du royaume de Dieu.

Le même esprit soufflait partout. Dans les domaines on tenait table ouverte pour les plus nécessiteux. Partout on travaillait, et dans toutes les forges de la Comman-

dante, on avait recommencé à fondre le minerai. À Ekeby même, lui affirmait-on, le moulin était reconstruit, la forge en pleine activité, la maison d'habitation rebâtie jusqu'aux combles. La misère passée, la vie et la mort du capitaine Lennart avaient secoué les consciences. La Commandante, oubliant ses douleurs, laissait entrer à flots l'air frais dans ses poumons malades. Elle sentait se disperser sa colère contre les Cavaliers. Elle remerciait Dieu de pouvoir leur pardonner.

— Anna Lisa, dit-elle, je crois vraiment que je suis déjà au paradis.

Quand enfin on arriva à Ekeby, les Cavaliers s'empressèrent de l'aider à descendre du traîneau. Ils pouvaient à peine la reconnaître. Les plus âgés d'entre eux, qui l'avaient vue jeune, chuchotaient : « Ce n'est pas la Commandante d'Ekeby, c'est Margareta Celsing qui nous revient. »

La joie fut grande de constater qu'elle leur avait pardonné et qu'elle était éloignée de toute idée de vengeance, mais cette joie se changea en tristesse, quand ils la virent si malade. On dut la transporter aussitôt dans une chambre de l'aile des bureaux et lui faire prendre le lit. Mais sur le seuil elle se retourna et leur dit :

— Une tempête a passé sur le pays, la tempête de Dieu. Je sais maintenant que tout a été pour le mieux.

La porte se referma ensuite sur elle, et ils ne la revirent plus.

Cependant ils auraient eu tant à lui dire ! Lorsqu'on sait que derrière une porte close se trouve un ami dont l'oreille va se fermer à jamais, les paroles montent du cœur aux lèvres. « Ah, mon ami, voudrait-on dire, peux-tu oublier mes torts envers toi ? Peux-tu croire que je t'ai aimé malgré le chagrin que je t'ai fait pendant que nous cheminions ensemble ? Merci, mon ami, merci, pour toute la joie que tu m'as donnée. »

Voilà ce qu'on voudrait dire et tant d'autres choses encore.

Mais la Commandante brûlait de fièvre et la voix des Cavaliers ne pouvait l'atteindre. Ne saurait-elle donc jamais qu'ils avaient enfin travaillé, qu'ils avaient repris son œuvre, qu'ils avaient rendu à Ekeby sa gloire, son honneur ? Ils descendirent à la forge où le travail s'était arrêté, mais n'appelèrent point les forgerons, partis pour célébrer la fête de Noël chez eux. Ils jetèrent du charbon et de la fonte au four et firent la besogne eux-mêmes. Si au moins, avant de mourir, la Commandante pouvait entendre le grand marteau, il parlerait pour eux.

Le soir tomba et la nuit. Ils travaillaient toujours.

Quelques-uns pensaient qu'il était bien étrange de passer cette fois encore la nuit de Noël dans la forge.

Le savant Kevenhüller, qui avait été le reconstructeur de la forge et du moulin, et Kristian Bergh, le fort capitaine, se tenaient devant le feu et surveillaient la fonte. Gösta et le patron Julius soufflaient. Les autres s'étaient installés, qui sur l'enclume, qui sous le marteau suspendu aux poutres du toit, qui sur les brouettes ren-

versées et les tas de charbon. Lövenborg, le vieux mystique, causait avec l'oncle Eberhard, assis à côté de lui sur l'enclume.

— Cette nuit Sintram va mourir, dit-il. Nous le verrons bientôt apparaître ici.

— Et pourquoi tout juste ce soir ?

— Tu sais bien qu'il y a un an nous avons fait un pari. Et, n'est-il pas vrai nous n'avons rien fait qui ne soit digne des Cavaliers. Donc il a perdu.

— Eh bien, si tu crois à de pareilles sornettes, tu devrais bien reconnaître que nous avons au contraire fait beaucoup de choses indignes des Cavaliers. D'abord nous ne sommes pas venus en aide à la Commandante, puis nous nous sommes mis à travailler, enfin, il n'est pas tout à fait honnête que Gösta Berling ne se soit pas suicidé, puisqu'il avait juré de le faire.

— J'ai bien pensé à cela, répondit Lövenborg, mais je crois que nous ne considérons pas la chose comme il faut. Il nous était interdit d'agir pour nos petits avantages personnels, mais non de faire ce que l'amour, l'honneur et notre salut éternel nous commandaient. Sintram a perdu !

— Tu peux avoir raison !

— Je sais que j'ai raison. J'ai entendu cette nuit le carillon de ses grelots. Nous le verrons bientôt apparaître ici.

Le petit vieillard regardait par la porte entr'ouverte un coin de ciel bleu, clouté de rares étoiles. Tout à coup il sursauta.

— Le voyez-vous ? chuchota-t-il. Il essaie de se faufiler ici. Tiens, là, là, à la porte !

— Je ne vois rien, répondit Eberhard. Tu as sommeil, frère Lövenborg.

— Je l'ai vu très nettement contre le ciel pâle. Il portait sa longue pelisse de loup et son bonnet de fourrure. Maintenant il s'est caché dans les ténèbres là-bas, derrière le four. Je ne peux plus le voir. Ah, si, le voilà, le voilà. À côté de Kristian Bergh. Il se penche sur le feu et y jette quelque chose. Ah, attention, amis ! Attention !

À ce moment, une gerbe de flammes jaillit du fourneau, couvrant les Cavaliers de scories et d'étincelles. Personne ne fut blessé.

— Il veut se venger de nous, murmura Lövenborg. Il est là-bas, de l'autre côté. Il va détacher le marteau !

Il bondit sur ses pieds et entraîna l'oncle Eberhard, pendant que le marteau avec un grand fracas vint s'abattre sur l'enclume. Un crampon avait lâché prise, mais Lövenborg et l'oncle Eberhard avaient été à deux doigts de la mort.

— Vous voyez qu'il n'a plus aucun pouvoir sur nous, s'écria Lövenborg d'un ton de triomphe. Mais il veut se venger.

Puis il appela Gösta Berling.

— Monte donc dans l’appartement des femmes, Gösta ! Peut-être s’y montrera-t-il aussi, et elles pourraient être effrayées, mais prends garde à toi-même, car il t’en veut et qui sait s’il n’a pas de pouvoir sur toi à cause de la parole que tu lui as donnée !

On apprit par la suite que Lövenborg avait eu raison et que Sintram était bien mort dans la nuit de Noël. On prétendait qu’il s’était pendu dans sa prison. D’autres prétendaient que le geôlier l’avait fait mourir secrètement : le procès semblait tourner en sa faveur et son retour eût été un nouveau désastre pour les habitants de Lövsjö. D’autres encore affirmaient qu’un monsieur sombre était venu le chercher dans un équipage noir, attelé de chevaux noirs. Lövenborg ne fut pas le seul qui le vît dans cette nuit de Noël. Il avait apparu à Fors, et dans les rêves d’Ulrika Dillner. Il continua même à hanter Fors jusqu’à ce que Ulrika eût fait transporter son corps au cimetière de Bro.

Par la suite elle chassa de Fors les mauvais serviteurs et y introduisit un règne de bonté. Depuis ce temps le domaine n’est plus hanté.

*

Avant que Gösta Berling eût quitté la forge, on dit qu’un messager inconnu était venu apporter une lettre pour la Commandante.

On posa la lettre sur la table à côté de son lit. Un moment après, elle se sentit soudain mieux ; la fièvre tomba et les douleurs se calmèrent. Les vieilles gens pré-

tendent que cette amélioration subite mais passagère était due à l'influence de puissances obscures qui voulurent qu'elle lût cette missive.

C'était un document écrit avec du sang sur du papier noir. Les Cavaliers l'auraient bien reconnu, car il avait été signé l'an passé, la nuit de Noël, dans la forge d'Ekeby. La Commandante y lut qu'étant une sorcière qui envoyait à l'enfer l'âme des pauvres Cavaliers, elle était condamnée à perdre Ekeby. Elle en examina la date et les signatures et trouva sous celle de Gösta la note suivante : « Attendu que la Commandante a profité de ma faiblesse pour m'éloigner du travail honnête et me garder à Ekeby, attendu qu'elle a fait de moi le meurtrier d'Ebba Dohna en lui révélant que j'étais un pasteur destitué, je signe. »

Lentement la Commandante replia le papier et le replaça dans l'enveloppe. Elle resta un long moment immobile, plongée dans d'amères réflexions. Elle se disait que c'était sans doute l'opinion de tout le pays sur son compte : une sorcière, voilà ce qu'elle était aux yeux du peuple auquel elle avait donné du travail et du pain. Voilà quel serait le souvenir qu'elle laisserait. On ne pouvait avoir meilleure opinion d'une femme adultère ! En somme, que lui importait l'opinion de ces ignorants, ils lui étaient étrangers. Mais les pauvres Cavaliers, qui avait éprouvé sa bonté, croyaient donc aussi à ces sornettes ou faisaient semblant d'y croire pour s'emparer d'Ekeby. Une colère aveugle et un grand désir de vengeance s'allumèrent dans son cerveau fiévreux. Elle donna l'ordre à la fille du pasteur de Broby, qui la soignait avec la jeune comtesse Élisabet, d'envoyer chercher

l'intendant de Högfors et le bailli. Elle désirait faire son testament.

Ses sourcils s'étaient froncés péniblement, et la souffrance convulsait son visage.

— Vous souffrez beaucoup, dit doucement Elisabet.

— Oui, plus que jamais.

Il y eut un silence, puis la Commandante reprit d'une voix dure :

— C'est bizarre que vous aussi, comtesse, vous que tout le monde adore, soyez une femme adultère !

La jeune femme tressaillit.

— Oui, reprit la mourante, sinon en acte, du moins en pensée et en désir. Moi, qui vais mourir, je sens bien que cela ne fait aucune différence.

— Je le sais bien, Commandante.

— Et pourtant vous vivez heureuse. Vous pouvez posséder le bien-aimé sans péché. Aucun spectre ne se met en tiers entre vous. Vous pouvez vous aimer aux yeux du monde et marcher côte à côte à travers la vie.

— Oh, Commandante, Commandante.

La Commandante se tut comme suffoquée par la douleur, puis reprit avec violence :

— Comment osez-vous rester près de lui ? Faites pénitence pendant qu'il en est temps encore ! Retournez auprès de vos parents avant qu'ils ne viennent vous jeter

leur malédiction ! Je vais donner Ekeby à Gösta Berling. Je lui léguerai le pouvoir et la richesse d'Altringer. Oseriez-vous les partager avec lui ? Oseriez-vous accepter la fortune ? Je l'ai osé. Mais rappelez-vous le dîner de Noël ! Rappelez-vous la prison dans la maison de Scharling !

— Oh, Commandante, nous marchons côte à côte comme deux coupables. Aucune joie n'habite avec nous. Croyez bien que j'ai la nostalgie du foyer de mes parents, de l'appui et de la protection des miens ! Mais je n'en jouirai pas. Je dois vivre ici près de lui dans la crainte et le tremblement, liée à une éternelle expiation.

— Oui, oui, c'est avec de pareilles pensées que nous leurrons notre cœur ! s'écria la Commandante. Quittez-le, quittez-le !

Avant que la comtesse eût eu le temps de répondre, la porte s'ouvrit et Gösta Berling entra.

— Viens ici près de moi, Gösta, appela la Commandante, et sa voix se fit mordante et dure. Viens, toi qui rêves de laisser le souvenir d'un bienfaiteur du peuple à ces pauvres gens de Lövsjö ! Apprends ce qui est advenu à la vieille amie que tu as laissée errer en mendiante dans le pays !

« Je te dirai d'abord ce qui s'est passé ce printemps.

« C'est au mois de mars que j'atteignis la forge de mes parents dans les forêts d'Elfdalen. J'étais déguenillée, sordide. On me dit que ma mère était à la laiterie. J'y allai, et longtemps je restai muette près de la porte. Au-

tour de la pièce, à mi-hauteur des murs, couraient des planches sur lesquelles brillaient des bassines de cuivre pleines de lait. Et ma mère, qui avait plus de quatre-vingt-dix ans, les prenait les unes après les autres et les écrémait. Elle était alerte encore, mais je voyais bien qu'il lui en coûtait de se redresser pour les atteindre. Je ne savais pas si elle m'avait vue, mais au bout d'un moment elle parla d'une voix étrange sans inflexions :

« – Il t'est donc arrivé ce que je voulais ! »

« Je désirais lui répondre, lui demander pardon, mais elle n'entendit pas mes paroles : elle était devenue sourde. Après un moment de silence, elle recommença :

« – Tu peux venir m'aider », dit-elle.

« Je me mis à écrémer le lait à sa place. Je déplaçais les bassines dans l'ordre qu'elle voulait, j'enfonçais la cuillère juste assez profondément ; elle en fut contente. À aucun serviteur elle n'avait jamais confié ce soin ; je savais comment elle entendait que la chose fût faite.

« – Désormais tu pourras te charger de ce travail », dit-elle. Et par là, je sus qu'elle m'avait pardonné.

« Mais depuis ce jour on eût dit que ses forces l'avaient abandonnée. Elle restait assise dans son fauteuil, somnolant presque la journée entière. Et quelques semaines avant Noël, elle s'éteignit.

La Commandante s'arrêta, la respiration haletante, mais elle fit un grand effort et continua :

— Il est vrai, Gösta, que j'aimais à t'avoir ici près de moi à Ekeby. Il y a en toi quelque chose, je ne sais quoi, qui fait que tout le monde recherche ta société. Si tu avais voulu te ranger et devenir un homme sérieux, je t'aurais chéri comme un fils. Mon espoir était toujours que tu trouverais une bonne femme. D'abord j'ai cru que ce serait Marianne Sinclaire, car j'ai bien vu qu'elle t'aimait déjà au temps où tu t'étais fait bûcheron. Puis je pensais que ce serait la petite Ebba Dohna, et je suis allée un jour à Borg pour lui dire que si elle t'épousait, je te léguerais Ekeby. Si j'ai mal agi, je t'en demande pardon.

Gösta, à genoux, le front contre le bord du lit, poussa un douloureux gémissement.

— Dis-moi maintenant, Gösta, comment comptes-tu vivre ? Comment entretiendras-tu ta femme ?

Gösta lui répondit en s'efforçant de sourire, bien qu'il sentît son cœur se briser.

— Autrefois quand j'ai voulu me faire ouvrier de la forêt, vous m'avez donné une petite ferme. Cet automne, j'en ai réparé la maison. Lövenborg m'a aidé. Nous avens reblanchi les plafonds et tapissé les murs de papiers que nous avons peints. La petite pièce du fond, que Lövenborg appelle le boudoir de la comtesse, nous l'avons meublée avec des meubles provenant de ventes seigneuriales et que nous avons découverts dans toutes les fermes environnantes, de sorte qu'il y a des fauteuils et des bahuts aux serrures brillantes. Mais dans la grande pièce extérieure, on a installé le métier à tisser de ma femme, et mon établi de menuisier ; des ustensiles de

ménage et diverses autres choses y ont encore trouvé place. Lövenborg et moi y avons déjà passé bien des soirées, causant de ce que sera notre vie à ma jeune femme et à moi dans cette chaumière. Elisabet en entend parler ici pour la première fois, Commandante. Nous comptions le lui dire en quittant Ekeby.

— Continue, Gösta.

— Lövenborg disait qu'il fallait aussi une servante. « L'été il fera délicieusement beau sur cette langue de terre ombragée de bouleaux, disait-il, mais l'hiver ce serait trop solitaire pour une jeune femme. Il vous faut une servante, Gösta », et j'étais bien de son avis, mais je ne voyais pas comment nous aurions les moyens d'en engager une. Alors, un jour, il apporta une pile de cahiers de musique ; le lendemain, il fit transporter à la chaumière sa table avec le clavier peint. « Ce sera peut-être bien toi, la servante ? » lui ai-je dit. Il répondit qu'il ne serait pas de trop. Allais-je donc croire que la jeune comtesse ferait le ménage et porterait l'eau et le bois ? Oh non, je ne pensais pas qu'elle ferait quoi que ce soit, tant que j'aurais moi deux bras pour travailler. Mais Lövenborg estimait que nous devrions être deux, afin qu'assise toute la journée sur le canapé, elle pût broder au tambour. Je ne comprenais pas combien une petite femme comme elle a besoin d'attention et de ménagements, disait-il.

— Continue toujours, Gösta, dit la Commandante. Tu croyais donc que la jeune comtesse consentirait à habiter une ferme de journaliers ?

Gösta fut surpris du ton railleur dont elle avait parlé mais répondit :

— Certes, je me rends compte que c'est beaucoup lui demander que de vouloir partager cette vie-là. Mais si elle avait voulu, cette existence aurait eu aussi sa douceur. Il faut faire au moins cinq milles pour trouver un médecin. Elle, qui a la main légère et le cœur tendre, n'aurait pas manqué de plaies à panser et de fièvres à calmer. Et je me disais que les affligés connaîtraient vite le chemin de notre petite ferme. Il y a bien des peines qu'une bonne parole soulage.

— Et toi-même, Gösta Berling ?

— J'aurais mon travail devant l'établi et le tour. Dorénavant je veux vivre ma propre vie. Si ma femme ne veut pas me suivre, elle est libre. On m'offrirait maintenant toutes les richesses du monde, qu'elles ne me tenteraient pas. Je serai et je resterai un homme pauvre au milieu des pauvres. Les paysans ont besoin de quelqu'un qui leur joue des polkas aux noces et aux fêtes de Noël, quelqu'un qui écrive leurs lettres aux fils absents. Je serai cet homme, Commandante, mais il faut que je reste pauvre.

— Ce ne sera pas une vie bien gaie, Gösta.

— Elle ne serait pas triste non plus, si on était deux. Les riches et les heureux trouveraient aussi bien le chemin de notre maison. Les hôtes ne seraient pas choqués de voir faire la cuisine sous leurs yeux et ne s'amuseraient pas moins chez nous si la vaisselle était insuffisante.

— Et quelle gloire en tirerais-tu, Gösta ?

— Ma gloire serait grande, Commandante, si les pauvres gardaient mon souvenir, un ou deux ans après ma mort. J'estimerais avoir été utile, si j'avais planté quelques pommiers devant les fenêtres de ma maison, si j'avais appris aux violoneux du pays quelques airs à fredonner sur les sentiers de la forêt.

« Voyez-vous, Commandante, je suis toujours le même fou de Gösta Berling : un ménétrier de campagne, c'est tout ce que je peux devenir, cela me suffit. J'ai de grands torts à me faire pardonner. Mais pleurer et expier dans le repentir et les larmes, ce n'est pas mon affaire. Ma pénitence consistera en ceci : donner un peu de joie aux pauvres gens.

— Gösta, dit la Commandante, c'est là une vie trop humble pour un homme de ton envergure. Je veux te donner Ekeby.

— Non, non, s'écria-t-il, avec effroi, ne me rendez pas riche. Ne mettez pas un fardeau pareil sur mes épaules.

— Si, je te léguerai Ekeby, à toi et aux Cavaliers, répéta la Commandante. Tu es un homme vertueux, paraît-il, et que le peuple acclame. Je te dirai ce que m'a dit ta mère : « Tu te chargeras dorénavant de ce travail. »

Elle parlait d'une voix âpre et mordante.

— Non, Commandante, nous ne pouvons pas accepter cela, nous vous avons méconnue ; à cause de nous, vous avez été malheureuse.

— Je veux vous donner Ekeby, tu m'entends.

Il fut saisi d'angoisse.

— Ne mettez pas les vieux Cavaliers en face d'une pareille tentation, Commandante ; ils redeviendraient paresseux et buveurs. Juste ciel ! des Cavaliers riches !

— Oui, je te donnerai Ekeby, mais tu me promettras de ne pas retenir ta femme. Un petit être aussi délicat, aussi raffiné n'est pas fait pour toi. Elle a souffert dans ce pays des ours, elle soupire après le soleil et la douceur de sa patrie. Rends-lui la liberté !

Mais la jeune femme s'approcha et s'agenouilla près du lit.

— Non, Commandante, je ne soupire plus après mon pays. Lui, qui est mon mari, a trouvé la vie que je pourrai vivre. Je ne me crois plus forcée de cheminer sévère et froide à ses côtés, le ramenant sans cesse à la pénitence. La pauvreté et le dur labeur accompliront cette œuvre. Les chemins qui mènent auprès des pauvres et des malades, je peux les fouler sans péché. Je n'ai plus peur de rester ici dans le Nord, mais ne le rendez pas riche, Commandante, car alors je n'oserai demeurer près de lui.

La Commandante se dressa dans son lit.

— Ah, vous voulez tout le bonheur, s'écria-t-elle, les menaçant de son poing fermé. Non, non. Ekeby sera aux

Cavaliers. Que mari et femme se séparent, que chacun coure à sa perte ! Puisque je suis une sorcière, je vous pousserai au mal, fidèle en cela à ma renommée.

Elle saisit la lettre et la jeta au visage de Gösta. Le papier noir tournoya un instant dans l'air, puis tomba à terre : Gösta le reconnut.

La Commandante reprit :

— Tu as un péché à expier vis-à-vis de moi, Gösta. Tu as méconnu celle qui avait été une mère pour toi. Tu n'as pas le droit de refuser le châtiment que je t'imposerai. Tu accepteras Ekeby de ma main, et ce sera ta perte, car tu es faible. Tu renverras ta femme qui aurait pu te sauver. Et tu mourras, laissant un renom aussi haïssable que le mien. On dira de Margareta Celsing qu'elle était une sorcière, toi, tu laisseras le souvenir d'un gaspilleur et d'un oppresseur du peuple.

La Commandante s'affaissa contre les oreillers comme épuisée. Il se fit un lourd silence.

À ce moment, on entendit un coup sourd, puis un autre, et encore un. Le rythme laborieux du grand marteau de la forge avait repris, pareil aux battements d'un cœur.

— Écoutez, dit Gösta, écoutez sonner le renom de Margareta Celsing ! Ceci n'est pas une nouvelle folie des Cavaliers. C'est l'hymne du travail en l'honneur d'une bonne ouvrière. Il dit, ce marteau : « Merci pour le travail d'une longue vie, merci pour le pain donné à tant de travailleurs, merci pour les chemins frayés, pour les terres

défrichées. Merci encore pour la joie qui régnait dans votre demeure ! Merci et dormez en paix ! Votre œuvre vivra. » Mais ne nous jugez pas trop durement, nous qui, dans notre égarement, vous avons méconnue. Vous partez pour le grand voyage, pensez sans amertume à nous qui vivrons encore !

Gösta se tut mais le marteau continua à parler. Toutes les voix qui jadis avaient été douces aux oreilles de la Commandante se confondaient dans ce rythme familier. Ses traits se détendirent, et l'ombre de la mort se répandit sur son visage.

La fille du pasteur de Broby entra et annonça que ces messieurs de Högfors et le bailli étaient là. La Commandante fit signe qu'elle n'avait plus besoin d'eux.

— Ah, Gösta Berling, fit-elle avec un faible sourire, homme de tant d'exploits ! Tu as remporté encore une victoire. Incline-toi et laisse-moi te bénir !

La fièvre reprit avec une force redoublée, et la Commandante entra en agonie. Le pauvre corps eut encore à subir de grandes souffrances, mais l'âme de la mourante les ignorait : elle avait atteint les limites d'où l'œil plonge dans d'autres cieux.

Une heure passa ainsi, puis tout fut fini. La morte reposait enfin, belle et paisible.

— Ma chère vieille Commandante, dit Gösta, je t'ai vue ainsi une fois déjà. Margareta Celsing est revenue. Elle ne cédera plus jamais la place à la Commandante d'Ekeby.

*

Lorsque les Cavaliers remontèrent de la forge, ils apprirent la mort de la Commandante. Ils demandèrent tout d'abord si elle avait entendu le marteau. Oui, elle l'avait entendu. Ils apprirent ensuite qu'elle avait voulu leur léguer Ekeby, mais que le testament n'avait pas été fait. Ils en conçurent une grande satisfaction et en tirèrent vanité leur vie durant. Personne ne les entendit jamais se plaindre des richesses qu'ils avaient perdues.

On dit aussi que cette même nuit de Noël, Gösta Berling réunit les Cavaliers, et leur fit ses adieux. Il se tenait à côté de sa jeune femme. Il regardait avec tristesse ses vieux camarades qui allaient se disperser pour vivre on ne savait où et que les infirmités de la vieillesse attendaient. Une froide bienvenue est souvent le sort du vieux Cavalier qui vient demander l'hospitalité chez ses amis. Celui qui se met en pension dans les fermes, chez les paysans, ne connaît pas de jours plus heureux non plus. Privé d'amis et d'aventures, le pauvre solitaire dépérit.

Pour la dernière fois, il les nomma des insouciants, des hommes rompus à toutes les vicissitudes et à tous les hasards de la fortune. Encore une fois, il les qualifia de vieux dieux et de chevaliers ressuscités, appelés à faire vivre la joie dans le pays du fer à l'époque du fer. Malheureusement, le jardin où voltige le papillon de la joie, se remplit souvent de larves qui dévastent les promesses de fruits. Gösta n'ignorait pas que la joie était un bien nécessaire aux enfants de la terre, mais la grande question était de savoir être gai sans oublier d'être bon et utile. Ils ne l'avaient pas su. Il espérait que tous, ils l'avaient ap-

pris au cours de cette année de joie et de misère, de bonheur et de douleur.

*

Ah, mes bons Messieurs les Cavaliers, pour moi aussi la tristesse des adieux pèse sur cette heure ! C'est la dernière nuit que nous veillons ensemble. Je n'entendrai plus vos rires sonores ni vos chansons. Je vais vous quitter, vous et ce monde joyeux des rives du Löven.

Chers vieux amis, jadis vous m'avez fait de précieux cadeaux. À celle qui vivait dans un grand isolement, vous avez été les premiers à faire comprendre les riches alternances de la vie. Je vous voyais dans vos aventures héroïques autour du lac de mes rêves d'enfant. Mais moi, que vous ai-je donné ?

Peut-être vous réjouirez-vous cependant de ce que vos noms résonnent encore, unis à ceux des vieux domaines tant aimés ? Puisse tout l'éclat qui a entouré votre vie, rejaillir sur le pays où vous avez vécu ! Borg se dresse encore sur son promontoire, Björne est debout, Ekeby demeure toujours au bord du Löven, encadré par les eaux du torrent et du lac, entouré de la verdure de son parc et de riantes prairies. Et quand on se tient sur ses balcons, les légendes viennent bourdonner autour de vous comme les abeilles de l'été…

Mais, à propos d'abeilles, laissez-moi vous raconter encore une dernière histoire. Le petit Ruster, qui en qualité de tambour avait marché en tête de l'armée suédoise dans la campagne d'Allemagne de 1813, ne se lassait ja-

mais de parler des merveilles de ce pays du Sud. Les gens, disait-il, y étaient hauts comme des clochers d'église, les hirondelles grandes comme des aigles, les abeilles comme des oies.

— Et les ruches ? demandait-on.

— Les ruches ? Eh bien, elles étaient pareilles à nos ruches.

— Mais alors, comment les abeilles faisaient-elles pour y entrer ?

— Ah, ça, c'est leur affaire ! répondait le petit Ruster.

Cher lecteur, ne suis-je pas forcée de dire comme le petit Ruster ? Voilà que, pendant une année et un jour, les abeilles de la fantaisie ont voltigé autour de nous. Comment rentreront-elles dans la ruche de la réalité ? C'est leur affaire.

FIN

# À propos de cette édition électronique

**Texte libre de droits.**

Corrections, édition, conversion informatique et publication par le groupe :

***Ebooks libres et gratuits***

**http://fr.groups.yahoo.com/group/ebooksgratuits**

Adresse du site web du groupe :
**http://www.ebooksgratuits.com/**

**—**

**Janvier 2017**

**—**

– **Élaboration de ce livre électronique** :

Les membres de *Ebooks libres et gratuits* qui ont participé à l'élaboration de ce livre, sont : FrançoiseS, Jean-Marc, EliseH, PatriceC, Coolmicro.